N° 977 50e Année T. CCXC 1er Mars 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***8 fr.;*** plein tarif, ***9 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE LAFCADIO HEARN

ROMAN

KWAIDAN ou *Histoires et Études de choses étranges*, traduit de l'anglais par Marc Logé. Avec un portrait. Vol. in-16.......... 15 »

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES. *Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Balial-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala.* Traduites et précédées d'une préface par Marc Logé. Vol. in-16.......... 15 »

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18. 15 »

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18.......... 15 »

KOTTO, traduit de l'anglais par Joseph de Smet. 1 vol. in-18.......... 15 »

FANTOMES DE CHINE. *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18.......... 15 »

YOUMA, roman martiniquais. Traduit par Marc Logé. Vol. in-16.......... 15 »

CONTES DES TROPIQUES, traduits de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16. 15 »

LITTÉRATURE

LE JAPON. Vol. in-16.......... 15 »

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE, Vol. in-16.......... 15 »

ESQUISSES MARTINIQUAISES. Vol. in-16.......... 15 »

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Vol. in-16.......... 15 »

LETTRES JAPONAISES 1890-1893. Vol. in-16.......... 15 »

AU JAPON SPECTRAL. Vol. in-16.......... 15 »

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Vol. in-16.......... 15 »

UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES. Vol. in-16.......... 15 »

PÈLERINAGES JAPONAIS.......... 15 »

VOYAGE AU PAYS DES DIEUX. *Fêtes religieuses et coutumes japonaises.* 15 »

ESQUISSES JAPONAISES.......... 15 »

FANTAISIES CRÉOLES SUIVIES DE RÊVERIES FLORIDIENNES... 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JOSEPH DE SMET

LAFCADIO HEARN. *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18.......... 15 »

LES LIBERTÉS FRANÇAISES

22, RUE DE CONDÉ, 22 — PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

LE PÉRIL ROUGE

Le Plan communiste d'Insurrection armée

Documents originaux secrets

résumés et commentés par

LÉON DE PONCINS

Un volume in-16 jésus. — Prix . . . . **7 fr. 50**

RAPPEL :

1. — HENRI DE RÉGNIER. **La Pécheresse**, roman. Prix.......... 7 fr. 50
2. — H. G. WELLS. **L'Ile du Docteur Moreau**, roman.......... 7 fr. 50
3. — RUDYARD KIPLING. **Du Cran !** Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Éclaireurs.......... 7 fr. 50
4. — GEORGES DUHAMEL. **Vie des Martyrs.** Prix.......... 7 fr. 50
5. — JEAN JACOBY. **Le Front populaire en France et les égarements du socialisme moderne**.......... 7 fr. »
6. — H. G. WELLS. **Les Premiers hommes dans la lune**, roman.......... 7 fr. 50
7. — JOHN CHARPENTIER. **La Lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France.** 7 fr. »
8. — G. DE LA TOUR DU PIN. **Le Retour du guerrier mort**, roman (couverture illustrée en camaïeu).......... 6 fr. 50
9. — H. G. WELLS. **Miss Waters**, roman d'une sirène.......... 7 fr. 50
10. — LAFCADIO HEARN. **Youma**, roman martiniquais.......... 7 fr. »
11. — W. DRABOVITCH. **Les Intellectuels français et le bolchévisme**.......... 7 fr. 50
12. — CAPITAINE CANOT. **Vingt années de la vie d'un négrier**, grand roman d'aventures. (392 pages).......... 10 fr. »
13. — ANDRÉ VILLIERS. **Jeanne d'Arc**, miracle en 18 tableaux (couverture ornée)... 7 fr. 50
14. — BOCCACE. **Contes**, traduction de MIRABEAU, *complète* en un volume (400 pages). 12 fr. »
15. — BUSSY RABUTIN. **Histoire amoureuse des Gaules**.......... 7 fr. »
16. — JEAN JACOBY. **Napoléon en Russie.** L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie, 1807-1812. *Nouveaux Documents*. 7 fr. 50
17. — R. L. STEVENSON. **Un drame de conscience** et deux contes fantastiques (*traduction de Luce Clarence*).......... 7 fr. 50
18. — LOUIS PERGAUD. **De Goupil à Margot.** Histoires de bêtes. *Prix Goncourt* 1910. 7 fr. 50
19. — RUDYARD KIPLING. **L'Homme qui voulut être roi**.......... 7 fr. 50

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

ÉTUDE SHAKESPEARIENNE

LE MYSTÈRE DE LA PERLE ET DU JUDÉEN

—

Dans le courant de l'année dernière, on a représenté sur une scène française (celle de l'Odéon) une adaptation nouvelle d'*Othello*. Ce fut, comme toutes les précédentes, une faible caricature d'où la poésie a fui et où les violences, les brutalités, n'apparaissent plus que basses et révoltantes, sans le pathétique déchirant et étonnamment complexe qui palpitait dans l'original. N'accablons pas l'auteur : Vigny lui-même a échoué dans l'adaptation de cette immense symphonie shakespearienne. Oublions bien vite tous ces avortements!

Pourtant, l'attention attirée l'été dernier sur *Othello* m'a incité à expliquer un passage de la pièce, une comparaison que personne n'a pu éclaircir jusqu'ici et qui est d'importance, car, enfin comprise, elle révèle la signification complète de l'œuvre, sa philosophie profonde. C'est la phrase où le héros, dans ses *ultima verba*, dit qu'il a rejeté une perle précieuse. On verra que mon explication n'a rien d'extraordinaire. Elle est, au contraire, si claire et si naturelle que le lecteur se dira comme je l'ai fait moi-même le jour où elle m'est venue soudain : « Comment, depuis trois siècles, n'y avait-on pas pensé plus tôt? » C'est sans doute parce qu'on n'avait pas assez médité sur un des aspects du drame. Donc, cet aspect, je vais être obligé de le mettre bien en vue, de l'exposer au soleil, comme une facette qui, entre toutes celles d'un joyau, s'éclairera tout entière et n'aura plus son point obscur.

On sait que chaque grande œuvre de Shakespeare est un mélange où s'agitent, se heurtant et se pénétrant, le tragique et le comique, le sublime et le grotesque, la fantaisie et l'observation, la poésie féerique et l'implacable réalité, un certain désordre corrigé par un équilibre si merveilleusement sensible que la plus légère altération, apportée au texte sacré par un traducteur maladroit, suffit à tout disloquer. Et, pour en revenir à *Othello,* que de côtés, de facettes, — que de drames dans ce drame! Drame de l'amour et de la jalousie, drame ethnique, drame social!... J'en passe, mais je ne puis passer le drame religieux, qui embrasse tous les autres, s'y insinue comme la lumière et la foudre, y fait circuler une terrible et fascinante spiritualité. Il y a dans *Othello* un mystère, au sens biblique et chrétien du mot, et c'est ce mystère, mal étudié encore, que je vais essayer de démêler.

La longueur de cet article surprendra peut-être, car on n'est pas habitué en France à des études fouillées sur Shakespeare. Chez nous, on écrit sur lui sans cesse, mais avec quelle frivolité! On sert à notre pauvre public des tas de bobards et de balivernes sur le « Stratfordien »; les uns en font un idiot, d'autres une sorte de globe-trotter. Bien déçus de ne pouvoir barboter et s'ébattre dans sa cuvette intime comme dans celle de Verlaine-et-Rimbaud, nos exploiteurs de vies romancées déforment du moins, le mieux qu'ils peuvent, sa figure et celle de son œuvre. On accapare deux séances à l'Institut pour apprendre à des académiciens qu'*Hamlet* a été écrit pour déshonorer Marie Stuart et empêcher son fils de monter au trône d'Angleterre; mais on se garde bien d'ajouter que cette belle supposition est démentie par les quatre éditions successives d'*Hamlet* qui ont paru sous le règne du dit fils de Marie, et que celui-ci n'aurait certainement pas tolérées si la pièce avait été lancée avec ce caractère de pamphlet criminel contre sa mère et lui-même.

Enfin, sauf d'honorables exceptions qui passent inaperçues, nos « shakespeariens » français ne pondent que les pires bêtises, comme s'ils ne travaillaient que pour un public ayant perdu le sens du Beau et capable seulement de s'intéresser à des commérages... Et, pendant ce temps, l'étranger nous fait honte; car, — sans parler des pays de langue anglaise, —

depuis longtemps l'Allemagne, au lieu de multiplier les traductions ratées, se contente d'une seule, mais parfaite (celle de Schlegel et Tieck), et elle a eu des commentateurs qui, tels Gervinus et Ulrici, ont laissé des pages mémorables en s'ingéniant, non à caricaturer le Stratfordien et son œuvre, mais à faire ressortir les beautés de celle-ci et à y découvrir des richesses inexplorées.

Toutefois, la critique allemande est souvent trop systématique, trop dogmatique, trop arbitraire, et se meut avec raideur parmi la souple variété, les infinies nuances de l'Œuvre... Je voudrais échapper à ce défaut; une certaine clarté française peut m'en sauver si je sais la faire assez subtile et assez pénétrante. Ma tentative s'appuie sur de longues années de méditation, guidées par le sens particulier que je tiens de la poésie. Shakespeare, dans son propre pays, a été surtout commenté par des esprits prosaïques, des pédants sans grandeur. Pour parler de celui qui donna l'âme à Othello, à Desdémone et à la *Tempête,* — pour avoir ce droit, il faut sentir en soi la palpitation des ailes d'Ariel. Il faut la grâce. Et, pour être sainement compris, je me fierais mieux à mainte lectrice raffinée, mais sans prétention, qu'à tel Trissotin d'Académie, gonflé de diplômes, de vanités et de visions cornues.

§

Pourquoi Desdémone s'est-elle éprise d'Othello? De quels éléments s'est composé cet amour? Toute la tragédie tient dans cette question. Mais d'abord, qu'est-ce qu'Othello? Physiquement, un noir. On a beaucoup controversé là-dessus. Des critiques, tels que notre François-Victor Hugo, ont refusé d'admettre que la fine patricienne de Venise ait pu tomber amoureuse d'un nègre. *Blak* veut bien dire noir, et Othello, dans la pièce, est plusieurs fois appelé *blak;* mais il est vrai que ce qualificatif pourrait désigner seulement un Arabe très bronzé, — et l'on sait qu'Othello est un Maure. L'expression *thick-lips* (l'homme aux lèvres épaisses), que lui applique Iago, est peut-être plus probante, parce qu'elle précise un des traits caractéristiques de la race nègre. Mais ce qui doit emporter la conviction, c'est que, dans les différentes pièces shakespeariennes où des Maures paraissent, toujours ce sont de vrais noirs.

Ainsi, dans *Titus Andronicus,* — cette horrible tragédie que sans doute Shakespeare n'a pas inventée, mais qu'il a retouchée, — le Maure Aaron et son enfant sont des noirs, indubitablement. Autre exemple, plus authentique : dans le *Marchand de Venise,* Lorenzo reproche au jeune Launcelot d'avoir engrossé le ventre de la négresse (*negro's belly*) et il s'agit d'une Mauresque. Il est à croire que, pour Shakespeare, tout Maure tirait son origine de la Mauritanie, pays dont on ne savait que peu de chose, sinon qu'il s'y trouvait des noirs. Remarquons que la figure héraldique appelée « tête de Maure » est toujours de sable.

La tradition confirme que l'époux de Desdémone était un noir pour les contemporains du grand dramaturge. Et je montrerai tout à l'heure que, s'il ne l'était pas, la pièce, surtout au troisième acte, perdrait beaucoup de son caractère, de sa grandeur, même de sa vraisemblance. Si, ethniquement, cette noirceur est une erreur, c'est par elle que le drame possède l'immense spiritualité qui nous fait toucher d'un côté au divin et de l'autre au démoniaque.

§

Donc, la jeune et blonde Vénitienne s'est éprise d'un noir déjà vieux. Et Desdémone est la fille d'un très grand seigneur, un des dirigeants de l'illustre République. Elle est la créature la plus douce, la plus tranquille, et de toutes les belles héroïnes de Shakespeare, elle est la plus belle. Elle surpasse toute comparaison, dit Cassio. Et, au moment de la tuer, Othello, la contemplant endormie, l'appellera « le plus génial modèle de la nature ». Elle était si chaste qu'elle évitait, dit son père, « tous nos riches galants aux cheveux bouclés », la fleur de la noblesse. Elle était d'une si délicate sensibilité qu'elle ne pouvait faire un mouvement un peu vif sans rougir. Et c'est cette enfant qui s'est offerte au Maure et qui, en pleine nuit, s'est enfuie de sa chambre virginale pour aller l'épouser secrètement. « Avoir été s'égarer ainsi, à l'opposé de toutes les lois de la nature ! » s'écrie le malheureux sénateur, accablé de honte et de colère. « Avoir été se jeter sur le sein de suie » d'un être qui lui faisait peur !

Aussi, Brabantio ne peut croire à une aventure naturelle,

et c'est en toute bonne foi que, devant le doge et le sénat rassemblé, il accuse le Maure, ce *damné,* ce *répugnant voleur,* ce *païen,* ce *vagabond,* de n'avoir pu se faire aimer qu'en usant de magie, de sorcellerie, des ruses de l'enfer. Le lecteur qui sourirait d'une telle accusation montrerait qu'il n'est pas au fait des croyances de l'époque. Brabantio n'est pas du tout ridicule, comme les pères tyranneaux du théâtre moliéresque. Il adore sa fille; il n'a que trop raison de s'insurger contre ce mariage étrange, et il mourra de n'avoir pu l'empêcher. Mais, dans son désespoir, c'est lui qui sort l'arme dont Desdémone sera frappée à mort, et c'est lui qui en empoisonne la pointe, lorsque, en présence de toute la Seigneurie, il crie ces dernières paroles à Othello :

> Surveille-la, Maure, si tu as des yeux pour voir!
> Elle a trompé son père. Elle peut te tromper aussi.

Iago est là, qui écoute dans l'ombre; il n'a qu'à ramasser.

§

Quand elle sera rassasiée de lui, « quel plaisir aura-t-elle à contempler le diable? » dit Iago. Mais c'est qu'elle a une façon à elle de regarder le Maure, une façon qu'Iago ne comprendra jamais, bien qu'il ait été témoin de la révélation qu'elle a faite dans ce vers qui dit tout : *J'ai vu le visage d'Othello dans son âme.*

Or, comme l'âme était grande, noble, magnifique, tout a été beau. Le cœur de Desdémone est d'accord ici avec le christianisme le plus pur, le plus primitif, qui s'élève au-dessus des différences de races, de castes, de conditions, et qui n'exalte que le Beau moral. Ce qu'elle a vu dans le Maure, c'est un apôtre de l'idéal, le soldat du Christ et de Venise, plus touchant d'avoir eu à subir l'injustice de la nature et l'hostilité des hommes; et sans doute l'amour de la douce fille a-t-il été avivé par la laideur qui recouvre cette beauté et qui l'isole, la rend étrangère et plus pathétique. Desdémone a trop de délicatesse pour le dire, et l'on comprend qu'Othello, s'il s'en doute, ne le dise pas non plus, mais il le laisse deviner quand il raconte au doge et aux sénateurs comment, au récit de ses aventures, de ses luttes, de ses souffrances, la jeune fille a

pleuré, poussé « un monde de soupirs », et, transportée de compassion, s'est enfin offerte.

> Elle m'a aimé pour les dangers que j'avais courus,
> Et moi je l'ai aimée parce qu'elle en avait eu pitié.

Amour si noble, de la part de la belle patricienne, et si flatteur pour Othello, qu'il n'a pu se défendre d'aimer celle qui l'aimait ainsi. Mais, tandis qu'elle s'est donnée tout entière, corps et âme, jusqu'au scandale, en brisant les convenances du monde et le lien filial même, — il se donne en homme qui ne veut sacrifier aucun des devoirs qu'elle admire en lui, et il déclare solennellement à la Seigneurie, avec une fière rudesse :

> Le ciel défende vos nobles âmes de supposer que je voudrais négliger votre grave et grande affaire [la guerre contre les Turcs] parce qu'elle [Desdémone] sera près de moi. Non, quand les jeux ailés de Cupidon mettront un sceau d'aveuglement frivole sur mes facultés de lucidité et d'action, — qu'alors les ménagères fassent une casserole de mon casque et que toutes les indignes et viles adversités se dressent contre ma réputation.

Quand il prononce à Venise cette imprécation gonflée d'un peu d'emphase orientale, Othello s'apprête à partir combattre. Quelques jours plus tard, à Chypre, quand il revoit Desdémone, la guerre étant finie par la tempête qui a détruit la flotte turque, — il s'abandonne passionnément à son bonheur, mais avec une sorte de mélancolie inquiète qui ne lui est pas naturelle.

> O ma belle guerrière... ô joie de mon âme! Si après chaque tempête il vient un tel calme, puissent les vents souffler jusqu'à ce qu'ils éveillent la mort!... S'il fallait maintenant mourir, ce serait le sort le plus heureux; car, je le crains, mon âme a un ravissement si absolu que nul autre pareil ne pourra le renouveler dans l'avenir inconnu.

Certes, il n'a aucun doute sur la pureté de Desdémone; mais, dans sa vie âpre et barbare, cet amour exceptionnel, ce mystère du dévouement féminin, ce bonheur venu si tard, tout cela l'emplit d'un étonnement merveilleux. N'est-ce pas un songe? Est-ce bien vrai? Hélas! le Négateur écoute.

Desdémone, elle, est toute confiance. Elle est si ignorante du mal, si élevée au-dessus, qu'elle ne saurait supposer que son noble Maure puisse être capable de la soupçonner d'infidélité. Cette patricienne raffinée a la simplicité d'un enfant de l'Evangile. Au début, elle avait peur d'Othello, mais c'était la peur, non sans charme, de la faible fille devant le héros forf, sacré par la victoire sur les mécréants, sur les démons. Elle a été conquise parce qu'il était en tout, bien plus que les jeunes « galants aux cheveux bouclés », le contraire d'elle-même, ce contraire dont l'inconnu attire les sexes l'un vers l'autre. Son amour, né d'une immense effusion du cœur, fait de Desdémone l'épouse idéale.

Bonne épouse, mais fille ingrate, disent les moralistes. Il est vrai qu'elle n'a pas demandé à son père un consentement impossible à obtenir; mais elle a pu se marier sans que ce consentement fût requis. Et, quand le vieux sénateur lui enjoint de dire à qui elle doit obéissance, sa réponse est bien conforme à la morale chrétienne.

Mon noble père,... je suis toujours votre fille. Mais voici mon époux; et autant ma mère vous a montré d'obéissance, vous préférant à son père, autant je professe que j'en dois au Maure, mon seigneur.

Voici mon époux... Il semble que, dans la pensée de l'héroïne, il fallait que cela fût, — « par un décret des puissances suprêmes », comme dit notre poète moderne. Devant le dépit, la douleur de son père, elle reste muette. Mais que veut-on qu'elle fasse? Du trémolo, pour se faire repousser avec injure, sous les yeux du doge et de toute la Seigneurie? Cette scène de famille serait ridicule. Apprécions plutôt la distinction de l'héroïne et le goût de Shakespeare.

Nulle créature n'est plus généreuse que Desdémone : c'est sur son cœur que compte Iago pour la perdre, et, en effet, après avoir commencé de se perdre par l'amour (Othello), elle achève par l'amitié (Cassio). Mais dans Cassio, cher à son cher Maure, — dans Cassio qui favorisa le mariage, — c'est encore Othello qui l'émeut, tandis que la pitié filiale est paralysée en elle par l'hostilité de son père envers l'homme qui pour elle est tout. Desdémone est femme, entièrement femme. La plu-

part des humains ont en eux quelque chose du sexe opposé. Mais en elle tout est féminin, de même que tout est mâle dans Othello. C'est pourquoi ils se sont attirés, — pourquoi ils sont le couple parfait, — mais aussi pourquoi l'amour les laisse si mystérieux l'un à l'autre, si tragiquement étrangers.

§

La plupart des critiques prennent encore Iago pour un homme supérieur, tout au moins singulièrement habile, qui se venge de n'avoir pas été mis par son général au rang qu'il méritait. Mais il ne paraît avoir de supérieur que l'aiguillon de son envie, de sa jalousie; car nul être ne fut plus envieux depuis le serpent de la Genèse. Iago cherche les motifs d'envier, de haïr : cela tourne à la manie. Cassio lui a pris le grade qu'il convoitait, Othello pourrait bien avoir pris sa place légitime dans son lit près d'Emilia. Le général est trop grand, le lieutenant trop beau. Tout ce qui plane plus haut que la vulgarité est l'ennemi d'Iago, et l'offense, l'irrite, appelle sa grosse plaisanterie de soudard, sa malignité d'esclave, — car ce mot d'*esclave,* que tous lui appliqueront à la fin, est celui qui lui convient le mieux, — esclave de la reptilienne bassesse.

Quelle lâche vilenie dans ce soldat qui ne frappe que par derrière! « Monseigneur, vous savez que je vous aime... » répète-t-il au Maure en lui coulant dans le sang son plus implacable venin.

Aimer! Il en est aussi incapable que Satan lui-même. Avec toute son astuce, tout son orgueil, tous ses raisonnements de joueur, de tricheur passionné, Iago n'est qu'un être incomplet, amputé du cœur, infirme de l'âme, et sa gredinerie repose sur un fond de bêtise. En voici la preuve : ce pauvre comploteur ne voit pas un instant où il va, où ses fourberies le mènent. Il trouve très malin de tourmenter le Maure « jusqu'à le rendre fou », car, dit-il, « il me remerciera, m'aimera et me récompensera pour avoir fait de lui un âne insigne » (acte II). Le traître a monté une farce grossière, bouffonne, à la Scapin; il n'a pas l'air de se douter qu'avec un Othello la farce ne finira pas comme avec un Géronte, mais qu'elle éclatera en une tragédie terrible qui ne peut guère manquer de le briser, lui Iago, avec ses victimes. Cette tragédie, il y poussera, il la

verra venir et ne comprendra pas encore : reptile, il regarde de trop bas.

Négateur de tout, du beau, du bien, du juste, croit-il à quelque chose? Nous l'entendons, dans ses monologues, invoquer la « tribu de l'enfer », — compter (acte I, *in fine*) sur « l'enfer et la nuit ». Et, un peu plus loin (acte II, sc. III) : « Divinité de l'enfer! s'écrie-t-il. Quand les diables se chargent des péchés les plus noirs, ils vous tentent avec des manières célestes, comme je fais maintenant. » Qu'Iago croie vraiment aux démons de l'Ecriture ou qu'il se moque, il a le goût, la volupté du mal, et ces paroles fortifient le sens religieux du drame, — la lutte entre le divin et le démoniaque.

Un effet curieux, et pourtant naturel, de la bassesse d'Iago, c'est qu'elle sert au fourbe à s'assurer la confiance, la sympathie des natures nobles. Il n'est qu'un critique, dit-il, — mais on prend cela pour la franchise de l'homme sincère, du soldat qui sait mal farder la vérité et qui, par simplicité et droiture, la dira imprudemment, à l'encontre de son intérêt, — ce qui fait de lui notre *honest* Iago, celui qui ne saurait s'empêcher d'être honnête. Par *honest,* entendez loyal, juste, probe, voire un peu rustre, comme le mot *brave* dans l'expression française *brave homme,* dont nous gratifions volontiers tel paysan rusé, qui s'apprête à nous rouler.

Honest Iago! Le Maure lui a tant prodigué l'épithète qu'elle reste collée au nom du gredin. Et tous, à la suite, renchérissent. « Oh! c'est un honnête compagnon! » (*honest fellow*), dit Desdémone. Iago sent bien dans cette sympathie la sorte de condescendance du raffiné envers l'inculte. Et, ricanant sous le masque, il met sa vanité blessée à ne pas être ce sot d'honnêteté. « Oh! grince-t-il pendant qu'Othello, retrouvant Desdémone, fait chanter en baisers son bonheur, — oh! vous êtes bien accordés en ce moment. Mais je saurai fausser l'harmonie de cette musique, *tout honnête que je suis.* »

On a constaté que les mots *honest, honesty,* reviennent 49 fois dans la pièce. Avec toutes les nuances qu'ils peuvent comporter, ils se posent, affirmatifs, négatifs ou interrogatifs, sur tous les personnages, à tour de rôle. C'est le leit-motif, la hantise du drame.

La critique a beaucoup admiré l'art avec lequel, au troisième acte, Iago fait poindre, puis brûler, puis exploser la jalousie dans tout l'être, corps et âme, du malheureux Maure. Certes, la scène est ingénieuse et puissante; mais on aurait dû remarquer que tous les éléments dont use le traître, Shakespeare les lui a fournis dans la grande scène du premier acte, à Venise. C'est dans cette préparation d'où tout découle qu'est l'art incomparable. Pour en profiter, Iago n'a pas besoin de génie; sa perversité n'a qu'à s'inspirer de ce qu'il a vu et entendu, et surtout des paroles du père de Desdémone.

Quand il insinue que l'amour de la belle blanche pour le héros noir n'a été qu'un caprice, qu'Iago soit cru des vulgaires et des pervers, c'est-à-dire de la majorité des hommes et des femmes, c'est bien et c'est un honneur pour Desdémone. Mais qu'Othello le croie! Et presque du premier coup! Voilà qui est monstrueux. Or, voyez! Il aura suffi à Iago de quelques passes. D'abord, une feinte en douce : il fait le préoccupé, laisse échapper quelques mots équivoques sur Cassio.

Othello : Cassio n'est-il pas honnête? — *Iago* (comme rêvant) : Honnête, monseigneur? — *Oth.:* Par Dieu! il me fait écho, — comme s'il avait dans sa pensée un monstre trop hideux pour être montré.

Il en a un et le montre aussitôt. « Oh! prenez garde à la jalousie, monseigneur! C'est le monstre aux yeux verts, qui raille la chair dont il se nourrit. » Un ton si tragique est rare chez ce dur cynique; mais c'est qu'Iago connaît le monstre : il l'a en lui. « Oh! misère! » s'écrie le Maure. L'autre sent qu'il a touché; il redouble et multiplie. Oh! rien que des pointes, — de petites égratignures, mais bien empoisonnées.

Hein! elle qui, si jeune, a si bien su dissimuler, si bien tromper son père, — si bien lui ciller les yeux qu'il a cru à de la magie! Quand vos regards l'attiraient le plus, c'est alors qu'elle faisait semblant d'en avoir peur.

Le père n'avait pas dit cela : la douce fille avait eu peur en toute sincérité. Mais le misérable Othello répond : « Oui, elle a fait ainsi! » (*And she did so.*)

Alors, sans escarmoucher davantage, Iago, avec une audace

de brute (et le sûr instinct de la bête, l'instinct de la mante perçant, paralysant le grillon), Iago porte le coup décisif.

...Pour être franc avec vous, — avoir dédaigné toutes les alliances qui lui étaient proposées [à Desdémone] avec des hommes de son pays, de sa couleur, de sa caste, ainsi que le veut la nature, — pouah! on peut flairer là une intention dépravée, une difformité malsaine, des pensées contre nature... Mais pardonnez-moi : je ne dis pas cela précisément pour votre femme, bien que, je le crains, elle puisse retourner à son jugement meilleur [c'est-à-dire plus naturel], vous comparer aux figures de son pays et peut-être bien se repentir.

Peut-on dire plus crûment au malheureux noir qu'il est incapable d'inspirer à la beauté blanche autre chose qu'une sensualité perverse, répugnante, anormale? Peut-on insulter plus cruellement un homme, baver plus salement sur une femme? Et ce noble Othello, qui jusqu'ici s'est montré si fier, ne va-t-il pas, se dressant sous l'outrage, punir le drôle, écraser le serpent? Eh bien, c'est lui qui est écrasé, dépouillé en un instant de sa noblesse native, car voici sa réponse : « Fais-moi savoir ce que tu apprendras! Et charge ta femme d'observer! »

Oh! déchéance! Sous le coup, le héros est tombé jusque-là de faire espionner une Desdémone par son subalterne à lui, par sa servante à elle.

Pourtant, un moment après, quand il la revoit, la pureté qui rayonne d'elle est si lumineuse qu'il murmure : « Si elle est fausse, oh! alors, le ciel se moque de lui-même. Je ne puis le croire. »

Mais, presque aussitôt, revenant à l'*honnête* Iago, le voici fou, hagard, enragé contre la pauvre femme. « Son nom, dit-il, qui était aussi frais que le visage de Diane, est à présent noir et sinistre comme ma propre face. » Le venin du reptile s'est insinué, a envahi le sang, les moelles, y réveillant les ardentes fureurs du soleil africain. Chose plus terrible que tout : ce n'est pas seulement l'amour supposé de Desdémone pour le beau lieutenant qui est odieux à Othello : c'est aussi, à présent, l'amour qu'elle lui a témoigné à lui-même, et qui, lui aussi, est adultère, c'est-à-dire crapuleux, souillé, *parce que le Maure est un noir.*

Ah! cet amour qui avait des ailes d'ange! Cette douce fille qui s'était donnée au héros du Christ, comme le Christ lui-même s'est donné à son Eglise! Allons donc! Est-ce que cela se fait? Sous la moqueuse haleine de quelques aphorismes empruntés à la sagesse des corps de garde, le *critique* a crevé la bulle d'azur, dissipé l'illusion merveilleuse. Pauvre Maure! Tu n'as été que le ridicule objet d'un sale caprice, d'une dégoûtante curiosité : telle est la sentence du bon sens. Iago a empesté le ciel même. Othello a beau le saisir à la gorge et hurler :

Si tu la calomnies pour me torturer, ne prie plus jamais, abandonne toute humanité, accumule les horreurs sur les horreurs! Commets des crimes qui fassent pleurer le ciel, qui stupéfient la terre! car tu ne pourras rien ajouter de plus monstrueux pour ta damnation.

Vaine révolte! Othello est si bien pris par le démon que l'instant d'après c'est lui qui, contre Desdémone et Cassio, appelle l'enfer à son aide. « Lève-toi, noire Vengeance! Lève-toi de ta prison profonde! »

Or, remarquons bien que, lorsqu'il pousse ces imprécations, il n'a reçu aucune preuve. Des preuves, il vient d'en réclamer avec rage. Alors Iago lui a raconté une histoire :

Dernièrement, j'étais couché près de Cassio... Il disait en dormant : « Douce Desdémone, cachons bien nos amours. » Et il me baisait si fort qu'il semblait arracher de mes lèvres des baisers jusqu'à la racine...

Affolé par les images obscènes, le Maure a rugi : « Oh! du sang, du sang! » Enfin, se jetant à genoux, il jure que sa vengeance « engloutira » les coupables. Sans preuves!

Sans preuves!... Mais le mouchoir, dira quelqu'un, le mouchoir volé à Desdémone! Eh bien, le traître l'a dans sa poche; il ne l'a pas encore jeté dans la chambre du lieutenant, et ce n'est qu'à l'acte suivant (le 4°) que le Maure le verra dans la main de Cassio. Ce mouchoir que le grand dramaturge n'a pas imaginé, mais qu'il a emprunté au conteur italien Cinthio, ce fameux mouchoir servira pour attiser et exaspérer un peu plus l'insensé et pour donner le signal au coup de

tonnerre du dénouement; mais Shakespeare n'a pas fondé la conviction d'Othello sur cette preuve matérielle, et j'ajouterai même : cette preuve, *il l'a évitée;* car il était si logique, si indiqué qu'il s'en servît, que s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a jugé préférable de ne pas le faire.

Cependant, à la fin, juste avant de se tuer, à l'instant où l'on ne ment pas, Othello dira qu'il n'a pas été jaloux *aisément.* C'est vrai, en ce sens qu'il l'est devenu dans un immense arrachement de tout son être. Mais ce fut presque *immédiatement,* et la tâche du traître fut en somme *aisée.* Et cela devrait paraître choquant, inadmissible, si l'on ne sentait pas la vraie cause qui a subjugué Othello. Cette cause, — bien plus forte, plus dramatique, plus émouvante, que la vue de tout un lot de mouchoirs, — cette cause, c'est la noirceur du visage maure qui a conspiré avec Iago pour empoisonner l'amour.

§

Quand l'apprenti sorcier de Gœthe s'aperçoit que les forces qu'il a déchaînées deviennent dangereuses, il s'efforce de les retenir. Mais Iago poursuit en aveugle son jeu d'enfer. Près du furieux qui prononce son serment de mort, il s'agenouille et jure, en invoquant le ciel, d'aider la vengeance sanglante d' « Othello offensé ». Et, après ce serment sacrilège qui pousse la farce vers la tragédie, il continue, par ses inventions et ses images cyniques, à torturer le Maure, jusqu'à ce que celui-ci roule à terre, s'y débatte en écumant et y reste étendu sans connaissance. Et, penché sur lui, Iago ricane :

> Travaille, ma médecine, travaille! C'est ainsi que les fous crédules sont pris; et c'est ainsi que maintes dames chastes sont condamnées, bien qu'entièrement innocentes.

Quand il méditait sa calomnie, Iago se faisait des monologues où, pour s'encourager, il se répétait qu'il était très naturel de croire à la culpabilité de Desdémone. Maintenant, dans son orgueil d'avoir si bien réussi à la perdre, il se plaît à la reconnaître innocente. C'est bien là l'orgueil du démon.

Il manquait à Othello, après tant d'humiliations, d'être tout à fait grotesque : il l'est dans cette scène où, caché, il voit de loin le mouchoir aux mains de Cassio et de la courtisane

Bianca. Mais ses plaintes terribles et désespérées, quand le traître l'a rejoint, sont d'un pathétique inégalable.

Iago : Voyez le cas qu'il fait de votre folle de femme! Elle lui a donné le mouchoir et il l'a donné à sa putain. — *Othello :* Je voudrais être neuf ans à le tuer. Une gentille femme, une jolie femme, une douce femme! — *Iago :* Non, vous devez oublier ses qualités. — *Othello :* Oh! qu'elle pourrisse, qu'elle meure, qu'elle soit damnée cette nuit! Car elle ne doit pas vivre : non, mon cœur est changé en pierre; quand je le frappe, il blesse ma main... Oh! le monde n'a pas une plus douce créature; elle serait digne de reposer au côté d'un empereur... — *Iago :* Non, vous vous égarez de votre route. — *Oth.:* Qu'elle soit pendue! Mais je dis ce qu'elle est : si fine à manier son aiguille; une admirable musicienne. Oh! à son chant la sauvagerie d'un ours s'évanouirait. Et un esprit si noble, si généreux, si inventif! — *Iago :* Elle n'en est que pire, avec tout cela. — *Oth.:* Oh! mille fois mille fois! Et pourtant, un naturel si aimable! — *Iago :* Oui, trop aimable! — *Oth.:* Ah! c'est certain. Mais encore, quelle pitié que cela, Iago! O Iago, quelle pitié, Iago! — *Iago :* Si vous êtes si passionné de sa malfaisance, donnez-lui patente de vous offenser; car, si vous n'en êtes pas touché, personne n'a lieu de l'être. — *Oth.:* Je la mettrai en pièces. Me cocufier! — *Iago :* Oh! c'est dégoûtant de sa part. — *Oth.:* Avec mon lieutenant! — *Iago :* Encore plus dégoûtant! — *Oth.:* Donne-moi quelque poison, Iago. Cette nuit!... Je ne veux pas récriminer près d'elle, de peur que son corps, sa beauté, ne me déconcerte. Cette nuit, Iago. — *Iago :* N'employez pas le poison, étranglez-la dans son lit, le lit même qu'elle a souillé. — *Oth.:* Excellent, excellent! Cette justice me plaît : vraiment excellent! — *Iago :* Et quant à Cassio, laissez-moi être son exécuteur : vous en entendrez davantage vers minuit. — *Oth.:* Vraiment excellent!

Quelle différence entre l'Othello du début, fier devant les hommes, tranquille devant la tempête, plein d'une mâle tendresse pour Desdémone, mais qui s'embarque pour la guerre quelques heures après son mariage en promettant que jamais l'amour ne lui fera négliger le moindre devoir, — quelle différence entre ce héros et le malheureux qui maintenant écume comme un sauvage ou se lamente comme un enfant! Cet amour viril dont il fut si noblement le maître, il en est l'esclave horrifié. Sa passion s'est enflammée à sa jalousie et brûle du même

feu. Sa force est brisée, sa carrière finie, et, de l'immense honneur qui faisait à son visage noir une auréole, il ne lui reste que la hantise farouche de venger cet honneur dans le sang. Mais quelle triste surprise d'entendre ce chef de guerre, dont l'honneur est dans l'épée, demander du poison, — du poison, l'arme des traîtres et des lâches, — et pour tuer une femme, une enfant! Quel aveu de faiblesse, d'impuissance, de détraquement. Et, quand Iago répond : « Etranglez-là au lit qu'elle a souillé! » — dans l'espèce de joie barbare qui saisit le Maure et qui semble lui rendre sa virilité, je crains de sentir poindre l'éveil de cette sensualité que les Français de la décadence ont plus tard baptisée du nom de sadisme. Othello s'est livré au démon; le démon le tient de toutes parts.

Mais une trompette sonne. Elle annonce l'envoyé de Venise, Lodovico, cousin de Desdémone. Il paraît; elle l'accompagne. Il annonce qu'Othello est rappelé à Venise et que Cassio est nommé à sa place gouverneur de Chypre. Desdémone dit : « Par ma foi, je suis contente. » Elle veut dire : « de retourner à Venise. » Othello comprend : « de voir Cassio à l'honneur. » Interprétation absurde, puisque ce changement va mettre la mer entre elle et lui. Mais le Maure ne raisonne plus. « Feu et soufre! (1) » Desdémone s'approche avec un mot caressant. « Diablesse! » s'écrie-t-il. Il la soufflette. Elle pleure. « O diablesse, diablesse! Si la terre pouvait engendrer avec les larmes d'une femme, chaque goutte qui tombe deviendrait un crocodile. » Il la chasse, il sort en criant : « Boucs et singes! ».

Cependant, rentré au château, Othello fait appeler Desdémone. Elle arrive, tremblante. « Monseigneur, quelle est votre volonté? » Lui (faussement doux) : « Je vous prie, poulette, venez ici! Laissez-moi voir vos yeux! » Elle les détourne, apeurée. — Lui (terrible) : « Regardez-moi au visage! » Son visage noir! Elle tombe à ses pieds.

Desdémone : Je vous le demande à genoux, que signifient vos paroles? J'y entends une colère furieuse, mais sans comprendre.

(1) *Fire and brimstone!* C'est un souvenir de l'Evangile : « Le jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre (*fire and brimstone*) qui les fit tous périr. (Luc, XVII, 29). Jésus parle là du châtiment des impurs et du jugement dernier.

— *Oth.:* Voyons, qu'es-tu? — *Des.:* Votre femme, monseigneur, votre femme loyale et fidèle. — *Oth. :* Allons, jure-le, damne-toi, de peur qu'en te voyant pareille à un être du ciel, les démons eux-mêmes n'osent te saisir! Donc, damne-toi doublement, jure que tu es honnête! — *Des.:* Le ciel sait en vérité que je le suis. — *Oth.:* Le ciel sait en vérité que tu es fausse comme l'enfer.

Toujours le ton religieux! Tout le pathétique du drame est là, déchiré entre le divin et l'infernal, dans ce poignant mystère : ne pouvoir lire l'âme de cette créature qui, selon qu'elle est fidèle ou trompeuse, est pour vous la vie céleste ou la mort dans le cauchemar. Là est cette lutte qui dévore Othello, le rend fou. Il voit sa femme comme un « Chérubin aux lèvres roses » et lui crie de se montrer « affreuse comme l'enfer ».

« O toi, mauvaise herbe, si aimablement belle et dont le parfum est si doux qu'à ton approche les sens souffrent! » C'est vrai. Les êtres trop angéliques ne sont pas pour ce monde. Et ce qui fait que cette tragédie d'*Othello* est si pénible, c'est surtout l'infinie douceur de l'héroïne. Seule de toutes les créatures de Shakespeare, Desdémone, sous les outrages, a la patience du Christ lui-même. Et, dans cette cruelle scène du 4e acte, ce n'est pas elle, c'est Othello qu'elle plaint. « Hélas! jour accablant! Pourquoi pleurez-vous? Suis-je la cause de ces larmes?... Hélas! quel péché que j'ignore ai-je commis? »

Quand le Maure tombe aux mots ignobles, le drame garde encore son caractère religieux.

Othello : Impudente catin! — *Desdémone :* Par le ciel, vous me faites injure! — *Oth. :* N'êtes-vous pas une catin? — *Des. :* Non, aussi vrai que je suis une chrétienne! — *Oth.:* Quoi, non pas une putain? — *Des. :* Non, sur mon salut! — *Oth.* [enragé par le faux serment] : Est-ce possible? — *Des. :* Oh! que le ciel nous pardonne!

Sous une dernière insulte, elle s'affaisse, anéantie. Othello sort et, dans sa furie, interpelle violemment la suivante Emilia, restée aux écoutes : « Vous, maîtresse, qui avez l'office opposé à saint Pierre et gardez la porte de l'enfer!... »

Emilia entre. « Comment allez-vous ma bonne dame? » Desdémone répond : « Ma foi, à demi endormie », ceci par

pudeur, pour ne pas avouer qu'elle est presque évanouie et peut à peine parler (1). A sa prière, Emilia lui amène Iago.

Dans cette scène où, noyée de larmes, Desdémone fait le serment d'être toujours fidèle à Othello, même s'il devait la répudier et la condamner à mourir de faim, Iago ne montre aucune émotion sincère, sauf l'agacement que lui causent les imprécations furieuses qu'Emilia, flairant en partie la vérité, fulmine contre les drôles, les coquins, les scélérats qui excitent les maris contre leurs femmes. Elle témoigne ainsi qu'elle a gardé sur le cœur les scènes de jalousie qu'Iago lui a faites; mais elle ne se doute pas que c'est sur lui que tombe sa malédiction. La colère de la suivante, souhaitant que l'enfer « ronge les os » du calomniateur, fait contraste avec la générosité de la victime priant : « Si un tel homme existe, que le ciel lui pardonne! »

Les deux femmes parties, survient Roderigo, le jeune noble qu'Iago a floué et ruiné en le leurrant de l'espoir de coucher avec Desdémone. On comprend que l'héroïne ait préféré la sombre grandeur du Maure à la brillante futilité de cette catégorie de « riches galants ». Le nigaud est très irrité contre Iago; mais le gredin le roule une fois de plus et, pour finir, lui persuade d'assassiner Cassio cette nuit même.

Et, pendant ce temps, Othello prépare l'autre tragédie. A l'issue du banquet qu'il a donné à Lodovico, il appelle : « Oh! Desdémona! — *Des. :* Mon seigneur! — *Oth. :* Mettez-vous au lit à l'instant même! Je reviens tout à l'heure. Renvoyez votre suivante qui est là. Veillez-y! — *Des. :* Ce sera fait, mon seigneur. »

Il a parlé bas, car Emilia n'a pas entendu. Elle demande à sa maîtresse : « Comment cela va-t-il à présent? Il a l'air plus aimable que tantôt. »

Hélas! nous comprenons pourquoi. C'est qu'il a pris sa décision. Dans l'affreux combat qui se livrait en lui, le meurtre l'a emporté. Et, pour l'accomplir, il se fie à la soumission sans borne de la malheureuse : il sait qu'elle lui obéira. Mais, en la chargeant d'écarter tout secours, de se livrer elle-même

(1) Derocquigny, bon angliciste, mais médiocre commentateur, a cru qu'elle s'était en effet endormie et a épilogué là-dessus. Le contexte montre bien qu'il se trompe.

sans défense pour qu'il puisse la tuer plus librement, il blesse par trop l'humanité. J'entends bien qu'il trouve légitime de tromper et de trahir celle par qui il se croit trompé et trahi. Mais notre cœur se révolte devant cet Othello qui agit comme un Iago.

La scène du *Saule,* entre Desdémone et Emilia, un poète seul pouvait l'écrire, et seul sans doute Shakespeare pouvait sans ridicule, sans invraisemblance, mettre dans la bouche d'une jeune femme, pleine des grâces voluptueuses du soleil vénitien, cette interrogation à sa suivante : « Penses-tu en conscience qu'il puisse y avoir des femmes qui trompent leurs maris? » Et quand elle jure, « par la lumière céleste », qu'elle ne croit pas qu'on commette un tel acte, fût-ce pour posséder le monde entier, nous pensons à la parole du Christ, réservant le ciel à ceux qui se seront faits aussi simples que des petits enfants. Cette Desdémone, si simple, si candide et si gentiment raffinée, est un mélange dosé avec une telle délicatesse inimitable que cela dépasse toute perfection.

Et comme cette scène est bien à sa place! Essayons de voir dans l'âme de l'héroïne. Trompée par le faux calme d'Othello, elle attend, brisée d'angoisse, palpitante d'espoir, tressaillant au moindre bruit. « Ecoute! Qui est-ce qui frappe? — C'est le vent. » Elle est si accablée des outrages reçus qu'elle ne peut soutenir sa tête et la laisse tomber sur un côté, tandis que par une sorte de défense instinctive de sa jeunesse martyrisée, elle chante, elle chante son chant du cygne, cette mélancolique romance du *Saule* que Shakespeare n'a pas créée, mais que le pathétique où il l'a insérée a rendue immortelle. Desdémone ne sait pas au juste de quoi elle est accusée, car, lorsqu'elle a demandé : « Avec qui suis-je infidèle? » Othello n'a répondu que par des insultes. Elle s'efforce de se rassurer, de se convaincre que son noble Maure ne peut la croire coupable, et qu'aucune femme digne de ce nom ne saurait être sérieusement soupçonnée. Sa candeur, son amour, son inquiétude s'unissent dans un besoin infini de repousser l'adultère, — de le voir comme un crime impossible.

Mais les bons critiques, toujours sévères, lui font ici le reproche de n'être pas assez héroïque. Que fait-elle, à se leurrer, à pleurer, à chanter tristement, quand il faudrait agir

avec énergie? Mais, là encore, que veulent-ils qu'elle fasse? Qu'elle fuie la chambre conjugale comme elle a fui la maison paternelle et qu'après avoir donné le scandale de son mariage, elle donne celui de son divorce? Qu'elle renie son amour deux heures après avoir juré de lui être à jamais fidèle? Sans doute ce serait admissible si elle s'attendait à être assassinée cette nuit. Mais elle ne s'y attend pas, et c'est naturel puisque Emilia ne s'y attend pas davantage et qu'enfin Iago, bien averti pourtant, ne paraît pas lui-même y croire, comme sa conduite nous le montrera tout à l'heure.

Desdémone sait qu'Othello s'est révélé enragé de furie, mais aussi de passion, que jamais il ne l'a tant aimée, et lorsque Emilia lui dit : « Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais connu », nous comprenons qu'elle réponde : « Mon amour prend si bien sa défense que, même dans son irritabilité et ses rudesses, il y a pour moi de la grâce et de la faveur. » Agir, pour elle, c'est subir, attendre, lutter par la douceur et la soumission : c'est là l'héroïsme qui convient à sa situation comme à son caractère.

Emilia parle en femme du commun. Elle a l'honnêteté populaire, un peu grosse, mais vigoureuse. Quand elle a ramassé le mouchoir, elle ignorait qu'il devait servir à un crime et, l'ayant tout de suite donné à son brutal de mari, elle ne pouvait plus ensuite que se taire devant le chagrin de Desdémone. Elle déclare franchement que, pour le don du monde entier, elle n'hésiterait pas à commettre l'adultère. Sa morale, comme celle qu'affiche Iago, est celle du vulgaire bon sens. Que les maris ne trompent pas leurs femmes, qu'ils ne les frappent pas (allusion sans délicatesse au coup reçu par Desdémone), ou bien qu'ils sachent que leurs femmes leur rendront le mal pour le mal. Nous savons comment Iago a tenté Othello; voilà donc sa femme qui tente Desdémone. Mais l'héroïne, qui tremble que son Maure n'arrive et ne trouve la suivante, la congédie vivement et termine la scène sur cette prière : « Bonne nuit, bonne nuit! Que le ciel m'envoie cette coutume de tirer du mal non le mal, mais le bien en m'amendant! »

Et le Maure erre sous les étoiles. Il entend au loin des cris, la voix de Cassio; l'ivresse du meurtre le saisit. « Iago tient sa parole. O brave Iago, honnête et juste!... Tu m'enseignes

mon devoir. Mignonne, votre chéri gît dans la mort, et votre destin maudit s'apprête. » Il va vers la victime qui l'attend.

Iago, en effet, est à l'œuvre. Il a posté Roderigo et s'est posté lui-même dans l'ombre, sur le chemin où le lieutenant va passer. Et il monologue :

Que Roderigo tue Cassio ou que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent l'un l'autre, à tout coup je gagne... Si Cassio reste, il a dans sa vie une telle beauté qu'elle fait laide ma vie à moi; et, en outre, le Maure peut me dévoiler à lui et ainsi je suis en grand danger. Donc, Cassio doit mourir. C'est décidé.

Il a trop de beauté dans sa vie! Quoi, Iago-Machiavel en est encore là? Pour se donner des raisons de tuer Cassio, il en est encore à aiguiser son envie, sa jalousie? *Le Maure peut me dévoiler à lui!* Mais, bon Dieu! et le meurtre de Desdémone qui menace d'éclater tout à l'heure! Qu'Iago doute du courage d'Othello à exécuter sa femme, je l'admets; mais qu'il n'ait pas même l'air de penser à la chose, c'est trop fort. Ou bien le dramaturge a voulu nous montrer dans son traître la stupidité du pauvre sorcier qui a déclenché un mécanisme qu'il ne comprend plus lui-même, — ou bien c'est lui, Shakespeare, qui, à cet endroit, a perdu le contact avec son personnage et le drame où celui-ci est engagé. Peut-on croire à une telle distraction de ce grand génie? Je préfère penser qu'en donnant à son Iago l'instinct aigu de l'animal, mais aussi sa bêtise, il a su ce qu'il faisait.

Et s'il n'y avait que ce monologue! Mais l'imbécile va continuer. Cassio arrive, Roderigo l'attaque et le manque, Cassio riposte et ne le manque pas. Iago sort de l'ombre, blesse Cassio, — par derrière, bien entendu, — et, pris de peur, s'enfuit; et, quand il ose reparaître, il trouve Lodovico et Gratiano, le cousin et l'oncle de Desdémone, attirés par les cris. Pendant que les deux Vénitiens s'occupent de secourir Cassio, le traître se hâte de poignarder dans la nuit Roderigo, étendu un peu plus loin; après quoi, revenant, il se prodigue en effusions de tendresse envers Cassio et perd son temps à accuser du meurtre la courtisane Bianca, survenue au bruit, elle aussi. Enfin, il fait tout ce qu'il faut pour être convaincu d'imposture quand surgira la tragédie promise par Othello et

quand les menées d'Iago contre Cassio et Desdémone seront mises en lumière (1). Mais, comme s'il craignait de ne pas se perdre assez sûrement, il dit à sa femme : « Emilia, courez à la citadelle et informez monseigneur et madame de ce qui est arrivé. » Mais c'est lui qui, depuis un quart d'heure, devrait y avoir couru, pour arrêter la catastrophe ou tâcher d'en conjurer, d'en manœuvrer les effets. Qu'a-t-il à s'attarder près de Cassio, qu'il ne peut plus tuer et qui, non plus que personne, ne songe encore à le soupçonner? Mais sa femme qui n'est au courant de rien, l'envoyer là-bas, pourquoi? Pour qu'elle tombe en plein assassinat et ameute le quartier?

Le misérable a égaré sa boussole, il bat la campagne, s'agite à contresens et ne réussit qu'à s'enliser et s'engluer, tout en se chuchotant dans sa terrible frousse : « Ceci est la nuit qui va faire ma fortune ou consommer ma perte! » Pauvre singe du *Prince!*

Mais voici une chambre, le lit ou Desdémone, lasse d'attendre, s'est enfin endormie. Une ombre entre lentement. C'est le Maure. Il vient de rôder dans les ténèbres, et sa fièvre poursuit encore de sinistres fantômes. Il parle tout seul. « C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme! Qu'elle ne vous soit pas nommée, à vous, chastes étoiles! C'est la cause. » Quelle cause? Sans doute la noirceur, l'étrangeté du fauve d'Afrique, qui a chez la jeune fille éveillé la perversité, la corruption et l'a préparée au scandale, au vice, à l'adultère.

Pourtant, je ne verserai pas son sang, je n'égratignerai pas cette peau blanche et douce... Mais elle doit mourir; sans quoi, elle trahira encore plus d'hommes.

En a-t-elle donc trahi déjà plusieurs? demandent les critiques. Comment ne comprennent-ils pas qu'avant de trahir son époux, elle a trahi son père? Mais si tout l'univers avait le droit de l'en blâmer, un seul homme n'aurait pas encore ce droit. Venger le père, lui, Othello!

Il la contemple endormie, se penche, la baise.

Oh! haleine embaumée, qui persuade presque à la justice de briser son épée! Un baiser encore, — un encore! Sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et je t'aimerai après. Un encore,

(1) Car il est clair que le fier Maure ne cachera rien.

et c'est le dernier. Jamais baiser si doux ne fut si fatal. Il faut bien que je pleure; mais ce sont des larmes cruelles. Cette douleur est céleste; elle frappe où elle aime.

Pensée religieuse, où la charité chrétienne se mêle à la cruauté antique. Dieu frappe ses élus pour les purifier de leurs péchés, et les racheter, les sauver. Othello se voit comme un sacrificateur qui, avec désespoir, va donner la mort à la créature abhorrée et adorée. Mais, de toute son âme, il la veut lavée, dessouillée par le repentir et le châtiment. Remarquons bien que ce sacrificateur, c'est l'homme de l'ancienne loi, d'avant la parole sainte : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre! » Le Maure se croit devenu chrétien et, dans son imagination, il se fait prêtre pour consommer un sacrifice humain. N'y a-t-il pas là, chez le noble barbare, une sorte de sacrilège inconscient?

Desdémone s'éveille : il se recule.

Elle : Qui est là? Othello? — *Lui :* Oui, Desdémona. — *Elle :* Voulez-vous venir au lit, mon seigneur?

Le lit où, par une touchante superstition bien italienne, elle a fait mettre tantôt par Emilia ses draps de noce, mais le lit que ses yeux à lui voient déshonoré par elle. Et c'est la mort qui répond : « Avez-vous prié cette nuit, Desdémona? »

Elle : Oui, mon seigneur. — *Lui :* Si vous vous rappelez quelque crime qui ne soit pas encore en paix avec le ciel et sa grâce, priez immédiatement! — *Elle :* Hélas! mon seigneur, que signifie cela? — *Lui :* Allons, vite, et sois brève, pendant que je me promène. Je ne voudrais pas tuer ton âme non préparée. Non, le ciel m'en préserve, je ne voudrais pas tuer ton âme. — *Elle :* Parlez-vous de tuer? — *Lui :* Oui, j'en parle. — *Elle :* Alors, que le ciel ait pitié de moi! — *Lui :* Amen, de tout mon cœur!

Il n'y eut jamais, dans une aventure si profane, drame si religieux, mais il n'en est que plus terrible. « Vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi », ces yeux dans la face noire.

Lui : Pense à tes péchés! — *Elle :* Ce sont les amours que j'ai pour vous. — *Lui :* Oui, et c'est pour cela que tu vas mourir. — Elle : C'est une mort contre nature, celle qui tue parce qu'on aime. Hélas! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre? Une passion sanguinaire secoue tout votre corps.

L'innocente ne peut comprendre. Quand il lui dit qu'elle va mourir pour l'avoir aimé, lui Othello, ce n'est pas seulement vrai au sens le plus simple, mais c'est qu'en effet il va la tuer parce que cet amour lui apparaît pervers, maudit, ajoutant au déshonneur de l'adultère.

Ils ne se comprennent ni l'un ni l'autre. Quelle est la femme coupable qui n'a pas, pour se défendre, un peu de ruse toute prête? Or, Desdémone en est si visiblement privée dans cette scène, toute adresse est si étrangère à sa bonne foi d'enfant ignorante, que, si le Maure n'était pas aveuglé lui aussi par l'ignorance, et halluciné par le « monstre aux yeux verts », il sentirait qu'elle est l'innocence même.

Mais voici enfin l'accusation précise : « Ce mouchoir que j'aimais tant, tu l'as donné à Cassio! »

Pourquoi n'a-t-il pas dit cela plus tôt, — dans une des scènes violentes de l'acte précédent? Sans doute parce que ce noir, cet étranger, est au fond (bien que comblé d'honneurs) un solitaire, et de là un refoulé. Cette question serait à examiner longuement. Je ne puis que l'indiquer ici, car le drame nous presse. Desdémone s'écrie : « Non, sur mon âme et ma vie! » Il l'avertit avec une solennité où frémit la fureur :

Douce âme, prends garde, prends garde au parjure. Tu es sur ton lit de mort. — *Elle :* Oui, mais non pour mourir encore. — *Lui :* Si, à l'instant. Donc, confesse-toi franchement de ton péché; car en nier chaque parcelle avec serment ne pourrait ni ébranler ni altérer la ferme conviction qui me fait gémir. Tu vas mourir. — *Elle :* Alors, le Seigneur ait pitié de moi! — *Lui :* Je dis *Amen.* — *Elle :* Et vous aussi, ayez pitié! Je ne vous ai jamais offensé, je n'ai jamais aimé Cassio autrement qu'avec la garantie du ciel; je ne lui ai jamais donné aucun gage. — *Lui :* Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans sa main. O femme parjure! tu changes mon cœur en pierre, et tu m'obliges à appeler un meurtre ce que je considérais comme un sacrifice.

Ici comme partout, les commentateurs ont barboté. C'est qu'ils n'ont pu se mettre dans la tête la religion d'Othello. La femme qu'il va immoler pour l'empêcher de se perdre davantage en continuant à tromper son mari et d'autres hommes, — cette femme, dont il veut sauver l'âme, s'obstine dans le mensonge, dans le parjure, pire que le crime, et, mourant dans

l'impénitence, elle arrache au Maure son rôle de sacrificateur et ne lui laisse que celui de meurtrier, puisqu'il ne peut que l'envoyer, victime impure, à l'enfer.

Mais elle prie :

Envoyez chercher Cassio! Qu'il confesse la vérité! — *Oth. :* Il l'a confessée. — *Des. :* Quoi, monseigneur? — *Lui :* Qu'il a usé de toi... — *Elle :* Il ne dira pas cela. — *Lui :* Non, sa bouche est fermée. L'honnête Iago y a mis ordre.

Quel trait d'effrayante lumière! *L'honnête* Iago auquel, dans sa détresse, elle a elle-même, quelques heures plus tôt, demandé conseil. Cassio tué par Iago! Elle comprend tout, la calomnie, la scélératesse... Elle s'écrie, affolée : « Hélas! Cassio est trahi et moi perdue. » Mais le Maure croit qu'elle laisse échapper un aveu involontaire et il entend : « Notre culpabilité est dénoncée. » Il rugit : « Arrière, catin! Vas-tu le pleurer à ma face. » Le monstre possède le jaloux, et c'est lui qui, à ce moment, saisit la douce fille pour la tuer.

Il n'y eut jamais pour une femme situation si effroyable. Qu'elle puisse gagner quelque temps, et tout s'expliquera, tout sera sauvé. Mais elle est au pouvoir d'un être égaré, d'un fou sauvage, qui est pourtant un homme noble et magnanime, l'homme qu'elle aime, à qui elle s'est donnée tout entière et qui va la perdre et se perdre en assassinant son corps à elle, son âme à lui.

Se débattant éperdument, elle supplie :

Oh! bannissez-moi, mon seigneur, mais ne me tuez pas! — *Lui:* A bas, catin [*Down* est ici une injure. *A terre! Couche-toi.*] — *Elle:* Tuez-moi demain; laissez-moi vivre cette nuit! — *Lui :* Non, mais... si vous résistez!... — *Elle:* Rien qu'une demi-heure! — *Lui:* Tout étant fini (*being done*), il n'y a plus de pause.

Ce *being done* traduit le *Consommatum est* du Christ, sauf qu'ici c'est le bourreau qui le prononce.

Elle supplie encore : « Rien que le temps d'une prière! » — « Il est trop tard », répond le monstre par la bouche du malheureux dont il est maître. Abattue sur le lit de mort, elle a encore le temps d'appeler trois fois Dieu : « Lord, Lord, Lord! »

Cette triple exclamation, vous la chercheriez en vain dans les éditions ordinaires. Pour l'en bannir, le puritanisme anglais a trouvé ce prétexte pitoyable : c'est que, si elle existe dans le quarto de 1622, premier texte qu'on connaisse de la pièce, on ne la trouve pas dans le fameux folio des Œuvres complètes, publié l'année suivante. Mais on sait bien pourquoi : le pourquoi est l'acte de 1606, que le roi Jacques 1er avait fait voter par le Parlement pour interdire aux comédiens de nommer sur la scène la divinité dans un sens qui pût prêter à la critique. Les deux acteurs qui ont préparé le folio se sont conformés à la censure royale, vraiment caduque aujourd'hui.

Je sais bien : cet appel désespéré de la plus touchante des victimes au Dieu de justice qui ne répond pas, il n'est rien de plus terrible, de plus bouleversant. Mais que les puritains, alors, proscrivent aussi l'Evangile; car les trois cris de Desdémone font écho à la prière du jardin des Oliviers et aux dernières paroles sur la croix : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Si les puritains ne sentent pas que Desdémone est une petite image du Christ, Othello pourtant le leur révèle, à cet instant même où, enragé contre celle qu'il croit damnée, mais dont il n'ose voir l'angélique visage, il étouffe l'innocente sous l'oreiller, sous les garnitures, sur les draps de noce. Tandis qu'on frappe à la porte et que la voix d'Emilia l'appelle, il parle tout haut.

Quel est ce bruit? Pas morte? Pas encore morte?... Moi, cruel, je suis encore miséricordieux; je ne voudrais pas que tu languisses dans ta souffrance. Allons! Allons! [Il appuie, resserre, s'acharne.] Elle est morte... Ha! elle ne s'agite plus? Tranquille comme la tombe!

Il s'apprête à ouvrir à la femme d'Iago, quand soudain il a une vision.

Sûrement, si elle entre, elle va parler à ma femme. Ma femme! ma femme! quelle femme? Je n ai plus de femme. O heure accablante, ô insupportable! *Il me semble qu'il devrait maintenant y avoir une immense éclipse de soleil et de lune et que le globe épouvanté s'est ouvert pour se décomposer* (1).

(1) *Did yawn*, « s'est ouvert », disent les éditions originales. *Should yawn*, « devrait s'ouvrir », disent les éditions modernes, qui affaiblis-

Or, cela, ce sont les prodiges qui, selon l'Evangile, suivirent la mort du Christ.

Emilia paraît, — mais, tout à coup, un gémissement sort des rideaux du lit. C'est l'assassinée qui affirme encore son innocence. La suivante se précipite. « Au secours, au secours!... Oh! qui a fait cela? » Et la victime répond : « Personne. Moi-même. Adieu! Recommande-moi à mon bon seigneur! Oh! adieu! » Et, après ce miracle d'amour qui lui a rendu pour quelques instants la parole, elle meurt.

Alors, Othello dit à la suivante :

Qui pourrait l'avoir tuée?... Vous l'avez entendue dire elle-même que ce n'était pas moi. — *Emilia :* Elle l'a dit; je dois rapporter la vérité. — *Oth.:* Elle est, comme une menteuse, partie pour l'enfer brûlant; c'est moi qui l'ai tuée.

Un critique anglais qui fut réputé, Bradley, trouve si révoltantes ces paroles du Maure qu'il se refuse à les croire shakespeariennes, et qu'il suppose une addition par quelque barbare Et moi, je dis que jamais Shakespeare ne fut autant lui-même, car lui seul, de tous les dramaturges anciens et modernes, pouvait d'un trait monter si haut dans le tragique démesuré. Cette rage d'Othello est monstrueuse, et pourtant naturelle. Je plains ceux qui ne perçoivent pas le terrible conflit de sentiments dont elle est faite. Etre pardonné, caressé, béni par le dernier soupir de l'enfant qu'il idolâtre et qu'il vient d'assassiner dans un piège, — quelle preuve d'amour qui désormais ne peut lui être que cruelle et qui, mieux qu'une furie, lui mord le cœur! Avoir voulu étouffer à mort l'infernal mensonge et lui voir prendre une forme divine, pour déchirer à jamais le meutrier! Certes, cela ressemble par un côté à un maléfice satanique, et Desdémone serait le vampire de la vengeance si elle n'était l'ange du dévouement.

Mais a-t-elle menti? Non sans doute. On croyait alors que

sent le sens et gâtent le texte sacré. La phrase authentique, commençant au conditionnel présent et se terminant à l'indicatif passé, peut paraître un peu singulière, et c'est pourquoi les mauvais puristes l'ont corrigée, mais à tort; car elle reflète la confusion qui est dans l'âme du Maure et elle exprime non seulement ce qui devrait être, mais ce qu'Othello a cru sentir qui était.

les mourants pouvaient apercevoir des lueurs de vérité presque surnaturelles. Dans les affres du supplice, Desdémone a dû sentir qu'elle s'était perdue elle-même par ignorance, aveuglement d'amour, excès de confiance et de bonne foi. Elle a senti qu'Othello aussi était une victime, la plus pitoyable des deux, et qu'il l'aimait comme jamais on n'aima une femme, lui qui, en l'outrageant, en lui arrachant la vie, n'a pu s'empêcher, par une vision adoratrice et désespérée, de l'élever à la Passion du Christ.

Même si l'on veut qu'elle ait menti pour sauver son meurtrier, nous applaudirons Emilia, qui répond au Maure : « Oh! elle n'en est que plus un ange, et vous un diable plus noir. » Et la lutte entre le ciel et l'enfer continue.

Othello : Elle était une putain. — *Emilia :* Tu la calomnies et tu es un démon. — *Oth.:* Elle était fausse comme l'onde. — *Em.:* Oh! elle était divinement fidèle. — *Oth.:* Cassio l'a couverte. Demande à ton mari! Oh! je serais damné plus bas que toute la profondeur de l'enfer si j'étais allé jusqu'à cette extrémité sans justes motifs. Ton mari connaissait tout. — *Em.* (stupéfaite) : Mon mari? — *Oth. :* Ton mari!... Ah! si elle avait été fidèle, — quand même le ciel aurait voulu faire pour moi un autre monde, formé d'une chrysolite unique et parfaite, je n'aurais pas échangé Desdémone contre lui.

Toujours le langage religieux! Ce monde composé d'une pierre précieuse rappelle la Jérusalem céleste de l'Apocalypse et d'autres passages du Nouveau Testament, entre autres, dans saint Mathieu (XIII, 45), celui où le royaume du ciel est comparé à une perle qu'un marchand achète en vendant tout ce qu'il possède.

Mais l'honnête Iago est donc démasqué. Sa femme est hors d'elle. Othello la menace, elle fait face et l'injurie : « Ton acte n' est pas plus digne du ciel que tu n'étais digne d'elle. O dupe! ô nigaud!... Je me moque de ton épée. »

Nous admirons Emilia; elle soulage le cœur trop oppressé. Mais aussi Othello n'est plus guère à craindre. Le malheureux Maure a épuisé sa cruauté, et son crime l'accable, le frappe d'impuissance. Une servante le brave; tout à l'heure, un jeune homme désarmera le héros.

Justement, aux appels d'Emilia, il arrive (c'est Montano),

avec l'oncle de Desdémone et Iago, qui vient à point se faire prendre. Aussitôt, sa femme le somme de parler. Il essaye en vain de la faire taire. L'oncle Gratiano révèle que le père de Desdémone est mort de chagrin. « J'en suis heureux, dit-il; car, s'il vivait maintenant, ce spectacle lui ferait maudire et repousser son ange gardien, et il tomberait dans la réprobation. »

Othello invoque le témoignage d'Iago et donne pour preuve de l'adultère le mouchoir, que sa femme, dit-il, a donné à Cassio. Alors, Emilia exclame : « O Dieu! ô Dieu du ciel!... Que les cieux, et les hommes et les démons, que tout crie honte sur moi, quand même je parlerai. » Et, pendant qu'on maintient Iago, qui a tiré son épée pour la frapper, elle jure par le ciel qu'elle a trouvé le mouchoir et l'a remis à son mari, qui l'avait priée de le voler.

« N'y a-t-il pas au ciel d'autres pierres que celles qui servent à former le tonnerre! » s'écrie le Maure en se jetant vers Iago, l'épée haute. Mais Montano, auquel il ne faisait pas attention, la lui arrache au passage. Suffoqué par l'affront, stupéfait de l'audace, Othello vocifère : *Precious villain* (précieux scélérat), et va rouler, anéanti, dans un coin. *Précious* a ici à peu près le sens du français *précieux,* désignant un petit-maître maniéré. Montano, ancien gouverneur de l'île, est un de ces « galants » de Venise dont le héros noir méprise (non sans une pointe de jalousie) les grâces frivoles (1).

Iago profite de la confusion pour s'enfuir après avoir frappé sa femme, — par derrière, comme toujours. On court après lui. Othello reste seul avec Emilia, qui meurt en affirmant encore l'innocence de sa maîtresse. Le Maure se relève.

« Je ne suis pas même vaillant, qu'un freluquet de joueur de toupie me prend mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à l'honnêteté? Que tout s'en aille! »

En effet, le malheureux s'est tant laissé séduire par l'honnêteté (lisez : la loyauté) d'Iago qu'il a attrapé la contagion et qu'il a manqué lui-même à la loyauté envers la

(1) Commentateurs et traducteurs (même Schmidt dans son fameux *Lexicon*) n'ont pas compris ce jeu de scène. Ils ont tous cru que l'exclamation : *Precious villain*, s'adressait à Iago, — *precious* étant pris dans un sens ironique, disent-ils. Comme si Othello, en un pareil moment, avait le cœur à l'ironie! Ah! ces pauvres commentateurs!

plus loyale des épouses. Ce n'est pas en vain qu'on fait alliance avec le démon. Un instant, il rêve de fuir, de retourner à sa vie sauvage d'autrefois. Il se rappelle qu'il a une autre épée dans cette chambre, il la saisit, il va assaillir l'oncle Gratiano qui garde la porte. Mais, tout à coup, il s'écrie douloureusement : « Qui peut commander à son destin?... Où Othello pourrait-il aller? » Il est enchaîné à ce lit d'amour et de mort; et, revenant à l'assassinée :

Maintenant, — quel aspect as-tu maintenant? O fille à la mauvaise étoile! Pâle comme ta chemise! Quand nous nous rencontrerons au Jugement, cet aspect précipitera mon âme du ciel, et les démons l'agripperont. Froide, froide, ma petite, — comme ta chasteté même!... O maudit, maudit esclave!... Arrachez-moi, vous démons, à coups de fouet la possession de ce spectacle céleste! Roulez-moi dans les rafales! Rôtissez-moi dans le soufre! Lavez-moi dans des gouffres de feu liquide! O Desdémone! Morte, Desdémone! Morte!...

Il s'abîme dans le désespoir. Mais la chambre est de nouveau envahie : Lodovico, Cassio apporté dans un fauteuil, Iago prisonnier, les mains liées. Othello regarde les pieds du traître. « C'est une fable », dit-il en voyant qu'ils ne sont pas fourchus. « Si tu es un diable, je ne puis te tuer. » Il le blesse de son épée. Iago s'efforce encore de mordre. « Je saigne, monsieur, mais je ne suis pas tué. »

O toi, Othello, dit Lodovico, toi qui fus si parfait, — tombé dans le piège d'un esclave damné, que pourra-t-on te dire? — *Oth.:* Ah! tout; mais que je fus un meurtrier honorable, si vous voulez bien; car je n'ai rien fait en haine, mais tout en honneur.

Le malheureux qui, un instant plus tôt, abandonnait l'honneur, s'y raccroche comme à la seule épave qui reste à sa portée. C'est qu'il a l'humiliation d'être confronté avec Iago comme avec un complice, et, certes, il a motif de regimber, car sa vengeance ne peut être confondue avec celle de l'être venimeux. Mais le Maure, pour se justifier en marquant la différence, oublie ses brutalités, ses rages, ses cris de bête furieuse... Son amour-jalousie était trop complexe pour tenir dans un seul mot, fût-ce le beau vocable *honneur*.

On a enlevé sa seconde épée à Othello, auquel, pour finir, Lodovico déclare qu'on va le garder prisonnier en attendant

la décision du Gouvernement de Venise. Alors, le héros retrouve sa fierté. « Doucement! dit-il. Un mot, avant que vous ne partiez! » Et il prononce ses paroles suprêmes, où figure le mot qui a donné lieu à tant de controverses et qui nous a inspiré la présente étude. Ce mot est écrit *Indian* (Indien) dans le quarto de 1622 et *Judean* (Judéen) dans le folio des Œuvres complètes. Mais voici toute la tirade, et j'y inclus l'indication des mouvements scéniques, non d'après les éditions originales, — où ils sont en grande partie omis, comme dans presque tout le théâtre de Shakespeare, — mais d'après la reconstitution qu'en fit au XIXe siècle l'acteur Fechter, qui fut, pour l'œuvre immortelle, un des plus intelligents metteurs en scène : je suis persuadé qu'il a ici ressuscité à la perfection l'esprit même du grand dramaturge.

Oth.: J'ai rendu quelques services à l'Etat, et ils le savent. Assez là-dessus. — Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous relaterez ces événements malheureux, parlez de moi tel que je suis; n'affaiblissez rien, mais n'exagérez rien par malignité. Ainsi, vous aurez à parler d'un [homme] qui n'aima pas sagement, mais n'aima que trop; d'un qui ne fut pas aisément jaloux, mais, étant travaillé, devint perplexe à l'extrême; *d'un dont la main, tel le vil Judéen* [*Indien*], *rejeta une perle plus précieuse que toute sa tribu;* d'un dont les yeux domptés, bien que non habitués à la mode fondante, laissent tomber des larmes plus drues que les arbres d'Arabie ne répandent leur gomme médicinale. Rapportez tout cela. Et dites en outre qu'un jour, à Alep, alors que haineusement un Turc enturbanné battait un Vénitien et insultait l'Etat...

Ici, Othello, qu'on croyait désarmé, sort de ses vêtements un poignard. Il saisit vivement Iago et, brandissant l'arme sur le misérable qui flageole :

...Je pris le chien de circoncis à la gorge et je le frappai, — ainsi.

Il repousse avec dédain le traître, et le poignard s'abaisse et s'enfonce, mais dans le sein du Maure. Et Othello va expirer sur le corps de Desdémone.

§

Et maintenant, quel est ce Judéen ou cet Indien auquel le héros s'est comparé? Et d'abord est-ce un Indien, est-ce un

Judéen? Les deux viennent-ils de Shakespeare, qui aurait, à un moment donné, modifié son texte, — ou cette modification est-elle le fait de tripatouilleurs, par exemple des acteurs qui jouaient dans la pièce, — ou bien encore l'un des deux vocables est-il né d'une erreur de lecture commise par le copiste d'un manuscrit, ou par un des typographes qui ont imprimé les éditions originales? Le quarto et le folio ne reproduisent pas le même manuscrit : cela est prouvé par les différences de texte. Les commentateurs croient en général à une erreur, et celle-ci est d'autant plus vraisemblable qu'à cette époque l'écriture (manuscrite ou imprimée) confondait l'*I* et le *J*, ce qui donne aux deux vocables une forme assez congénère : *Iudean, Indian*. Mais lequel vocable est le bon?

L'Indien, c'est-à-dire le Peau-Rouge, était populaire à Londres, où l'on avait parfois exhibé, pour la joie de la foule, des sauvages plus ou moins authentiques. On trouve dans l'œuvre de Shakespeare (*Henry VIII, La Tempête*) des allusions à ces spectacles. Par contre, on n'y trouve qu'une seule fois (dans ce passage d'*Othello*) le mot Iudean, qui était inusité et qu'il ne faut pas assimiler à *Jew* (Juif). Un *Judean* est un habitant de la Judée, un Palestinien. Shylock est un *Jew* vénitien, et Shakespeare ne l'appellerait pas *Judean*. Or, supposons un typographe en train de composer le quarto. Quel est ce mot qu'il ne peut déchiffrer? Le mot *Iudean*, qu'il ne connaît point, ne lui viendra pas à l'esprit, tandis que le mot *Indian*, qui lui rappelle une coiffure de plumes et un calumet dont ses yeux se sont écarquillés, lui parlera beaucoup. Il imprimera *Indian*, et tout porte à croire que c'est lui qui se sera trompé, et non son confrère qui, l'année suivante, imprimera *Iudean* dans le folio, selon un manuscrit sans doute mieux lisible. Ajoutons que l'*Othello* du folio, malgré des fautes manifestes, a toujours paru moins défectueux que celui du quarto, si bien qu'en cas de doute, c'est la leçon du folio qu'on suit de préférence. Examinons donc le *Judean*.

Un critique anglais du XVIIIe siècle, Steevens, a raconté le cas d'un Juif qui aurait jeté dans l'Adriatique une perle de valeur. Mais il est rare que les fils d'Israël soient si sots, et Shakespeare n'aurait eu aucune raison de prendre pour un type représentatif ce Juif obscur qui, au surplus, n'était pas

un Judéen, attendu que la Palestine n'est pas baignée par l'Adriatique.

Théobald a mieux retenu l'attention en supposant que le vil (*base*) Judéen était le roi Hérode qui, dit-il, « dans un accès de jalousie aveugle, rejeta cette perle des épouses qu'était pour lui sa femme Mariamne ». Mais Mariamne n'était pas vraiment la perle des épouses pour Hérode, qu'elle avait épousé sans joie et appris à détester. Aucun rapport avec l'amour sublime de Desdémone. Et, en outre, l'épithète *base* (bas, misérablement vil) ne peut s'appliquer ni à la condition, ni au caractère d'Hérode le Grand. Coleridge a eu raison de repousser comme une sottise la suggestion de Théobald.

Au XIXᵉ siècle, un meilleur critique, Halliwell, a imaginé que le vil Judéen était Judas. Mais peut-on dire que l'Iscariote a rejeté le Christ comme une perle et assimiler à son crime celui d'Othello? Desdémone est une petite image du Christ, — cela, je l'ai assez montré, — mais bien petite en effet, bien frêle, cette perle, en présence de la grande figure de l'Homme-Dieu. Je ne crois pas que Shakespeare ait voulu appeler le Christ une perle qui ait tenu dans la main de Judas. Mais surtout il est impossible de comparer Othello à l'homme aux trente deniers. Le Maure nous a dit que, même pour devenir le maître d'un monde composé d'une pierre précieuse, il n'aurait pas vendu Desdémone; et, certes, nous savons qu'il dit vrai. Inutile d'insister, n'est-ce pas?

D'autres (tel un Français, Benjamin Laroche) ont pensé que le Judéen, c'était Caïphe, ou même tout le peuple hébreu, qui rejeta et condamna Jésus. Mais le grand-prêtre était un si haut personnage que le terme anglais *base* ne colle pas beaucoup mieux à son titre qu'à celui d'Hérode. Et l'objection contre Jésus-la-perle subsiste. Tout cela est vague, faible, mal équilibré.

Retournons-nous donc vers l'Indien. Il a pour lui un avantage : c'est d'avoir été adopté par Coleridge et, grâce à lui, par la plupart des éditeurs d'*Othello*. Or, Coleridge fut un grand poète, qui le premier sut voir Shakespeare en poète et écrivit sur son œuvre maints aperçus pénétrants. Toutefois, cet admirable intuitif était un paresseux, et ses commentaires sont incomplets, souvent décousus. Irrité par la sottise de

Theobald, il a ouvert ses bras à l'Indien sans un examen suffisant. « Othello, dit-il, veut s'excuser au nom de son ignorance ». C'est pourquoi il se serait assimilé à un Peau-Rouge.

Il y a ignorance et ignorance. Le Maure s'est trompé, mais non à la manière du sauvage d'Amérique. Si celui-ci a rejeté une perle, c'est d'un geste indifférent, la prenant pour une verroterie quelconque, — ainsi les Suisses semant les joyaux de Charles le Téméraire. Y a-t-il le moindre rapport entre cette indifférence et la passion tragique d'un Othello, qui adore sa perle et qui ne peut la briser sans se frapper à mort lui-même? Si l'on veut que l'image soit de Shakespeare, il faut convenir au moins qu'elle est terne et fausse, indigne de son génie.

Et je ferai remarquer une chose qui paraît avoir échappé jusqu'ici à l'attention des critiques. Toute cette tirade d'Othello (si l'on admet le Judéen) évoque le proche Orient. C'est la Terre-Sainte, la gomme des arbres d'Arabie, Alep, le Musulman circoncis que les chrétiens du moyen âge mettaient dans le même sac que le Juif. C'est la région du Maure qui s'évoque, son berceau, son climat, sa race, le théâtre de ses luttes, de ses souffrances, de sa gloire... Que viendrait faire dans ce tableau biblique le Peau-Rouge du Nouveau-Monde?... Décidément, le grand Coleridge n'a pas pris la peine de réfléchir.

Laissons donc l'Indien, trop étranger à notre affaire. Le secret de la perle est ailleurs, — dans un verset de l'Evangile tout simplement.

§

Quand le Maure dit qu'il a jeté une perle au loin (*threw a pearl away*), ce n'est pas au meurtre de Desdémone qu'il fait allusion. Tuer n'est pas repousser, surtout lorsqu'on tue en étouffant étroitement : c'est même le contraire. Le meurtre, il ne l'exprime que par ses pleurs, qui coulent comme la gomme purificatrice (*medicinable*). Mais ce dont il s'accuse par l'image de la perle, c'est d'avoir sans preuve et presque sans délai, accepté la calomnie d'un misérable et chassé de son cœur, rejeté de l'amour pur, condamné à mort par serment, la créature qui lui avait tout sacrifié pour se donner toute. C'est là qu'est son vrai crime. Descendu d'un peuple et d'une

religion barbares, converti à la civilisation chrétienne, mais mal assimilé, ce soldat du Christ a soudain, dès la première tentation du démon, oublié l'avertissement si connu du sermon sur la montagne : *Ne jetez pas les choses saintes aux chiens et vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et, se retournant contre vous, ne vous déchirent.*

Le Maure a fait comme la masse des Judéens qui, après avoir écouté le sermon, après avoir adoré la parole sacrée, ont rejeté cette perle. Comme eux, comme ce *base Judean* qui représente la foule que le Verbe n'a pu féconder, Othello a repoussé la « chose sainte » dont le ciel lui avait fait don. Othello a manqué de foi, et il a jeté à Iago, comme à un chien de mécréant, l'honneur de sa femme et sa femme elle-même, cette perle que le Verbe céleste lui commandait de protéger précieusement. Au lieu de traiter le chien d'enfer Iago comme le Musulman poignardé dans Alep, il lui a tout livré sans combat. Et l'autre, après avoir foulé l'amour, l'honneur, la loyauté, en a profité pour déchirer le misérable Maure, pris au piège, *soul and body* (corps et âme).

Du reste, même en reconnaissant son erreur, son crime, Othello conserve un fond barbare. Un vrai Chrétien dira qu'il pouvait se garantir des menées du fourbe sans avoir besoin de l'égorger instantanément sur la place. Le suicide d'Othello n'est pas chrétien non plus, mais on peut dire toutefois (et on l'a fait) que ce n'est pas un véritable suicide. Le Maure s'est jugé; il mérite la mort et la désire. Trop fier pour la recevoir du bourreau, il se la donne lui-même. Sans doute, Venise l'absoudrait en considération de ses services; mais ni la noblesse ni la justice du héros ne veut de ce pardon. Il s'inflige la peine qu'il aurait dû infliger à ce chien de mécréant qu'il n'est pas digne, à présent, de châtier d'une main qui s'est faite sa complice, qui a étouffé une enfant de Dieu.

Tel est le secret, le mystère de la perle. On avouera que tous les éléments du symbole qu'elle exprime se tiennent et s'accordent. Les contemporains de Shakespeare étaient plus près que nous du théâtre religieux; les hommes mûrs avaient encore pu voir dans leur enfance les restes des « mystères » du moyen âge. Ils étaient mieux éveillés que nous aux textes de l'Ecriture, — mieux préparés à saisir le sens des paroles

d'Othello. Néanmoins, le symbole de la perle devait rester obscur pour beaucoup, et je croirais volontiers qu'un acteur a imaginé la grossière substitution de l'Indien au Judéen pour être compris de toute la foule.

Shakespeare est toujours le plus moderne des écrivains. Le lecteur avisé a déjà senti combien cette évocation de l'antique Judéen et de la perle évangélique se prête aux réflexions actuelles. Ce lecteur, je dois le mettre en garde contre l'erreur d'y voir une profession de foi antisémite à la mode moderne. Shakespeare, l'homme aux cent mille âmes, ne représente aucun système étroit, mais lance des lueurs éternelles dans la complexité de l'infini. L'Evangile et le Judaïsme ont aujourd'hui à lutter contre des persécuteurs communs, qui menacent de submerger le monde sous une bestialité primitive : ainsi l'esprit de barbarie et l'esprit de civilisation sont à jamais aux prises, et des chefs de grandes nations exaltent comme une vertu la guerre des races, l'antagonisme que le Christ était venu effacer et qui a fait le malheur de Desdémone et d'Othello, ces êtres merveilleux qui ont eu beau s'attirer, s'aimer, s'unir, mais n'ont pu se comprendre et sont demeurés étrangers l'un à l'autre, aveuglés par leur amour au lieu d'en être éclairés, — si bien que, pour les faire tomber d'un ciel illusoire dans un abîme infernal, il a suffi que le Traître se glissât entre eux.

Le Traître! Tout à l'heure, en repassant cette tragédie d'*Othello*, je ne pouvais m'empêcher de penser à chaque instant : « Quel sujet pour un de nos vieux mélodrames du boulevard du Crime! » Lui le traître, et le héros noir et la colombe blanche, et le divin et le satanique, et la fatale erreur découverte à la fin en coup de foudre! Comme cela s'offre aux grosses antithèses déclamatoires, aux gros effets populaires! Et, sous la plume du magicien de Stratford, c'est populaire à souhait, mais raffiné, profond, d'une inépuisable richesse d'âme, et cet ouvrage est une des plus grandes gloires du génie humain.

Il a tout, les cris de la passion et les leçons de la sagesse, un réalisme terrible et une inoubliable poésie, et Montaigne avec Pascal, l'Ecclésiaste avec l'Apocalypse. Parfois, il jette des lueurs étranges et troubles. Cette charmante fleur de

noblesse, tombant amoureuse du héros sublime et monstrueux qui lui fait peur; cette tendresse d'homme mûr qui, sous l'aiguillon de la jalousie, devient la rage d'un amour presque anormal; ces baisers sur ce lit qui est déjà la tombe; ce meurtre qui, sous l'oreiller et sur les draps de noce, ressemble à une prise de possession suprême; cette possession terrible, sacrée par le passage de la passion du Christ; enfin, tant de cruauté mêlée à tant de grandeur; et ces ultimes paroles où la martyre, en mourant de ce supplice de l'étouffement qui éveille peut-être une dernière volupté dans l'agonie, pardonne, caresse son noir meurtrier, l'appelle son *kind lord* (aimable Seigneur)!... Que de choses à scruter, de coins obscurs à éclairer dans cette œuvre d'où irradie toute la misérable et merveilleuse nature humaine. Mais qui peut sonder les reins et les cœurs? Et Iago m'écoute et ricane.

En tout cas, sur ce drame d'*Othello,* on trouverait plusieurs volumes à écrire. Je n'ai fait ici que repérer, saisir enfin et apporter au jour une perle dont, depuis trois siècles, on suivait en vain la lueur fuyante, perdue dans un océan. Je serai heureux si cette petite découverte fait naître chez quelques lecteurs choisis l'envie d'explorer les secrets inépuisables de l'Œuvre shakespearien (1).

LOUIS MANDIN.

(1) L'étude qu'on vient de lire était méditée depuis longtemps et avait été annoncée voici bientôt quatre ans et demi. (V. le *Mercure de France* des 1er octobre et 15 novembre 1934, où fut en outre discuté et, pensons-nous, résolu un petit problème de versification, portant sur ce fait que le mot *Judean* compte trois syllabes, tandis qu'*Indian* n'en a que deux.)

PAUL ALEXIS

AMI DES PEINTRES

BOHÈME ET CRITIQUE D'ART

—

A l'heure où l'on célèbre le centenaire de la naissance de Paul Cézanne, peut-être serait-il opportun d'évoquer la figure de Paul Alexis, compatriote du maître d'Aix-en-Provence et, comme lui, ami d'Emile Zola. Paul Alexis, né dans la vieille cité provençale, le 16 juin 1847, et de dix ans plus jeune qu'eux, avait appris les noms de Cézanne et de Zola sur les bancs du collège. L'amitié de ces aînés était célèbre dans l'établissement où ils avaient fait leurs études côte à côte.

Alexis, fils d'un notaire, avait étudié le droit avec autant de répugnance que Cézanne, fils d'un banquier; ils l'avaient tous deux abandonné, l'un pour se consacrer à la peinture et tenter de rendre les objets et les paysages sur la toile selon sa théorie du volume, l'autre pour se livrer tout entier à la littérature. Ils étaient de ces jeunes gens avides de quitter la province natale pour vivre à Paris où, croyaient-ils, la gloire les attendait.

Avant de connaître Zola, Alexis était déjà en relations amicales avec Paul Cézanne qui faisait de longs séjours à Aix. Les discussions de Paul Alexis avec son père intéressaient vivement le peintre; il y retrouvait un écho de ses propres difficultés avec le sien. C'était déjà un lien entre les deux hommes.

Par la suite, dans toute sa correspondance avec Zola, Cézanne n'oublia jamais de demander des nouvelles d'Alexis, qu'il appelait « son compatriote ».

Lorsque, en 1869, Paul Alexis s'enfuit, enfin, de la maison paternelle, c'est Paul Cézanne qui l'annonça à Zola et c'est encore un Aixois, le poète Antony Valabrègue, qui l'introduisit chez le romancier. Là, il retrouvait souvent Paul Cézanne et il connut les peintres Manet, Pissarro, Fantin-Latour.

Guidé par un goût très sûr, Paul Alexis eut maintes fois l'occasion de se montrer un critique d'art averti. Le premier article que l'on possède de lui sur les peintres est daté du 1er avril 1882, et a paru dans *le Réveil,* dont il fut, avec Jules Vallès et Henry Bauer, un collaborateur fidèle.

Ce 1er avril, sa chronique est intitulée *Avant le Salon.* C'est un exposé de ses préférences en peinture. Il décrit « les scrupules tardifs des derniers coups de pinceaux », des retouches données aux toiles avant l'envoi du Salon. Il montre l'atelier du peintre et « le défilé des visiteurs dont les attitudes, les physionomies, les phrases complimenteuses, les exclamations admiratives, et même les silences, sont prodigieusement instructifs ». Notons, en passant, cette charge contre les critiques d'art « sentencieux, gourmés, ou courtisans et *peloteurs* » :

Oh! les bons petits camarades, dont les éloges contraints, froids, semblent écorcher au passage le gosier d'où ils sortent! Et les donneurs de conseils donc! — « Superbe! vous n'avez rien fait d'aussi parfait... Pourtant, cher, si vous vouliez m'en croire : tenez! cette maison, cet arbre, ce rocher, là, dans ce coin [toute une moitié du tableau], c'est de trop! Moi, j'enlèverais ça...! Et, à la place, je ne mettrais rien! rien!! rien!!!

Dans ce même article, Alexis s'étend longuement sur Edouard Manet et sur *Un bar aux Folies-Bergère.* Il déclare que ce sera la grande attraction du Salon et il prédit à l'auteur un succès qui ne sera que mérité.

L'heure de la justice définitive est arrivée pour ce grand artiste. Depuis vingt ans qu'il expose au Salon ou ailleurs, des centaines de mille de curieux ont passé devant ses toiles. Celui qui aurait assisté au défilé entier, qui aurait tout entendu, tout

retenu, tout noté, en saurait long sur la bêtise humaine. Cet homme est une force. Croyez-vous que ce ne soit rien d'occuper le public pendant vingt ans, de le passionner pour ou contre, même de lui épanouir la rate et de l'horripiler ainsi?

Puis, Alexis s'évertue à expliquer la technique de Manet.

Il procède par taches. Voilà ce qui a si longtemps dérouté la foule, dont l'éducation est à faire. Comprenez donc, une fois pour toutes, qu'il faut un certain recul pour que votre œil reconstitue la diffusion de nuances existant dans la nature. Et vous percevrez alors la simplicité et la justesse de cette peinture, justesse des tons entre eux, dans une gamme légèrement plus gaie et plus blonde que la réalité. C'est la note personnelle de ce tempérament, note qui fait de toute peinture de Manet une sorte de symphonie lumineuse, étrangement intense et douce.

Ce fut surtout dans le *Cri du Peuple* de Jules Vallès que Paul Alexis parla des peintres. Hôte de Montmartre depuis déjà plusieurs années, il logea par la suite près de Renoir, au Château des Brouillards, avec sa femme et sa fille, et vécut dans l'intimité du grand peintre. Ami également de Paul Signac, il devait habiter Auvers-sur-Oise, où ce dernier avait son atelier. Alexis collectionnait les œuvres de son ami et compatriote Paul Cézanne, il fréquentait les cafés Guerbois et la Nouvelle Athènes, il se mêlait à la foule des Salons, participait à tous les mouvements que suscitait alors l'école impressionniste. Si l'on considère l'ensemble de sa collaboration au *Réveil* et au *Cri du Peuple,* on retrouve partout son amour de la littérature, son ironie, ses plaisanteries mordantes contre Sarcey en particulier, son culte pour Zola qui se manifeste chaque fois que cela lui est possible (au besoin, Alexis en fait naître l'occasion), son admiration pour les de Goncourt et pour Gustave Flaubert, son amitié pour Duranty et pour Cézanne, sa prédilection pour la hardiesse et les truculences picturales de la nouvelle école, sa curiosité pour les nouvelles pièces de théâtre. Ce qui domine, c'est le ton de bonhomie, la belle humeur

d'Alexis, son rire narquois, ses mots à l'emporte-pièce.

Les chroniques du *Cri du peuple* sont signées Trublot. Paul Alexis, en quête d'un pseudonyme, avait adopté le nom d'un personnage de *Pot-Bouille* d'Emile Zola, personnage qui ressemblait à Alexis comme un frère. Laissé absolument libre de garder son franc-parler par le directeur du journal, Jules Vallès, Alexis s'en donna à cœur-joie. Ereintements, éloges, annonces des livres et des pièces de ses amis, défense des peintres qu'il aime, on trouve là ressuscitée toute une époque littéraire et artistique où la discussion s'envenimait, parfois, pour aboutir à des duels sur le terrain, ainsi que cela arriva, d'ailleurs, à notre critique. Il avait adopté la langue argotique qui donne un certain relief à son style.

Au début de 1885, on fêta le souvenir d'Edouard Manet, l'anniversaire de l'exposition de ses œuvres, qui avait eu lieu l'année précédente, en janvier 1884, et avait obtenu un grand succès. Zola devait présider le banquet. Alexis écrivit, la veille, à Léon Leenhoff, beau-frère de Manet, pour lui adresser son adhésion, l'assurant qu'il se trouverait au rendez-vous, chez le Père Lathuile, à 7 h. 30. Ce banquet de cent couverts, Trublot en donne le compte-rendu, le 8 janvier. Y assistaient Antonin Proust, entre Zola et Fantin-Latour, Manet, Degas, Pissarro, Renoir, Caillebotte, Raffaëlli, pour les impressionnistes; Gervex, Roll, Cazin, « opportunistes de la peinture », dit notre chroniqueur. Il ajoute Guillemet à sa liste. Et il évoque le duel de Manet et du littérateur Duranty qui avait fait un article peu élogieux sur Manet :

Ce fut un duel épique. Ignorant absolument l'art de l'escrime et alignés pour un simple différend artistique, Manet et Duranty se jetèrent avec tant de bravoure furieuse l'un sur l'autre que, lorsque les quatre témoins consternés les séparèrent, leurs deux épées se trouvèrent changées en une paire de tire-bouchons. Le soir même, ils étaient redevenus les meilleurs amis du monde. Et les habitués du café Guerbois, heureux et soulagés, composèrent sur eux ce triolet de neuf vers, fortement impressionniste :

Manet-Duranty sont deux gas
Qui font une admirable paire;
Aux poncifs, ils font des dégâts,
Manet-Duranty sont deux gas.
L'Institut qui les vitupère
Les méprise autant que Degas,
Parce qu'ils font des becs de gaz.
Manet-Duranty sont deux gas
Qui font une admirable paire.

En avril 1885, Alexis avait élu domicile au Château des Brouillards, sorte de cité d'artistes composée de petits pavillons avec jardins, située au-dessus du Moulin de la Galette. Sa femme et lui partageaient le même pavillon que Tabarant, le critique d'art, qui a rappelé ce temps de sa vie dans un poème dédié à Renoir, leur voisin :

Maître, vous souvient-il du château des Brouillards
Perché sur le maquis dans un nid de verdure
Tout au faîte de ce Montmartre aux flancs gaillards
Où nous vivions cachés, tant la vie était dure?
Vaste caserne — vous en fîtes un tableau.
Nous en goûtions l'été la fraîcheur paysanne.
Là demeurait l'ami Paul Alexis, — Trublot,
Tout fier de posséder trois pommes de Cézanne (1).

Le loyer se montait à six cents francs pour un pavillon entier, et ce prix, qu'ils jugeaient excessif, n'était pas le moindre souci des artistes réunis dans ce coin de la Butte. Devant les fenêtres, il y avait un gros arbre dont la verdure abritait du soleil les femmes qui bavardaient en cousant et les enfants qui jouaient.

Au Château des Brouillards, Alexis se trouvait en contact journalier avec des peintres. Il se rapprocha d'eux davantage, passant de longues heures dans leurs ateliers, curieux de surprendre les secrets de leur métier et de leur manière. Il écrivit de nombreux articles sur les impressionnistes, guidé par son ami Paul Signac.

Celui-ci avait promis de me confier ses souvenirs sur Paul Alexis. Il avait répondu d'une manière charmante

(1) A. Tabarant : *Peinture sous vers* (Ed. Montaigne, 1929).

à mon désir de le voir, au printemps 1935. Hélas! la mort l'a emporté sans me permettre de l'entendre.

Propriano Corse

17 mai

Chère Madame,

Je suis nomade...

Dès mon retour à Paris, je serai à votre disposition pour vous dire tout ce que je sais de notre cher Paul Alexis, qui mérite, en tous points, l'intérêt que vous lui portez.

J'ai été assez lié avec lui au moment de sa collaboration au *Cri du Peuple*. Il était un tantinet paresseux, et souvent j'écrivais son « Trublot » quand il s'agissait d'art. Nous mangions la soupe ensemble, soit chez lui rue Girardon, soit chez moi. Souvent nous allions ensemble aux « premières ». J'étais avec lui à celle de *Germinal*, au Châtelet. Presque chaque soir, nous allions aux répétitions du Théâtre Libre, rue Blanche... « Jacques Damour », et sa « Lucie Pellegrin » qui est un chef-d'œuvre. (J'ai eu le plaisir d'acheter à une vente l'exemplaire du roman dédicacé à Flaubert... avec observations et points d'exclamation du vieux maître.)

J'ai retrouvé Alexis à Saint-Tropez, où il était l'hôte d'un singulier ami de tripot, vous savez qu'il était joueur — un soi-disant marquis de Brossard!

Je vous raconterai tout cela, mais je crois bien que je n'oserai pas vous faire connaître le procédé que notre ami employait pour séduire les Madame Bovary du square des Batignolles.

Il m'affirmait qu'il lui réussissait à merveille. Stendhal aurait apprécié cette méthode basée sur une adroite proportion de physiologie et de psychologie.

Je pense être de retour à Paris dans la première quinzaine de juin ....

Paul Signac s'alita presque aussitôt à son retour de Corse. Je ne devais jamais avoir le bonheur de lui dire mon admiration pour son œuvre, ni avoir le plaisir de l'écouter revivre tout haut pour moi quelques épisodes de sa jeunesse.

Lorsque le *Salon* ouvre ses portes, en mai 1885, Trublot en fait une description peu enthousiaste, se plaignant de l'ennui que lui cause cette « cérémonie » parisienne qui se répète chaque année. Il déclare que, s'il avait le temps, il ferait un salon négatif, c'est-à-dire la nomenclature de tout ce qui n'est pas à voir et « tous les numéros qu'il faudrait passer en regardant le plafond ». Il se montre impitoyable envers la sculpture. Mais là, au milieu des marbres et des bronzes, il peut au moins s'asseoir et fumer sa pipe... Et, grand fumeur, il ne devait pas s'en priver !

Lors du vernissage du Salon de 1886, il pleuvait, — Trublot resta chez lui, pris de paresse sans doute. Il prétendit qu'il avait préféré ne pas se déranger et admirer simplement à domicile les chefs-d'œuvre qu'il possédait : trois pommes de Paul Cézanne, de la « solide peinture, un peu noircie comme du Courbet, mais solide, solide », et « une page toute vibrante de soleil, avec une Seine toute bleue, toute chaude, de Paul Signac, le jeune et déjà magistral impressionniste », « deux mignonnes marines de Seurat, un autre impressionniste violemment sincère avec un coin de la rue Saint-Vincent, effet de neige sur la Butte ». Il parle encore de G. Lasellaz dont il possède deux barques de pêche, voiles gonflées par la brise, « aquarelle pleine de poésie et de science », d'admirables eaux-fortes de Manet et de Vélasquez, d'une pochade de Forain, enfin, il décrit son portrait ébauché par Vandomeneghui et quelques autres toiles.

Le pointilliste Seurat n'a laissé que trois portraits, trois dessins, dont un de Paul Signac et un de Paul Alexis. Ce dernier figura dans le catalogue d'une exposition dont Seurat faisait partie.

Heureux de vivre sur la Butte, Alexis écrit à la rédaction du *Montmartre illustré* qui vient de se fonder et proclame la joie qu'il éprouve d'appartenir à Montmartre qui restera, dit-il, « la quintessence de Paris ». Si Trublot pouvait revoir sa rue Lepic, le Château des Brouillards, l'ancien village, combien ses regrets seraient vifs. Il ne reconnaîtrait plus rien et errerait dépaysé. Déjà,

lorsqu'il se promène parmi les baraques de la fête foraine du boulevard extérieur, il doit noter qu'on emploie de plus en plus les machines.

Georges Lecomte nous raconte l'avoir connu, au 13 de la rue Girardon, au Château des Brouillards. Paul Alexis, « un être charmant et simple qui s'ingéniait délicieusement à ne jamais rentrer chez lui pour demeurer dehors... (2) » L'argot parisien qu'il avait emprunté pour ses Trublot lui « valait l'admiration respectueuse des souteneurs de la Butte. A deux heures du matin, paisiblement, il pouvait « remonter » de Paris sans être jamais inquiété, alors que d'autres eussent été dévalisés pour le moins ».

Il ne se lassait pas d'arpenter les rues de la Butte, d'en descendre et d'en monter les pentes escarpées. Il n'était pas rare que, tard dans la nuit, le gérant d'un café lui rappelât l'heure. Il assistait au balayage, au rangement des tables et des chaises, regardait jeter la sciure de bois. Puis, sortant sa montre, il déclarait : « Pardon, il est deux heures moins cinq. » Et pour retarder encore la rentrée chez lui, il se mettait à discuter avec le gérant.

A la fin de juillet 1887, ses amis, les peintres, l'entraînent à Auvers-sur-Oise. Il y retrouve Renoir et Pissarro, un romancier nommé Murer, collectionneur de tableaux, le docteur Gachet, lequel a inventé, dit-il en se moquant, un élixir qui guérit tous les maux des hommes et des bestiaux (mais le docteur a le défaut d'être « boulangiste »), le graveur Rajon, le peintre Martinez, le sculpteur Précaut et Hosch, le critique d'art de l'*Evénement*. Il y a aussi Mme Daniel, une femme très belle, qui fait de la peinture et vit dans une ferme avec ses deux chiens.

Le paysagiste Victor Vignon habite tout près de là au hameau de Butry. Alexis l'avait déjà connu à la *Nouvelle Athènes* où s'était transportée, après la guerre de 1870, l'école des Batignolles et où il retrouvait Manet et Desboutin.

Cézanne, vers 1872, était venu demeurer près du doc-

(2) Chapitre de *Montmartre* par Jean-Emile Bayard : *M. Georges Lecomte*, p. 256 (Jouve, édit., Paris 1924).

teur Gachet, à Auvers. On sait qu'il a laissé un très beau paysage exécuté dans ce village, la *Maison du Pendu.* M. John Rewald, dans sa thèse remarquable sur *Cézanne et Zola,* note de nouveau le passage de Cézanne à Auvers après l'exposition impressionniste de 1877. Lorsque Paul Alexis vint habiter la maison campagnarde, à un étage, avec sa clôture rustique qui tenta le pinceau de Paul Van Ryssel, tableau que le docteur Gachet conserva, Cézanne avait quitté Auvers et n'y revenait que rarement.

Beaucoup plus tard, quand, en 1887, Antoine installa les bureaux du Théâtre-Libre au 16 de la rue de La Tour d'Auvergne, il eut l'idée de s'adresser en ces termes à son ami Alexis, toujours dévoué à défendre sa cause en même temps que celle des peintres.

Mon cher Trublot,

J'ai soixante ou quatre-vingts mètres carrés de murailles à décorer dans la salle des répétitions. J'ai songé aussi aux autres jeunes, ceux qui peignent ou sculptent des merveilles quelquefois et les gardent dans leurs greniers. Voulez-vous leur adresser un appel dans votre *Cri?*

Chez moi, ils viendront accrocher la toile faite, et comme je vais avoir un va-et-vient de gens chics, ce sera une exposition très modeste, mais peut-être utile. Songez que j'ai sur ma liste d'abonnement déjà des princes et des millionnaires. Il suffira qu'un bout de toile leur tape dans l'œil pour qu'ils l'achètent. Les artistes enlèveront cela quand ça leur plaira.

N'est-ce pas que l'idée est bonne? Et qu'elle sera peut-être utile pour tout le monde? Pas besoin de cadres, je veux garder à ce siège social du Théâtre Libre un caractère purement artistique et pas du tout bourgeois. On y fera des choses d'art de toutes les manières. Que ces jeunes gens se mettent en rapport avec moi, un bout de lettre rue de Dunkerque, 42, n'est-ce pas?

Merci et bien vôtre,

A. ANTOINE

Vers la fin de sa vie, Paul Alexis occupait à Levallois-Perret un rez-de-chaussée formant hôtel au 70 de la rue

de Villiers. L'appartement renfermait beaucoup de peintures de Cézanne, de Seurat, de Renoir; les murs en étaient couverts, à tel point qu'il aurait été difficile d'en accrocher de nouvelles. Alexis se montrait extrêmement fier de sa collection.

Un marchand devait lui offrir deux mille francs de ses cinq Cézanne, d'une pochade de Pissarro et d'un artichaut de Renoir. Quand on considère les prix extraordinaires que les œuvres de ces trois peintres purent atteindre par la suite, on peut imaginer la facile fortune faite par les marchands de tableaux. Madame Paul Alexis s'opposa à cette vente, mais Alexis avoua que le chiffre de deux mille francs, imposant pour l'époque, le laissait rêveur. D'ailleurs, il ne résista pas longtemps et céda quelques-unes de ses toiles pour un prix dérisoire.

§

Guidé par un instinct sûr, l'auteur de *Lucie Pellegrin* et de *La Comtesse* se flattait d'être un découvreur. N'est-ce pas par son intermédiaire qu'Antoine entra en relations avec Edmond de Goncourt et avec Zola; d'autre part, son rôle trop oublié au moment de la fondation du Théâtre-Libre mériterait d'être rappelé. De même, René Dumesnil et Léon Deffoux l'ont noté fort judicieusement, — son action fut prépondérante, lorsque se constitua ce qu'on a appelé le groupe de Médan. En ce qui concerne l'art pictural, Paul Alexis fit aussi figure d'animateur. Peut-être rêvait-il secrètement de devenir pour les néo-impressionnistes ce qu'avait été, vingt ans plus tôt, pour Manet et ses amis, le polémiste de *Mes Haines* et de *Mon Salon*. Son combat devait être assurément moins éclatant. Les artistes que le public et la critique baptisèrent du nom de pointillistes eurent, cependant, en ce Provençal plein de fougue et d'enthousiasme, leur héraut et leur tambourinaire. A ce titre, les Paul Signac, les Georges Seurat, les Maximilien Luce, doivent beaucoup de leur premier renom à Paul Alexis qui avait été, par ailleurs, un des plus anciens admirateurs de Cézanne.

Les souvenirs et les anecdotes que j'ai cru devoir rassembler ici ne seront peut-être pas inutiles pour éclairer et fixer un moment de l'histoire de la peinture française à la fin du XIX[e] siècle.

DENISE LE BLOND-ZOLA

POÈMES

—

LES QUATRE MATELOTS

Sur le bateau rouge, là-bas,
il était quatre matelots longs et maigres,
n'ayant que la peau sur les os;
quatre matelots,
n'ayant ni loi, ni roi,
ni serment à garder,
quatre matelots
sur le bateau rouge là-bas.

Rencontrèrent Richesse tout d'or vêtue,
voguant au gré des flots
sur un bateau de nacre,
sur un beau bateau blanc;
Richesse toute seule, à peine défendue,
au gré des flots, au gré des flots.
La virent, en eurent envie
et la saisirent à l'abordage,
au poignard, à la hache avec de grands éclats de rire;
l'enfermèrent dans la cale
et coulèrent le bateau blanc,
puis se lancèrent sur le flot.
Richesse gémissait sous les fers
et pleurait son beau bateau blanc.
Quatre matelots
sur le bateau rouge, là-bas.

Rencontrèrent Amour, tout de bleu vêtu
et jeune et beau, chantant sa chanson,

voguant au gré des flots
sur un bateau rose,
un beau bateau en pétales de roses;
Amour confiant, à peine défendu,
au gré des flots, au gré des flots.
Le virent, en eurent envie
et le saisirent à l'abordage
et coulèrent le bateau rose
avec de grands éclats de rire;
enfermèrent Amour sous le pont, dans la cale,
avec Richesse, près de Richesse, au même fer,
puis se lancèrent sur le flot.
Richesse gémissante
devenait une vieille pauvresse.
Amour languissant
pensait et se perdait en haine vaine.
Quatre matelots
sur le bateau rouge là-bas.

Rencontrèrent encore une vieille femme;
riant comme une folle,
voguant sur les flots,
sur un bateau noir,
sur un bateau vieux, tendu de noir;
une vieille femme toute seule et qui n'était pas défendue,
une vieille, nue,
laide et nue,
et qui riait,
atrocement, en grinçant des dents,
au gré des flots.
La virent, en eurent envie
et la saisirent à l'abordage
avec de grands cris impatients
et coulèrent le bateau noir;
enfermèrent la vieille dans la cambuse
et se lancèrent sur le flot.
La vieille femme riait, riait...
S'en approchèrent tous les quatre,
et l'embrassèrent tous les quatre,
et la connurent tous les quatre,

quatre matelots
sur le bateau rouge là-bas.

Sur le bateau rouge là-bas,
il était quatre matelots longs et maigres,
n'ayant plus de peau sur les os,
quatre matelots.
La vieille les prit un par un
et les pendit aux hautes vergues,
riant, riant, riant,
grinçant des dents
et puis s'en fut, toute seule et nue,
laide, pas du tout défendue,
au gré des flots,
ayant abandonné le bateau rouge à Pauvreté
ayant laissé Haine vaine par derrière elle,
au gré des flots,
Le bateau rouge, là-bas,
partit en mer, très loin,
craquant et gémissant,
geignant et lamentant,
souffrant et criant et hurlant,
au gré des flots.
avec ses quatre matelots
pendus aux hautes vergues
et balançant leurs rires dans le vent
et secouant leurs os dans le vent,
quatre, quatre, quatre matelots
au gré des flots.

14 décembre 1937

—

LA DANSEUSE IVRE

I

Danseuse nue au corps superbe,
danse pour moi, ce soir, dans l'ombre,
danse pour moi qui te regarde
et que j'oublie
le long jour inutile et vide.

II

Danseuse jeune au rire immense
danse pour moi, la lampe s'est éteinte
et j'ai fermé les yeux et je regarde
le feu qui brûle en moi
depuis les jours livides.

III

Danseuse belle aux gestes souples,
danse pour moi, la porte est close,
entraîne-moi dans ton beau rêve et que je vive
et que je chasse au loin
le souvenir des jours perdus.

IV

Danseuse jeune et belle et nue,
danse pour moi, ce soir, pour moi,
danse pour moi qui doute et tremble
et donne-moi ton rire,
et donne-moi ton rêve
et ferme la fenêtre;
emporte-moi hors des jours morts et vains.

V

— Mais je suis ivre, ami, mais je suis saoule,
j'ai trop dansé déjà, ce jour, en vain
et j'ai trop bu de larmes lentes
et j'ai trop ri de mes sanglots
et je suis lasse, infiniment, ce soir.

VI

Danseuse jeune et nue et belle,
donne-le moi, au moins, ton rêve;
embrasse-moi du moins et que je vive
après tous les jours fous
qui ont passé si vite.

VII

— Mais je suis ivre, ami, mais je suis vieille
et j'ai perdu mon rêve en route

et je chancelle.
Je veux dormir la nuit entière.
Je ne puis plus danser, ce soir, vraiment.

VIII

Non, danse, danse, danse encore,
danse plus vite et ris plus fort,
danse, je veux te regarder longtemps,
danse toute la nuit, pour moi, sans t'arrêter,
entraîne-moi et que j'oublie
les jours cruels et lourds et morts.

IX

— Je suis ivre, ami, je suis ivre.
Mon corps se plie et rompt comme un roseau gelé
et je suis laide et vieille et lasse.
Je veux dormir toute la nuit.
Je veux mourir et je suis ivre.
J'ai trop dansé, ce soir, déjà, pour toi.

X

Nous sommes tous les deux tombés l'un près de l'autre
sur le sol noir et nous avons lutté.
Nous nous sommes meurtris de mots désespérés
et nous avons souffert toutes les morts.
La lampe était éteinte,
l'ombre nous avait pris.
Et la porte était close, mais la fenêtre...

XI

Le clair matin livide et froid
m'a regardé par la fenêtre ouverte
et j'étais seul, tout seul, meurtri et las
avec le souvenir des jours glacés.
Et j'étais ivre, atrocement, et je riais tout seul
au souvenir de ma danseuse belle et jeune et nue.

22 juillet 1937

LOUIS-THOMAS JURDANT.

LA NOTION DU TEMPS

ET

LE CALENDRIER DANS L'ANCIENNE CHINE

On a essayé de définir le Temps en disant que c'est une durée bornée par rapport à l'Eternité.

Cela revient à dire que le Temps est la durée de tout ce qui est perceptible à nos sens, étant admis que la durée de l'univers soit comprise entre sa création et sa fin.

Mais alors, que serait la « durée »?

On a répondu : Une succession irréversible et unique d'instants. Il s'agirait maintenant de savoir si l'instant que nous vivons est inclus dans l'Eternité.

Les philosophes de la Chine primitive paraissent avoir éludé cette question, car on ne trouve pas, dans la langue chinoise écrite des ouvrages classiques qui nous sont parvenus, l'équivalent exact du mot « éternité » pris dans le sens de *durée qui n'a ni commencement ni fin.*

Les expressions qu'on traduit d'ordinaire par « éternel » correspondent soit à un mouvement continu, et dont on ne prévoit pas la fin, soit à un cycle indéfiniment renouvelé, soit à une vie immortelle, mais dont la naissance marque le commencement.

Il semblerait donc que les Chinois d'autrefois se soient bornés à construire l'idée de temps avec les seules catégories de relation et de nombre.

Dans leurs livres, l'instant, qu'ils appellent « Ti » répond au nombre (1).

Le laps de temps, ou « Thi », succession définie d'instants, répond à la relation.

La synthèse du « Ti » et du « Thi » forme le « Doi » ou durée.

Le mot « doi » est encore employé dans le sens de : « génération », « postérité », « règne d'une dynastie d'empereurs », « époque ».

Nous sommes donc fondés à croire que, pour les sages de l'ancienne Chine, le Temps est l'ordre des successions. Et l'ordre des successions, combiné avec l'ordre des coexistences, se révèle dans la suite des transformations cosmiques.

Cette suite est finie. Elle revient à son point de départ, non par mouvement rétrograde, car elle est irréversible, mais pour un mouvement cyclique indéfiniment recommencé.

C'est ce mouvement que les textes dénomment « Vân ».

§

Si nous examinons maintenant les formes de langage servant à dater un fait, nous verrons qu'elles s'adaptent bien à la notion du temps telle que nous venons de l'exprimer.

Deux cas sont à distinguer :

Premier cas. Le fait en question est considéré par rapport à l'instant actuel.

S'il est antérieur à cet instant, on en parlera en employant les formes grammaticales du passé.

S'il est contemporain, on en parlera au présent.

S'il est postérieur, on en parlera au futur.

Deuxième cas. Le fait en question est considéré relativement à un instant passé ou futur. En ce cas on observera les mêmes règles que précédemment.

Il s'ensuit donc qu'on emploiera des particules expri-

(1) Les noms des caractères chinois cités sont orthographiés conformément à la prononciation annamite. Cela ne modifie pas le sens que les Chinois leur attribuent.

mant le passé pour parler d'un fait à venir. De même aussi, sera-t-on amené à employer des particules exprimant le futur pour parler d'un fait datant de plusieurs siècles.

Par exemple, en chinois, on ne dit pas : *l'année future;* on dit *l'année postérieure* (sous-entendu, à l'année présente, à l'année actuelle).

On ne dit pas non plus « l'année dernière » ou, « l'année passée ». On dit : « l'année antérieure ».

On s'exprimera de même pour parler d'une année, d'un mois, ou d'un jour par rapport à un instant qui peut être lui-même antérieur ou postérieur relativement à l'instant actuel.

On voit par ces exemples, que les formes habituelles du langage expriment toujours une succession d'instants orientée du passé au futur.

On ne trouve pas, en chinois classique, les équivalents de locutions telles que : *le temps passe,* ou le *temps fuit.* Car, pour les Chinois d'autrefois le temps est immuable. Ce n'est pas le temps qui vient à nous, c'est nous qui allons à lui. C'est le monde qui a marché, ou qui marche, ou qui marchera, vers un instant futur, déterminé ou non.

§

Au nombre des phénomènes vulgaires ayant aidé à concevoir la notion du Temps, et suggéré l'idée de le mesurer, figure certainement la fuite goutte à goutte d'un liquide contenu dans un vase ayant cessé d'être étanche.

C'est l'histoire du vase brisé, dont « l'eau fraîche » a fui goutte à goutte, et qui s'est vidé en un temps égal à la somme des intervalles de durée séparant la chute de chaque goutte; ces intervalles étant, d'ailleurs, sensiblement égaux.

Du coup, la cleypsydre fut inventée.

Mais cet instrument sans précision ni ampleur ne pouvait guère servir qu'aux usages domestiques.

Il n'en était pas de même de la sublime mécanique

réglant le cours des astres et les mouvements de l'influx cosmique.

Deux passages consécutifs du soleil en un même point du ciel fixant la durée, en instants, de ce que nous appelons le jour solaire vrai, et la durée des phases de la lune fixant, en jours, la durée de ce que nous appelons révolution synodique de la lune, les Chinois empruntèrent à leur écriture l'idéogramme du soleil pour représenter la durée d'un jour, et l'idéogramme de la lune pour représenter un laps de temps approchant de la durée d'une révolution synodique qui est de 29 jours, douze heures, et quarante-quatre minutes selon notre manière de calculer.

Et il leur parut tout d'abord expédient d'adopter la lunaison, exprimée en jours moyens, comme base de calendrier.

Mais, chez ce peuple d'agriculteurs, un calendrier lunaire ne pouvait être d'un usage vraiment pratique.

Car, ce n'est pas la lune qui nous donne les saisons; ce n'est pas sur elle que se règlent les semailles et les moissons.

Aussi bien, les Chinois qui paraissent avoir connu très tôt la valeur à peu près exacte de l'année tropique, s'appliquèrent-ils encore à la recherche d'une année agricole renfermant les quatre saisons, et comptant un nombre entier de jours moyens se rapprochant assez du nombre de jours de l'année tropique pour que les dates du calendrier concordent sensiblement avec les dates réelles, indiquées par les astres.

En évaluant les fractions de jours moyens en décimales, le problème se présentait comme suit :

Durée de l'année tropique........	365,2422	jours moyens.
Durée d'une révolution synodique de la Lune	29,53	jours moyens.
Durée totale de 12 révolutions synodiques.	354,36	jours moyens.

Douze mois lunaires ne peuvent donc remplir une année tropique : il s'en faut de 10,8822 jours moyens.

Par ailleurs, treize mois lunaires l'emportent, en durée, sur l'année tropique, de 18,6478 jours moyens.

Ceci étant considéré, les astronomes de l'Empire du Milieu préférèrent s'en tenir au principe d'une année de douze mois lunaires, quitte à corriger les deux inconvénients graves que cette solution présentait.

Le premier de ces inconvénients est que le nombre 354,36 exprimant en jours moyens le total de 12 révolutions synodiques de la lune ne donne pas, divisé par 12, un quotient entier. Donc, impossibilité de donner à chacun des douze mois d'une année lunaire un nombre entier, égal, de jours moyens; ce qui eût grandement simplifié les calculs.

Le second inconvénient est que la fin d'une année lunaire de douze révolutions synodiques de la lune, est en avance de près de onze jours sur la fin d'une année tropique; comme on vient de le voir.

La correction adoptée par les Chinois fait état d'un phénomène cyclique extrêmement remarquable de la mécanique céleste, et que les astronomes modernes appellent le cycle de Méton.

C'est une période de 19 ans à la fin de laquelle les phases de la lune arrivent, durant une nouvelle période de 19 années, aux mêmes dates que pendant la précédente. Mais cette période de 19 ans totalise 6.939,6018 jours moyens. Or ce nombre est sensiblement égal à celui des jours moyens contenus dans une période de 235 lunaisons. La différence est de l'ordre de cinq centièmes : (exactement 0,0518 jour moyen; ou 1 heure 14 minutes 35 secondes).

Cet écart ayant paru négligeable, restait à trouver le moyen de répartir 235 mois lunaires de manière à les faire tenir à peu près exactement dans la durée de 19 années civiles, c'est-à-dire de 19 années contenant chacune un nombre entier de jours moyens.

On y parvint en intercalant sept fois, dans cette période de 19 ans, un treizième mois dans les douze mois de l'année civile en cours.

Il s'ensuivit un cycle de 19 ans comprenant douze

années de douze mois, et sept années de treize mois. Ces années de treize mois reviennent tous les deux et trois ans.

Cette combinaison ne permettant pas, toutefois, de donner à tous les mois le même nombre de jours, il fut admis que le quinzième jour de chaque mois coïnciderait toujours avec une pleine lune. On obtint ce résultat en faisant commencer l'année en même temps qu'une nouvelle lune et en donnant à certains mois une durée de 30 jours; les autres en ayant 29.

Ce résultat acquis, il restait à fixer la date astronomique du début de l'année civile, de manière à faire procéder le calendrier des phénomènes saisonniers, et à le mettre ainsi en accord avec le rythme normal de la vie d'un peuple de cultivateurs. Il fut décidé en conséquence que l'année civile serait en même temps une année agricole, et commencerait à la nouvelle lune la plus rapprochée de l'époque où le soleil touche au quinzième degré du Verseau, autrement dit à la nouvelle lune la plus rapprochée du quarante-cinquième jour suivant le solstice d'hiver (2).

Cette convention servit à établir une année divisée en vingt-quatre périodes dont chacune est caractérisée, soit par un phénomène astronomique, soit par un phénomène météorologique, soit encore par un état de la croissance des céréales.

Voici une traduction inédite — et, croyons-nous plus exactes que les traductions ordinaires — des expressions chinoises désignant les vingt-quatre périodes de l'année agricole et météorologique.

Pour la commodité de l'explication, on a supposé que cette année commence 45 jours après le solstice d'hiver, soit à une date correspondant au 5 février de l'année grégorienne, et que chaque saison contient exactement 6 périodes.

(2) La Chine proprement dite est presque tout entière située dans la zone tempérée. Pékin est à peu près à la latitude de Madrid. Shang-Haï est à celle de Port-Saïd et du Caire. Pékin a le régime de température de Berlin.

PRINTEMPS *(5 février-6 mai).*

Le printemps s'établit.
Eaux pluviales.
Réveil des insectes et des reptiles.
Le printemps partage (le jour en deux parties égales) : équinoxe.
Pure clarté.
Pluie pour les céréales.

ÉTÉ (*6 mai-8 août*).

L'été s'établit.
Les épis de riz se forment.
Les épis sont mûrs.
L'été en est à la douzième région du zodiaque (solstice).
Petite chaleur.
Grande chaleur.

AUTOMNE *(8 août-8 novembre).*

L'automne s'établit.
Fin des chaleurs.
Rosée blanche (brumes).
L'automne partage (le jour en deux parties égales) : équinoxe.
Rosée froide.
La Rosée descend (gelées blanches).

HIVER *(8 novembre-5 février).*

L'hiver s'établit.
Petite neige.
Grande neige.
L'hiver en est à la douzième région du zodiaque (solstice).
Petit froid.
Grand froid.

§

Le calendrier chinois ainsi formulé, fait partie de la doctrine vulgaire, c'est-à-dire d'un enseignement à la portée de toutes les intelligences et répondant aux besoins du commun.

Quand il s'est agi, dans la rédaction des annales, comme dans les proclamations officielles, de situer un fait dans le temps, on a eu recours à une computation savante reposant sur ce postulat que le temps conçu comme une catégorie de l'entendement devient nécessairement la représentation mentale des états successifs par où passe l'univers dans le cycle indéfiniment renouvelé de ses trois périodes de transformation, ou « nguyên ».

Il s'ensuit que l'énoncé d'une date doit trouver son expression :

1° Dans l'ordre des successions, grâce aux combinaisons arithmétiques nombrant les diverses modalités de l'énergie cosmique.

2° Dans l'ordre des coexistences, grâce aux signes choisis comme symboles des forces naturelles et des animaux.

Le Dao-du'c-Kinh (3), en effet, enseigne que :

La Raison suprême de toute chose a créé l'unité. Un a produit deux; deux a produit trois; trois a produit tous les êtres.

Cette génération arithmétique de l'univers forme, en conséquence, des quantités remarquables d'unités qui sont :

Dans l'ordre impair : 3 et 5.

Dans l'ordre pair : 2, 4 et 6.

Nous considérons pour le nombre 3 :

Les trois périodes de transformation de l'univers, ou ères cosmiques.

Les trois clartés (lune, soleil, étoiles);

Les trois parentés (père, fils, petit-fils);

Les trois âmes (végétative, sensitive, intelligente);

Les trois régions digestives..., etc.

Et pour le nombre 5 :

Les cinq éléments;

Les cinq périodes (heure, jour, mois, année, cycle);

Les cinq planètes;

Les cinq saveurs;

(3) Das-du'c-Kinh ou « Livre de la Raison et de la Sagesse »; attribué à Lâo-Tu', ou Lao-Tseu.

Les cinq couleurs;

Les cinq sons musicaux..., etc.

Auxquels nous ajouterons, dans l'ordre pair :

Les deux principes cosmiques « âm » et « du'o'ng ».

Les quatre saisons;

Les quatre prototypes animaux (phénix, tortue, dragon, licorne);

Les quatre points cardinaux;

Les quatre états de l'air (vent, froid, chaleur, humidité);

Les six régions de l'espace (haut, bas, droite, gauche, avant, arrière);

Les six modes fondamentaux de l'énergie : (âm, du'o'ng, vent, pluie, ténèbres, lumière);

Les six organes de la digestion..., etc.

Les éléments constitutifs du monde sont l'eau, le feu, la substance végétale, la substance métallique, et la terre. En tout cinq éléments, dont chacun se présente à nous sous deux aspects dynamiques, savoir :

Eaux marines, et eaux terrestres — ou encore, eaux salées et eaux douces;

Feu du ciel, et feu latent (dans les matières combustibles);

Substance végétale vivante, et bois mort;

Minerais, et métaux façonnés;

Terre inculte, et terre rendue féconde par le labour.

La représentation idéographique des éléments ainsi considérés, puis énumérés dans cet ordre, constitue une série de dix symboles, ou caractères, appelés « cycliques » parce qu'ils servent à désigner les dix années d'une période décennale dont nous allons parler dans un instant. Les noms de ces dix symboles, avec leur signification, se succèdent ainsi :

1. Giap : Eaux salées.
2. At : Eaux douces.
3. Binh : Feu du ciel.
4. Dinh :Feu latent.
5. Mô : Substance végétale vivante.

6. Ky : Substance végétale morte.
7. Canh : Minerais.
8. Tân : Métal travaillé.
9. Nhâm : Terre inculte.
10. Qui : Terre labourée.

Etablissons maintenant un catalogue de douze évidences vivantes résumant le monde animal.

Pourquoi douze?

Parce que douze est le produit de deux nombres remarquables, 2 et 6; parce qu'il correspond au nombre des mois de l'année, et qu'il est, en somme, une des expressions parfaites de l'étendue, du mouvement et du temps.

Le monde animal, en conséquence, sera fort bien résumé par :

Deux ruminants : le Buffle et la Chèvre.
Deux carnassiers : le Tigre et le Chien.
Deux rongeurs : le Lièvre et le Rat.
Deux pachydermes : le Cheval et le Porc.
Un quadrumane : le Singe.

Voici pour les mammifères. La série sera complétée par :

Un oiseau : la Poule.
Un reptile : le Serpent.
Un poisson : le Dragon (4).

Les symboles de ces animaux ont été choisis pour préciser la désignation des « années cycliques ». On les nomme ainsi parce qu'elles constituent une suite de soixante années dont chacune porte un nom formé de la juxtaposition de deux caractères ou symboles cycliques empruntés, le premier, à la série précitée des dix symboles, et le second, à la série des douze signes zoologiques dont le nom et le sens sont présentés dans cet ordre :

1. Ti : Rat.
2. Suu : Buffle.
3. Dân : Tigre.

(4) Le dragon est un mythe marin et aquatique.

4. Meo : Lièvre.
5. Thin : Dragon.
6. Ti : Serpent.
7. Ngo : Cheval.
8. Mui : Chèvre.
9. Thân : Singe.
10. Dâu : Poule.
11. Tuât : Chien.
12. Hoi : Porc.

Nous savons que ces deux listes, l'une de dix caractères, et l'autre de douze, donnent lieu à soixante combinaisons binaires dont chacune désignera une année d'une période de soixante ans.

Voici comment ces soixante combinaisons sont obtenues :

En faisant suivre immédiatement chaque terme de la série décimale du terme correspondant de la série duodécimale, on obtient les binômes suivants :

1. Giap : Ti.
2. At : Suu.
3. Binh : Dân.
4. Dinh : Meo.
5. Mô : Thin.
6. Ky : Ti.
7. Canh : Ngo.
8. Tân : Mui.
9. Nhâm : Thân.
10. Qui : Dâu.

Cette série de dix couples d'idéogrammes désignera une suite de dix années, laps de temps qui porte le nom de « giáp . C'est la période décennale à laquelle nous avons précédemment fait allusion.

Pour former le « giáp » suivant, on continuera en faisant précéder le onzième terme de la série duodécimale du premier terme de la série décimale.

On aura donc :

Giáp-Tuât;

At-Hói;
Binh-Ti;
Dinh-Su'u, etc...

Jusqu'à Qui-Mui, dernier binôme du second « giáp » de dix ans.

En continuant ainsi on finira par former six séries de dix combinaisons binaires, pouvant servir à désigner une suite de six « giáp », au terme de laquelle les mêmes symboles se retrouveront en présence : Giáp-Ti, At-Su'u, etc., etc...

Si nous remplaçons par des numéros d'ordre les noms des lettres cycliques nous constatons que le numéro 1 de chaque série décimale revient successivement en face des numéros 1, 11, 9, 7, 5 et 3 de la série duodécimale. En additionnant ces numéros, deux à deux, on obtient la suite de totaux suivante :

$$1+1=2;\ 1+11=12;\ 1+9=10;\ 1+7=8;$$
$$1+5=6;\ 1+3=4.$$

L'ensemble de six dizaines d'années désignées par ce procédé constitue ce que les textes classiques de la Chine appellent le « Vân niên luc giáp » ce qui signifie : « Succession cyclique des années constituant les six « giáp ».

Nous retrouvons là une expression du dogme énoncé plus haut.

La succession des instants est irréversible; mais elle est finie, et elle revient à son point de départ par l'effet d'un mouvement cyclique (Vân) dont la pérennité est exprimée par le mot « hang ».

Pour déterminer une date dans cette giration des années, des jours et des mois, les Chinois ont trouvé suffisant de marquer d'un signe distinctif une année quelconque d'une période de soixante ans, et de donner au cycle sexagésimal qui la contient un numéro d'ordre.

Les cycles se comptent à partir du règne de l'empereur légendaire Hoàng-Dé qui aurait gouverné la Chine de 2697 à 2597 avant Jésus-Christ (5).

(5) Ce souverain aurait régné pendant 100 ans. On admet que les Chinois font usage de la computation par années cycliques depuis la 61e année du règne de Hoàng-Dê.

Nous serions donc présentement dans le soixante-dix-septième cycle; et l'année 1938 de l'ère chrétienne occuperait, dans ce cycle, le quinzième rang, étant admis que le soixante-dix-septième cycle a commencé en 1924.

Il s'ensuit que selon l'ancien style chinois, nous sommes présentement (janvier 1938) à la fin de l'année Dinh-Su'u — année du « Feu latent et du Buffle » — du soixante-dix-septième cycle sexagésimal.

§

Les Chinois ayant un goût marqué pour les énoncés symétriques, se sont avisés que la moyenne arithmétique du nombre de jours de l'année tropique et du nombre de jours de l'année lunaire est, en négligeant les décimales, de 360.

Ils ont fait état de cette moyenne de 360 jours, pour établir le rapport invariable que doivent avoir entre elles huit périodes partant de l'instant (Ti) à l'ère cosmique (*nguyên*).

Nous avons rappelé dans une précédente étude sur la cosmogonie de l'ancienne Chine, que ce rapport est égal au carré de 360. Soit : 129.600.

Ce nombre possède la remarquable propriété d'être divisible par le nombre douze, et par douze des vingt premiers nombres; savoir :

2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 12, 15, 18 et 20

Il a encore un treizième diviseur dans ces vingt premiers nombres : c'est le nombre 16. Il s'ensuit qu'en additionnant les diviseurs impairs : 3, 5, 9 et 15 on obtient un total de 32, nombre contenu exactement trois fois dans le total des diviseurs pairs : 2, 4, 6, 8, 10, 12, 16, 18 et 20, dont la somme est 96.

Au nombre des huit divisions du temps, allant du plus petit instant perceptible à nos sens, jusqu'à l'ère cosmique de 129.600 ans, ne figurent que quatre des « Cinq périodes ». Ce sont l'heure, le jour, le mois et l'année. Il est à remarquer que le cycle, ou laps de temps de dix années, constitue un élément de computation que

sa valeur numérique et son rôle permettent de faire intervenir dans n'importe quelle évaluation des huit révolutions cosmiques où le rapport 229.600 est pris en compte. On peut dire, par exemple, que 129.600 heures font trois cycles, ou que 129.600 cycles font trois « nguyên » — ou bien encore que trente-six cycles valent 129.600 jours.

§

Nous terminerons cet exposé en rappelant que les douze symboles zoologiques servant à désigner les années du cycle de soixante ans sont aussi employés, dans l'ancien style, pour désigner les douze heures du jour sidéral, les douze mois de l'année, et les douze régions du zodiaque chinois.

Pour nommer les heures, dont la première commence environ une heure de temps moyen avant minuit, on prend les caractères cycliques dans l'ordre où nous les avons énumérés. La première heure est l'heure du « Rat », la seconde l'heure du « Buffle », etc...

Pour déterminer les régions zodiacales et les mois qui leur correspondent on commence par la lettre cyclique Ti ou « Rat », puis on passe au caractère Hói (Porc) et on continue dans l'ordre inverse : Tuât, Dâu, etc...

Par exemple le septième mois sera désigné par l'expression mois du Cheval (*nguyêt Ngo*).

§

Il existait encore une autre façon de dater. Elle consistait à indiquer le jour, le mois et l'année de période de règne du souverain actuel.

Chaque empereur de Chine adoptait, lors de son avènement, un appellatif, ou « titre de règne », servant à désigner l'époque pendant laquelle il exercerait le pouvoir.

Les années comprises dans cette époque portaient un numéro d'ordre. Le titre de période étant par exemple « Brillant destin » (Minh-Mang) on disait : première, seconde, etc... année de la période « Brillant destin ». L'indication de l'année était suivie de celle du quantième du

mois, et du mois, celui-ci désigné par son numéro d'ordre à l'exception du premier et du dernier qui avaient un nombre spécial.

Cette manière de dater était de règle dans la rédaction des actes officiels portés à la connaissance du peuple.

Dans la correspondance privée, on ne se mettait guère en peine de précision. On écrivait, par exemple « Fait en un jour faste de la floraison des chrysanthèmes ». Ou plus sommairement : Au cours de cet hiver, votre fils vous mande respectueusement que...

Dans la rédaction des Annales, on mentionnait le nom cyclique de l'année en cours : *Année Canh-Ngo*, par exemple. Quand le numéro d'ordre du cycle n'était pas indiqué quelque part, il était très difficile, parfois de connaître la date exacte d'un écrit, ou d'un fait relaté.

Aujourd'hui, ce qu'il est convenu d'appeler le « *progrès* » a changé tout cela. La République chinoise, en 1912, a adopté le calendrier grégorien.

L'Empire du Soleil-Levant en fait usage depuis 1873.

LOUIS CHOCHOD.

MANTEGNA
OU
LE CORNEILLE DE LA PEINTURE

—

Je suis maître de moi comme de l'univers.
(Auguste dans *Cinna*.)

Une œuvre illlustre et qui porte sans faiblir plus de quatre siècles de gloire : n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour refréner le commentaire et décourager l'inédit?

Mais les grandes œuvres sont un monde qu'on n'a jamais fini d'explorer, un monde où les circonstances font apparaître soudain des perspectives à peine entrevues et de nouvelles « profondeurs ».

Ce n'est pas dans la pénombre du musée, c'est dans la lumière du plein jour que je voudrais regarder l'œuvre de Mantegna : œuvre savante peut-être et nourrie de pensée, mais vivante aussi et pleine de sève; œuvre ferme et grave, hautaine, dure parfois, et qui toujours garde dans son allure quelque chose d'impératif, d'impérieux, d'impérial, qu'il est intéressant d'approfondir. Ce caractère mieux dégagé nous mettra peut-être sur la voie d'autres découvertes. Il donnera la clef de ce nom que je propose et qui surprendra peut-être : Mantegna ou le Corneille de la peinture.

Qu'on me permette le bref rappel de quelques dates et de quelques faits, notions élémentaires qui ne sont ici qu'un point de départ.

Mantegna naît en 1431 dans la campagne vicentine, d'un humble menuisier. Nous le trouvons à douze ans à Padoue, dans l'atelier de Squarcionne, artiste secondaire,

mais esprit curieux, l'un des premiers qui se soient préoccupés des ouvrages de l'architecture et de la statuaire antique et qui en aient réuni des documents. Mantegna se forme au milieu d'eux. Mais un plus haut exemple lui est proposé, celui du grand Florentin Donatello, qui séjourne justement à Padoue, entre 1444 et 1450, occupé à la basilique San Antonio, à sculpter des bas-reliefs pour le tombeau du Saint et, aussi, à fondre, pour la place publique, la première statue équestre renouvelée de l'antique, le Guatamelatta.

D'une précocité étonnante, à dix-sept ans il s'affirme déjà comme un maître, ayant sa maison, son atelier, et recevant des commandes importantes : la décoration murale de la Chapelle St-Jacques à l'église des *Eremitani*. Il partage le travail avec un camarade d'atelier, Nicolo Pizzolo, son aîné de dix ans. Mais Pizzolo meurt prématurément, en 1453. Mantegna achèvera seul le travail.

A vingt-deux ans il se marie. Il épouse Niccolosia Bellini, la fille de Jacopo Bellini, la sœur de Gentile et de Giovanni, et ce mariage, qui l'attire momentanément à Venise, ouvre peut-être de nouveaux horizons à son art.

A vingt-huit ans, il entre au service du Marquis de Mantoue et s'installe à sa cour. Il ne la quittera plus jusqu'à sa mort.

C'est à Mantoue qu'il exécute ses grandes œuvres : *l'Appartement des Epoux* (achevé en 1484) et le *Triomphe de César*, après 1490. Entre elles s'échelonne un nombre considérable de tableaux de chevalet : Madones pensives et graves, Vierges entourées de saints et d'anges, scènes renouvelées de l'antique, et, plus tard, allégories ressuscitant les dieux de la mythologie. Concert singulier où la force alterne avec la grâce, le grandiose avec le minutieux; où l'artiste, tour à tour, se raidit et se dépouille jusqu'à ne peindre qu'en monochrome ou, au contraire, se détend et étale sur la toile des matières si précieuses qu'il a l'air, selon l'expression d'un critique, de « tisser un cocon d'or » (1).

(1) Giuseppe Fiocco : *Mantegna*, ouvrage orné de 216 reproductions, traduction française de J. Churéville, Gallimard éditeur.

Vieillard, mais dont la main reste ferme, il aborde la gravure et tout de suite, avec des moyens élémentaires, il en fait un art expressif, digne de se mesurer avec les plus grands. Sa *Déposition de croix* ouvre la voie à Albert Dürer.

Trois princes se sont succédé sur le trône de Mantoue sans qu'ait baissé la faveur dont il jouit et qu'il ne semble pas avoir payée d'une servitude quelconque, ce dont sa fierté ne se fût pas accommodée. Le sourire d'Isabelle d'Este, femme de son troisième maître et grande protectrice des arts, met une lumière autour de sa vieillesse bourrue et solitaire, qui rappelle un peu celle de Michel-Ange.

Il s'éteint en 1506 sans avoir connu de crépuscule.

§

Son œuvre, révérée dès sa naissance, n'a pas été sans subir l'outrage du temps.

Partiellement détruite, très détériorée dans ses parties essentielles, elle est dispersée dans les musées d'Europe et d'Amérique, de telle façon qu'aucun d'eux ne peut en offrir une image d'ensemble. Et c'est peut-être pourquoi les manuels et la plupart des monographies accréditent encore une image de Mantegna sommaire à l'excès, sinon tendancieuse (2).

Mantegna, disciple des anciens, Mantegna, résurrectionniste des antiquités romaines, Mantegna humaniste (3) et archéologue classique : ce sont là des images faciles, mais dont il faudrait ne se servir qu'avec prudence, en les

(2) Dans le partage de l'œuvre le musée du Louvre reste l'un des plus favorisés. Il possède sur ses cimaises : *le Parnasse*, la *Vertu chassant les vices*, la *Vierge de la Victoire*, le *grand Saint Sébastien* (dit d'Aigueperse), et enfin et surtout *le Calvaire* qui n'est autre que le panneau central de la prédelle de San Zeno à Vérone, ouvrage que Mantegna exécuta en 1458, immédiatement avant son installation à Mantoue. (Les deux parties latérales de cette prédelle sont aussi à la France : elles appartiennent au musée de Tours. L'exposition d'art italien de 1935 au Petit Palais nous a permis de voir, à cette époque, l'œuvre entière reconstituée sur les murs de Paris.)

(3) M. G. Fiocco (*op cit.*) écrit à ce sujet, p. 205 : « Le fait de considérer Mantegna comme un humaniste est un lieu commun chez tous ceux qui ont écrit sur lui. B. Berenson lui-même, dans ses « excursus » sur l'art de la Renaissance en fait la triste destinée du maître... » (Cf. *Les Peintres de la Renaissance*, trad. L. Gillet, n. édit. 1937.)

éclairant. Car si l'artiste n'avait été que cela : un homme très savant et très minutieux, un érudit relevant des empreintes, faisant des calques et s'appliquant à retrouver scrupuleusement les formes d'un monde mort, oui, s'il n'avait été que cela, il serait peut-être un phénomène intéressant de la peinture (puisque aussi bien il y a David), il serait peut-être même un artiste éminent (puisque aussi bien il y a Ingres), mais il ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire une des forces de la peinture, un « moment » du génie humain.

Un génie, mais quelle espèce de génie? Cherchons à le saisir et, pour rendre la découverte plus saisissante, arrêtons-nous d'abord devant une œuvre de sa jeunesse, une œuvre étrangère à l'antiquité classique, l'une de celles au surplus qui fait encore large part aux éléments « gothiques » : le *Calvaire* du Louvre.

Celui qui contemple cette œuvre n'est pas seulement saisi par sa densité singulière, cet étonnant mélange de concentration intellectuelle et d'invention plastique qui l'isole et l'élève aussitôt au rang des plus grandes : il s'arrête et il hésite, comme au seuil d'un monde inconnu. Et c'est bien en effet un monde nouveau qui se découvre, — le monde « mantegnesque », un univers.

Le Golgotha est un entablement de roche nue, un plateau taillé par la main de l'homme et que le tire-lignes découpe en dalles (4).

Le Christ haut dressé domine toute la scène de sa croix à laquelle répondent, à droite et à gauche, les croix des larrons. L'ensemble forme dans la partie haute comme un vaste cadre de scène, un large appareil architectonique, interrompu par places mais non brisé, et qui soutient, de sa charpente, tout ce drame de sang et de désespoir.

Car c'est le désespoir qui parle, à gauche, dans le groupe admirable et tout gothique encore de la *Mater dolorosa*,

(4) On trouvera peut-être un excès de détails dans ces notes descriptives. Je n'ai pas la sotte prétention de « découvrir » des œuvres célèbres et je demande au lecteur de prendre ces notes pour ce qu'elles sont : un aide-mémoire, un essai de suppléance aux reproductions absentes.

mais c'est le prix du sang qui se paie, à droite, dans le groupe de soldats qui jouent aux dés la robe sans couture. Et voyez! Ce double drame est empreint de la même gravité et trouve, pour ainsi dire, même hauteur chez ses acteurs.

Il n'y a rien de bas chez ces soldats que domine la magnifique silhouette du porte-enseigne, et le parallélisme se retrouve dans les groupes extrêmes de ce drame tragique entre tous. La stupeur du Centurion répond au désespoir de saint Jean, mais sans discordance, comme le grave peut répondre à l'aigu, pour s'y opposer et le soutenir, emporté dans la vague d'une plus haute harmonie. Cette impression d'une harmonie extra-humaine, dans laquelle se fondent en définitive les passagères discordances, n'est pas le caractère le moins frappant de cet étonnant ouvrage.

Tout s'enlève sur un ciel tragique où de petits nuages effiloqués recomposent d'illusoires horizons et la palette d'une belle chaleur dorée soutient cette mélodie où le monde apparaît beaucoup moins comme un reflet de la réalité que comme une sublimation des formes dans un rythme inédit.

Car pour décor à la scène tragique Mantegna dresse un paysage qui n'est qu'à lui : une immense colline ronde, portant au sommet une ville... que dis-je? une ville : un poème de pierre et de marbre, chantant dans les hauteurs. Entre elle et nous, par une fantaisie singulière dont il signera nombre d'ouvrages, il dresse à la verticale un rocher ou plutôt une de ces giclées basaltiques qui ressemblent sous son pinceau aux brusques pétrifications d'un monde arrêté dans son élan, — témoins pathétiques d'un âge primitif, ébauche d'une œuvre qui ne sera jamais achevée.

Ce monde de pierre nue, ce chaos dolomitique offert comme cadre à l'histoire humaine, reparaît dans les panneaux latéraux de la prédelle de San Zeno dont le *Calvaire* et le centre : le *Jardin des Olives* et la *Résurrection*.

Le *Jardin des Olives* est une combe tragique où la roche ne laisse affleurer que quelques traces d'herbe rase, que quelques arbustes déchiquetés. Ne cherchez pas les oli-

viers: ils sont absents, remplacés par des citronniers dont le fruit amer convient sans doute à ce val de l'agonie. Le Christ prie à droite, agenouillé contre la roche nue, et en dessous, les trois apôtres dorment dans des poses abandonnées, absents de ce monde fatal où le fils de Dieu reste seul en face de son père. Tout est nu, dépouillé, décapé, comme dans l'attente de quelque grand événement.

Pourtant l'heure choisie n'est pas celle où la nuit s'épaissit, mais celle où le monde sourit dans un premier rayon, celle où l'on entend passer dans l'air le bourdonnement de la première abeille... J'ai bien dit : la première abeille, et le mot n'est pas aventuré. Sur un mur de roche ne voit-on pas deux ruches posées : deux ruches primitives faites d'un tronc évidé, recouvert d'une tablette de schiste? Et nous connaissons assez Mantegna déjà pour penser que, s'il les a posées là, ce n'est pas comme un simple trait pittoresque : le bourdonnement de ces insectes merveilleux, symboliques de l'effort ordonné, de l'inlassable patience, ne lui a pas semblé un accompagnement indigne du drame éternel.

Dans la *Résurrection*, c'est encore d'une roche entaillée comme une caponnière que le Christ surgit du tombeau : un Christ très beau, très pur, aussi éloigné des douceurs toscanes que des rigueurs gothiques, un type d'homme-dieu fait pour des hommes sérieux et graves, qui connaissent le devoir et qui y vont sans forfanterie ni faiblesse, virilement. La symbolique de l'effort indomptable s'atteste encore, dans cet arbuste dont la racine fait éclater la roche nue et qui s'élance vers le jour comme le dieu ressuscité s'élance vers le ciel.

§

La prédelle de San Zeno exécutée à Vérone en 1458 confirmait ce libre génie dont les murs de la chapelle Saint-Jacques aux *Eremitani* de Padoue avaient montré le printemps triomphant. A cette chapelle Mantegna travailla de sa dix-huitième à sa vingt-sixième année et, déjà, on l'y trouve tout entier avec quelque chose de libre et d'in-

génu qui sent la jeunesse tout en laissant pressentir la proche maturité: ce dessin ferme et sans sécheresse, cette palette discrète et comme amortie, mais dont les gammes de gris ont leur vertu et conviennent parfaitement à une œuvre décorative. Moins poussées que le *Calvaire,* et d'une coloration moins riche, ces fresques nous montrent mieux encore ce monde « mantegnesque » dont nous n'avons pu prendre encore que de saisissants raccourcis.

La partie la plus récente est celle qui retrace le Martyre de Saint Christophe. On estime que Mantegna l'exécuta vers 1455, à son retour de Venise où l'avaient conduit ses rapports avec la famille Bellini. Très détérioré dans l'original, le saint Christophe peut être contemplé dans de bonnes copies, dont l'une se voit à Paris, au Musée Jacquemart-André. L'artiste y déploie autant de science que de fantaisie.

Le martyre du Saint gigantesque a pour témoins des contemporains de l'artiste et la ville où il se déroule fait alterner des palais de haut style avec de simples maisons de briques et des campaniles effilés qui sont peut-être ici un souvenir de la lagune.

Les deux parties de la composition sont reliées par une invention curieuse : une simple pergola dont les bâtons rustiques s'engagent dans les marbres de palais, des marbres si richement ouvrés qu'ils semblent moins sortis des mains des sculpteurs que de celles des nielleurs et des orfèvres. Tout cela conçu dans un style mâle que l'élégance adoucit sans l'affadir.

Au saint Christophe je préfère encore le saint Jacques en ses trois morceaux essentiels; le *Jugement,* la *Marche au supplice,* le *Martyre.*

Un seul décor, rappel héroïque d'un monde grave. Les voies sont pavées de larges dalles, jalonnées d'arcs de triomphe. Sur le ciel se détachent des fers de lances. Et la musique de l'empire est déjà tout entière dans ce concert silencieux.

Le Proconsul est haussé sur son siège et l'on pousse le saint à son tribunal. Ni cris ni gesticulations, et comme cela nous repose de l'agitation qui sera, au siècle suivant,

celle des plus grands Vénitiens (4*bis*) avant de devenir tapage et convulsion chez les Bolonais! Ici, comme nous l'avons vu déjà dans *le Calvaire*, tout est empreint d'un calme majestueux. Les soldats avancent avec gravité et certains s'isolent, accoudés sur leur lance, dans un songe plein de pensées.

Maintenant saint Jacques marche au supplice. Il s'arrête pour bénir un infirme et l'étonnement du miracle est dans le mouvement du soldat qui se retourne et demeure interdit. Déjà la marche a repris, entraînant le cortège, à droite, vers cette rue qui n'est plus de l'antiquité mais du *quattrocento*, avec ses murs de briques, ses loggias, ses créneaux et son ciel où flotte, au bout d'une lance, un gonfanon qui ressemble à ces flammes que Bellini, et Carpaccio, font flotter au bout des mâts, au vent de la lagune adriatique.

Ce mélange de création et de souvenir, de science et d'ingénuité, se retrouve dans la scène du martyre. Elle est ramenée à ses traits essentiels et c'est peut-être l'une des plus belles qu'on ait peintes. Quelques acteurs seulement, mais en qui tout le drame se resserre : le martyr couché, le bourreau qui le frappe, deux cavaliers d'escorte, et, au premier plan, accoudé sur la perche horizontale qui traverse la scène de droite à gauche, cette figure de jeune homme, d'une force et d'une aisance si souveraine que Raphaël pourra les atteindre, mais non les dépasser.

Comme témoin à ce martyre, Mantegna a dressé un paysage insolite : un mamelon géant, une colline énorme mais d'une courbe si régulière et si douce qu'elle évoque le sein d'une géante ou, comme dira le poète :

Des appas façonnés aux bouches des Titans.

De végétation, juste ce qu'il faut pour marquer les plans et accompagner cette route qui monte, courbe d'abord puis toute droite, pour franchir un mur d'enceinte

(4 *bis*) Au Louvre il n'y a que quelques pas à faire pour passer du Calvaire de Mantegna à celui de Véronèse. On touche là tour à tour comme deux rives opposées de l'art. Mais cela demanderait toute une étude.

et s'élever vers un puissant donjon dont on ne sait au juste s'il est antique ou féodal... Pays de rêve où tout monte d'une irrésistible ascension, les hommes et les routes, les corps et les édifices, la terre et le ciel haut reporté; oui, tout, jusqu'à ce long arbuste élagué qui porte jusqu'en plein ciel sa fine tête d'où retombe une branche brisée, comme pour rappeler que, dans ce cadre si tranquille, un supplice s'apprête et qu'un homme va mourir.

Fût-il mort à vingt-cinq ans que Mantegna eût laissé dans l'art la trace de son exceptionnelle précocité. Remarquons-le, en effet : s'il est rare qu'un artiste ait atteint si vite son équilibre, il est peut-être sans exemple qu'il ait, d'emblée, traité le monde avec pareille désinvolture : un répertoire de signes et d'images, l'alphabet avec lequel écrire son histoire!...

Ainsi les fresques des *Eremitani* éclairent tout le déroulement de la carrière de Mantegna et ouvrent la route qui aura pour aboutissement, à la cime, le *Triomphe de César.*

Le *Triomphe*, peint pour le palais de Mantoue, est aujourd'hui conservé en Angleterre, au musée de Hampton Court; le *Triomphe* ou... ce qu'il en reste, car l'œuvre pâlie et dégradée par le temps a souffert bien davantage de la main des hommes: des restaurations irrespectueuses l'ont alourdie, parfois défigurée. Cependant ces vestiges parlent encore avec un accent incomparable. Ils attestent la beauté d'une œuvre dont l'artiste écrivait un jour, avec sa mâle franchise, « qu'il n'avait pas honte de l'avoir faite ».

Mantegna y travailla longtemps, entre 1480 et 1488, date de son départ pour Rome et il ne l'acheva qu'à son retour vers 1494, croit-on. Travail de lente maturation aboutissant à cette frise immense : ces neuf panneaux mesurant près de vingt-cinq mètres de bout en bout.

J'emprunte au récent critique du Maître (5) cette brève description de l'œuvre.

(5) Giuseppe Fiocco : *Op. cit.*, p. 67 et s.

Le cortège est ouvert par les agiles trompettes d'argent, les mêmes que celles dont use encore l'Eglise romaine dans ses cérémonies (Premier Panneau.) Ici ce sont les insignes de la guerre qui suivent... les armes les étendards, les enseignes... tout un résumé de la campagne des Gaules (p. II). Vient ensuite l'étalage du butin : statues, armures, vaiselles, trésors (III) et puis encore buccins (IV) précédés et suivis par les bœufs destinés aux sacrifices et par un groupe majestueux d'éléphants portant des torchères allumées sur leurs dos couverts d'amples carapaçons (V), ensuite encore du butin (VI), un groupe de captifs enchaînés (VII), les enseignes (VIII) et, pour finir, le char de triomphe où César est assis, sévère, couronné par la victoire (IX).

Que de trouvailles en cet ouvrage et d'abord le principe même de la composition, cette fiction qui nous montre le défilé comme « à travers un portique dont les colonnes le découpent en scènes », un découpage libre, car les parties coupées dans une scène ne présentent pas dans l'autre leurs complémentaires. Ainsi les ruptures, créées par ces piliers imaginaires, soutiennent et renouvellent l'intérêt sans rompre la continuité. Ce sont des repos, non des brisures, et le cortège s'écoule de droite à gauche, d'un mouvement lent mais irrésistible, comme le courant d'un fleuve.

Miracle de cette composition à la fois ramassée et spacieuse, libre et savante, héroïque et familière, où tout serait à louer, les mouvements, les repos, les cadences; la perfection des formes et l'originalité des accents; la souveraineté de « l'attaque », le soutenu du « forté », et cette ampleur de résonance qui évoque celle des buccins héroïques.

Né de ce goût des *Triomphes* que la poésie de Pétrarque mit dans l'âme de l'Italie renaissante et qui s'épanouit à la cour des papes et des princes, précédant les autres « triomphes » que peindront après lui Le Corrège et Rubens, l'ouvrage de Mantegna reste peut-être le plus beau de tous, le *Triomphe* essentiel.

Que dire d'une invention de détails assez riche pour

se soutenir si longtemps? Si l'ampleur est la qualité dominante, et s'il faut juger surtout par l'ensemble, les « morceaux » offrent des beautés de premier ordre et qu'on peut classer parmi les grandes trouvailles de l'art : ainsi les adolescents conducteurs et porteurs d'offrandes des cartons IV et V, la magnifique figure centrale du carton VI et, plus belle encore peut-être, l'héroïque lancier à coiffure de page du carton II, cette fleur de jeunesse qu'on pourrait porter sur le trône, entre les plus belles de la Renaissance (6).

§

Renaissance, c'est à ce mot-là qu'on revient toujours avec Mantegna, ce maître du *quattrocento*. Le terme mérite qu'on l'entende et pour cela qu'on le décompose : dans Renaissance, il y a naissance, et ce second mot n'est pas le moins important pour caractériser un art qui, pour prendre appui sur le passé, n'en est pas moins original.

Nier l'érudition dont témoigne le *Triomphe de César* serait vain : tout y rapporter, plus vain encore!

Oui, cette œuvre représente un travail de recherches et de documentations auquel ne restèrent certainement pas étrangers les érudits et les archéologues qui fréquentaient l'atelier de l'artiste et lui dédiaient, à l'occasion leurs livres. Mais ce serait un ouvrage glacé et stérile, le simple déroulement spatial d'une des bandes de la colonne trajane, s'il n'était gonflé d'un souffle que Mantegna possédait seul et qui l'anime encore à travers sa ruine.

Comme le dit M. G. Fiocco, « c'est avant tout dans son imagination que le peintre dut trouver la trame de cette

(6) Le style de Mantegna ne se maintint pas toujours dans les hauteurs. Son dessin qui sait marier de si étonnante façon la force à l'élégance (la Judith des *Offices* peut être tenue pour un des plus beaux dessins du monde) se guinde parfois et se dessèche jusqu'à l'aigreur. Mantegna apparaît alors victime de son exigence. Sculpteur de formes d'une décision suprême, il lui arrive de les inciser sur le fond et de leur donner un coupant d'armure. Son attaque agressive, presque rageuse, n'est pas sans rappeler alors ce que nous savons de son caractère : de sa chicane procédurière, de ce goût de la solitude qui lui faisait repousser jusqu'à l'assistance d'un aide et se replier sur lui-même, comme Michel-Ange. Petits travers d'un grand artiste. Nous avons tous nos démons qui se libèrent un jour ou l'autre. Ceux des grands hommes sont plus redoutables, étant plus puissants.

singulière création dans laquelle l'archéologie est exaltée comme une chose vivante avec une ardeur qui ne fut jamais surpassée ». Cela est si vrai que le voyage de Mantegna à Rome et son séjour, entre 1488 et 1490, dans la ville qui détient la plus grande somme de monuments antiques, n'eut guère d'influence sur le *Triomphe*. Conçu et presque exécuté lors de son départ, Mantegna dut l'achever tel quel à son retour. Pour notre plus grand bonheur d'ailleurs... Car les œuvres issues de sa période romaine n'auront ni cette liberté ni cette chaleur. Bien loin de se réchauffer au contact des monuments antiques, l'artiste s'y glaça et l'âge venant (il touchait à la soixantaine), ne retrouva plus cet enthousiasme qui parle en ses chefs-d'œuvre.

La réalité moins forte que l'imagination : ne tenons-nous pas là le fil qui doit nous guider pour le comprendre?

Mantegna fut conduit à chercher dans le répertoire antique les termes d'une langue qu'il n'avait pas à apprendre car il la possédait d'instinct. Peu lui souciait de ressusciter une civilisation disparue : c'est lui-même qu'il cherchait et il se retrouvait à l'ombre de Rome, comme sous les lambris d'un domaine héréditaire, avec l'ingratitude et la désinvolture des lointains héritiers qui pensent honorer leurs ancêtres en vivant, à la mode de leur temps, la vie qu'ils tirent de leur lointaine ascendance.

Plastiquement parlant, que son art est éloigné de l'art romain!

Ses compositions aérées, spacieuses, avec ces perspectives raccourcies que l'on prit naguère pour des défauts et qui n'étaient que de géniales innovations, et cette aisance qu'elles gardent même lorsque les personnages se rapprochent et que le cadre se resserre sur eux, ces compositions doivent peu de choses à ces compositions romaines, foisonnantes et bouchées, qui, par les bas-reliefs et les sarcophages, ont exercé une telle influence sur les premiers sculpteurs italiens et se retrouvent jusque chez Donatello, en particulier au tombeau du « Saint » que le

jeune Mantegna dut voir à Padoue. Et il en va de même pour les autres éléments de son art.

Ses chevaux ne sont pas des chevaux romains. Plus sveltes, plus nerveux, ils échappent à ce moule un peu lourd d'où est sorti le Marc-Aurèle du Capitole et qui pèse encore sur le Guatemelatta de Donatello.

Et romain, Mantegna ne l'est pas davantage par ses nus et par ses drapés. Ah! ces drapés de Mantegna... Encore un miracle. Non, en vérité, rien ne s'éloigne davantage des drapés durs ou pesants, du froid tuyautage où s'engoncent la plupart des statues romaines, que ces fins drapés à cassures vives ou voletantes, si légers, si transparents qu'ils retrouvent, bien au delà de Rome, l'allégresse, la souplesse de certains antiques. Mais grec, Mantegna ne l'est pas non plus. Sur les points où il excelle (et le drapé est du nombre) il n'est que lui-même.

Emancipé de Rome par son art, est-ce à dire qu'il faille le soustraire par l'inspiration à cette *romanité* dont le nom nous montait aux lèvres dès notre première rencontre avec lui. Non, certes. Mais encore faut-il s'entendre sur cette *romanité* de Mantegna, si personnelle, si singulière.

§

Regardez cheminer ce peuple silencieux qui se lève de son œuvre et qui va des fiers adolescents des *Eremitani* au cortège de prétoriens et de victimaires qui s'écoule dans le *Triomphe de César*. Race sérieuse sans tristesse, volontaire sans effort, dont les gestes sont ceux d'une force consciente d'elle-même, d'une volonté maîtrisée et qui pourrait prendre pour devise le vers d'Auguste dans *Cinna :*

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Dans le monde qu'elle traverse, les extrêmes s'accusent mais sans se heurter; ils s'adossent, ils confrontent comme les deux faces de Janus, et n'est-ce pas l'image de la « nécessité » qu'on retrouve au fond de toutes les choses humaines?

Oui, une nécessité harmonieuse semble la loi de ces cités où les forts et les faibles, les maîtres et ceux qui leur sont soumis jouent leurs rôles divers avec une gravité silencieuse qui exclut toute brutalité chez ceux-ci, toute lâcheté chez ceux-là et révèle même équilibre chez tous. Sa loi n'est pas la conquête brutale. Et si elle joint dans sa démarche la fermeté du dessein qui conçoit à la ténacité indomptable de la main qui exécute, c'est en définitive pour proclamer la prééminence de l'esprit sur la matière, la prééminence, dans l'esprit même, des noblesses de l'idéal sur les bassesse de l'appétit.

Leçon romaine si l'on veut mais tempérée et sublimée de telle sorte qu'elle ressortit moins de ce qui fut jamais Rome que d'une *romanité idéale,* d'un *empire de l'esprit* qui a son siège chez les poètes et singulièrement chez notre Corneille.

Mantegna meurt en 1506, un siècle juste, ou peu s'en faut, avant la naissance du poète. Il meurt laissant sur les murs l'annonce de ce monde idéal où se joueront *Pompée, Cinna, Polyeucte :* monde volontaire et généreux, candide et puissant à la fois, né pour rappeler au monde réel que les conquêtes véritables sont celles de l'âme et qu'il est bien vain de prétendre au pouvoir si l'on n'a pas conquis d'abord la maîtrise de ses instincts et le commandement de soi-même.

§

Napoléon disait de Corneille que s'il eût vécu de son temps, il l'eût fait prince.

Le duc de Mantoue avait eu un geste précurseur pour son peintre de cour. Il l'avait nommé « chevalier de la Milice dorée ».

Il ne croyait pas si bien dire.

C'est un titre que Mantegna pourrait porter parmi les peintres.

Il y a dans son art de la chevalerie et de l'or.

Une chevalerie intemporelle.

Et de l'or pur...

HENRY DÉRIEUX.

LES RÈGLEMENTS DE COMPTES DE LOUISE COLET

—

S'il y a « des années où l'on n'est pas en train », comme disait joliment Henry Murger, il y a aussi des années où l'on n'est pas de bonne humeur. Ce fut le cas pour Louise Colet en 1872. La Muse avait soixante-quatre ans, la tripe républicaine et mille sujets de plaintes. On ne la courtisait plus, elle n'avait pas d'argent, et la gloire, qui ne l'avait jamais caressée que du bout d'une aile, s'éloignait ostensiblement. Tout cela demandait vengeance, et la venimeuse personne entreprit de procéder à ses règlements de comptes.

La victime la plus connue de cette autre « année terrible » est Sainte-Beuve. C'est *L'Evénement* qui eut la primeur de l'éreintement de Louise Colet. Annoncé dans le numéro du 13 mai comme « une très remarquable étude psychologique et littéraire » contenant « les détails les plus intimes sur l'illustre critique », puis, le lendemain, comme « une très piquante et très profonde étude *physiologique* que tout Paris [voudrait] lire », ce morceau virulent, intitulé *Sainte-Beuve chez lui,* occupa la vedette de *L'Evénement* les 14 et 15 mai. La Muse y dénonçait aigrement le procédé de Sainte-Beuve, qui l'avait toujours vantée dans les lettres qu'il lui adressait, et qui, dans ses articles, n'avait jamais soufflé mot d'elle. A cela, elle connaissait une bonne raison : le dépit. C'est que le critique « voulait plaire complètement et émouvoir au delà de l'imagination celles que sa prose ou ses vers avaient charmées ». Mais comment ces malheureuses se

fussent-elles rendues au vœu de Sainte-Beuve, peu engageant d'aspect comme il était?

En amour, expliquait doctement Louise Colet, les répulsions de la nature ne sont surmontées que par les courtisanes qui se vendent, jamais par les femmes qui se donnent.

Et pour faire sentir qu'une créature comme elle ne pouvait répondre au désir d'un aussi misérable soupirant, elle prenait modestement le détour de son aïeule :

Arles, on le sait, fut une colonie grecque dont les habitants ont toujours gardé comme une transmission de la beauté antique. Ma grand-mère était d'Arles et en elle avait semblé se ranimer un de ces marbres d'Athènes qui font l'admiration des siècles...

Et voilà pourquoi, faute de Muse et de « marbre d'Athènes », Sainte-Beuve avait dû se rabattre, « romanesque satyre », sur des servantes qui l'appelaient « bon petit vieux ».

§

Je connaissais depuis longtemps ce texte furibond et il m'avait toujours semblé que la vindicative poétesse ne l'avait pas seulement publié pour atteindre Sainte-Beuve, — lequel, enterré depuis trois ans, ne pouvait aucunement en souffrir.

Certes, Louise Colet ne se privait pas, en passant, de dire son fait à la Princesse Mathilde, à présent vulnérable, elle qui avait eu le grave tort de n'avoir point distingué et comblé la Muse au temps de sa puissance :

Entraîné sur cette pente glissante et honteuse des complaisances de cour, lisait-on dans *Sainte-Beuve chez lui,* il [le grand critique] en arriva à publier ce feuilleton célèbre où il louait outre mesure le talent d'artiste d'une princesse qui le fit entrer au Sénat.

Et la Muse ajoutait plus vertueusement encore :

En admettant dans sa maison et en se trouvant honoré de

recevoir à sa table une princesse d'esprit, et un prince libre-penseur comme lui (et nous pouvons ajouter sans médire : libre-viveur), M. Sainte-Beuve reçut aussi les écrivains amis de la princesse, les complaisants et les maîtresses du prince. On ne pouvait traiter comme de pauvres hères des gens de si somptueuse et si frivole compagnie... Ces murs abritèrent beaucoup d'esprit, et du meilleur; des galanteries moins exquises; des légèretés imprévoyantes du sort, et de pernicieux sophismes en sentiment et en morale.

Toutefois, il ne me semblait pas que la raison profonde de cette diatribe exaspérée résidât encore là-dedans.

Et par ailleurs, ces six colonnes de texte serré n'étaient-elles vraiment que pour louer le bon Jules Troubat, exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve et républicain déclaré? Non, car la louange à Troubat servait de contraste à une fulmination trop générale et trop insistante pour ne pas dissimuler en réalité quelque bonne haine bien particulière :

... [Sainte-Beuve] ne s'en remit pas, disait Louise Colet, pour veiller au soin de sa renommée et pour la publication scrupuleuse de ses manuscrits, à l'un de ces littérateurs brillants et en vogue qui lui durent la plus grande part de leur succès. Il savait leurs attaches les plus secrètes, il redoutait leur complaisance pour ce pouvoir impérial dont, avant de mourir, il avait pénétré l'inanité et pressenti la chute.

Il connaissait à fond la vanité de ces lettrés retentissants qui n'élèvent un piédestal à un ami mort que pour s'y hisser à ses côtés. Il redoutait d'être jugé et mesuré par ceux qui en définitive n'étaient pas ses pairs.

L'avouerai-je? Aux détails du « piédestal » et de l' « ami mort », j'étais très tenté de voir dans ce morceau une allusion à Gustave Flaubert, — Flaubert qui venait de publier, en janvier 1872, les *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet, précédées d'une admirable préface.

J'entends bien ce qui plaidait contre une pareille supposition. On pouvait croire que depuis tant d'années la

rancœur de la Muse était apaisée. *Une histoire de soldat* en 1856, *Lui* en 1859, ne l'avaient-ils pas suffisamment vengée? Je me disais pourtant que la haine de la poétesse avait pu se réveiller au souvenir de Louis Bouilhet. C'est chez elle que l'auteur de *Melaenis* avait connu ses grands succès de salon; c'est chez elle que Mme Roger des Genettes avait donné lecture de ses premiers poèmes, aux applaudissements de Flaubert! — Mais enfin, que le solitaire de Croisset fût la victime secrètement visée de Louise Colet, ce n'était qu'une hypothèse hasardeuse, et jusqu'à présent je m'étais gardé de la publier.

Or, une précieuse communication de Mlle Gabrielle Leleu vient transformer cette hypothèse en certitude, et y ajoute dans le même temps le ragoût d'un piquant inédit. Mlle Leleu, collaboratrice de M. H. Labrosse, l'éminent directeur de la Bibliothèque et des Archives Municipales de Rouen, est cette flaubertiste à qui nous devons la publication des brouillons de *Madame Bovary* (1) et qui prépare actuellement la mise en lumière des plans successifs du chef-d'œuvre. Sous la cote Ms g., 226[6], folios 91-92, elle a trouvé dans les dossiers rouennais le texte d'un étonnant poème dont nous ne connaissions l'existence que par une lettre de Flaubert à George Sand :

Ma *Préface aux Dernières Chansons,* écrivait l'ermite de Croisset à la bonne dame de Nohant, a suscité chez Mme Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique après avoir « adulé César! » Triste exemple des passions, comme dirait Prudhomme (2).

Mais cédons la parole à Louise Colet, et donnons ici la teneur intégrale de cet extravagant morceau qui s'in-

(1) *« Madame Bovary », ébauche et fragments inédits recueillis d'après les manuscrits par Mlle Gabrielle Leleu,* Louis Conard, édit.

(2) Lettre de fin février 1872. *Correspondance,* tome VI, p. 353, éd. Conard.

titule tout simplement *Justice*, et qui porte en sous-titre la date de « février 1872 » :

La satire en moi fronde l'élégie
Quand son souvenir revient m'assaillir;
Car cet impuissant en psychologie
N'a jamais senti son cœur tressaillir.

Comme un lapidaire il polit sa phrase,
Puis il la déclame ainsi qu'un acteur.
Tous ses sentiments sont drapés d'emphase.
Dans ses désespoirs perce le rhéteur.

Est-ce bien l'écho d'un deuil véritable
Que cette fanfare auprès d'un tombeau?
A l'ami vivant fut-il secourable?
A-t-il allégé son pesant fardeau?

L'ami mort qu'il vante et qu'il transfigure
Spectre couronné par lui d'idéal,
Rehausse en public sa propre figure
Dont l'orgueil sourit sur ce piédestal.

Sans voir révoquer ma sentence amère,
Je puis lui jeter d'intègres défis,
Car je le connais, ainsi qu'une mère
Qui souffrit longtemps pour un mauvais fils

Il a profané l'immense tendresse
D'un cœur chaste et fier, follement épris,
Et cynique et dur, raillé la détresse
D'un amour qu'a seul tué le mépris.

Jeunesse, beauté, dévouement, génie,
Quadrige enflammé m'entraînait (3) *vers lui.*
Mais sans l'attendrir l'offrande infinie
De sa vanité distrayait l'ennui.

Je le rêvais grand dans sa solitude,
Bénissant l'amour, déifiant l'art,

(3) *Sic,* pour *m'entraînaient.*

Flagellant, altier, chaque turpitude
Qu'il devait, hélas! pratiquer plus tard.

Malléable, et traître à son Esthétique
D'Ecrivain superbe épris d'idéal,
On l'a vu ramper devant la critique
Et lui mendier un encens banal.

Grotesque, on l'a vu courir les altesses
Et briguant la croix, hochet de hasard,
En habit de cour, fier de ses bassesses,
Aller à Compiègne aduler César.

Souple renégat qui se prostitue
Insensible aux pleurs de l'humanité,
Le peuple ignorant qu'on trompe et qu'on tue
Lui semblait hideux dans sa pauvreté.

Plus vaste entre nous se creusa l'abîme,
Mais il me sentait le juger au loin!...
Il aurait voulu, fût-ce par un crime,
Voir anéanti le muet témoin.

Ma vie a subi toutes les misères
Sans qu'il se souvînt du lien sacré!
Pauvre oiseau saignant tombé de ses serres!
Du mal qu'il m'a fait qu'a-t-il réparé!

Il osa flétrir d'un lâche sarcasme
Mes dons les plus purs, laissés dans ses mains;
Epaves d'amour et d'enthousiasme,
Il vous dispersa sur les grands chemins!

S'il a couvert d'or quelque courtisane,
Vil rebut de tous, sans cœur, sans beauté (4),

(1) Quelle « courtisane » la Muse veut-elle désigner? Jeanne de Tourbey, comtesse de Loynes, dont on sait que Flaubert fut passablement amoureux sans connaître au juste s'il fut ou non son amant? Esther Guimont à qui, dans un document que je publierai bientôt, il faisait jurer qu'elle lui appartiendrait? Ou l'actrice Suzanne Lagier? Impossible de répondre à cette question.

Jamais, non, jamais, lui qui se pavane!
Ne s'est attendri sur ma pauvreté.

J'ai souffert sans bruit, j'ai langui sans plaintes,
Il sut ce long deuil fièrement porté
Sans que de ce cœur, clos aux choses saintes,
Vers moi ne jaillît un cri de bonté.

Quand l'âpre labeur de mon destin sombre
Eut d'un peu de gloire éclairé mon front,
Par ses complaisants il fit monter l'ombre
Sur mes chants émus qui me survivront.

En ce temps sinistre, où la mort emporte
Dans ses bras sanglants l'âme du pays;
Quand j'agonisais et qu'on me crut morte,
Ses sens d'énervé se sont réjouis (5).

« Oh! rien, pensa-t-il, ne reste plus d'elle,
Nul ne redira son nom oublié »...
Il ne sent donc pas, l'aveugle infidèle,
Qu'il est à ce nom pour jamais lié?

Dans ma sépulture avant de descendre,
Je révélerai toute sa hideur,
Et simoun fatal, un jour sous ma cendre,
S'ensevelira sa fausse grandeur.

« L'original, précise Mlle Leleu, n'est pas de l'écriture échevelée de Louise Colet, mais d'une écriture extrêmement régulière. »

Pourquoi la Muse n'avait-elle pas écrit et signé de sa main une pièce dont l'origine était si visible que son

(5) Ce quatrain trouve son explication à la fois dans la guerre de 1870-71 et dans cette note de *L'Evénement* du 14 mai 1872 : « Mme Louise Colet, qui fut, on s'en souvient, blessée durant les événements de mai [1871] par l'explosion de la poudrière du Luxembourg, a été depuis cette époque atteinte d'une grave et longue maladie qui a mis ses jours en danger et l'a forcée d'interrompre ses publications littéraires ». — Notons au passage l'allusion aux « sens d'énervé » : elle prouve que Louise Colet n'ignorait rien du secret physiologique de Flaubert.

destinataire ne pouvait s'y tromper? C'est là un mystère et une bizarrerie de plus à son actif. Eût-elle composé ces strophes, les eût-elle adressées à Croisset si elle avait su que peu auparavant Flaubert, avec cet invincible penchant qu'il avait à ressusciter le passé, confiait à Mme Roger des Genettes : « Je viens de corriger la première épreuve des *Dernières Chansons.* Quelques-unes des pièces qui s'y trouvent m'ont reporté aux soirées de la Muse »? (6). Peut-être, en lui envoyant ces vers méchants et stupides, l'ancienne amoureuse des belles heures de Mantes avait-elle espéré que Flaubert lui répondrait. De quoi une femme vieillie et isolée n'est-elle pas capable, pour peupler ses moments déserts!

Mais le « souple renégat » ne broncha point, — il n'a dit quelques mots de cette affaire qu'à George Sand, — et c'est probablement pour se payer de cette suprême avanie : l'indifférence, que Louise Colet revint à la charge, trois mois plus tard, dans *L'Evénement.* Que n'avait-elle eu la sagesse de se taire! Le 16 mai, Troubat, mis en cause, usait de son droit de réponse et, après avoir demandé si c'était bien à elle à en remontrer à quelqu'un « en fait d'austérité », il prenait la défense du goût littéraire de Sainte-Beuve. « Peut-on lui savoir mauvais gré, disait-il, d'avoir mieux aimé la muse que la cornemuse? »

Est-ce en souvenir de cette dernière « véhémence », pour reprendre l'expression du charmant ouvrage de M. Gérard-Gailly (7)? Mais quand la Muse rendit l'âme quatre ans plus tard, le 8 mars 1876, Flaubert n'en écrivit qu'au seul Troubat : « Je viens d'apprendre par hasard la mort de la pauvre Mme Colet. Cette nouvelle m'émeut de toutes façons. Vous devez me comprendre... »

FRANCIS AMBRIÈRE.

(6) *Correspondance,* tome VI, p. 328.
(7) *Les véhémences de Louise Colet,* édit. du *Mercure de France.*

LES " BOOK-CLUBS " EN ANGLETERRE

En dehors de l'Angleterre, l'idée persiste que les Anglais ne s'intéressent guère à la politique. On croit que le sport (ou devrais-je dire le SPORT?) est la première et, pour la plupart, la dernière considération. On pourrait trouver sans difficulté une foule de raisons très valables pour expliquer l'étendue immense de cette fausse idée. Il serait peut-être vrai de dire que de tous les peuples de l'Europe, les Anglais *étaient* les plus ignorants en fait de politique. Ils se méfient des discours, et plus le discours est éloquent, plus ils s'en méfient; mais, au contraire, ils révèrent la parole imprimée. De même, ils aiment mieux apprendre par moyen de lecture que par moyen de conférence.

En Angleterre, les livres sont chers, très chers. Un roman paraît au prix de 8s. 6d. (51 francs. Tous les prix en francs sont au cours de 124 francs la livre sterling.); si le livre a du succès, une édition paraît plus tard à 3s. 6d. (21 francs). Les livres scolaires, les études sociales, politiques, industrielles, etc., coûtent de 3s. 6d. à 18s. 6d (de 21 francs à 113 francs). Les livres sont bien imprimés, reliés, sur de bon papier, mais acheter un livre est un luxe. Bien qu'il y ait beaucoup de bibliothèques excellentes, il n'est pas difficile de voir que l'Anglais, qui aime mieux s'instruire par les livres, à qui le mot imprimé inspire la confiance, est en quelque sorte privé d'alimentation intellectuelle et politique. Evidemment ceux qui ont le moins d'argent, ceux qui seraient probablement poussés le plus vers la gauche en politique, sont plus

privés que les riches, les adhérents probables de la droite.

Ces considérations : 1° l'intérêt fondamental à la politique; 2° le désir de lire plutôt que d'entendre parler; 3° la difficulté de répandre des livres coûteux parmi ceux qui seraient les plus disposés à en profiter, ont frappé trois hommes de la gauche, et leur ont inspiré une solution. Peu à peu ils ont créé un système pour surmonter les obstacles à l'instruction politique et sociale des masses. Voici le problème tel qu'ils l'ont envisagé : — Les livres sont trop chers pour ceux que nous voulons instruire; comment en réduire le prix, en maintenant le niveau d'imprimerie et de papier que demandent les Anglais, sans perdre de l'argent?

Tout éditeur sait que la plus grande partie de ces difficultés disparaîtrait s'il pouvait savoir à peu près combien d'exemplaires de chaque livre se vendraient. S'il pouvait dire d'avance : « Je vendrai 8.000 pour sûr et peut-être 2.000 de plus », il pourrait vendre le livre à un prix beaucoup plus avantageux pour le lecteur. De temps en temps les éditeurs demandent des souscriptions pour un livre très coûteux et d'intérêt assez restreint; un tel moyen serait impossible pour une série illimitée de livres; le grand public ne s'intéresse pas aux livres tant que cela.

La solution trouvée par M. Gollancz, M. John Strachy et M. le Professeur Laski fut la suivante. On forme un Club. Chaque membre paie 2s. 6d. (15 francs) chaque mois à son libraire, et chaque mois il reçoit un exemplaire broché d'un livre inédit de politique ou de questions sociales, un livre de la gauche, bien entendu; il est formellement défendu de le vendre ou de le revendre. L'édition ordinaire, reliée, qui se vend dans les librairies ne coûte jamais moins de 5s. (31 francs), mais peut coûter jusqu'à 18s. 6d. (113 francs).

Voilà en somme d'où sont partis ces trois hommes et voici ce qu'ils en disent aujourd'hui : (les italiques sont du Club).

Le *Left Book Club* (Club des Livres « Gauches ») fut fondé

en mai 1936 tout simplement pour fournir un moyen par lequel des livres d'une urgente importance politique pourraient se vendre à un prix modique, — de sorte que le *peuple* pourrait *savoir* et qu'il ne serait plus *trompé*. Nous espérions inscrire 10.000 membres, chacun desquels répandrait autant que possible ce qu'il apprendrait. Mais nous visions trop bas. Au commencement de 1938 nous avions 50.000 membres. Cette année (1939) nous ferons un effort pour arriver au chiffre de 100.000 membres. Une croissance aussi rapide ne s'est jamais vue dans l'histoire de la politique de l'Angleterre.

En outre, le Club, destiné à être une *machine* pour distribuer les livres, est devenu une *fraternité*. Il y a actuellement plus de 1.000 *Left Book Club Groups*, où des hommes et des femmes aux idées progressives, de tous les partis, se rencontrent pour discuter le Livre du Mois et leurs différences d'opinion; il en résulte que ces groupes sont souvent la vraie force dans la vie politique d'une région.

Il y a aussi d'immenses réunions, des meetings partout dans le pays, un *Left Book Club Theatre Guild* avec plus de 270 groupes, et d'autres activités trop nombreuses pour en parler ici...

En considérant cette immense force nouvelle dans la politique, une des premières questions qui se posent est : Dans l'intérêt de quel parti politique ce club existe-t-il? Je l'ai posée tout en regardant le seul portrait encadré qui se trouvait dans le bureau où l'on a eu l'amabilité de me recevoir (c'était le portrait de Staline), et l'on m'a donné une réponse catégorique :

Aucun. Le but du Club est très simple; il existe afin d'aider dans la lutte urgente et terrible *pour* la Paix Mondiale, *pour* un meilleur ordre social et économique et *contre* le Fascisme, en donnant à tous ceux qui se sont résolus à jouer leur rôle dans cette lutte un *savoir* qui augmentera leur capacité à un degré immense.

La technique du Club s'est perfectionnée et aujourd'hui il y a trois classes de membres :

I. — *Membres Ordinaires.*

Chaque membre ordinaire reçoit *un livre inédit* par mois. C'est une édition spéciale qui coûte 2s. 6d. (15 francs), tandis que l'édition vendue au public coûte 5s., 7s. 6d., 12s. 6d., ou même 18s. (31, 45, 77, 110 francs). Les membres n'ont pas le droit de choisir leur livre; ils doivent accepter celui qui sera choisi par un comité composé de MM. Laski Strachy et Gollancz.

Chaque membre s'engage à payer 2s. 6d. par mois pour le livre sélectionné pendant six mois. S'il décide de ne pas continuer à être membre du Club, il doit donner avis de sa démission six semaines à l'avance.

Chaque membre reçoit un numéro gratis par mois de *The Left News* « Nouvelles de la Gauche »). Ce bulletin du Club est d'une trentaine de pages où l'on fait paraître des articles sur les faits internationaux et sur les activités du Club. Le membre trouvera là-dedans une liste de livres nouveaux, édités ou de Gollancz ou de Lawrence et Wishart, sensibles à l'intéresser, qu'il peut acheter à des prix très avantageux. Il a libre choix de ne pas les acheter, ou d'en acheter autant qu'il veut.

2. — *Membres « B ».*

Ces membres sont ceux : *a*) qui n'ont pas les moyens d'acheter un livre par mois; *b*) qui n'ont pas le temps de lire un livre par mois; *c*) qui s'intéressent plutôt aux livres plus « sensationnels », c'est-à-dire aux livres qui, tout en étant d'une importance politique de gauche, pourraient intéresser le lecteur ordinaire.

Chaque membre « B » reçoit et le Livre du Mois et *The Left News tous les deux mois,* pour lesquels il paye 3s. (18 francs).

3. — *Membre « C ».*

Ces membres s'engagent à acheter quatre livres par an, choisis sur la liste des Livres du Mois. Ils payent 3s. 6d. (21 francs) par livre et ne reçoivent pas *The Left News;* ils n'ont pas le droit d'acheter les livres à prix réduit annoncés chaque mois.

Pour démontrer le pouvoir actuel du Club dans le monde politique, je ne pourrais faire mieux que de donner un résumé de ce que ses fondateurs disent de l'élection récente à Bridgwater. Il faut se rappeler que Bridgwater est une petite ville dans le Somerset, région essentiellement « conservatrice », et qu'à l'élection générale le candidat conservateur avait eu une majorité de plus de 4.000 sur les voix réunies du candidat libéral et du travailliste. L'élection partielle eut lieu en novembre 1938 et elle était la première après Munich. Deux candidats se présentèrent, l'un conservateur, adhérent aux idées de M. Chamberlain, l'autre indépendant, vigoureusement opposé à la politique étrangère du gouvernement. On pensait que cette élection serait un indice de l'opinion britannique sur la triste question de Munich, ce qui lui donna une importance considérable. Il faut ajouter que le candidat indépendant était M. Vernon Bartlett, correspondant des affaires étrangères du *News Chronicle* (journal libéral), qui s'est fait connaître partout en Angleterre il y a quelques années par une brillante série de radiodiffusions sur les questions internationales. A cette époque, M. Vernon Bartlett visita la plupart des pays européens, où il fut reçu par les chefs d'Etats. Il est un des hommes qu'attaqua de la façon la plus violente la presse allemande, après ses commentaires sur Munich.

A l'élection, M. Vernon Bartlett fut nommé avec une majorité de plus de 3.000.

Le *Left Book Club* prétend que sans le Club il n'y aurait pas eu de « Bridgwater » (comme on appelle cette victoire de la gauche). D'abord le *Labour Party* (travaillistes) dans la région était mort jusqu'au moment où la formation d'un groupe du *Left Book Club* le ressuscita. Pendant plus d'un an les idées avaient été semées par les livres et les discussions du Club, ce qui avait bien préparé le terrain; les enthousiastes avaient éveillé la conscienee politique dans les alentours; on avait démontré que les différences d'opinion entre les libéraux et les travaillistes étaient moins importantes pour le moment que la victoire sur le candidat conservateur. (Il faut se

souvenir qu'en Angleterre le candidat qui obtient le plus de suffrages au premier tour de scrutin est élu, système qui agit presque toujours en faveur du candidat conservateur). Finalement ceux qui firent le plus pour aider M. Vernon Bartlett pendant l'élection étaient *tous* des membres actifs du Club. Sa victoire est le triomphe des condamnateurs de Munich et le triomphe du *Left Book Club.*

Maintenant, donnons un exemple de la propagande du Club en dehors des livres et des groupes. De temps en temps on imprime et vend des *leaflets* (puisque le mot *pamphlet* a passé avec tant de succès dans la langue française, je ne vois pas de raison pourquoi *leaflet* ne ferait pas de même; un *leaflet* consiste en une seule feuille d'assez petit format, imprimée sur un ou sur les deux côtés); des leaflets sur la Crise et sur la question des droits belligérants en Espagne ont déjà vu le jour. Entre deux et trois *millions* de *leaflets* sur la crise se sont vendus au prix d'un franc; cinq *millions* de *leaflets* sur l'Espagne se sont vendus le premier jour où ils ont paru; jusqu'ici plus de huit *millions* ont été achetés. On vise à l'énorme total de vingt-cinq millions à l'avenir, maintenant que la technique de la distribution s'est perfectionnée. Comme le remarque M. Gollancz :

> Vingt-cinq millions, cela veut dire qu'à peu près chaque homme, femme et enfant dans le pays verra le *leaflet.* De cette façon une opinion publique d'une telle puissance sera formée, que le gouvernement ne saurait l'ignorer.

Un succès tel que celui du *Left Book Club* n'a pas été obtenu sans donner de vives craintes à ses rivaux politiques, ni sans exciter la franche envie des autres éditeurs de Londres. Personne ne sera étonné d'apprendre que les méthodes du Club ont été imitées par d'autres groupements, une fois son succès assuré.

Le *Right Book Club* (Club des Livres « Droites ») n'a pas tardé à se former et il a lancé ses manifestes moins d'un an après la formation du *Left Book Club.* Il y a d'assez frappantes différences entre les deux clubs. Un

des fondateurs du *Left Book Club*, M. Gollancz, est un éditeur et c'est sa maison qui fait paraître tous les livres du Club. On n'hésite pas, dans certains milieux, à le féliciter de son flair commercial, ou à dire carrément que la politique n'y entre que pour vendre ses livres. Les deux autres fondateurs sont des hommes bien connus; M. John Strachy est un écrivain, journaliste des événements politiques, sociaux, et il est connu pour ses études économiques; le professeur Laski est professeur des Sciences Economiques à l'Université de Londres et il joue un rôle important parmi les politiciens de la gauche.

Le *Right Book Club* a un secrétaire (M. L. J. Dickie) et un directeur et éditeur (M. Stanley Johnson) qui sont complètement inconnus du *man in the street*, mais en compensation, le Club a une formidable liste de Patrons; ce sont des hommes publics, presque tous des conservateurs (quoique le Club, comme son rival, ne travaille en faveur d'aucun parti politique), des membres du parlement, des *lords* (Lord Halifax, par exemple), des *knights* et des officiers de haut rang dans l'armée ou la marine. Encore, le comité de sélection du *Left Book Club* se compose des fondateurs, dont l'un, je répète, est l'éditeur qui publie les livres ; le comité de sélection du *Right Book Club* se compose de cinq hommes, dont le président est le lieutenant-colonel Norman Thwaites, C. B. E., M. V. O., M. C.; pas un seul n'est éditeur ni intéressé dans une maison d'éditions et les livres choisis peuvent être édités par n'importe quel éditeur. Le public peut donc décider entre un livre de la gauche, choisi par un comité d'hommes très connus, mais dont un pourrait être suspect, et un livre de la droite, choisi par des inconnus dont la probité ne peut être en question.

L'organisation du *Right Book Club* est à peu près la même que celle de la gauche, sauf qu'il n'y a qu'une seule classe de membres. Eux aussi payent 2s. 6d. par mois pour un livre sélectionné, mais qui coûte un minimum de 7s. 6d. (45 francs). Les buts sont les suivants :

1) Pour offrir au public des livres écrits par des maîtres sur les questions politiques, économiques, industrielles et sociales de nos jours.

2) Pour maintenir le Gouvernement constitutionnel et la liberté de l'individu et pour instruire le public.

3) Pour développer dans chaque arrondissement une solide association du *Right Book Club*, afin d'organiser des discussions, des groupes d'études, des Meetings et des réunions sociales.

4) Pour opposer et pour combattre le Communisme et la Propagande de la Gauche.

Chaque membre reçoit le *Right Bulletin* (Bulletin de la Droite) tous les mois.

La différence la plus remarquable des deux clubs est que le *Left Book Club* a plus de 60.000 membres, tandis que le *Right Book Club* n'en a que 25.000.

Ce ne sont pas seulement les conservateurs qui ont été inquiétés par le surprenant développement du *Left Book Club*, et le *Right Book Club* n'est pas la seule réponse à son succès. Dans Charing Cross Road (rue à Londres consacrée aux livres d'occasion) se trouve Foyle's, la plus grande des boutiques de livres d'occasion. Ses directeurs n'ont pas peur des idées nouvelles et ils sont toujours prêts à lancer un projet qui pourrait augmenter leurs recettes. Comme le *Right Book Club*, Foyle's ont attendu une année pour se rendre compte du progrès du nouveau système; puis, en 1937, ils ont fondé *The Book Club* (Le Club des Livres), avec le sous-titre : *non-politique*. Comme dans le *Right Book Club* il y a une imposante liste de Patrons, dont la plupart sont des auteurs de marque; quatre auteurs bien connus et en qui le public pouvait avoir confiance, furent choisis pour sélectionner un livre relié par mois, édité par n'importe quelle maison. Les membres payent 2s. 6d. par mois pour un livre qui coûte un minimum de 7s. 6d. et qui est d'un intérêt immédiat; parmi les livres déjà choisis se trouvent des romans, des romans policiers, des biographies, tous par des écrivains d'une réputation établie. Le

succès était assuré dès le commencement, et en peu de temps il y eut 30.000 membres; aujourd'hui il y en a plus de 50.000.

Foyle's ne se sont pas contentés d'avoir fait là une si belle affaire. En août 1937 ils ont fondé *The Religious Book Club* (le Club des Livres religieux) avec 6.000 membres aujourd'hui. En novembre 1937, *The Catholic Book Club* (le Club des Livres catholiques) et *The Travel Book Club* (le Club des Livres de voyages), tous deux avec plus de 5.000 membres à présent. En février 1938 fut fondé *The Scientific Book Club* (le Club des Livres Scientifiques), avec 5.000 membres, et finalement, en avril 1938, *The Art Book Club* (le Club des Livres d'art) vit le jour; celui-ci diffère un peu des autres; les livres paraissent tous les trois mois et la cotisation est de 10s. 6d. (65 fr.) pour des livres qui coûtent de £1. 1s. Od à £3. 3s. Od. (de 130 à 393 francs).

Ainsi le principe des Book Clubs a pris solidement racine chez nous. Huit clubs ont été fondés, et tous sont dans un état florissant, et l'on peut compter (même avec des dédoublements) plus de 150.000 membres et une vente régulière et certaine de plus de 125.000 livres par mois, choisis d'avance par les Clubs.

Pour ma part, je trouve tout ce système nouveau néfaste. C'est la négation complète de la démocratie. Je comprends parfaitement les difficultés qui se sont présentées aux créateurs du projet; j'apprécie le désir ardent du *Left Book Club* et du *Right Book Club* d'instruire les masses; mais pour moi leur solution, la formation des Clubs, déjoue leur but déclaré. Si leur intention était tout simplement de *gagner* les masses, je conviendrai que leur plan est excellent, sans pareil. Mais n'oublions pas que la base même de l'éducation est d'apprendre à choisir : et la base essentielle des Clubs est d'apprendre à accepter sans choix. Ce sont les méthodes propres aux états totalitaires. Comment prétendre instruire quand on ne donne qu'un côté de toutes les questions? Je crains que les hauts principes énoncés ne soient que du bluff pour ne pas trop attirer l'attention sur la propagande

intense et continuelle qui est le but fondamental des Clubs.

Quant aux Clubs « à la Foyle's », l'intention est purement de faire de l'argent; leur méthode est regrettable mais légitime, et je ne suis pas sûr que *The Art Book Club* soit sans valeur, vu le prix exorbitant des livres d'art.

Je ne puis que souhaiter de tout mon cœur que le public comprenne un jour que l'on apprend plus en faisant des choix mauvais qu'en ne choisissant jamais.

T. L. W. HUBBARD.

INTROÏBO[1]

—

De retour à Lhermes, j'écris à l'évêque de Plémobiers pour lui demander audience. Il ne me répond pas. J'attend une semaine, j'attends une quinzaine, j'écris de nouveau. Plusieurs jours passent encore et une lettre m'arrive de l'Evêché. Elle est signée du vicaire général, M. Préaux, mon compatriote de Lonay, mon professeur du cours spécial de Donville, mon protecteur intermittent depuis toujours. Il me dit que Monseigneur n'a pas le temps de me recevoir en ce moment, qu'il le fera plus tard, que je dois prendre patience.

Un refus si net me consterne et j'achève mon temps de convalescence dans des dispositions telles qu'il s'en faut de peu que je ne l'abrège. J'ai hâte de repasser par Rome, de revoir le Cardinal. Pour le moment je dois me contenter de lui écrire. Il me répond qu'il reste à ma disposition.

Je reprends le chemin d'Athènes, mais en convoi, et, comme la première fois, notre train contourne la Ville Eternelle. La guerre s'achève et je reviens en France par Marseille. Je me présente à l'Evêché de Plémobiers. Peut-être Monseigneur Grand consentira-t-il maintenant à m'accueillir...

Mais j'avoue que je n'en puis plus. Si je n'ai pas la force de me remettre à ce travail, qu'on veuille bien se rapporter à mon dossier...

Allons, encore un effort! Que les derniers mots tombés de ma main soient pour remercier de sa grande charité M. Rousseau, curé doyen de Morillon, chanoine régulier

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 972 à 976.

de Dom Garé, qui m'a recueilli par bonté pure, quand, pour la troisième fois, un prince de l'Eglise m'a, comme on le verra dans le dossier, repoussé hors de ma voie.

Docteur en philosophie, théologie et Ecriture sainte, il n'avait pas souvent l'occasion, dans son humble paroisse, d'utiliser sa vaste culture. Alors qu'il étudiait à Rome, il avait été attiré vers la vie religieuse par un religieux, chanoine régulier de Dom Garé, en résidence à la maison généralice de cet ordre, sur le Janicule. Les chanoines réguliers de Dom Garé jouissaient alors d'une certaine faveur auprès des jeunes clercs. Leur idéal et leur costume étaient ceux des chanoines réguliers de Saint-Augustin, mais leur règle était plus austère : récitation nocturne de Matines et de Laudes, maigre perpétuel, jeûnes prolongés, vœux monastiques, etc. Les premiers qui furent soumis à ce régime s'affaiblirent rapidement et se révélèrent incapables d'un service actif. Il fallut déchanter, mais Dom Garé avait réalisé son rêve : il était devenu Abbé Révérendissime de l'abbaye de Saint-Antoine, jadis célèbre pour les guérisons du zona, dénommé feu de Saint-Antoine ou mal des ardents. Des compétitions que provoquèrent la vacance du généralat dispersèrent les chanoines réguliers de Dom Garé. Leur congrégation végète encore, mais sans abbé.

C'est à ce corps sans âme qu'était venu s'agréger Dom Rousseau. Il s'aperçut de son erreur, mais trop tard. « Je suis obligé de vivre avec des gens que je déteste », me confiait-il, et cette parole dans sa bouche me donnait d'autant plus à réfléchir qu'il était vraiment l'homme de la charité. Il ne lui manquait que le don d'éloquence. Sous de simples apparences, il était bien supérieur à ceux qui l'éloignaient des charges et le confinaient dans un village. Morillon n'avait de remarquable qu'une tour hexagonale encore belle, reste de l'église romane d'une abbaye dont il subsiste une partie du cloître. Près de ces ruines, Dom Rousseau avait fait aménager une petite chapelle où il se rendait tous les matins avant l'aube et demeurait jusqu'à sept heures. Qu'y pouvait-il faire, lui qui disait sa messe à l'hôpital? Je voulus le savoir.

Je me cachai dans le confessionnal et entendis bientôt ouvrir et fermer de lointaines portes, puis, très doucement, celle du saint lieu. La lampe du sanctuaire éclaira une ombre qui s'agenouilla, se prosterna au pied de l'autel. Cela fait, Dom Rousseau alla prendre un cierge sur la crédence, l'alluma et le mit à gauche de l'autel où il déposa un grand livre que je reconnus être les *Commentaires de la Sainte Ecriture* de Cornelius *a Lapide*. Il l'ouvrit et, ses mains reposant des deux côtés de l'*in-quarto*, tantôt il lisait, tantôt il fixait les yeux sur le tabernacle. Ses lèvres remuaient et parfois ses mains faisaient un geste, comme s'il eût causé avec quelqu'un. N'étant pas grand, il n'avait pas besoin de se baisser pour appuyer ses coudes sur l'autel. Je l'entendis prononcer tout haut :

— Non, Maître, je ne comprends pas ce passage.

Il parut écouter et suivre une explication, puis :

— C'est bien. Je vais vous ouvrir.

Il tira de sa ceinture une clef qu'il introduisit avec précaution dans la serrure du tabernacle. Avec un grincement, la petite porte s'ouvrit et Dom Rousseau fit d'un ton interrogatif :

— Est-ce bien ainsi, Maître?

Et encore :

— Ah, vous voulez me voir de plus près!

Alors il alla prendre sur la crédence la bourse contenant un corporal qu'il étendit à droite du livre, puis s'avisa qu'il n'avait ni étole, ni surplis, et se dirigea vers le seul endroit où il y en eût : le confessionnal.

— Oh, cher ami, s'écria-t-il en m'apercevant, quelle idée bizarre de dormir ici!

— Je n'y suis point venu pour dormir, répondis-je, mais pour m'édifier.

— Je vous en prie, promettez-moi de ne rien dire à personne de tout cela!

Dom Rousseau avait la faiblesse de donner asile dans sa chapelle à l'un de ses amis, prêtre de la Savoie, qui, sous le nom du P. Marie-Pierre, avait fondé une secte bizarre. Chacun des disciples de cet illuminé ajoutait à

son prénom personnel la dénomination générique de Marie-Pierre. J'assistai un jour, ou plutôt une nuit, durant l'Heure Sainte séparant le jeudi du vendredi, à une de leurs séances d'initiation. Aprés des chants, des supplications, des exhortations et des confessions publiques rappelant assez bien ce qu'on entend aux réunions de l'Armée du Salut, le P. Marie-Pierre versa dans le calice du vin et quelques gouttes d'eau. Ensuite, s'approchant de la balustrade, il éleva solennellement, et à la façon d'un diacre orthodoxe, le Saint Evangile, éleva ensuite les oblats, et, ce faisant, récita une prière confuse à laquelle je ne compris rien. Ses jeunes adeptes étaient dans le ravissement. Il les appela séparément et chacun d'eux reçut le calice qu'il tenait par le pied à la hauteur du visage, tout en lisant avec une sorte d'emphase hiératique une formule manuscrite d'oblation. Les chants reprirent ensuite jusqu'à lassitude complète.

Comme je m'étonnais que Dom Rousseau tolérât ces rites étranges dans sa chapelle :

— Laissez, fit-il avec bonhomie, cela s'usera tout seul.

Ce saint homme ne faisait en somme rien d'extraordinaire, mais il était tout pénétré de charité. C'est pourquoi j'avais trouvé chez lui un refuge. En lui se réalisait vraiment ce qu'a dit saint Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui sonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurai le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et posséderais toute science, quand j'aurais même toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est bonne. La charité n'est point envieuse, la charité n'est point inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient pas compte du mal, elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la

vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne passera jamais... Maintenant ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance, la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité. » (*I. Cor.*, XIII, 1-8).

Je veux terminer là-dessus... Cette fois, la plume me tombe des mains...



Il est de fait que les dernières pages du manuscrit de l'abbé Sancerre sont d'une écriture presque illisible. Le malade était à bout de forces.

Dans l'avant-propos que j'ai mis à ce récit pour exposer les circonstances où il m'a été confié, j'ai dit qu'au manuscrit dont la mise en ordre et la publication étaient laissées à ma discrétion, se trouvaient joints divers papiers. C'est ce que l'abbé Sancerre appelle son dossier, et en effet c'est bien un dossier, et même assez volumineux. Il comporte deux chemises de carton gris bleu, pleines de lettres et de brouillons de lettres. J'ai longuement, minutieusement compulsé ce dossier. Il en ressort que Mgr Grand, évêque de Plémobiers, hésita longtemps à recevoir l'abbé Sancerre, mais que M. Préaux, le vicaire général qui le tutoyait, lui accorda sa recommandation pour le faire admettre comme professeur ou surveillant dans un collège de Jésuites des environs de Lyon. Pourquoi cette recommandation n'eut-elle pas d'effet? Un coup de téléphone par lequel le vicaire général aurait appuyé sa lettre se serait retourné contre son but. De ce coup de téléphone, on voit l'abbé Sancerre faire un amer grief à son protecteur. Dans une autre lettre, il prie ce dernier de lui dire si, oui ou non, il a gardé pour lui le secret dont il l'a fait dépositaire et c'est évidemment le secret de son ordination illicite : « Je ne trouverais pas mauvais que vous en restassiez là, que vous fissiez même un recul pour vous dégager, mais je tiendrais pour inexplicable et inhumain d'être laissé dans l'ignorance de ce que vous avez résolu de faire ou de ne pas faire pour

moi, car il faut que j'agisse, ou de concert avec vous, ou sans vous. Quoi qu'il arrive, l'affaire reviendra devant vous. Il va de soi que, si je ne puis agir avec vous, il ne faudra répéter à d'autres la confidence de mon « passé extraordinaire », pour reprendre votre propre expression, et qu'aussi longtemps qu'on ne m'aura pas agrégé dans l'édifice, je resterai sur le chemin à l'état de pierre gênante et encombrante... » Les relations entre M. Préaux et l'abbé Sancerre ne sont pas rompues pour autant. Un peu plus tard, à Quatres où il est allé renouer connaissance avec d'anciens professeurs ou d'anciens condisciples du Grand Séminaire, l'abbé Sancerre s'ouvre de ses difficultés au doyen du chapitre de la cathédrale. Monseigneur Cavoy — il est protonotaire apostolique — l'encourage et le conseille au cours de très nombreuses lettres: « Rédigez un rapport très circonstancié, racontez votre vie depuis votre départ du Séminaire de Plémobiers pour celui de Quatres, et la suite. Faites bien ressortir que le seul témoin de la cérémonie est mort. Dites comment vous avez vécu depuis lors au point de vue ecclésiastique. Dites aussi pourquoi vous n'avez pas révélé plus tôt ce grave secret. Racontez votre entrevue avec le cardinal. Finalement, demandez au Saint-Père de vous tirer d'embarras en lui faisant remarquer que vous devez pourvoir à l'existence de votre vieille maman. Il sera nécessaire d'insister sur ce point afin d'éviter qu'on vous impose le séjour dans un monastère ou dans une maison religieuse. Vous écrirez sur grand format, d'un seul côté de la feuille et très lisiblement, et vous commencerez ainsi: « Très Saint-Père, le soussigné, humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, a l'honneur de lui exposer ce qui suit »... Et vous terminerez en disant: « Avec la plus entière soumission, j'ai l'honneur de solliciter la bénédiction de Votre Sainteté et de me dire, Très Saint-Père, le plus humble et le plus obéissant de vos fils en Notre-Seigneur. » Vous signerez, vous daterez et vous m'enverrez ce rapport que je ferai parvenir au Saint-Père. C'est tout ce que je puis vous conseiller puisqu'il n'y a aucune relation de droit ecclésiastique entre vous et moi... » Dans une lettre de

Mgr Cavoy, je lis encore: « Préparez votre rapport. Il sera utile, soit qu'on l'adresse à votre Ordinaire, si celui-ci se décide à s'occuper de vous, soit qu'on l'expédie à Rome. La situation dans laquelle vous êtes n'a déjà que trop duré. Il faut en sortir. » Suit une lettre où l'Evêque de Plémobiers, explicitement cette fois, refuse de s'occuper de l'affaire. Elle date de trop longtemps et il est difficile de comprendre pourquoi elle n'a pas été engagée dès le début. L'abbé Sancerre lui répond en lui envoyant copie du rapport qu'il vient de rédiger à l'intention du Saint-Père, rapport que de son côté Mgr Cavoy trouve très bon, non sans y proposer des améliorations : « Ne craignez pas de donner des détails encore plus précis sur les circonstances extraordinaires qui ont accompagné l'acte de Mgr Duberville. Ne dissimulez rien! Ce rapport est un appel au Saint-Siège. Il faut tout y dire en toutes lettres, sans aucune réserve ni restrictions ». Dans la lettre suivante, il revient sur cette recommandation : « Il faut dire tout ce qui s'est passé et tout ce que vous avez pensé alors, à tort ou à raison. C'est une confession que vous faites au Saint-Père parce que seul, s'il veut s'intéresser à votre cas (et pourquoi non?), il peut y donner une solution. » Entre temps, et sur les instances de M. Préaux, l'évêque de Plémobiers a consenti à recevoir l'abbé Sancerre qui, après l'entrevue, s'empresse de lui écrire pour le remercier et lui renouveler ses explications : « De l'ensemble de mon rapport au Saint-Père, que vous avez entre les mains, il ressort que je n'ai jamais oublié mon port : Plémobiers. J'y suis revenu souvent entretenir le contact avec M. Préaux, avec M. Turbat... Si imparfait que j'aie été au Grand Séminaire, nul, je pense, n'y a conservé de moi un souvenir propre à faire estimer que je doive être écarté du sacerdoce. Depuis ce temps, Dieu a permis que, dans le monde, je vive assez près de Lui pour obtenir au moins l'approbation du silence. Qu'auraient donc fait à ma place le plus grand nombre? Jeune et réduit à juger seul une situation unique, sans expérience ni appui, privé de conseil par la promesse de me taire que j'avais faite à l'Evêque consécrateur, quel meilleur parti s'offrait à moi que celui du si-

lence? Or, c'est précisément après que j'eus pris de l'âge que s'offrit à moi l'ocasion de voir S. E. le cardinal Merry del Val et que , sans retard, je suivis son conseil de m'adresser à vous, Monseigneur. Il me semble que tout cela se tient et révèle un constant dessein. Il ne saurait en outre être messéant de faire intervenir la mystérieuse volonté de Dieu qui m'écarta comme incapable au début en se réservant de m'accorder une lente, patiente et sévère formation. Il n'est pas interdit non plus de faire entrer en jeu la nécessité où j'étais et suis encore de faire pénitence d'une grave erreur et de prouver que je ne m'en prévaux point. Pour ce double objet, tant d'années ont-elles été trop nombreuses? J'aime à revivre tout ce que j'ai souffert depuis mon renvoi du Grand Séminaire. D'abord, ce fait lui-même et son contre-coup sur moi, sur mes parents, sur l'opinion, les vaines tentatives que j'ai faites pour rentrer dans ma voie — c'est dur, quand on aime sa vocation! — mes ordinations illicites, une épouvantable tentation contre la foi que le diable ravivait depuis que j'essayais en vain de vous rencontrer, les épreuves de famille dont je vous ai dit quelques mots, les tentations de la chair dont je fus sauvé par la perspective d'un avenir saint à ménager, enfin les épreuves de la pauvreté, qui m'a toujours fidèlement assisté. C'est d'elle que présentement je souffre le plus parce que j'y associe malgré moi ma bonne mère qui a beaucoup travaillé. Mais je ne me plains pas, parce que ma mère, je ne dirai pas s'élève avec moi, mais m'entraîne et m'encourage... »

Informé de l'audience que l'abbé Sancerre a enfin obtenue de son évêque, l'obligeant Mgr Cavoy s'en réjouit : « Il me semble difficile que votre rapport circonstancié n'impressionne pas votre évêque. Il n'a qu'à l'adresser au Saint-Père, ce qui n'est ni vous appuyer ni vous approuver, mais est de nature à attirer sur vous une plus particulière attention de la suprême autorité... » Hélas, après un mois de réflexion, l'évêque de Plémobiers refuse de faire parvenir le rapport à Rome : « Puisque Mgr Cavoy en voit la possibilité, c'est à lui que je l'ai transmis sous pli recommandé afin qu'il réponde le plus tôt possible à

votre désir.» En effet, Mgr Cavoy envoie le rapport à Rome, mais trois mois après l'abbé Sancerre n'en a pas encore de nouvelles. » Ce qui est certain, lui écrit Mgr Cavoy, c'est que je l'ai envoyé quand je vous l'ai dit, avec une lettre explicative. Le pli fermé et scellé fut par moi recommandé et déposé à la poste ». Neuf mois s'écoulent. « Ma conviction, écrit Mgr Cavoy, est que tout le dossier a été renvoyé à l'Evêché de Plémobiers pour enquête et avis... » Huit mois s'écoulent encore : « J'aurais peut-être mieux fait d'adresser votre mémoire à la Sacrée Congrégation des Sacrements. En l'adressant à S. E. le secrétaire d'Etat,qui vous connaît, je pensais qu'il serait pris en plus particulière considération et que le Saint-Père l'aurait sous les yeux. Ce rapport est bien arrivé à destination puisque l'accusé de réception m'est revenu. Que s'est-il passé? Je l'ignore. J'ai envoyé ce mémoire pour vous rendre service et parce que je crois à la justice de votre cause. Il n'aura pas été pris en considération, peut-être parce qu'il n'y a aucun lien de droit entre vous et moi et qu'on aura jugé que je m'occupais d'une affaire qui ne me regardait pas. A Rome, on est en effet pour la hiérarchie. A-t-on renvoyé ce rapport à Mgr de Plémobiers pour avoir son avis?

« A deux reprises, j'ai eu l'honneur de me rencontrer avec lui. Il ne m'a parlé de rien. » Un mois après, lettre de l'évêque de Plémobiers à l'abbé Sancerre : « J'ai l'honneur de vous informer que je n'ai reçu aucune communication ni directe ni indirecte relative à l'affaire dont vous m'avez parlé. » Deux mois après, lettre de Mgr Cavoy : « Vous savez avec quel empressement je me suis tenu à votre disposition. Je l'ai fait bien volontiers et dans la pensée de mettre fin d'une façon ou d'une autre à la situation extraordinaire dans laquelle vous vous débattez et qui empoisonne votre vie. Je n'ai rencontré que du silence. Aujourd'hui, je ne suis plus libre de prendre des initiatives qui m'étaient faciles lorsque je ne dépendais de personne. Engagé dans l'administration diocésaine, je ne peux rien faire sans l'autorisation de mon évêque et pour le moment je ne crois pas opportun de la lui deman-

der... » L'obligeant Mgr Cavoy, nommé vicaire général, ne s'intéressera plus désormais à l'abbé Sancerre.

Qu'est devenu pendant ce temps le pauvre abbé? Il a fait un remplacement dans un collège de Jésuites, il a été surveillant dans un orphelinat agricole, il a vécu chez sa mère qui, abandonnée par son second mari, est revenue habiter Lonay où ils souffrent ensemble d'une pauvreté décente mais rigoureuse. Il a eu l'idée de se faire bénédictin, mais le Révérendissime Père Abbé de l'abbaye de Sainte-Madeleine-des-Sables le juge incapable, en raison de son âge ,de s'adapter à l'austère discipline de ce couvent. A la Trappe de Fourmes on a été plus accueillant, mais au bout d'un mois l'abbé Sancerre l'a quittée, muni d'un mot de recommandation pour l'évêque de Chaux : « J'ai gardé si bon souvenir de la bonté de Votre Excellence que je n'hésite pas à lui recommander, avec la permission de mes supérieurs, un cas qui me semble extrêmement intéressant. Je confie donc, sous la toute-puissante protection du Cœur de Jésus, au porteur de cette lettre, le soin de donner à Votre Excellence toutes les explications d'où sortiront, je l'espère, un grand bien pour M. Firmin Sancerre et un avantage spirituel pour le cher diocèse de Chaux. » C'est le moment de la troisième retraite annuelle. Hôte du Grand Séminaire de Chaux, l'abbé Sancerre en suit les exercices. L'Evêque s'intéresse à lui. Un mois après, l'abbé Sancerre vit retiré chez un curé de campagne dont il est devenu l'ami à Chaux et qui estime qu'en somme « cette affaire n'est que du for interne, non du for externe, puisqu'il n'y a pas de témoignage ». La Sacrée Pénitencerie, consultée par ce curé, répond en latin que l'abbé Sancerre doit s'adresser à son propre évêque.

On tourne dans un cercle vicieux. Le curé écrit à l'évêque de Chaux qui lui répond : « Votre témoignage sur M. S. me fait plaisir et compte à mes yeux. Dites à ce malheureux homme que si, après une année d'épreuve dans une maison ecclésiastique ou religieuse, il peut me fournir des appréciations concluantes sur sa piété et son bon esprit, je consentirai à lui donner successivement les ordres sacrés sous condition. Votre raisonnement est

juste, c'est le mien ». Voilà donc l'abbé Sancerre professeur à la maîtrise des Bruyères, en Franche-Comté, où il passe tout un hiver et où l'évêque de Chaux ne l'oublie pas. Au printemps, le prélat s'informe de ce qu'il est devenu et lui demande son curriculum vitæ *détaillé. Ce curriculum le surprend : « Pourquoi tant de changements? Je ne m'explique pas votre instabilité. Veuillez me dire le motif pour lequel vous avez si souvent changé de résidence et d'occupation. Tous les supérieurs que vous avez eus ne sont pas morts. Vous feriez bien de leur écrire et de les prier de m'envoyer directement un certificat sur votre collaboration. Vous devez être en possession de votre lettre d'ordination aux ordres mineurs. Il faudra me la remettre. »*

L'abbé Sancerre répond en envoyant la liste des supérieurs auxquels, vaincant son « orgueilleuse répugnance », il demande des certificats, et il ajoute: « Tous mes changements de résidence et d'occupation ont été motivés successivement ou concuremment par la poursuite ininterrompue du but que j'espérais pouvoir mieux atteindre ici que là. Ces changements marquent, non point l'instabilité du caractère, mais l'impossibilité où l'on est de vivre hors de sa voie, par la nécessité où je fus, et suis encore, de faire face aux besoins de ma mère et aux miens avec les traitements infimes (ici 500 francs par an) qu'alloue l'enseignement libre, et un vouloir divin qu'explique le besoin que j'avais d'une formation exceptionnelle ». Là-dessus, le Conseil épiscopal dont dépend la maîtrise de Bruyères, décide de se priver des services de l'abbé Sancerre. Affolé, sans ressources, il supplie l'Evêque de Chaux de le recevoir immédiatement dans son diocèse, ce que Son Excellence refuse de faire. Décidément, la vie de l'abbé Sancerre lui paraît trop étrange et trop décousue. Il ne croit pas non plus que cet homme, pour lequel il ne se cache pas d'éprouver de la sympathie, ait les qualités indispensables au prêtre, notamment l'esprit de soumission et d'humilité. De la cure de Morillon où il a été charitablement recueilli par un saint homme, celui-là même auquel il a voulu, faisant un suprême effort, consacrer

les dernières lignes de son récit, Dom Rousseau, chanoine régulier de Dom Garé, Firmin Sancerre répond en ces termes saisissants au prélat qui, après tant d'autres, vient de lui fermer la voie sacerdotale : « J'éprouve une grande peine, mais non pas à mon sujet, parce que Votre Excellence a pris le parti le plus facile. Je vous aime vraiment assez pour l'oser dire sans ambages. Il y a, dites-vous, des responsabilités que vous ne voulez pas endosser lorsque vous n'y êtes pas obligé. N'y a-t-il pas aussi dans ce monde une somme considérable de bien accompli par ceux qui n'y sont pas obligés non plus? Nous n'aurions ni Jésus ni les saints avec la théorie du « Cela ne me regarde pas ». Où serais-je maintenant si j'avais fait de même? Grâce à Dieu, j'ai compris et je comprends encore que les ignorances, erreurs et oublis des hommes leur appartiennent bien en propre. Grâce à Dieu, j'ai tenu et continue à souffrir pour Lui. C'est bien, puisque telle est Sa volonté. Il me veut encore plus près de Lui. La grande sainte Thérèse déclare que ceux qui se sont tenus le plus près de Notre-Seigneur et qui en ont été le plus aimés, ont été aussi plus que les autres éprouvés. Il est très certain que Dieu conduit ceux qu'il aime par les voies difficiles et laborieuses et que, plus il aime une âme, plus il lui envoie de peines et de difficultés. Ni sainte Thérèse, ni personne ne dit la même chose de ceux qui sont une cause de croix pour leur prochain. Votre Excellence trouve ma vie incompréhensible. Elle l'avait parfaitement comprise tout d'abord. En tout cas, ce qui n'est pas moins incompréhensible, je l'écris sans aucune animosité, c'est que des évêques dont les conversations et les discours sont remplis de doléances touchant la pénurie des vocations sacerdotales, n'épuisent pas tous les moyens de vérifier chacune d'elles et en récusent une à cause de son aspect insolite. Ce qui est incompréhensible aussi, c'est que les hérauts officiels de la miséricorde et de la charité préfèrent pratiquer envers moi ce qu'ils croient être la justice et par cela même manquent à la charité comme à la justice, parce que l'Apôtre n'a point écrit : « Dieu est justice », mais : « Dieu est charité », et parce qu'on n'a

jamais voulu me faire connaitre ce qu'on me reproche. Pour le savoir, me faudra-t-il évoquer mon Ordinaire devant la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers? Fussé-je coupable, n'êtes-vous donc pas précisément envoyés pour réconcilier les pécheurs, arranger les cas difficiles et pouvez-vous exclure du pardon quiconque n'est pas obstiné dans le mal? Ce qui est incompréhensible enfin, ce qui est tout à fait inexplicable sans le secours divin, c'est la fidélité, la patience inaltérables de la victime. Mais c'est trop extraordinaire pour être vrai de son vivant. Après sa mort, on en conviendra, on lui trouvera même d'autres vertus, comme on trouve aux auteurs des sens cachés. Votre Excellence croit-elle donc être quitte envers moi? Lorsque celui qui, par juridiction, est obligé de s'occuper de moi, fait défaut, qui donc a le devoir de se substituer à lui? La loi écrite ne répond rien, mais la vraie charité, motif essentiel de toute loi, peut-elle demeurer indifférente à un cas réputé difficile pour cette raison qu'il est difficile? M. le Curé doyen Dom Rousseau, le vénérable prêtre qui m'héberge et à qui je suis en ce moment une vraie charge, aurait pu, lui aussi, dire comme Mgr l'Evêque : « Je ne tiens pas à m'occuper de M. Sancerre ». Moi-même, en justice, étais-je lié? Je n'ai rien pesé pour le savoir parce qu'en charité j'étais certainement lié : je m'étais donné. Dieu m'est témoin que je parle de moi sans orgueil! Lui qui veut bien me conserver dans la soumission saura, son heure venue, me tirer de l'abjection. Je demande à Votre Excellence de vouloir bien me renvoyer le plus tôt possible toutes les pièces que vous avez me concernant. Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage des mêmes sentiments d'affectueuse vénération et de reconnaissance que j'ai toujours eus pour Votre Excellence, car je comprends tout et j'accepte tout. »

Cette lettre explique-t-elle ce qui a pu paraître mystérieux à l'évêque de Chaux dans la vie de celui auquel il s'était intéressé et qui, après examen de son dossier, lui inspira quelque crainte ? Un homme à qui la conscience de ce qu'il a souffert inspire des accents d'une si hautaine amertume, ne promet

pas d'être pour le chef d'un diocèse un collaborateur de tout repos. Certains caractères portent assez visiblement le signe de la lutte et de la contradiction pour que la prudence écarte d'eux les gardiens de l'ordre et de la discipline. Cette lettre à l'évêque de Chaux, j'ai eu à plusieurs reprises, en la lisant, l'impression de voir luire entre ses lignes le regard que, lors de ma première rencontre avec l'abbé Sancerre, sous le porche de la petite église de Moissicourt, il me jeta pour le voiler aussitôt. La dernière phrase par laquelle il dit tout comprendre et tout accepter, c'est le regard qui se voile, c'est la paupière qui se baisse sur le feu souvent caché, mais toujours brûlant, d'une âme indomptable poussée aux confins de l'exaspération, en dépit de la mortification continuelle dont elle a pris le pli, par la solitude, les contrariétés, les privations et les tentations trop durement refoulées.

Le trouble où me plongea la lecture du manuscrit de l'abbé Sancerre et de son dossier se devine sans peine. J'étais hanté de l'homme étrange, indéfinissable, que j'avais connu chez le bâtonnier S... et chez qui j'avais senti avec tant de foi et piété, avec tant d'effacement et de renoncement, un sentiment personnel si fort et si absorbant. Dix fois je relus ses souvenirs, dix fois je feuilletai les lettres qu'il avait écrites et reçues au cours de la procédure ouverte par lui, d'abord auprès du cardinal Merry del Val, puis de l'évêque de Plémobiers, puis de la Curie romaine, puis de l'évêque de Chaux, puis de la Sacrée Pénitencerie, et qui devait aboutir à un dernier et définitif échec. Je m'expliquais qu'on n'eût pas voulu reconnaître comme valables les ordinations cumulatives dont l'avait accablé Mgr Duberville. Puisqu'il n'en fournissait aucune preuve, il était normal, après tout, qu'on les tînt pour inexistantes, mais pourquoi l'étouffement du rapport au Pape? Pourquoi ne pas avoir renouvelé à l'abbé Sancerre ses ordinations sub conditione? *Pourquoi ne pas avoir assimilé son cas à tant de vocations tardives qu'on voit se déclarer tous les jours et auxquelles on n'est que trop heureux de donner suite? Sa piété était assez édifiante, autant que j'avais pu en juger par moi-même à Moissicourt, et*

le maître des novices des chanoines de Saint-Augustin m'en avait fait assez d'éloges pour que j'écartasse l'idée de son insuffisance à cet égard. Son caractère n'était pas commode, soit, mais sa bonne volonté, son désir d'être utile aux âmes ne pouvaient-ils l'emporter dans la balance sur un défaut qu'excusait l'impression d'injustice sous laquelle ce « prêtre secret » avait pendant des années mené une vie anormale, dominée à chacune de ses minutes par un parti-pris forcé de silence et de dissimulation? Il devait y avoir autre chose que je ne savais pas, que peut-être je ne saurais jamais. Etait-ce l'ineffaçable mauvaise note, inscrite à son dossier du Grand Séminaire de Plémobiers, d'en avoir été chassé pour raison d'amitié particulière? Cette amitié n'avait-elle pas été poussée plus loin qu'il ne le reconnaissait dans son récit? N'était-ce pas plutôt, comme il me l'avait donné à entendre quand je m'étais assis à son chevet dans sa cellule du séminaire canonial de F..., la tare inexpiable d'avoir été le favori, le protégé d'un évêque que beaucoup continuaient à soupçonner d'athéisme dans son ancien diocèse et sur la mémoire de qui pesait encore une réprobation invincible? A cet évêque, Rome avait pourtant fait une pension convenable et, quelques semaines avant sa mort, restitué ses prérogatives épiscopales en le nommant évêque titulaire de Dionysiopolis en Phrygie. Il avait été en somme réhabilité. De cette réhabilitation, le jeune Séminariste que, réduit aux abois, traqué par la haine et poussé par elle à la révolte, il avait eu l'idée d'entraîner dans on ne sait quelle folle tentative de schisme, ne pouvait-il bénéficier aussi, lui, de beaucoup le moins coupable des deux? Ici se posait pour moi une autre question : de quelle faute l'Evêque s'était-il accusé à l'abbé Sancerre? De quelle faute celui-ci avait-il refusé de l'absoudre? Je relus plusieurs fois encore le récit de Firmin Sancerre sans y découvrir aucun indice corroborant l'une ou l'autre des hypothèses trop romanesques que j'échafaudais à grand peine.

C'est alors que je décidai de retourner en Belgique pour revoir l'abbé Sancerre et tirer de lui les suprêmes éclair-

cissements dont j'avais besoin. S'il était mort, j'interrogerais le maître des novices, je lui ferais part de ce qui tourmentait ma curiosité. Nul doute qu'il ne lui donnât un peu d'apaisement.

Trois semaines environ s'étaient donc écoulées depuis ma première visite lorsque j'en fis une seconde à la maison des chanoines de Saint-Augustin, à F... Le maître des novices, que je n'avais pas cru nécessaire de prévenir, ne m'attendait pas à la gare de Givet dans sa petite auto de marque allemande. Je pris une voiture de louage qui, après un trajet d'une heure, à travers une campagne sévère, venteuse, entrecoupée de bois sombres et de prairies gorgées d'eau, me déposa devant le bel établissement des chanoines, au cœur de la petite cité rigoureusement propre et gaiement bariolée sous le ciel brumeux.

Mes premiers mots furent pour demander au portier si l'abbé Sancerre vivait encore. Hélas! l'abbé Sancerre était mort! On l'avait enterré quatre jours auparavant. Quatre jours auparavant seulement! En faisant un peu plus diligence, j'aurais pu le revoir, lui parler une dernière fois. J'avais été impardonnable de ne pas reprendre le train tout de suite après la lecture de ses papiers. J'avais trop tergiversé. Par l'effet de mes hésitations, la clef de l'énigme que posait l'extraordinaire aventure de l'abbé Sancerre m'échappait sans laisser d'espoir.

Du moins me restait-il la ressource d'interroger Dom Rocart, de lui faire part de mon incertitude et, pour qu'il eût en main de quoi s'éclairer, peut-être de lui confier le manuscrit et le dossier que j'avais pris la précaution d'apporter dans ma valise.

— Veuillez, je vous prie, m'annoncer à Dom Rocart, dis-je au portier en me nommant.

L'instant d'après Dom Rocart me faisait dire qu'il m'attendait dans son cabinet.

Comme le portier se disposait à m'y conduire :

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Je gravis le beau perron et l'escalier à rampe de fer forgée, je pénétrai dans le cabinet aux boiseries dorées. Le maître des novices, qui s'était levé pour me souhaiter

la bienvenue, m'offrit un fauteuil et un cigare et se rassit près de son appareil téléphonique.

— Mon Père, j'espérais, je vous l'avoue, revoir encore l'abbé Sancerre.

— L'abbé Sancerre a rendu son âme à Dieu, répondit le religieux.

— J'en suis désolé plus que je ne saurais le dire, mon Père...

— Avoir fait inutilement un si long voyage en une saison si inclémente est en effet fort désagréable. Je me mets à votre place, monsieur. S'il était en notre pouvoir d'atténuer votre déconvenue, vous nous en verriez bien aise. Il va sans dire qu'au moins pour ce soir et cette nuit nous vous demanderons de vous considérer comme notre hôte.

A ce moment une cloche tinta et l'on entendit sous les fenêtres le tumulte d'une galopade bientôt suivie de coups de sifflet et de cris. C'était la récréation des élèves qui commençait.

— Je vous remercie, mon Père, repris-je, mais je craindrais d'abuser... Ma présence chez vous perdra toute raison d'être quand vous aurez consenti à m'accorder quelques minutes d'entretien.

— Je vous répète, monsieur, que vous êtes ici chez vous pour le temps que vous jugerez bon.

La discrétion seule me dictait un refus, et aussi l'auto que j'avais louée à Givet et qui m'attendait devant la porte du couvent.

— Puisqu'il en est ainsi..., fit le maître des novices en s'inclinant quand je lui eus fait connaître cette circonstance. Eh bien, monsieur, causons donc de l'abbé Sancerre, puisque le sujet vous passionne! Questionnez-moi! Néanmoins, je dois vous prévenir que je ne sais de lui que peu de chose. Je ne doute même pas que vous ne soyez infiniment mieux renseigné que nous sur son compte.

J'avais, à ma visite précédente, caché au religieux que le malade m'eût appelé pour me remettre ses papiers en mains propres. Je ne pouvais plus douter qu'il ne le sût.

— L'abbé Sancerre vous a dit pourquoi j'étais venu l'autre jour...?

Le chanoine fit de la tête signe que oui.

— Il m'a confié un manuscrit, un dossier...

Nouveau signe de tête indiquant que cela non plus n'était pas nouveau pour mon interlocuteur.

— Il désirait que je misse son travail au point en vue d'une éventuelle publication.

Le religieux garda l'immobilité.

Je continuai :

— L'affaire Duberville est pour moi secondaire. Le cas de l'abbé Sancerre me paraît plus touchant, plus émouvant, plus humain que celui du singulier évêque qui se prenait pour Bossuet ou Napoléon!

Le maître des novices consentit à rire.

Je poursuivis :

— Certes, il y aurait à laver définitivement la mémoire de Mgr Duberville de l'absurde accusation d'avoir été athée et franc-maçon, mais cela ne sera pas difficile. Il sera moins aisé de le faire voir conférant à un jeune séminariste les trois ordinations d'un seul coup, puis lui offrant la charge de vicaire général... Personnellement, mon Père, que pensez-vous d'une pareille extravagance?

— Ma foi, je n'ai pas d'opinion là-dessus, fit le moine, placide.

— Et de la confession de l'Evêque, mon Père, que pensez-vous? Car l'abbé Sancerre vous l'a racontée aussi, je suppose?

— L'abbé Sancerre m'a raconté beaucoup de choses la veille ou l'avant-veille de sa mort. J'ai eu à différentes reprises l'impression qu'il délirait, mais il m'a paru soucieux de ne pas laisser peser sur la faute avouée à lui par l'Evêque le soupçon d'avoir été une faute contre les mœurs.

— Quelle faute a-t-elle pu être pour que l'abbé Sancerre ne se crût pas autorisé à l'absoudre?

— Le champ des suppositions est infini, mais, croyez-moi, ne cherchez pas du côté des mœurs...

A ces mots, l'idée me vint que le maître des novices

savait de quelle faute il s'agissait. Je lui posai directement la question. Il protesta :

— L'abbé Sancerre n'a pas violé le secret de la confession!

— D'après le récit de lui qui est en ma possession et que j'ai apporté dans ma valise... Voulez-vous y jeter un coup d'œil, mon Père!

— Merci. J'en connais assez la substance.

— D'après ce récit, le cardinal Merry del Val paraît avoir deviné la faute de l'Evêque. Vous auriez pu la deviner aussi.

— Ecoutez-moi, monsieur. Rien ne vous interdit d'envisager les diverses raisons qui peuvent retenir un prêtre de donner l'absolution. Au Livre V du Code de droit canon, livre intitulé : Des délits et des peines, *dans la troisième partie relative aux peines afférentes à chacun des délits, sous les titres XI à XIX inclus et les canons* 2314 *à* 2414, *vous trouverez tout un arsenal que l'on ne peut parcourir sans craindre d'être un jour ou l'autre victime d'un de ces engins* latæ sententiæ, *parce que, sans le savoir, on se sera placé dans leur trajectoire. Il n'est qu'un moyen de les éviter : les connaître, mais c'est difficile. Aussi notre mère la Sainte Eglise a-t-elle, dans sa bonté, placé le pardon près du châtiment : le prêtre qui absout relève des excommunications encourues sans malice et par ignorance. A côté de ces excommunications vulgaires et, si j'ose dire, courantes, il y a celles dont l'absolution est réservée aux évêques et celles dont l'absolution est, soit simplement réservée, soit spécialement réservée, soit très spécialement réservée au Siège apostolique. L'abbé Sancerre, qui connaissait ce maquis, a, je crois, redouté de s'y engager. Certain canon* 2338 *est bien fait pour justifier sa prudence. « Ceux qui présument absoudre sans en avoir la due autorisation, de l'excommunication* latæ sententiæ *spécialement ou très spécialement réservée au Siège apostolique, encourent par le fait même l'excommunication simplement réservée au Siège apostolique. » En revanche, il n'avait, j'en suis sûr, aucun motif d'être arrêté par le canon* 2367 *:*

« Celui qui absout ou feint d'absoudre son complice in peccato turpi, *encourt par le fait même l'excommunication très spécialement réservée au Siège apostolique... » N'oublions pas du reste qu'un prêtre peut refuser l'absolution s'il estime que l'accusation faite ne fournit pas matière suffisante.*

Après que j'eus rêvé un instant devant les obscures perspectives ouvertes par ces paroles :

— Selon vous, repris-je, l'abbé Sancerre était-il réellement prêtre?

— Il l'était à mon avis réellement, mais illicitement. Pour qu'il ne le fût pas, il aurait fallu que l'Evêque eût omis un des rites essentiels de l'ordination; mais rien ne nous autorise à penser qu'un de ces rites aient été omis. Sur cette affaire je possède du reste la consultation écrite du meilleur théologien de notre Ordre. Voulez-vous que je vous la lise?

— S'il vous plaît, mon Père, je vous prierai de me la dicter.

Du document que le maître des novices finit par retrouver dans son cartonnier, j'abrège le début où il est démontré que l'ordination de l'abbé Sancerre était bien valide, l'accusation d'athéisme portée contre l'Evêque ne résistant pas à l'examen et le doute dont l'abbé avait été envahi par la suite ne pouvant rétrospectivement rien changer à l'intention du Consécrateur, non plus qu'au libre assentiment du consacré. Mais cette ordination était illicite « en premier lieu parce que le Saint-Père avait ordonné le 10 *mars* 1904 *à Mgr Duberville de suspendre les ordinations jusqu'à nouvel ordre, prescription faite au pluriel, mais transmise au singulier le* 11 *mars par Mgr le Nonce apostolique à Paris :* Sacram ordinationem tu suspendas. *Mgr Duberville a pu interpréter ce « singulier » comme ne s'appliquant pas à l'abbé Sancerre. En second lieu, à cause de la pression morale faite sur la volonté de l'abbé Sancerre par le dit Evêque. En troisième lieu, parce que cumulative, d'après le canon* 9783 *du Code de droit canonique disant : que jamais, sans permission particulière du Pontife romain, les Ordres*

mineurs et le sous-diaconat, ou deux ordres sacrés, ne seront conférés un même jour. On pourrait relever d'autres traces d'irrégularités dans cette ordination, par exemple l'absence des lettres testimoniales exigées par le canon 993, *et, à défaut de ces lettres, l'absence du serment requis de l'ordinand par le canon* 994. *Irrégularités aussi, le défaut des examens prescrits par le Canon* 996, *le défaut de publication de bans (canon* 998), *le défaut de retraite précédant l'ordination (canon* 1101[1]), *etc.*

— Dans les derniers temps, reprit le religieux après que j'eus pris copie de ce texte, sa maladie, l'idée fixe de sa prêtrise, l'obsession du rapport qu'il avait envoyé à Rome et qui s'y était perdu, avait développé en l'abbé Sancerre un état d'esprit difficilement analysable, à peine admissible pour quiconque n'a pas étudié ou pratiqué la vie mystique. Un soir, je le vis rentrer dans un état d'exaltation manifeste. Il était allé à Charleroi et, devant la gare de cette ville, s'était entendu appeler soudain par son nom : « Monsieur Sancerre! Monsieur Sancerre! » Il s'était retourné et il avait aperçu un ecclésiastique de grande taille, vêtu d'un ample manteau romain, dont toute l'allure révélait qu'il n'était pas à l'aise dans ce costume. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années « Monsieur Sancerre, n'est-ce pas? » répéta-t-il en saluant notre abbé. « Comment me connaissez-vous? » Alors, l'inconnu écarta un pan de son manteau et fit apparaître le rapport que Mgr Cavoy avait adressé à Rome. C'était bien le carton gaufré que M. Sancerre avait acheté chez un papetier, c'était bien le cordonnet de coton mercerisé qui avait servi à coudre le cahier et dont l'extrémité pendait. L'abbé Sancerre en était bouche bée. Il eut vers le cahier le geste instinctif de le reprendre, mais avec un sourire gênant à voir l'ecclésiastique le fit disparaître sous son manteau. « Je puis, dit-il à l'abbé Sancerre, donner une solution à votre affaire. — Et qui donc êtes-vous? — Un **Evêque.** » Et de nouveau l'inconnu entr'ouvrit son manteau pour laisser voir une croix pectorale qui ressemblait plutôt à un de ces médaillons en or que portent les Evêques orthodoxes. Elle était ornée d'émaux. « Mais,

monsieur, mais, monsieur... » balbutiait l'abbé Sancerre, pris d'un vague soupçon devant ce visage sournois, et tout à coup, frappé d'une illumination d'en haut : « O Marie conçue sans péché, s'écria-t-il, priez pour nous qui avons recours à vous! » A peine avait-il proféré cette invocation que l'étrange personnage s'effaçait comme d'un écran lumineux s'efface une photographie.

— C'était le diable, fis-je.

— Oui, c'était peut-être le diable. L'abbé Sancerre en était sûr.

— Et vous, mon Père?

— Les faits surnaturels visibles à nos yeux de chair sont rares, répondit le maître des novices, mais ils ne sont pas à rejeter de parti-pris. Quoi qu'il en soit, nous avions tous ici la plus grande estime pour l'abbé Sancerre. Il s'y mêlait même une sorte de vénération. Sa mort a été fort édifiante. La crainte de galvauder certains mots me retient seule de dire qu'il est mort en saint. A ses derniers moments, il s'est littéralement transfiguré, son visage souriait, déjà illuminé du reflet de la vie éternelle. Ses mains s'offraient, se joignaient, se rouvraient, faisaient sur son buste pitoyablement amaigri le signe de la croix. Son corps se soulevait et se soutenait par nous ne savions quel miracle, car ses forces physiques l'avaient depuis longtemps quitté. Introïbo ad altare Dei, *l'avons-nous entendu murmurer.* Introïbo... Introïbo, *a-t-il répété plusieurs fois, et c'est sur ce mot que, comme saint André Avellin, il a exhalé son dernier soupir. Il est allé achever là-haut la messe que les hommes ne lui avaient pas permis de dire ici-bas, et je vous avoue, monsieur, que, depuis une semaine qu'il est parti, je n'ai pas laissé passer un jour sans le prier d'intervenir pour moi auprès du bon Dieu...*

J'avais encore à questionner mon hôte sur le caractère de l'abbé. Dom Rocart reconnut qu'il avait toujours eu en lui un subordonné ombrageux.

— Il était dans l'obligation d'exercer sur son humeur un contrôle de tous les instants, et il ne parvenait pas

toujours à se dominer. De ces luttes avec lui-même il sortait rompu. Il avait des sursauts imprévus dont il s'accusait et se mortifiait ensuite d'une façon qui faisait pitié. Que serait-il arrivé s'il n'était pas tombé malade? Serait-il resté ici? Ne nous aurait-il pas quittés comme il en avait quitté tant d'autres avant nous? Entre son départ de chez M. le bâtonnier S..., où vous l'avez connu, et son admission ici, il avait occupé un poste de professeur dans une institution de Nancy. Mais notre Ordre l'attirait depuis longtemps. Dès qu'il put se dégager, il vint à nous. Son dernier certificat est, comme tous ceux qu'il nous a montrés et que vous avez pu voir dans son dossier, fort élogieux et plein du regret de le voir partir. Il ne se trouvait bien nulle part, c'est un fait, mais c'est un fait aussi que, dans beaucoup de maisons, il a été traité en indésirable. S'il s'est enfui de chez les Trappistes à cause des puces dont le monastère était infesté, on estima chez les Jésuites qu'il manquait de titres. Ailleurs, il fit l'effet d'un freluquet, ou bien il fut trouvé trop concentré, trop guindé, que sais-je? En somme, personne ne tenait à se compromettre avec lui. Ici, le relâchement de la discipine, ou du moins ce qu'il appelait ainsi, le mettait à la torture et il ne se gênait pas pour m'en faire des remontrances. Au dortoir, par exemple, nos élèves s'amusent parfois à se bousculer sur les lits. Mon Dieu, ce n'est pas bien grave, ce sont les mœurs un peu rudes et naïves du Nord. Cela l'irritait. Notre habitude de fumer lui était également intolérable... A y bien réfléchir, non, je ne crois pas que nous aurions eu la chance de le garder, de fixer cette pauvre âme errante et insatisfaite... Tenez, Monsieur, acheva mon interlocuteur dont la main gauche fouilla dans un tiroir de son bureau, y prit une enveloppe pour en extraire une feuille de papier flétrie, déchirée, coupée aux plis, et me la tendit, puisque vous vous intéressez tant à l'abbé Sancerre, voici une prière qu'il avait rédigée de sa main et récitait matin et soir. Emportez-la et joignez-la aux autres souvenirs que vous avez de lui. Elle est fort belle :

Prière

« Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié pendant toute ma vie parce que je suis un pécheur.

« Il est bon, Seigneur, que je n'aie jamais joui de la même situation que le commun des hommes, d'un rang, d'une place dans la société, que j'y aie toujours été tenu pour pauvre et pour coupable de ma pauvreté, et surtout, Seigneur, que je n'aie jamais pu remplir les fonctions du Saint Ministère dont, pourtant, vous avez permis que me fût conféré le signe.

« Soyez béni, Seigneur, de ce que vous m'avez si clairement fait voir combien je suis un serviteur inutile, combien ma vie est peu nécessaire et de combien peu d'importance sera ma mort.

« Vos voies sont parfaites, ô mon Dieu!

« Maintenez en moi votre lumière! Daignez continuer à me traiter comme un pauvre pécheur et m'accorder la grâce de vous aimer de toutes mes forces jusqu'à mon dernier soupir, parce que vous le méritez infiniment. »

§

L'été suivant, je fus invité de nouveau chez le bâtonnier S... Je m'y rendis avec d'autant plus d'empressement que je n'avais pas renoncé à découvrir le motif pour lequel l'abbé Sancerre en était parti. Ni l'année précédente, ni celle d'avant, je n'étais retourné à Moissicourt; j'avais voyagé tout l'été. Aussi m'attendais-je à y trouver un peu de changement. Mais ce milieu fermé aux variations de la vie moderne était resté le même, à cette nuance près que tout le monde y avait imperceptiblement vieilli. Jean-François ne s'était guère fortifié et j'ai lieu de croire que, sous la direction de son nouveau précepteur, absent pour toute la durée des vacances, il était au même point de ses études que deux ans plus tôt. Pauvre Jean-François! Avec son désintéressement de la vie, sa fragilité corporelle, sa timidité, sa voix fluette, un peu zézayante, il ne semblait guère destiné à marcher sur les traces de son père! A la moindre phrase qu'il avait à prononcer, sa

langue s'embarrassait dans sa bouche, sa pensée s'obscurcissait. Il ne serait jamais un orateur, le pauvre garçon! Sa sœur, Madeleine, n'avait pas non plus fait de visibles progrès vers l'accomplissement de ce qu'il pouvait y avoir en elle d'aptitudes à plaire. Ce n'était pas qu'elle fût laide, loin de là! Blonde, les yeux bleus et un peu à fleur de tête, le nez large, les lèvres saillantes et bien ourlées, elle était piquante, savoureuse, ou du moins elle l'avait été, je l'avais vue telle à l'époque de mes premières visites à Moissicourt. Elle avait alors dix-huit ans. Elle en avait vingt aujourd'hui. Son charme aurait dû s'accentuer dans l'intervalle. C'était le contraire qui s'était produit. Un flétrissement, une sorte de décoloration générale faisait d'elle une précoce vieille fille. Ses parents ne paraissaient pas s'en apercevoir. Bizarre ménage que celui de ces deux grands bourgeois si bien étrangers en apparence l'un à l'autre! Mme S... toujours habillée de noir, les cheveux relevés sur le sommet de la tête, n'avait pas renoncé aux talons plats. Elle allait et venait comme une ombre, mais c'était une ombre agissante qui ne laissait rien au hasard et inspirait à tous plus de respect que de tendresse et de sympathie. D'origine protestante, elle avait par sa conversion au catholicisme désespéré toute sa famille. Elle n'en était pas moins demeurée l'héritière des vertus froides du calvinisme. Toute sa vie s'en ressentait et son visage même exprimait fidèlement la rigidité de sa conscience. Elle aimait son mari et ses enfants avec retenue et gravité. Quant au bâtonnier, on l'eût pris plutôt pour un chef d'entreprise. Il eût trouvé certainement dans l'industrie un champ d'activité mieux en harmonie avec les exigences de son tempérament combatif et sanguin. Les grands travaux qu'il avait réalisés dans le parc et le château lui avaient été pendant quelques mois un dérivatif. Maintenant qu'ils étaient achevés et que mon jeune ami l'architecte L... était allé exercer ailleurs sa compétence dans l'art des jardins, il s'ennuyait et rongeait son frein. Aussi les invités se succédaient-ils sans interruption à Moissicourt. S'y plaisaient-ils? Je n'en jurerais pas.

J'ai dit en commençant qu'après le départ de l'abbé Sancerre j'avais senti chez le bâtonnier une répugnance à parler du précepteur de son fils et surtout à épiloguer sur ce départ. Allais-je cacher à mes amis que j'avais revu l'abbé dans un couvent de Belgique et qu'avant de mourir il m'avait confié des papiers? Ç'eût été pousser la discrétion jusqu'à l'indiscrétion, si je puis dire, c'eût été souligner trop clairement que j'avais attribué à ce départ demeuré inexpliqué pour moi des raisons délicates qu'on croyait avoir intérêt à tenir secrètes. Je me décidai donc à saisir la première occasion de prononcer devant le maître de maison le nom de l'abbé Sancerre.

Les S... recevaient avec une sobre élégance. Tout leur luxe consistait en une cuisine irréprochable et une cave célèbre au Palais. La table était dressée sans coquetterie, avec la sévère harmonie dont toute leur existence portait l'empreinte.

Ce soir-là, le dîner venait de s'achever, assez morne comme d'habitude. La femme de chambre avait quitté son poste d'observation près de la desserte d'où elle fixait sur chacun de nous un regard désagréablement insistant et scrutateur. Sur un signe de Mme S..., tous les invités se levèrent dans un timide désordre et gagnèrent le boudoir en rotonde où le vieux maître d'hôtel servait le café. Jean-François avait obtenu la permission de se retirer dans la salle d'étude, au premier étage. La conversation se prolongea un moment autour de la table bouillotte qui occupait le milieu du petit salon, puis les hôtes gagnèrent leur chambre et tandis que, selon ses habitudes de femme ordonnée, Mme S... surveillait le maître d'hôtel replaçant l'argenterie dans le coffre aménagé à l'intérieur d'un bahut gothique, je fis avec le bâtonnier les cent pas sur la terrasse, au clair de lune. La nuit était douce, veloutée, profonde. Un hibou hululait au loin. Dans un quart d'heure, je remonterais dans la voiture que j'avais garée près de la grille, de l'autre côté du château, et rentrerais me coucher.

— Mon cher bâtonnier, vous rappelez-vous l'abbé Sancerre?

— L'abbé Sancerre? Quel abbé Sancerre? Ah! j'y suis! Monsieur Sancerre, l'ancien précepteur de Jean-François! C'est vrai, il avait droit au titre d'abbé puisqu'il avait reçu la tonsure, mais, comme il ne portait pas la soutane, nous ne le lui donnions pas ici. Sur le moment, je me suis demandé de quel abbé vous vouliez parler. Excusez-moi... Si je me rappelle l'abbé Sancerre? Eh, comment ne me le rappellerais-je?

— Je l'ai revu.

— Et où cela?

— Dans un couvent de Belgique où il est mort l'hiver dernier.

— Il est mort! Et de quoi est-il mort?

— D'une maladie pulmonaire.

— Cela ne m'étonne pas. Je ne lui trouvais pas l'air bien portant... Et que faisait-il dans ce couvent de Belgique?

Je dis au bâtonnier ce que je savais de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin et de leur établissement de F... où l'abbé Sancerre faisait de la discipline et de l'enseignement. Mes explications le laissèrent de glace, lui qu'on voyait généralement curieux de tout ce qui concernait la vie ecclésiastique et monastique.

— Mon cher ami, me dit-il à l'improviste, et son gros poing velu s'agrippa au revers de mon smoking, rendez-moi le service de ne plus jamais prononcer le nom de monsieur Sancerre dans cette maison. J'ignore pourquoi vous êtes allé le voir en Belgique. Je veux continuer à l'ignorer.

— L'abbé Sancerre était presque un ami pour moi.

— Soit! Mais je veux l'oublier, l'oublier absolument!

— Mon cher bâtonnier, permettez-moi de prendre congé. Il est tard et je suis navré de vous avoir causé cette contrariété.

— C'est à moi de m'excuser. Si Monsieur Sancerre ne vous a rien dit, vous ne pouvez évidemment rien savoir.

— Vous concernant, vous et les vôtres, il ne m'a rien dit, je vous l'affirme.

— Il ne vous a pas fait la moindre allusion à son départ de cette maison?

— Pas la moindre.

Le bâtonnier demeura rêveur. J'allais le quitter. Il me retint et prononça d'une voix radoucie, détendue :

— Ecoutez-moi... Je vais vous faire une douloureuse confidence... Ma fille entre au couvent au mois d'octobre...

— Au couvent! m'écriai-je.

— Prenez garde, elle pourrait nous entendre. Je l'aperçois qui cause dans la salle à manger avec sa mère.

— Au couvent, mademoiselle Madeleine! répétai-je tout bas. Rien ne pouvait faire soupçonner de sa part une détermination semblable!

— A treize ans déjà, elle nous avait déclaré son intention de se faire religieuse. Puis cela lui avait passé... Mais l'année dernière cette idée s'est réveillée en elle. Je l'ai combattue autant que j'ai pu, sans trouver en ma femme l'alliée sur laquelle j'aurais dû pouvoir compter. Maintenant, le sort en est jeté. Toutes les dispositions sont prises. Dans deux mois notre pauvre Madeleine sera carmélite.

— C'est affreux!

— C'est affreux pour nous. Pour elle, je ne sais pas... Il doit y avoir des carmélites heureuses. J'espère que ma fille sera du nombre.

— Je crois deviner, mon cher ami, le rôle qu'a joué l'abbé Sancerre dans la vocation de Mademoiselle Madeleine en lui peignant la vie religieuse sous des couleurs exagérément attrayantes.

— Ce n'est pas cela, dit le bâtonnier.

Et après une brève hésitation :

— Bah! au point où nous en sommes, je puis bien tout vous révéler : Madeleine s'était éprise de lui.

— De l'abbé Sancerre!

— Elle lui avait demandé d'être son mari.

— Eh bien?

— Eh bien, il lui a répondu qu'il ne se marierait jamais, et il est parti le lendemain du jour où elle s'était

offerte à devenir sa femme. Et savez-vous quelle raison il lui a donnée pour refuser de l'épouser? Qu'il était prêtre et qu'il préférait sa vocation au bonheur, à la richesse, à tout!... Qu'en pensez-vous, vous qui l'avez mieux connu que nous, vous qui avez été son ami.

— Cela ne m'étonne pas de sa part.

— Mais un croyant n'est pas prêtre sans que cela se sache et se voie! S'il était prêtre, pourquoi ne portait-il pas la soutane? Pourquoi ne disait-il pas la messe? Pourquoi a-t-il déclaré en entrant ici qu'il était seulement minoré?

— Mon cher bâtonnier, c'est toute une histoire, une singulière et troublante histoire que je vous raconterai quand vous voudrez.

ANDRÉ BILLY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Max Jacob : *Ballades*, R. Debresse. — Monny de Boully : *Er l'Arménien*, « éditions Sagesse ». — Noël Santon : *Poèmes Dansés*, « éditions Corymbe ». — Jean Sasse : *Couleur de Pluie*, libr. de l'Harmonie. — Noël Bureau : *Croisières*, éditions de la Girafe. — Noël Bureau : *Funambule*, édition de la Girafe. — Gaston Criel : *Gris*, « La Hune ». — Henri Michel : *Hortus Clausus*, « Le Divan ». — Marguerite Clerbout : *De feuille en feuille au vent qui passe*, G. L. M. — René Violaines : *Atlantique*, « les éditions d'Aquitaine ». — *Hommage à F. Garcia Lorca*, s. n. d'éd. — Edmond Vandercammen : *Poésie Espagnole contemporaine*, « les Nouvelles Editions Européennes. »

La capricieuse, souvent délicieuse fantaisie de Max Jacob, se retrouve dans ces **Ballades,** qui, la plupart, sont des poèmes en prose. Un rythme nettement marqué, souple, preste, enjoué, malicieux et s'amplifiant quand il sied, mais sans insistance, leur assure un charme fort particulier. Il y a là un prestige d'une vertu presque unique, qui, par l'inattendu de l'imagination et la prompte justesse des images, voisine en quelque sorte avec le prestige étonnant qui se dégage des meilleures inventions de Léon-Paul Fargue, mais chez Fargue l'introspection domine, s'exprimant par un lacis singulier d'images fort concrètes, la vision de Max Jacob part le plus souvent d'un amusement de l'œil, ou d'une forme nette, observée dans la vie extérieure, ou créée par le songe, dont son ingénieuse malice se plaît à faire onduler à son gré les lignes, entraînant les masses jusqu'à susciter l'idée de relation ou d'un équilibre grotesque ou fantastique, invraisemblable ou dérisoire, sans cependant que l'esprit du lecteur se trouve choqué, heurté, ni offensé d'aucune manière. Au contraire, il y trouve une satisfaction de surprise et de joie. *La Ballade de la Visite nocturne* est la plus réussie, par la perfection du rythme et la vivacité du mouvement, qui se ren-

contre dans ce recueil; *Berthe la Servante* émeut; *Le soldat qui disait : « Je sais mener un train* »[e] participe un tant soit peu de cette humeur burlesque ou paradoxale que l'on goûtait à l'époque périmée des « monologues » de salon, et le macabre du morceau intitulé *le Cercueil qui salue*, selon le goût à la mode du jour, déçoit parce qu'on le sent factice et voulu par l'auteur, sans nécessité. Il n'importe, Max Jacob ordonne en général ses caprices de façon à plaire aux amateurs de raffiné et d'inattendu, et son âme et son chant sont d'un authentique poète, plutôt de fantaisie souvent exquise que de profondeur.

L'an dernier, j'avais pris plaisir à signaler les hardies et fortes beautés d'un étonnant poème en prose, *Accueil au Capitaine*, par Monny de Boully. Voici qu'il nous en présente un nouveau, **Er l'Arménien,** dans un rythme plus serré et non moins sûr, plus rapproché de la technique du vers, et, pour le moins, aussi pathétique que le premier :

C'était à peine une ombre
Assise à mon chevet ,
C'était une ombre éteinte et blanche,
C'était une âme en peine,
. . . .
C'était peut-être un homme en peine,
L'ami, le frère de toujours...

Obsession probable, d'un rêve évanoui à demi, ou réalité persistante, on ne sait, ce spectre guerrier apparu au réveil, et qui exhorte l'indolent, l'acceptant d'une vie sans sursaut, à se dresser, se vêtir, le suivre, agir, comme lui, le guerrier, redevenu vivant, debout, « un vivant parmi la horde des vivants ». Il y a une grande puissance, ici, d'évocation pathétique et mystérieuse, une création d'atmosphère où l'apparition demeure précise dans son indécision même, et qui agit, d'un sûr effet.

Je ne saurais, en vérité, m'ébahir que le premier des **Poèmes Dansés** de Noël Santon, la *Danse de la Lumière et de l'Ombre,* entre « le voile blanc du jour » et « le voile bleu de la nuit » évoluant aux « feux croisés de soleil et de ténèbre, d'amour et de mort », ait pu être mis à la scène et interprété sur la musique de « la mort du Cygne ». J'avais songé,

en le lisant, à la Pavlova, qui y fut inoubliable. Et la prose enluminée, claire, subtile, enveloppante de ces poèmes, *Danse du Feu, Danse de l'Eau, Danse de la Terre, Danse de la Mort* même a une vertu d'incantation très certaine. Commentaire, explication, d'une danse? Non, à coup sûr, mais un climat enveloppe et suscite le motif des danses, s'y appuie précieusement.

Plus de minutie descriptive dans les poèmes que Jean Sasse, un débutant, réunit sous le titre **Couleur de Pluie**; cependant elle ne demeure pas superficielle; la tristesse, la langueur des ruelles lépreuses et de ces quartiers obscurs, étroits sous l'insistance du ciel malévole, on sent que l'auteur n'en a pas subi, passant d'une heure, le charme malsain en dilettante; c'est l'expression de sa propre douleur dolente, de sa détresse, de ses espérances éteintes ou résignées qu'il y peint selon les couleurs du décor misérable et attendri; c'est la vie dont il a goûté, c'est sa tristesse personnelle qu'il y exprime ou qui s'y traduit... Mais ce livre, je m'en avise, est d'un auteur belge, illustré d'images simples, d'atmosphère juste, par un dessinateur belge; il est édité en Belgique; ce n'est pas à la rubrique des poèmes qu'il appartient légitimement; mon vieil ami Georges Marlow me pardonnera-t-il cette incursion distraite dans un domaine qui est le sien?

Croisières par Noël Bureau, de pittoresques, de colorées notes de voyage : Tunisie, Méditerranée, Mers Arctiques, Méditerranée derechef, des évocations rapides, la vision directe de scènes caractéristiques, des traits de mœurs selon les régions parcourues, des enthousiasmes en des lieux d'art, des souvenirs anciens d'histoire... **Funambule** par le même auteur est une collection de tableaux imaginés en des conjonctures multiples sur des thèmes analogues ou divers, toujours, plus ou moins, le pitre qui, sur le fil d'acier, fait des grâce aux spectateurs, et glisse, audacieux, vers les buts de son rêve. Petits poèmes de ton parfait.

Un jeune poète, Gaston Criel, avec un soin extrême, heureux maintes fois, réussit les poèmes de son petit recueil **Gris.** La phrase est mesurée, le poème équilibré, et les transpositions d'impressions de la vue à l'ouïe, du goût au toucher, parfaitement justifiées et fines. L'auteur s'est mis à la disci-

pline de Rimbaud, et ne pouvait, selon ses desseins, faire un choix meilleur : « ... je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens... » Rimbaud obéissait à un système dont les éléments étaient épars chez divers poètes; peut-être est-il excessif de se plier, en vue d'expériences personnelles, à un autre système que le sien propre; mais c'est ici un livre d'essai; pourvu que l'auteur en vienne à se dégager des influences acceptées, tout est légitime dans un livre d'études. Il ne faut refaire *Une Saison en Enfer* ni même les *Illuminations*.

Hortus Clausus, il semble que le jeune poète auteur de ces méditations esthétiques eût nativement été porté à défleurer toute la secrète floraison de ce jardin clos, au risque de le rendre banal, de l'égaler à tout autre, public et, dès lors, indifférent. Une voix persuasive le surprend :

— Le monde et l'âme ont leurs secrets : qui parle des dieux les offense; qui va disant son amour l'avilit et, l'ayant avili, le tue. Comme il faut entrer silencieux dans les bois sacrés où sont les Sources, il faut en sortir, un doigt sur la lèvre.

— Mais alors de quoi parlerai-je?

— Des arbres et des nuages, — des rencontres sur la route, — — des faucheurs, des bûcherons, — des cloches et des flûtes et du tambour qui bat... Sur le reste, tais-toi. J'entendrai ce que tu n'auras pas dit.

Cette sage leçon, ce conseil de discrétion et de suggestion allusive a été compris par Henri Michel, heureusement, qui désormais se plaît à désigner les choses de la vie ou de sa pensée par l'évocation des attributs ou de relations momentanées ou curieuses plutôt que par une étreinte brusque qui se croit dominatrice, et ne crée rien. Je ne sais si l'auteur n'en est qu'à ses débuts; je fais large confiance à son avenir.

De feuille en feuille au vent qui passe, Marguerite Clerbout, en petites phrases nettes comme des sentences ou des maximes, a noté l'essentiel de ses impressions d'art et de nature. Aucune explication, aucun enchaînement de réflexions dogmatiques ou de doctrine. Comme dit le préfacier, Jean Cassou : « le clair de lune, un regard, une fleur; ce bleu de Cézanne et qui est là, humble, nécessaire, irremplaçable; ces phrases incantatoires qui font le charme essentiel d'un conte

de fées; ou enfin la trace laissée dans le souvenir par le passage de Rainer Maria Rilke. Il faut très peu de mots pour attester tout cela... », et c'est, dès lors, à bon droit que Marguerite Clerbout peut aboutir à cette constatation, que prouvent tous les éléments de son discret livre, réticent et pur : « Le style est fait de fierté : il voile le secret de l'être dans la beauté. »

Proses, poèmes, « Bordeaux, Porte de l'Atlantique » dédiés à la mémoire d'André Lafon, Jean de la Ville de Mirmont et André Lamandé, chers morts qui, comme moi, écrit René Violaines à la page initiale de son recueil **Atlantique,** « aimèrent et chantèrent notre beau fleuve aquitain ». De la Garonne aux eaux grasses et lourdes à la côte girondine, à la côte landaise, à la côte basque, phantasmes ou aquarelles, les paysages d'âme, les sites aimés, les arbres, les eaux, les nuages emplissent d'éblouissements heureux le rêve du poète, suscitent en lui des transports et des élans qu'il traduit tantôt en vers ordonnés qui chantent avec amour, tantôt se prolongent aux phrases lentes, chargées de ses évocations en prose. Parfois une note suffit (voir la plage de Saint-Jean-de-Luz), une couleur, un mouvement, mais, ici, *la Forêt des Monstres,* là, *les Palombes* ou les *Terrasses au bord du Fleuve* donnent le spectacle plus complet, et répondent mieux au secret désir de ceux qui céderont, comme dit René Violaines,

à l'obsédant appel des Cieux et de la Mer!

Un fervent **Hommage à F. Garcia Lorca** réunit à une belle prose votive de Luis Cardoza y Aragon, une *Ode à Federigo Garcia Lorca* traduite de Pablo Neruda, et toute une série de poèmes que lui dédie le jeune et remarquable poète belge Edmond Vandercammen. Qui ne s'associerait à cet hommage? Mais, ici encore, malgré la participation d'écrivains catalans, le livre étant composé principalement de poèmes écrits par un Belge, je suppose que la rubrique des « Lettres de Belgique » s'en occupera plus longuement qu'il ne m'est permis de le faire.

Il en est de même pour le recueil de poèmes choisis et traduits, avec ferveur et une simplicité imagée selon le rythme des textes originaux, **Poésie Espagnole Contemporaine,** par

Edmond Vandercammen, anthologie riche et variée d'une vingtaine d'auteurs récemment morts ou vivants, depuis Miguel de Unamuno (1864-1937); les plus jeunes sont nés dans les premières années du siècle, certains n'ont point encore réuni leurs poèmes en volume.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Colette : *Le Toutounier*, Ferenczi. — Clarisse Francillon : *Le plaisir de Dieu*, Gallimard. — Claire Sainte-Soline : *Le Haut du seuil*, Editions Rieder. — Luce Amy : *Anna, premier visage*, Grasset. — Colette Yver : *La chaleur du nid*, Calmann-Lévy. — Thyde Monnier : *Grand Cap, Le pain des pauvres*, Grasset. — Marie Mauron : *Le Quartier Mortisson.* — Marie Dujardin : *Un de bonne famille*, Mercure de France. — Mathilde Alanic : *Clélie et son destin*, Flammarion. — Louise de Vilmorin : *La fin des Villavide*, Gallimard.

Ce post-scriptum à *Duo*, que Mme Colette intitule **Le Toutounier,** pourrait s'appeler *Trio* à cause des personnages qu'il nous présente : les trois filles Eudes, Alice, Colombe, Hermine — la quatrième, Bizoute, exilée du côté des îles Marquises, n'apparaissant point. Qu'est le « Toutounier » ? Le canapé-lit sur lequel l'équipe sans mère, et privée de son chef, a dormi, a développé, formé, fortifié sa camaraderie, cette solidarité invincible qui survit à tout, même aux séparations prolongées, et où l'on imagine que, la bataille perdue ou gagnée, les trois — les quatre — sœurs reviendront mourir... Alice, c'est la femme de Michel, sa veuve, le maladroit s'étant noyé accidentellement (on n'a pas idée!...). Colombe, en attendant la tardive délivrance de l'homme qu'elle aime, d'une épouse valétudinaire, court le cachet, et Hermine harcèle son patron, s'accroche à lui — mi-calculatrice, mi-exaspérée — pour qu'il divorce et se remarie avec elle... L'argent dont une assurance, la vente d'une maison l'ont fait hériter, confère à Alice une certaine autorité, qui ne s'accuse pas, sur ses sœurs; la clairvoyance, aussi, qu'elle a acquise en se trouvant débarrassée du souci de la matérielle, si le départ pour l'inconnu de son compagnon (elle lui en veut de cette disparition!) lui inspire la mélancolie d'un inemploi, d'une inutilité... Le cœur au repos, hélas! elle regarde les deux autres s'affairer. Car c'est cela, le lien commun du trio (du quatuor, sans doute), il mise sur l'homme: il a un besoin non seulement matériel, mais moral et sentimental du mâle, de sa force et de sa fai-

blesse : s'appuyer, protéger... Besoin essentiel, générique, je pense, que souligne seulement, ici, rend plus sensible, à cause de son épaississement, l'atmosphère bohème où les filles Eudes ont été élevée, la dureté de l'existence qu'elles ont menée. Ainsi, encore une fois, le réalisme — il faut bien dire terre à terre de Mme Colette — sa *physiologie,* s'élève, prend une signification générale, qui l'ennoblit. Mais quelle puissance d'évocation dans l'art de notre romancière, dans son impressionnisme à la magie duquel tous les sens collaborent : vue, ouïe, odorat, goût, toucher!

Pierre Tronchard, fils d'un pasteur, qui fut une manière d'apôtre, pasteur lui-même, résigne bientôt ses fonctions par reconnaissance de son incapacité d'égaler son père. Cette grande figure l'accable. Mais il y a pis : la vocation lui fait défaut; il n'a pas la grâce : **Le plaisir de Dieu...** Cela ne laisserait pas d'être plus janséniste que protestant si le mot « plaisir » ne semblait prendre sous la plume de Mme Clarisse Francillon, un certain air *libertin,* au sens qu'on donnait précisément à ce mot, au siècle dix-septième. Au surplus, les aventures dans lesquelles Pierre Tronchard, qui rêve d'écrire un roman, éparpille ses forces, sont assez médiocres, et Mme Francillon apporte quelque scepticisme, teinté d'ironie, à les narrer. Pierre a pour femme une personne aimable, indulgente — peut-être par indifférence (d'origine sexuelle) — mais qui ne saurait, toutefois, pousser la longanimité au delà des limites fixées par le respect humain... En définitive, c'est son détachement qui finit par avoir raison. Pierre trouvera l'équilibre et la paix dans une boutique où il vendra des bibles; et cette boutique ressemble assez au jardin de Candide. Amoureux par pis-aller, et sans pouvoir se départir, malgré sa sensualité réelle, d'une gaucherie imputable, sans doute, à la fonction qu'il a, d'abord, exercée, on ne voit point que Pierre ait recueilli grande expérience dans le commerce des femmes. La sagesse lui est donnée gratuitement, à la grande surprise de sa fille, qui le croyait exemplaire au temps où il s'abandonnait, seulement: « le plaisir de Dieu »... Décidément, je rencontre l'intention satirique à tous les détours du spirituel et vif récit de Mme Francillon, qui a tracé, notamment, un portrait de langoureuse coquette huguenote de la qualité la meilleure.

Que cette jeune romancière est donc lucide — et sans préjugés! Quel réalisme poignant dans son impressionnisme — ou son pointillisme. Car je signalerai, chez elle, l'usage d'une forme d'expression qui tourne au procédé, par l'abus : l'incidence, dans une phrase, de paroles ou d'actes auxquels cette phrase fait allusion. Il en résulte un papillotement qui cause une certaine fatigue, à la longue.

Le héros du nouveau roman de Mme Claire Sainte-Soline, **Le Haut du seuil,** un certain Frédéric Houssais, qui fabrique des bâches, à Grenoble, a été trompé par sa femme avec un violoniste sans talent. Il jette à l'eau l'épouse adultère, un jour qu'elle était venue implorer de lui son pardon sur le lac d'Aiguillebelette, aux pentes de la Chartreuse, où il s'était réfugié... Crime de la jalousie, croira-t-on? Point. Cette exécution, due à un mouvement brutal, plutôt que volontaire, est symbolique : c'est le dégoût de la sexualité, de l'impureté sexuelle qu'elle incarne — pour préciser — qui a fait Frédéric se débarrasser de sa femme... Le brave homme partage l'horreur de Schopenhauer pour l'acte qui transmet la vie, et voudrait finir ses jours en ascète. Il fuit l'amour, en conséquence, et « l'abrutissement » qu'il engendre. Cependant il lui arrive d'attribuer ses malheurs au fait qu'il a retardé l'heure de donner un fils à sa femme... Ce n'est pas un philosophe. C'est, sans doute, un malade; un malheureux. Mais l'ennui, pour le roman de Mme Sainte-Soline, c'est qu'on ne sait, au juste, s'il s'agit de psychologie ou d'idéologie dans ce roman. Il agite confusément des idées et des sentiments, il est vrai. On y retrouve la chaleur, l'élan des précédents récits de cet auteur, et ce sens de la nature, en particulier, qu'on admirait dans le dernier, qui se passe en Grèce; je ne sais quoi, pourtant, d'invraisemblable (d'hybride?) et de livresque m'en gâte l'agrément.

Rien de plus chaste que l'amour-amitié des trois sœurs Eudes, dans la nouvelle de Mme Colette, en dépit d'une intimité, d'une promiscuité, même, dont elles ne se rendent pas compte, qui n'est sensible que de l'extérieur. Tout est trouble, au contraire, malgré sa réserve, et pourrait dévier vers l'égarement, dans l'amitié des deux jeunes filles du petit roman de Mlle Luce Amy, **Anna, premier visage.** Peu importe, au sur-

plus, que ce couple inquiet n'aille pas grossir le troupeau pensif de Baudelaire, puisque, aux gestes près, il a joué le jeu sans issue. Ce récit d'une tendresse fiévreuse, dont l'échange exigerait la métamorphose d'une des partenaires, brûle comme la glace. Il est la révélation, sinon l'aveu, d'une erreur qui portait en elle-même son châtiment. Pauvre Paule, qui voulait façonner en une autre sa propre argile, et qui souffre de demeurer les mains vides! « Où es-tu, Anna, toi que j'ai tant aimée? Que tu m'aimes toujours ou ne songes plus à moi, qu'importe! L'essentiel est que tu sois, que tu restes en moi. » Epreuve pour épreuve, celle-ci ou une autre, n'est-ce pas...? La nécessité revêt les formes qui lui plaisent. On appréciera la façon sobre, directe de conter de Mlle Luce Amy, qui est dans la meilleure tradition de nos analystes, et l'on souscrira à l'éloge qu'en fait M. de Montherlant en le présentant, et qui n'engage pas l'avenir, comme juste.

Un joli Colette Yver, **La Chaleur du nid;** l'histoire d'un petit garçon qui, peu à peu, s'initie au drame de la désunion de ses parents. C'est gradué, nuancé avec infiniment d'habileté, de tact, de délicatesse. Tout est douceur douillette au début pour l'oisillon, qui ébouriffe ses plumes dans le nid chaud. Puis, le soupçon naît, l'inquiétude s'éveille. Les échos du dehors troublent l'atmosphère heureuse. Qui a raison, qui a tort, ou plutôt, qui est innocent, qui est coupable? De secrètes préférences faussent, peut-être, un jugement qui se voudrait impartial, mais à qui les éléments d'enquête font défaut. Malgré qu'il en ait, il faudra bien que l'enfant, devenu adolescent, se rende à l'évidence. Maman se remarie, redevient mère... Mais c'est le tour de papa, ensuite, de convoler de nouveau. Allons! la perfection n'est point de ce monde, où ce n'est pas l'absolu, mais le relatif qui règne. Un joli Colette Yver.

Mme Thyde Monnier se révèle disciple de M. Jean Giono dans **Grand Cap** et **Le Pain des pauvres,** qui célèbrent les amours d'un couple. Il y a les parents, d'abord, dans leur hutte de charbonniers; ensuite, l'épanouissement du cœur et des sens de leur fils Ollivier avec la charmante Sylvaine. C'est un hymne optimiste à la nature, que les méchants hommes font tout ce qu'ils peuvent pour gâter. Nous sommes, il est vrai, dans le Midi, sous le ciel bleu du soleil — la mer

d'un côté, la montagne de l'autre. Ce primitivisme, un peu cru dans son expression, et que je crois sincère, a bien son charme. On n'y retrouve pas la puissance épique de M. Giono; mais, en revanche, on y apprécie des sons romanesques qui font défaut à notre héritier du grand Homère.

Le pays entre « mer, Rhône et Durance », est décidément une pépinière de conteurs, et de conteurs des deux sexes, aujourd'hui. De nouveau, le Midi bouge; mais ce n'est plus celui des ténors toulousains ni celui des politiciens bordelais. Cette Provence, té! Lisez l'une ou l'autre des cinquante histoires que Mme Marie Mauron a groupés sous ce titre : **Le Quartier Mortisson,** vous serez tout de suite charmé, conquis, entraîné. Esprit, bonne humeur, bon sens, sensibilité attendrie, émotion dramatique, pittoresque, il y a de tout cela dans ces récits qui évoquent les habitants d'un hameau, « au pied des Alpilles bleues », et qui ne laissent pas de rappeler le Daudet des *Lettres de mon moulin.* Et cela reste bien français, tout en étant résolument régional. A la bonne heure!

Il y a, dans la façon de Mme Marie Dujardin de simplifier les traits des personnages qu'elle veut caricaturer, pour les tourner en fantoches, quelque chose qui rappelle le parti pris ou le procédé de Dickens. Elle n'a, cependant, pas la verve par quoi l'humour du grand romancier anglais prend un caractère épique. Mais si son ironie piétine, les détails auxquels elle s'attarde ne sont jamais indifférentes; ils révèlent toujours, dans leur minutie, une observation intelligente; et son analyse, en particulier, d'Antonin Meximieux — **Un de bonne famille** — acquiert valeur de synthèse par la généralité des traits particuliers qu'elle assemble. Ce velléitaire, qui se croit différent des siens, à cause du désir « d'évasion » dont il est tourmenté, dès l'adolescence, finit exactement par reproduire, jusque dans ses médiocres écarts, les modèles dont il se voulait différent. C'est d'une pénétration insistante; l'inflexibilité en pourrait passer pour cruelle, sans l'indulgence philosophique que l'on sent derrière — ou au-dessus.

A l'inverse de tant d'ouvrages qui négligent la forme — et les formes — au profit du fond, pour que leur massage vous frappe énergiquement, la « construction » dans **Clélie et son destin** par Mme Mathilde Alanic, est une merveille d'archi-

tecture savante; on n'oserait parler couramment langue aussi grammaticale. Et là dedans, des récits « blancs », avec le mariage au bout, et dans la corbeille ou une fortune seigneuriale ou, au moins, un honorable confort avec le plus pur amour. Le mariage de Clélie continue cette tradition de l'auteur et ne décevra pas ses lecteurs.

Le style de ce conte, **La fin des Villavide,** par Mme Louise de Vilmorin, est celui dont Radiguet avait cherché à atteindre dans *Le bal du comte d'Orgel,* la nonchalance de bon ton. L'allégorie qu'il sertit est assez ardue. J'en hasarde une explication, telle qu'elle : à vaincre et dépasser ses instincts naturels on gagne de durer chez les hommes bien au delà de sa vie matérielle; à les suivre on n'a que l'éphémère, mais bien plus agréable, vie du commun.

JOHN CHARPENTIER

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Après une *Java* au *Cinéma des Portiques,* scène de milieu populaire où se mêlent quelques gens douteux pour un mélodrame point mal agencé et qui a fourni à Berval l'occasion de se montrer, une fois encore vivant et sympathique, en compagnie de sa camarade Mlle Mireille Perrey, qui paraît avoir désormais l'ambition de nous émouvoir au lieu de nous divertir, comme elle le fit si souvent, voici *Les Gars du Large* au Paramount, un très beau film, plutôt un grand documentaire sur l'Alaska, montrant les pêches de saumons et les avalanches de ces côtes désolées. Le metteur en scène Henry Hathaway, a construit sur ces fonds pittoresques un drame mettant aux prises les pêcheurs de l'Etat avec des contrebandiers. George Raft,Henry Fonda,John Barrymore, Dorothy Lamour, ainsi que Louise Platt, concourent à l'excellence de cette production. Au Max Linder, Arthur Bernède a repris la pièce célèbre de Georges Ohnet, Serge Panine, pour en tourner un film, dont on n'aperçoit guère l'intérêt que par l'interprétation de Françoise Rosay, sans doute ambitieuse de reprendre un rôle célèbre, où s'illustra Mme Pasca au Gymnase. Ce scénario compliqué, trop long, trop prévu, m'est apparu comme jadis, pour l'un de ces romans faciles qui triomphèrent alors, et qui, après ces qua-

rante années, paraissent singulièrement vieillis. Pierre Renoir est excellent à son habitude, et on a déniché un vrai prince, Troubetzkoï, pour tenir le principal personnage de Serge Panine, où il a montré de la race et de la tenue.

L'événement de cette période est, au Cinéma Marbeuf, l'apparition de *Trois hommes dans la neige,* une production américaine, d'une qualité tout à fait rare. Ce film, qui remporte un succès considérable, est certainement un des plus amusants et des mieux joués qu'il nous a été possible de voir depuis longtemps.

Et les délais, fixés pour la solution du conflit des directeurs de Cinémas et de l'Administration, sont expirés, sans qu'aucune décision ait été prise. Je l'avais prévu, en redoutant que les entrepreneurs de spectacles ne se laissent, comme jadis leurs confrères de théâtres, manéger par une Administration dont je connais l'adresse, par expérience. Evidemment on évite encore de percevoir cette fameuse surtaxe qui a mis le feu aux poudres, mais déjà, au Conseil Municipal, quelques-uns demandent pourquoi elle n'est pas encore encaissée, et il va bien falloir aviser. Le résultat jusqu'à présent aura été d'immobiliser pendant trois ou quatre jours les nombreux travailleurs de l'écran, d'ennuyer le public et de ralentir la production. Et ce qui est plus grave, c'est que l'on ne paraît pas en Haut Lieu se rendre compte de l'importance de cette affaire et du danger de ruiner définitivement une des seules industries qui, à l'heure présente, paraissaient en bonne marche, vers un développement certain.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Panthéisme et Réalisme de Jean Giono. — L'humanité est bien malade. Personne aujourd'hui ne le conteste. Mais voilà longtemps que la fièvre monte, et que le patient se bouche obstinément les oreilles pour ne pas entendre les avertissements des sages. J'ouvre le livre oublié de Blanc de Saint-Bonnet, la *Restauration française.* En voici les premières lignes :

Nous arrivons à la dernière crise, à celle où l'on cesse de

parler du salut des gouvernements pour ne s'occuper que du salut suprême de la Société... Les barbares ne sont plus à nos portes, mais au dedans... Les faits économiques, avant peu, mettront les vérités à nu. Ce ne sera plus la Doctrine méconnue que l'on entendra, ce ne sera plus la conscience inécoutée qui criera. Les faits parleront leur grande voix. La Vérité quittera les hauteurs de la parole; elle entrera dans le pain que nous mangeons, dans le sang que nous vivons; la lumière sera du feu! Les hommes se verront entre la vérité et la mort; auront-ils l'esprit de choisir?

Cette page d'une éloquence prophétique fut écrite en 1849. Vingt ans plus tôt, Joseph de Maistre avait déjà montré dans le ciel la marche de l'ange exterminateur. D'autres hommes parlèrent ensuite; la colère et la pitié se firent plus pressantes dans leurs appels : Villiers de l'Isle-Adam, Hello, Léon Bloy, Péguy enfin, qui retourna tout le mensonge avec sa charrue de paysan, et qui tenait dans ses mains toute la semence. Il fallut la leçon de 1914, la leçon de la catastrophe, pour secouer enfin les illusions obstinées de la multitude. Nous voici maintenant arrivés devant les portes de la mort; aurons-nous l'esprit, aurons-nous le temps de choisir?

Ce n'est pas par pur hasard, je pense, que les seuls clairvoyants dans notre monde d'aveugles aient été justement de grands mystiques. Et si j'applique maintenant ce terme à Jean Giono, quoiqu'il éprouve à son endroit quelque défiance, je voudrais qu'il n'en prît pas ombrage. Les mystiques ne sont pas des rêveurs, ils sont même exactement le contraire. Les mystiques s'opposent aux logiciens, qui souvent s'égarent dans leurs abstractions; ils ont, pourrait-on dire, le sens *immédiat* des réalités, comme s'ils les touchaient du doigt — les réalités visibles et les réalités invisibles. Et Giono, lui aussi, fait table rase des systèmes, il part des réalités, il fouille à partir de là, chemine comme une racine qui va chercher de plus en plus creux la substance nourrissante.

Point n'est besoin, pour expliquer les démarches de la pensée de Giono, d'avoir recours à une érudition d'humaniste, à des rapprochements avec Cybèle, Adonis et Dionysos. Le paganisme de Giono, heureusement, n'est pas du tout littéraire. Et peut-être n'aurais-je pas signalé l'essai naïf que vient de publier M. Christian Michelfelder : *Jean Giono et les Reli-*

gions de la Terre (1) si ce jeune disciple n'offrait au lecteur, avec d'intéressantes notes bibliographiques, un inédit capital de son maître : *Aux Sources de l'Espérance.*

Je ne sais si Jean Giono a lu Hésiode, les Védas et la Bible. Il n'y paraît guère. Son œuvre est d'abord, et essentiellement, un contact direct, un contact charnel avec la nature. Il a devant elle le regard neuf et émerveillé du primitif qui voit les choses dans leur nudité. Il possède cette science infaillible qui est communion, comme le flair du sourcier, comme le sens de la pluie ou du soleil chez l'insecte et chez la fleur.

L'ondulation des collines déroule lentement sur l'horizon ses anneaux de serpents. La glèbe halète d'une aspiration légère. Une vie immense, très lente, mais terrible par sa force révélée, meut le corps formidable de la terre, circule de mamelons en vallées, ploie la plaine, courbe les fleuves, hausse la lourde chair herbeuse. Tout à l'heure, pour se venger, elle va me soulever en plein ciel jusqu'où les alouettes perdent le souffle. (*Colline,* éd. Grasset).

Devant ce bouillonnement effrayant de la vie infinie, l'homme est d'abord tenté de reculer; il comprendra vite qu'il peut en apaiser les menaces en faisant un pacte d'amitié avec elle. Il n'est pas nécessaire de la vaincre par des talismans comme Janet dans *Colline;* ni de la charmer par les sortilèges de la musique, comme Albin dans *Un de Baumugnes* (2); le plus humble des paysans retrouve avec elle ses correspondances, s'incorpore dans l'œuvre universelle, entre dans l'ordre du monde, en laissant simplement s'épanouir son instinct profond et en accordant son rythme à celui des choses et des bêtes. Cette simplicité, cette innocence, voilà, pense Giono, le secret de la sagesse et de la joie.

Sans remonter aux Grecs, ni même à Spinoza, on avait entendu quelque chose de ces effusions panthéistiques dans Rousseau, dans Maurice de Guérin ou Victor Hugo, plus tard dans la comtesse de Noailles et dans Verhaeren; comme on avait appris l'éminente dignité de la condition paysanne dans l'œuvre de Péguy, dans les livres de Louis Artus, de Henri Pourrat, de Maurice Bedel, de Ramuz, de Philéas Lebesgue, de Joseph Delteil, par exemple.

(1) Editions N. R. F.
(2) Grasset, édit.

Mais Giono, moins littérateur que les premiers, qui ressemblent encore trop à des citadins en vacances, connaît mieux que tout autre les détails de la vie rustique, et son amour pour la terre atteint une véhémence, une vigueur, une volupté sensuelle presque inconnues, qui tiennent peut-être à la profondeur du désespoir contre lequel il s'usurge. Des pages pathétiques, comme la description du vent sur les plateaux, dans *Regain* (3); comme la descente des forêts marchant à l'assaut des villes, dans les *Vraies Richesses,* ou certaines impressions de nuit étoilée, dans le *Poids du ciel,* marquent à la fois les sommets épiques de cette inspiration et les frontières dans lesquelles elle circule.

Cette joie perdue et qu'il a cru un moment avoir retrouvée, c'est en effet celle de la plante et de l'animal.

A toutes ces joies, dit Bobi dans *Que ma joie demeure* (4), on pouvait donner des noms de bêtes. Il y avait des joies de chien dans l'échine : s'étirer, sentir le chaud qui montait le long des reins... Il y avait des joies de renard dans les jambes, etc...

Ce plaisir d'*être* qui fait le fond de l'extase bienheureuse d'un chat, d'un lézard ou d'un platane au soleil, cette plongée dans l'océan des éléments nourriciers, je n'en médis pas : c'est le premier degré de l'initiation, le premier pas nécessaire pour entrer dans la totale harmonie. Pourtant, Bobi est bien obligé d'en convenir, cette joie animale est précaire. « L'inquiétude, c'est obligé, dit Marthe ». Toutes les conditions favorables à l'expérience du bonheur s'étaient réunies sous sa main, et pourtant la souffrance est apparue, sans qu'on puisse ni la comprendre, ni la consoler. Les bêtes souffrent. Mais l'homme souffre, non seulement de ses maux, mais de ceux d'autrui. C'est bien pour cela, n'est-ce pas, pour guérir la peine des hommes, que Bobi est resté sur le plateau de Grémone, et que Jean Giono parle aux paysans de la pauvreté et de la paix. Or, la nature ne nous enseigne pas la pitié. Elle ne nous montre que le spectacle de l'égoïsme ou de l'indifférence, et nous sentons bien qu'à l'imiter nous n'atteignons pas notre vraie grandeur.

Giono a raison d'enraciner l'homme dans la terre, parce que

(3) Grasset, édit.
(4) Grasset, édit.

c'est son assise naturelle, dont il ne peut se séparer sans périr, mais il n'a pas vu clairement que l'homme participe de plusieurs mondes, qu'il touche par son sommet à un ordre surnaturel, qui comporte le désintéressement et le sacrifice, et qui est l'ordre de la charité. La nature est plus variée qu'il ne pense, plus hiérarchique. Et c'est là une réalité d'expérience, comme celle des pierres et des feuillages. Il n'a découvert que la moitié de l'univers. Voilà pourquoi il cherche encore la joie et il ne l'a pas encore tout à fait trouvée.

Mais ne nous plaignons pas. Giono nous apporte déjà une magnifique espérance. Il nous « apporte les forêts, les mers et les montagnes » et avec elles, sinon la vérité totale, du moins l'instrument pour l'édifier. Les *Vraies Richesses* (5), le *Poids du Ciel* (6), la *Lettre aux Paysans sur la Pauvreté et la Paix* (7), c'est le réquisitoire le plus ardent, le plus judicieux, le plus complet, qu'on ait dressé depuis Péguy contre notre civilisation meurtrière. « Le travail est devenu laid, inutile et dévorant... Rien de ce qu'il crée n'a de qualité : » La technique moderne a enfanté ces deux monstres qui se dévorent mutuellement, le capitalisme et le communisme (« qui est un capitalisme d'Etat »); entre eux, il est vain de choisir. Ils sont en effet les deux faces d'une même erreur, cette recherche du « profit », ennemi de la sagesse, alors que rien ne libère que la pauvreté, c'est-à-dire la « mesure ».

La civilisation industrielle dégrade l'ouvrier, le transforme en une machine esclave, en un agglomérat anonyme bon pour l'usage des politiciens et des gens de guerre; elle ne lui laisse que juste assez d'âme pour la souffrance et pour la haine (8).

> Je crois, dit Giono aux paysans, que vous êtes les derniers possédants du sens de la grandeur... Je crois que votre genre de vie est le seul raisonnable...

Pour avoir moi-même professé depuis vingt-cinq ans cette « humble sagesse », je sais qu' « elle est la pensée la plus révolutionnaire du monde », celle qu'on accueille avec le plus

(5) Grasset, édit.
(6) Edit. de la N. R. F.
(7) Grasset, édit.
(8) Rappelons le mot si juste de Proudhon : « Mécanisez l'ouvrier, vous le rendrez méchant. »

de colère. J'écoute et je salue, dans l'œuvre de Giono, la voix d'un homme libre. Je souhaite que sa grande leçon soit entendue. Ce n'est pas le dernier mot de la sagesse, mais c'en est le commencement nécessaire.

Certes, a-t-il déclaré lui-même dans les *Vraies Richesses,* tous les problèmes de l'homme ne sont pas ainsi résolus. Mais nous sommes enfin sur une base solide, entretenus en santé par de la vraie nourriture; nous pouvons désormais monter plus haut, ou monter plus loin...

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Raoul Michel May : *Les Cellules embryonnaires;* l'Avenir de la Science, Gallimard.

Il existe d'excellents livres sur la Régénération et la Greffe. Raoul May vient de reprendre la question en la rattachant à celle des **Cellules embryonnaires;** dans un nouvel ouvrage de la Collection dirigée par Jean Rostand, il apporte des faits personnels et des vues originales.

Les cellules embryonnaires ont une autonomie, la possibilité d'agir, dans certains cas, d'une façon différente de l'être dont elles font partie, de s'écarter plus ou moins de la ligne normale. Dans les cas extrêmes, ces variations relèvent de la pathologie; dans les cas moyens, elles ne sont que l'expression des tendances individualistes des cellules par opposition à leurs tendances collectivistes dans l'organisation de l'être global.

Comme les cellules embryonnaires peuvent persister, ou même réapparaître, chez les adultes, il importe tout d'abord de définir leurs caractéristiques essentielles. Le noyau de ces cellules est relativement volumineux. On sait que le noyau de toute cellule est acide et attire sélectivement les colorants basiques, en un mot est « basophile ». Le cytoplasme des cellules adultes, lui, est basique; il attire sélectivement les colorants acides, il est « acidophile ». Mais le cytoplasme des cellules embryonnaires se rapproche beaucoup plus du noyau par sa composition chimique que le cytoplasme des cellules adultes : il est plus acide, il attire plus les colorants basiques.

L'auteur consacre un chapitre au « chimisme embryonnaire » s'appuyant sur les vues exprimées par Joseph Need-

ham dans sa *Chemical Embryology*, ouvrage remarquable dont j'ai longuement parlé ici même.

Dans le passage de l'état embryonnaire à l'état adulte, aussi bien chez les plantes que chez les animaux, persistent des îlots de cellules embryonnaires. D'autre part les cellules adultes retournent avec facilité à l'état embryonnaire sous l'influence de divers facteurs. Ce pouvoir est à la base d'une méthode horticole très ancienne, le bouturage. Dans les métamorphoses des Insectes, la « dédifférenciation », ou retour à l'état embryonnaire des cellules, joue un rôle très important. Charles Pérez l'a fort bien montré. Il en est de même dans la régénération.

On a pu mettre en évidence des « substances embryonnaires de croissance ». Chez l'Homme, chez les animaux supérieurs, une forte hémorragie, une saignée, est suivie d'une prolifération des cellules sanguines aux dépens des cellules embryonnaires; ce phénomène s'accompagne de la mise en liberté, dans le sang, de véritables substances de croissance, comme l'a constaté le premier le professeur Carnot. Si on injecte à un Lapin 9 centimètres cubes de sérum recueilli chez un autre Lapin, 20 heures après une saignée de 30 centimètres cubes, on voit, chez le premier, le nombre des globules rouges par millimètre cube passer de 5 millions et demi à 12 millions, et cela en 2 jours. D'autre part des extraits d'embryons de Mouton, de Veau, de Lapin, de Chien, accélèrent d'une façon remarquable la croissance de têtards de Grenouille. Carnot a encore étudié l'action des extraits embryonnaires sur la vitesse de réparation d'ulcères gastriques expérimentaux chez le Chien. — Dans les œufs de Batraciens en voie de segmentation », on a reconnu l'existence de « centre d'organisation »; or, leur pouvoir d'induction est dû à des substances chimiques de croissance. Enfin des « hormones de croissance » s'accumulent à l'extrémité des jeunes tiges; grâce à leur sensibilité à la lumière, elles influencent également le phototropisme des plantules.

La culture des tissus est pratiquée maintenant dans de nombreux laboratoires; Raoul May, extrêmement habile en cette matière, indique dans son livre les conditions d'une bonne réussite. S'il est aisé de cultiver des cellules embryon-

naires, il est extrêmement difficile de le faire avec des cellules adultes, à moins qu'il s'agisse des tissus peu différenciés, dont les cellules sont restées à peu près à l'état embryonnaire, ou ont fait retour à cet état. La croissance en dehors de l'organisme ne se fait en général qu'en présence de substances embryonnaires, tel le suc embryonnaire. Voici un fait curieux constaté par Eidmann : la peau de Crapaud ne peut être greffée sur la Grenouille qu'après 20 à 24 jours de culture; cet intervalle est nécessaire pour permettre aux cellules du greffon d'acquérir un potentiel embryonnaire et de perdre leurs caractères spécifiques.

L'auteur recherche les causes de la prolifération cellulaire, et il expose avec beaucoup d'impartialité la question si discutée de la *mitogénèse*. On sait en quoi elle consiste : les tissus en voie de prolifération émettraient des « rayons mitogénétiques », susceptibles d'aller induire *à distance* dans d'autres tissus des mitoses (divisions cellulaires) supplémentaires. May décrit avec soin le dispositif de l'expérience fondamentale du savant russe Gurwitsch à qui l'on doit la notion des rayons mitogénétiques; il conclut :

La découverte de Gurwitsch a apporté un élément de plus à la compréhension des causes de la prolifération cellulaire. Mais elle est loin d'avoir épuisé cette question, dont la solution nous ouvrirait de vastes horizons, non seulement en biologie, mais encore en pathologie humaine et comparée.

Les deux chapitres les plus curieux du livre sont relatifs à la greffe de cellules embryonnaires chez l'embryon et chez l'individu jeune. Dans ce domaine, on a exécuté de véritables tours de force. Chez un embryon de Grenouille, on greffe avec succès une patte supplémentaire, une moëlle surnuméraire, ou bien encore un œil à la place de l'ébauche de l'oreille. Pour opérer sur l'embryon de Poulet, on pratique une petite ouverture dans la coquille, on retire un peu d'albumine avec une pipette, on greffe une ébauche de patte, une ébauche d'aile, dans une position anormale... De même chez des Rats on est parvenu à greffer, sous la peau du flanc de l'embryon, après ouverture de l'utérus de la mère, des yeux et des pattes d'autres embryons de la même espèce.

Les chirurgiens ont depuis longtemps caressé l'espoir de remplacer les organes malades dont ils étaient forcés de faire l'ablation par des organes sains provenant d'un autre individu. On peut réussir en pratiquant sur l'adulte la greffe d'organes embryonnaires. Raoul May a obtenu de beaux succès chez le Cobaye, en choisissant comme organes porte-greffe la chambre antérieure de l'œil. C'est là un milieu nutritif excellent pour les greffons au début, avant qu'ils ne soient vascularisés, car ils peuvent vivre alors par un simple processus d'imbibition dans l'humeur aqueuse; ensuite ils se fixent à l'iris et une vascularisation complète se forme. On peut observer commodément les tissus implantés dans ce lieu où ils se trouvent en outre soustraits à certaines réactions de défense de l'organisme. Une greffe de tissu cérébral embryonnaire évolue en du tissu cérébral adulte normal. Une thyroïde embryonnaire greffée dans l'œil supplée à une thyroïde insuffisante. La greffe sous la peau donne un pourcentage de reprises moindre que la greffe thyroïdienne intraoculaire. L'auteur propose d'appliquer cette méthode chez l'Homme, mais il faudrait pour cela obtenir le droit de prélever des organes chez les mort-nés, et aussi trouver un autre lieu pour l'implantation. Il espère apporter une contribution prochaine à cette importante question.

Raoul May aborde pour finir la question des tumeurs. On peut supposer que « les cancers résulteraient de l'action de facteurs pathogènes sur des cellules embryonnaires restées à l'état dormant chez l'adulte ». Ces cellules dormantes seraient alors transformées en cellules pathologiques envahissantes.

Ce que sont ces facteurs, et leur mécanisme d'action, voilà des problèmes que seules les recherches physico-chimiques et biologiques de l'avenir pourront peut-être nous permettre de résoudre.

GEORGES BOHN.

ÉDUCATION ET PÉDAGOGIE

Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France, de la Renaissance à nos jours.* Paris, Félix Alcan, 1938. Un volume de 226 pages in-8°. — Maurice Debesse : *Comment étudier les adolescents. Examen critique des confidences juvéniles.* Ibidem, 1937. Un vol. de 170 pp. in-8°. — Idem : *La crise d'originalité juvénile.* Ibid., 1936. Un vol. de 436 pp. in-8°. — Jean Lacroix : *Timidité et Adolescence.* Paris, Editions Montaigne, 1936. Un vol. de 171 pp. in-16. — Dorothy Canfield Fisher : *La Confiance en Soi*, adaptation de l'anglais par A. et R. Hugues. Paris, Flammarion, 1938. Un vol. de 248 pp. in-16. — Victor Dillard, S. J. : *Lettres à Jean-Pierre pour devenir un homme.* Paris, Editions Spes, 1938. Un vol. de 192 pp. in-16. — Roger Clausse : *Mesure des Humanités.* Paris et Bruxelles, Editions Labor, 1937. Un vol. de 178 pp. in-16 carré. — Mémento.

L'excellente librairie Félix Alcan vient de publier, dans sa Bibliothèque de philosophie contemporaine, le second volume de **L'Evolution pédagogique en France,** qui contient les treize leçons (et non pas douze comme j'avais cru le comprendre d'après l'introduction mise en tête du premier volume) (1) d'Emile Durkheim sur l'histoire de l'enseignement secondaire **De la Renaissance à nos jours.** On y retrouve les vues larges et sommaires, le langage clair et simple qui caractérisaient les chapitres précédents; mais ici l'on voit que l'orateur se meut sur un terrain plus ferme et mieux exploré, où le domaine des conjectures cède la place aux documents précis. En termes heureux, il définit l'esprit de l'enseignement classique et conclut par l'idée qu'on se faisait, au début de notre siècle, d'un enseignement destiné à « former des hommes qui tiennent à voir clair dans leurs idées, sachent que les choses, soit humaines, soit physiques, sont d'une complexité irréductible » et, par conséquent, s'exercent à « penser distinctement », grâce à l'étude conjuguée des sciences, de l'histoire et des langues. Le développement de cet ouvrage est rendu d'autant plus aisé à suivre que chaque leçon, devenue chapitre, débute par un résumé, copieux et précis, de la leçon précédente. Ces retours et redites, nécessaires dans un enseignement oral distribué à d'assez longs intervalles de temps, alourdissent et retardent considérablement la lecture d'un livre qui pourrait être réduit de moitié. C'est là un vice inhérent à ce genre de publication, où l'on veut conserver intégralement, pour les yeux du lecteur, ce qui fut adressé d'abord aux oreilles des auditeurs.

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 septembre 1938, p. 674.

J'ai, au cours des pages, noté certains détails que j'estime défectueux et dont la correction serait utile. Page 16, ligne 12, Gargantua est présenté comme le « frère » de Pantagruel. Page 27, ligne 2, en compagnie des Pères de l'Eglise chrétienne bien connus sous les noms d'Augustin, Chrysostome et Ambroise, l'auteur a jeté « Basyle et Hiéronosyme », qui m'ont laissé pantois. Page 47, ligne 7, il prétend que « l'idée de devoir est absente de l'Antiquité » et que « ni en grec ni en latin il n'est de mot qui rende cette idée ». Vraiment? Page 56, ligne 16, il identifie les termes d'*honneur* et de *gloire*, pour les besoins de sa cause. Page 61, ligne 32, en citant une phrase empruntée aux *Essais* de Montaigne, il transforme *qu'on la fait* en *qu'on l'a fait*, *despit* en *depist*, *toute* en *tout*, *cela* en *celà*. Page 123, ligne 27, en parlant d'une idée, il dit : « Ce fut l'Oratoire qui *en* hérita. » Page 129, ligne 25, il qualifie de *constiiutionnel* le « cosmopolitisme » qui ferait partie de notre tempérament national. Page 167, ligne 39, il traite d'enfants les adolescents de seize à dix-huit ans. Page 202, ligne 35, il démarque et, à la suite des éditeurs qui m'ont précédé, déforme une pensée de Pascal, sur « le choix d'une *vocation* » alors qu'il s'agit d'une *vacation*, d'un métier. On aimerait ici que le langage de notre Sorbonne soit toujours d'une impeccable pureté.

M. Maurice Debesse n'est point encore de Sorbonne; c'est un ancien élève de l'Ecole normale de St-Cloud et il enseigne actuellement dans une école normale d'instituteurs. Mais il vient de conquérir le grade suprême de docteur ès lettres, avec les deux thèses que publie aussi la librairie Alcan.

La thèse complémentaire a pour titre **Comment étudier les adolescents**, et pour sous-titre **Examen critique des confidences juvéniles**. J'ai goûté, comme il convenait, l'intérêt d'une étude consciencieuse, conduite selon la méthode classique de l'amplification littéraire, avec le souci d'atteindre au volume normal d'une thèse. Tout s'y réduit, en somme, à recommander aux enquêteurs l'usage de l'esprit critique et la limitation précise du champ de leur enquête. Il n'y a rien là de bien nouveau. Mais ce qui est plus fâcheux, c'est d'écrire : « Il s'agit du *reliquiae* publié », etc. (page 50, ligne 7) ou « les *Juveniliae* » (page 74, ligne 14); ce qui est un

pur barbarisme. Je n'aime guère non plus les « monographies fonctionnelles », les « études moléculaires » ou « les données psychologiques juvéniles ».

Pour sa thèse principale, qui lui a fourni le sujet de sa thèse complémentaire, l'auteur a choisi **La crise d'originalité juvénile.** C'est un phénomène qu'il a pu observer lui-même et expérimenter parmi les élèves des écoles normales et qu'il décrit minutieusement et longuement, trop peut-être parfois; mais c'est un sujet si passionnant! Entraîné sans doute par les citations littéraires dont il émaille son texte, l'auteur a jonché son livre de jolies floraisons de style :

Rares sont ceux qui, subissant la crise d'originalité, ne sentent pas palpiter en eux l'ombre légère d'un jeune amour que la mort a brisé.

L'analyse incessante des sentiments, des idées, des souvenirs et surtout du nombre incalculable d'états de conscience ambigus, indéfinis, qui chatoient à la surface de la conscience juvénile...

Monde extérieur et monde intérieur perdent cette lumière mystérieuse, cette irisation exquise, cette profondeur d'agathe dont les avait dotés la conscience émerveillée de l'adolescent.

Malheureusement on se heurte aussi à une « verbomanie », à des « schemes flottants », à un « autisme démentiel », à une « théorie hyperindividualisée » et l'on tombe dans un « trouble maximum ». Je passe sur des incorrections grammaticales, qui ne sont peut-être, sans doute, que des coquilles typographiques (cf. pages 24, ligne 27; page 147, ligne 25; page 167, ligne 5); mais je n'aime guère une phrase comme celle-ci :

... ne voyant dans l'enquête qu'un moyen commode, nécessaire, mais jamais suffisant, et utilisant les statistiques...

C'est lourd et incorrect.

Par contre, j'applaudis sans réserve au dernier chapitre (XIV), qui contient la conclusion pédagogique. Il y a là des pages remarquables, pleines d'intelligence et d'émotion, que devraient lire, méditer et appliquer tous les directeurs et professeurs de nos établissements scolaires pour adolescents :

Nos élèves ont le droit absolu d'être des jeunes gens, et leurs maîtres le devoir strict de les traiter comme tels. Ils ont plus besoin d'aide et de sympathie que de sermons.

Ce « respect de la personne humaine », dès la période de sa formation », cette « sympathie compréhensive », qui n'exclut pas la sévérité, on les retrouve dans les « conclusions pédagogiques » de l'ouvrage composé par M. Jean Lacroix, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Dijon, sous le titre : **Timidité et Adolescence.** C'est un petit livre admirable par la finesse des analyses et par la netteté, la précision et la justesse des idées. Toutefois ces belles qualités sont trop souvent gâtées par un peu de confusion et nombre de redites; j'ajouterai même : par trop de méprises et d'incorrections. Ainsi, page 22, ligne 5, le mot *ressource* me paraît avoir été mis pour *source;* page 42, ligne 1, *quiconque* est employé à tort pour *qui que ce soit.* Page 80, ligne 20, M. Lacroix démarque lui aussi et déforme une expression de Pascal : « Avoir une pensée *de* derrière la tête », en supprimant le mot *de;* page 97, ligne 17, « qu'il fuiera »; page 108, ligne 26, « l'analyse se dessèche », pour « l'analyse dessèche »; page 138, ligne 5, *occasionne* est employé pour *cause.* Je passe encore sur des fautes d'impression : *come* (page 92, ligne 5), *esprit fondeur* (page 161, note 11, ligne 2); je sais trop par expérience combien il est difficile de les éviter et corriger toutes. Je serais moins indulgent pour *désharmonie,* et plus rebelle à voir, comme l'auteur, dans l'art et la mystique « ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité »; d'autant plus que sur la définition de l'art les idées de M. Lacroix ne me semblent pas d'une netteté parfaite et nagent dans la confusion, quand elles ne sont pas carrément contradictoires. Je préfère le voir peindre chez l'adolescent une « âme qui se tord sur elle-même et ploie en tous sens ».

Pour se guérir de la timidité, cette âme doit se distraire de soi, se dévouer à autrui, se livrer à un travail sain, normal. C'est aussi un remède à la timidité qu'offre aux enfants et aux adolescents une mère d'Amérique, Dorothy Canfield Fisher, dans son livre sur **La Confiance en Soi,** qu'on pourrait appeler « un livre de bon sens ». Il roule tout entier sur cette idée : pour donner aux jeunes la confiance en soi, il faut de bonne heure, à la maison, à l'école, leur donner « le don sacré de la responsabilité, de cette maturité de l'esprit et du caractère provenant du contact avec la réalité de la vie ».

C'est, comme le dit l'auteur, l'esprit de la méthode Montessori, mais appliquée à l'américaine :

Elle (Mme Montessori) n'a pas su établir l'application détaillée de ses théories pour le monde entier, et c'est à nous de le faire pour notre pays.

C'est précisément cette adaptation à la France qui constitue l'originalité de la tentative instaurée par Mme l'Inspectrice Séclet-Riou dans plusieurs écoles primaires de la Marne (2).

Aux traducteurs je ferais un soupçon de procès. Il est incorrect d'écrire *davantage que*. Il ne faut pas confondre *outragée* avec *outrée* (page 19, ligne 14). Que signifie le mot *dévotion* de la page 123 (ligne 12)? Que peut bien être un « grognement de détermination » dans la bouche d'un bébé de vingt mois qui vient de s'écrier : « La balle est partie! »? Tout simple et familier que soit le langage de l'auteur, est-il indispensable d'employer dans la traduction les mots *ronchonner* et *rabâcher?*

C'est aussi un procès de langage que j'oserai intenter d'abord au R. P. Victor Dillard, S. J. Voilà un ancien élève de l'Ecole polytechnique, devenu prêtre, confesseur et directeur de conscience d'un futur polytechnicien, comme il se doit, et qui, dans ses **Lettres à Jean-Pierre pour devenir un homme,** se sert de l'argot employé dans les « boîtes » scolaires! Mon dieu, je ne me scandaliserais point de lire sous sa plume, dans le jeu d'une imitation badine, *être gobé, moche, chic, épatant, un bon type, truc, laïus, bac et bachotage, math. philo, bouquin, ciné, posséder l'administration, le professeur ou les élèves, en mettre plein la vue.* Mais je trouve un tantinet ridicule, pour un homme d'un certain âge, d'écrire sérieusement : *J'ai le cafard, je suis un nigaud, tu es fichu, tu piges, il vient d'avoir un gosse, je t'en ai écrit de vertes et de pas mûres.* Bien qu'ennemi, comme le P. Dillard, des « rigidités systématiques », j'estime que, chez un homme qui porte soutane et tonsure, comme au moyen âge, un tel langage est déplacé; surtout en des lettres de direction spirituelle, en présence du bon Dieu et de son Christ, évoqués à chaque page, et de la Vierge, même quand on la représente en train de faire son ménage.

(2) Cf. *Mercure de France* du 15 mai 1938, p. 172.

Je conseille à Jean-Pierre de ne pas imiter non plus les incorrections grammaticales de son ancien directeur : « Ne t'emballe*s* pas, il t'absou*d*, on éteint *tout* autre lumière, marche à *plein gaz.* » Je pense que le secrétaire général du parti socialiste unifié, Paul *Faure*, serait bien surpris d'être rangé par le R. P. parmi les bons poètes Verlaine, Moréas, Samain et Claudel. Je suppose qu'il s'agit plutôt de Paul *Fort*, rendu assez fameux par ses *Ballades*.

Il y a, dans ces *Lettres*, quelques pages bien venues, morceaux de bravoure, sur la mer et la forêt. Le reste, c'est du « chiqué », dont se serait ironiquement éjoui et éloquemment indigné l'auteur des *Provinciales*.

M. Roger Clausse, « docteur en philosophie et lettres », prétend avoir appliqué à la **Mesure des Humanités** anciennes « la méthode d'investigation matérialiste ». Je vous assure qu'il « n'y vas pas par quatre chemins », comme écrirait le P. Dillard :

> Le contenu pédagogique et le contenu social des Humanités anciennes sont périmés. Ils ont perdu toute vie, toute efficience. Et leur survivance ne s'explique que par la volonté des classes dirigeantes, qui pèsent de tout leur pouvoir social pour leur maintien. Mais ils ne concourent nullement à la réalisation du but réel de toute éducation, savoir : la capacité sociale qui donne à l'enfant devenu homme les moyens de gagner sa vie dans le milieu social, la compréhension de la société où il vit, et le sens social par quoi il sait que sa vie est liée à celle des autres hommes.

La conclusion de l'auteur est aussi péremptoire qu'inattendue : « Que tous les élèves apprennent le latin. » Mais c'est à condition que le latin devienne « le point de départ naturel d'une étude historique de la formation et du développement de la langue française. »

Ce petit ouvrage provoque tellement la contradiction et les réserves, par la caricature qu'il présente de l'éducation artistique, particulièrement de l'éducation littéraire, qu'il faudrait tout un volume pour y répondre. D'ailleurs, cette réponse a été faite bien des fois. Je me borne à signaler que la critique de M. Clausse porte plus justement sur la façon dont on a enseigné et enseigne encore les Humanités que sur leur valeur

même. Il y a là une confusion qui nuit grandement à la part de vérités que contient ce livre.

Il contient aussi quelques méprises et incorrections. La ponctuation, assez maltraitée dans les autres ouvrages dont je viens de parler, devient ici d'une cocasserie déconcertante. Le mot *extension* de la page 123 était, deux pages plus haut, imprimé *extention.* La note 2 de la page 18 cite les *Nuits Antiques* d'Aulu-Gelle. Mettons que ce soient là des coquilles typographiques; mais l'auteur, qui accorde au langage un rôle capital dans l'éducation, ne saurait récuser la paternité de monstruosités grammaticales telles que *baser sur* et *dans le but de,* qu'il multiplie comme à plaisir.

Il est vrai qu'aujourd'hui ces expressions sont devenues d'un usage courant et que j'aurais pu les relever aussi dans tous les précédents ouvrages. Ce n'est pas là, pour moi, une raison suffisante pour les accepter de bon cœur, comme si nous n'avions pas *fonder sur* et *afin* ou *dans le dessein, dans l'intention de.* Mais après tout, le langage n'est qu'une question de mode, une affaire de convention, comme le costume, la morale, la pédagogie et bien d'autres choses encore.

Mémento. — Dans le 2e bulletin trimestriel (juillet-septembre 1938) de la *Société des Amis de l'histoire des Sciences,* dont le siège est à Paris, 13, rue du Four, M. Pierre Ducassé consacre un important article aux ouvrages sur l'Education. Dans une note, il a bien voulu mentionner les comptes rendus que je donne ici, en raison de leur intérêt bibliographique. Il ne tient pas à moi qu'ils ne soient moins incomplets, mais aux auteurs et aux éditeurs.

Z. TOURNEUR.

FOLKLORE

Madeleine Desroseaux : *La Bretagne inconnue.* Plon, 8° in-16, 271 p. — Henri Mériot : *Les belles légendes de Saintonge.* Chez l'Auteur (Impr. Thoyon-Thèze, Rochefort), in-16 carré 196 p., eau-forte. — Lotte Bayer : *Der Waldbauer in den Landes der Gascogne; Haus, Arbeit und Familie, I. Wirtschaftsformen.* Université de Hambourg, Séminaires des Langues et Civilisations romanes, pet. 8°, 79 p., dessins et IV pl. — Hans-Joachim von der Brelie : *Haus und Hof in den französischen Zentralpyrenäen,* Ibidem, pet. 8°, 114 p., dessins et III pl. — Dornheim : *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche;* Ibidem pet. 8°, 292 p., 18 pl. de dessins, XIV pl. photos. — Hans Kruse : *Sach — und Wortkundliches aus den südfranzösischen Alpen; Verdon, Vaïre und Vartal.* Ibidem, 82 p., dessins et IV pl. — D'Elly : *La Camargue gardiane,* 4°, 164 p., ill. de Rivet et Leliepvre, XXVIII pl. photo.

Qu'il subsiste encore, malgré l'abondance de la littérature

sur la presqu'île armoricaine, une **Bretagne inconnue** est certain. Le fait le plus curieux est que même après le bon petit volume de Mme Desroseaux, l'exploration n'est pas encore complète. Du moins nous donne-t-elle dans les deux premières parties de bonnes descriptions du pays et des mœurs des îles de Sein, de Houat et de Hoedic; puis des montagnes centrales. Mais la 3e partie est la plus importante à notre point de vue. On y trouvera des descriptions qui, sans faire double emploi avec celles de Le Braz, de Le Men, de Luzel, de l'abbé Duine (Henry de Kerbézec) et d'autres folkloristes, les complètent au contraire, des pardons de Poullaouen, de Plouguerneau, de Landeleau, du Penity Saint-Laurent, de Locronan, de Saint-Efflam; un chapitre est consacré aux « pardons des chevaux », assez nombreux; un autre à celui des cochons; il y a là de bons matériaux utilisables par les folkloristes.

Les **Belles légendes de Saintonge** de H. Mériot sont plutôt des adaptations de thèmes locaux que des notations directes obtenues des habitants. Naturellement, on voit revenir Mélusine, si bien étudiée par Léo Desaivre et d'autres, puis divers thèmes déjà publiés par des historiens saintongeais. Quelques-unes pourtant semblent inédites, par exemple Le Creux de Pampin; le Terrier de la Fade; les Pierres levées de Charras. Il est très difficile de faire le départ, dans cette sorte de recueils, entre le populaire vrai et le littéraire. Peut-être, en cas de 2e édition, l'auteur voudra-t-il bien indiquer ses sources avec précision.

Les quatre publications annoncées ensuite au sommaire ont toutes été éditées, sous la direction de Fritz Krüger, par le Séminaire des Langues et Civilisations romanes de l'Université de Hambourg, selon le principe d'enquête et d'exposition des « Mots et Choses », c'est-à-dire en somme sur la base de l'Atlas linguistique d'Edmont et Gillieron. Ce principe consiste à décrire les objets en relevant les termes dialectaux, puis à comparer à propos d'un même terme les divers objets désignés selon les dialectes; et d'autre part à comparer les divers termes employés selon les régions pour désigner un même objet. De plus, dans les quatre fascicules on trouvera quelques photos bien choisies et surtout un grand nombre

de dessins schématiques dus à R. Schött, des plans de maisons et des explications technologiques.

Le premier fascicule de Lotte Bayer sur les **Landes de Gascogne** décrit en détail la vie économique : A, des agriculteurs; B, des forestiers; p. XI-XIII on trouvera une bibliographie aussi complète que possible sur les Landes et les pays voisins. Je tiens à signaler que ce fascicule, comme les suivants, n'est pas une mise au point seulement des travaux antérieurs mais le résultat de plusieurs mois de séjour et d'exploration dans les Landes au nord de l'Adour; neuve est surtout la partie linguistique comparative.

H. J. von der Brelie a choisi comme terrain d'étude la région entre les vallées d'Aspe et d'Ossau à l'ouest jusqu'aux vallées de la Neste d'Aure et du Louron; et comme sujet d'enquête le type de **la Maison et de la Cour,** sur lequel on était mal renseigné : quelques notes sommaires dans Butet, *Val d'Ossau;* dans Cavaillès, *Vie pastorale;* et dans *la Vie à la Campagne.* En admettant la terminologie de Demangeon, on peut dire que la maison paysanne en hauteur domine; que dans la vallée d'Azun se coudoient trois types; de même trois types dans la vallée de Campan; mais dans la vallée d'Aure deux seulement; et deux, mais différents, dans la vallée du Louron. En les comparant entre eux, on constate que dans le territoire étudié se rencontrent cinq types différents, répartis irrégulièrement : 1°, la maison carrée à un étage et une seule pièce, la plus primitive; 2°, le même type allongé et augmenté d'une écurie-étable; 3°, la maison à un étage, mais à deux pièces avec corridor; 4° la grande maison à deux étages où les animaux sont logés au rez-de-chaussée et les personnes habitent au-dessus. Plus loin l'auteur décrit les éléments de la construction, le mobilier, les ustensiles, toujours comparativement, du moins pour les Pyrénées.

Plus étendue est la monographie de Dornheim sur **La civilisation matérielle de la Haute-Ardèche,** région du Cheylard à Vogué et d'Usclades à Privas, à peu près. Il devient inutile de regretter qu'aucun Français n'ait jamais entrepris dans l'Ardèche un travail de ce genre. Il est fait, et très bien fait, méthodiquement, et avec des plans et des dessins qui ne laissent rien à désirer. Les localités étudiées sont au nombre de

43 (ma propre enquête folklorique en est à plus de 200 communes, soit environ 260 localités). Je ne puis donner ici que l'énumération des chapitres : géographie et exploitation du sol; forme des répartitions par villages; maison; mobilier; fontaines; potager; travaux domestiques; moulins; instruments de transport; instruments agricoles; culture et travaux agricoles; élevages; magnannerie; dentelles au tambour; costumes. Tous les mots et choses sont comparés à ceux des régions voisines, Velay et Auvergne, Languedoc, Provence et Dauphiné.

Je dois ajouter que l'auteur s'est contenté d'étudier la civilisation matérielle, mais qu'on ne trouvera pas ici d'études sur les coutumes, cérémonies, légendes; comme mes collègues allemands savent que je m'en occupe depuis dix ans, ils me passeront les matériaux de ce genre obtenus par Dornheim; bien mieux Fritz Krüger a mis à ma disposition non seulement pour l'Ardèche mais aussi pour toutes les autres régions étudiées par ses élèves, l'admirable collection de photos du Séminaire de Hambourg. J'ai tenu, vu les circonstances présentes, à signaler cette coopération scientifique.

L'Ardèche était une *terra incognita* et Dornheim a pu ainsi récolter une masse énorme de faits inédits. La région étudiée par Fritz Kruse, par contre, les **Alpes méridionales des vallées du Verdon, de la Vaïre et du Var**, avait été un peu mieux explorés. Beaucoup de documents, il est vrai, étaient épars dans les vocabulaires et dictionnaires provençaux et niçois. Il y a tant de touristes qui parcourent maintenant ces régions qu'il semblera banal de signaler que le village provençal est constitué par des mas épars, avec au chef-lieu un petit groupe de maisons seulement; au lieu que le type alpestre maritime (ligure, si on veut) consiste en maisons perchées, fortement groupées, alors que dans les champs cultivés il n'y a que des bastidons ou même des huttes en pierres plates sans ciment. Le mérite de Kruse a été de suivre à la piste les deux types, de village en village, et de montrer où exactement ils s'enchevêtrent.

Un autre détail est que le mas, ou *villa rustica* romaine, est plat, sans étage, en largeur et entouré de ses dépendances; au lieu que la maison alpestre maritime est en hauteur : les

animaux en bas, les habitants au-dessus, et au troisième étage un grenier, de nos jours parfois transformé en chambres. Le fait important est que même si une maison a été construite isolément dans la deuxième région, elle garde son type étroit et allongé vers le haut, à petites ouvertures; mais qu'il ne vient pas à l'idée des habitants d'adopter alors le type du mas.

Celui-ci existe seul, comme on sait, dans la Camargue, où l'on rencontre aussi un type plus primitif encore, celui de la simple hutte en roseaux. Bien que la littérature sur cette région soit déjà considérable, le nouvel ouvrage d'Elly sur la **Camargue gardiane** ne fait double emploi avec aucun autre. Au contraire, on y trouve des rectifications bienvenues, par exemple au sujet des vrais costumes de gardians (p. 37-39); correctes sont aussi les observations sur le costume féminin dit arlésien; Joseph Bourrilly a parfaitement montré, jadis, comment ils s'est modifié à partir du XVIII[e] siècle sous l'influence de modes spontanées ou plutôt d'imitations de détails inventés individuellement. A signaler un bon exposé de la mise en place du fichu (p. 36-37).

Comme tous les propriétaires de manades, et surtout le marquis-félibre Falco de Baroncelli-Javon, se sont mis entièrement à la disposition de l'auteur, c'est à ce livre que je renverrai quiconque désire des renseignements exacts, non truqués, sur les chevaux, les taureaux, les courses, le gardianage, les jeux et associations de gardians. Pour les tsiganes et les cérémonies des Saintes-Maries, on fera mieux cependant de recourir au mémoire de Fernand Benoît (mon *Manuel*, n° 1400). Les photos sont bien choisies et les dessins évocateurs. Des poèmes en provençal, avec traduction, du marquis de Baroncelli-Javon terminent ce bel ouvrage.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

R. P. Valensin : *François* (Plon). — Mémento.

François, présenté par le R. P. Auguste Valensin, professeur de philosophie à la Faculté Catholique des Lettres de Lyon : un livre extraordinaire, extraordinaire par la figure qu'il présente; il éclate de jeunesse et d'ardeur, captées dans leur jaillissement.

Un adolescent chargé de dons, non seulement beau et gracieux, mais déjà virtuose, passionné de musique au point que son professeur de piano pouvait dire : « François, c'est la musique même ». L'art, et surtout la peinture, la danse, le fascinaient, un musée l'exaltait, et il a laissé des quantités de carnets d'esquisses indiquant un don surprenant. Plus doué encore pour la philosophie, la littérature, les vers : mort à moins de vingt ans, on a de lui des poèmes en versets d'un mouvement, d'un accent personnel, déjà achevés. Et les auteurs auxquels allait cet enfant pieux, c'était les plus grands, voire les plus hardis.

Quand j'étais jeune et incroyante, je m'imaginais qu'on ne pouvait pas rester un catholique pratiquant et être très intelligent, très cultivé, très artiste. Pour moi il y avait d'une part les bons jeunes gens dociles, un peu fades, un peu faibles, n'aimant que la littérature rondouillarde, l'art Saint-Sulpice, fermant les yeux devant un langage vert et fort. Et puis, d'autre part, il y avait les esprits libérés, seuls aptes à s'enivrer des vins âpres ou généreux.

Je ne sais ce que j'aurais répondu si l'on m'avait objecté l'art des cathédrales médiévales, le plain-chant et les peintures d'un Fra Angelico, mais je crois que je regardais les livres d'un Léon Bloy, d'un Claudel (qui évidemment ne rentraient pas dans *ma* conception de la littérature pieuse) comme ces fameuses exceptions qui confirment la règle. Au surplus ils étaient en piètre odeur de sainteté, avant la guerre, dans trop de milieux catholiques, auprès de trop d'ecclésiastiques, et bien souvent les auteurs prônés par ceux-ci ne justifiaient que trop, alors, la méfiance et l'ironie, la compassion dédaigneuse et l'irritation myope dont je me rendais coupable.

Aujourd'hui la littérature catholique moderne n'en est plus à faire ses preuves et l'on a pu, ces temps-ci, mettre sur pied une *Anthologie de la Renaissance catholique* (1) qui n'a pas à rougir devant les autres anthologies; et j'écrivais l'autre jour une préface pour un recueil de poèmes (2), non-seule-

(1) Le volume de la poésie a paru cet été aux Editions Alsatia, celui de la prose vient de sortir.

(2) *L'abîme appelle l'abîme*, par Léon Manot (pour paraître aux éd. Alsatia).

ment catholiques mais, pour une partie, d'inspiration spécifiquement sacerdotale, qui prouvera, contre la thèse soutenue par certains, qu'on peut avoir reçu le sacrement de l'ordre et être un grand poète, encore que M. Marcel Coulon estime que Louis Le Cardonnel ne fut un poète que dans la mesure où il n'était pas vraiment prêtre. (Le R. P. Poucet lui a fort bien répondu dans les *Etudes* du 20 octobre dernier).

Cette timidité catholique quasi officielle en face de la littérature et de l'art, qui régna dans la seconde moitié du XIXe siècle (concurremment avec une pudibonderie janséniste méconnaissant les simples beautés de l'amour conjugal et de la maternité, qui, si on l'eût osé, aurait reproché au Créateur le mécanisme de la vie voulue par Lui et eût expurgé l'Evangile de certains mots et de certaines allusions), cette timidité n'existe plus aujourd'hui; les couvents, les collèges religieux, les Facultés catholiques ont l'esprit large et les éducateurs ne croient plus nécessaire d'avaler une canne pour se tenir droits ni de fermer les yeux devant le soleil.

Et c'est ainsi que, dans la famille la plus pratiquante, put se former ce petit François dont on nous apporte aujourd'hui les lettres et le journal intime si libres, si ardents, si ouverts que le prêtre qui nous le présente le voit, à douze ans, comme « un petit être bondissant, lâché dans la campagne et le soleil », et, à dix-sept ans, quand il était sans doute déjà guetté par la mort, comme « un haut plateau, balayé par toutes sortes de musiques et sur lequel descend le Silence » — ce merveilleux, ce divin Silence qu'appelait Mallarmé.

Car François, ce François dont on ne nous donne pas même le nom de famille, né en 1916 dans une excellente famille des plus cultivées, est mort en 1935, « amoureux comme un saint », selon son expression, amoureux de Jésus, amoureux de Dieu.

Mais ce passionné de Pascal et de l'Evangile, cet adolescent qui, quelques mois avant sa mort, écrivait pour soi : « O Dieu! Dieu! Ivresse de Dieu » et qui s'est littéralement *nourri* du « Mystère de Jésus », ce penseur remarquable qui, à 17 ans, envoyait à son professeur de philosophie à la Faculté une lettre si puissante, sur une question qui l'avait préoccupé, qu'elle fut lue à l'amphithéâtre (sans qu'on en nommât l'auteur) c'était le même garçon qui s'enthousias-

mait de certaines pages « merveilleuses » des *Vrilles de la Vigne* de Colette, autant que des grands Grecs et Latins et de Dante, et qui, tout jeune encore, choisissait pour son poète préféré, non point Lamartine, qu'il trouvait « pleurnichard », mais Baudelaire. Gosse de treize ans, il écrira au Père qui s'occupe de son âme qu'il traduit *l'Odyssée* et qu'Ulysse savait bien parler aux femmes. Agé de quatorze ans, il écrira triomphalement à sa sœur, qui suit au loin les mêmes études que lui, qu'il a fait enrager son professeur de latin, lequel avait arrêté le cinquième *Eglogue* avant les six derniers vers :

« Mais, M'sieu, j' veux traduire ! » S. rougit, pâlit, ferme le livre et détourne la conversation. Je crois que dans ces six derniers vers il y a des troupeaux, des bergers et des bergères enflammés qui ne sont point protocolaires. Note bien les réactions de ton professeur devant les six derniers vers ; ça sera bien drôle. »

Il blaguera de même l'abbé qu'inquiète un passage de l'*Iliade* (3). Il appelle son père « Papa aimé », et « Monsieur du papa » ; sa mère est « Mimi » et il la nomme encore « Sophie », comme un simple personnage de Jean Cocteau; au même âge, écrivant à son père, il déclare effrontément, du curé du village : « il n'a vraiment aucune pudeur de faire un sermon sur la chasteté à une douzaine de saintes filles du Rosaire, quelques petites demoiselles de l'école libre et deux ou trois vénérables grands-mères en jupons noirs. » J'insiste sur cette liberté d'esprit et de ton parce qu'elle tranche avec l'image qu'on se fait ordinairement, dans les milieux incroyants, d'un adolescent dévot. Or, l'enfant qui s'amusait ainsi, et qui dessinait à l'atelier le modèle vivant, à quinze ans écrira qu'il voudrait « être tout Amour durant la semaine sainte », il demandera à Dieu « de mourir maintenant s'il n'a pas assez de force pour rester toujours jeune d'âme et d'esprit », ou « d'accomplir une grande œuvre et de mou-

(3) « Ces sacrés Grecs s'injurient comme des porchers. Leurs mots hardis faisaient trembler la pudeur de notre abbé qui traduisait devant maman (...) Voici que ce bougre d'Agamennon clame qu'il préfère sa captive à sa femme, à cause *de sa structure de corps, de sa ligne, de son esprit et de son adresse à filer.* Un frémissement d'horreur agite la soutane et le camail. Les bons gros yeux pleins d'épouvante et de timidité glissent avec inquiétude du côté de maman. Cher abbé ! il est bien touchant et je l'aime bien. La semaine prochaine, nous traduirons Plaute, Térence, Horace. »

rir pour une grande idée »; ardent et troublé par des tentations un an plus tard, il s'en explique sans timidité au prêtre qui fut son confident, son guide et pour qui il signe « votre tout petit. » Déjà homme, déjà formé, et restant toutefois très pur, par volonté, par amour de la pureté, nous le verrons dans sa dernière année renoncer dans son journal intime, dans ses lettres, à ces préoccupations d'art et de littérature si fortes d'abord que ni lui ni son directeur d'âme ne semblaient supposer qu'il pourrait faire sa vie en dehors d'elles. Mais, peu à peu, la pensée et l'amour de Dieu, qu'il appelle le Père, l'envahissent :

Je comprends vraiment, profondément, que l'Evangile est la Bonne Nouvelle et qu'on ne peut que répéter avec saint Pierre : « Où irions-nous, Seigneur? Tu as les paroles de la Vie Eternelle. »

.. ..

La mort, que l'on nomme « désunion », en tant que séparation de l'âme et du corps, est ce qui, véritablement, unifie l'homme, car cette séparation supprime la tentation qui peut le diviser d'avec lui-même.

.. ..

C'est une chose inouïe que de tenter d'éprouver la présence de Dieu. Ce sentiment fini de l'infini vous brise et vous anéantit. Comme pour tout acte de vie spirituelle, c'est par un dur effort que l'on parvient à cette adoration anéantie, à ce néant ébloui, dur et brisant.

Je ne crois pas que la religion soit chose toute simple et facile. La religion est une chose tragique. Et cette idée ne contredit pas celle de la bonté infinie de Dieu. Ce n'est que du fond de sa faiblesse et devant la difficulté de la tâche qu'on en appelle à une autre force, qui ne peut être qu'une Bonté! Ainsi ce n'est pas ceux qui voient tout simple et tout facile qui croient le mieux en la bonté divine, mais ceux qui en ont le plus besoin.

L'enfant se sentait débordé par ses dons mêmes :

J'ai le sentiment de quelque chose de grave, d'infiniment joyeux et douloureux en même temps. J'ai trop, trop d'aspirations, avec la tendance à vouloir les suivre toutes à la fois. Les êtres, les faits, la vie, les idées, les abstractions, tout me paraît avoir une égale réalité et mériter également un don total de l'intelligence. Il faudra bien que je sacrifie, que j'émonde pour concentrer la sève et aussi la faire surabonder; et au sacrifice, comme tel, je me

résous; mais ce qui me coûte infiniment, c'est de sacrifier la philosophie à l'art.

Il faudrait avoir la place de citer cette lettre du 30 décembre 1934, 11 mois avant sa fin, où, sans la prévoir, il crie son amour pour Dieu-Père (pages 161-162). Les mois passent, la grâce agit, l'enfant qui en avril 35 se croit encore fait pour les lettres se vouera à Jésus-Christ le 2 juillet, dans le secret de son cœur. Cette évolution si décisive, les notes du journal intime, d'abord littéraires, puis exclusivement d'ordre philosophique ou religieux, nous la font comprendre; en juin :

Je réalise que nous sommes tous appelés à devenir des *Saints*.

... Si *Jésus-Christ* est, je dois tenir pour rien tout ce qui n'est pas Lui. Est-ce que tu te rends compte de la portée de tes paroles? — Oui! Cela signifie que si j'entrais, par exemple, chez les Jésuites, je devrais, le cas échéant, m'estimer heureux de ne faire toute ma vie que de la petite administration ou de la surveillance, le faisant pour *Jésus-Christ*, et tenir pour rien toute l'œuvre intellectuelle que j'aurais pu faire et les joies infinies de l'intelligence, à cause de Jésus-Christ.

... Que je me mépriserais de refuser quelque chose à Jésus-Christ!

... Pour moi, personnellement, totalement, Jésus est mort. Et je ne lui donnerais pas tout? Quelle plaisanterie!

... L'amour qu'a Dieu est un véritable amour. Le concevoir seulement comme une chaude tendresse humaine m'éblouit. Ah! que doit être cet amour! Je tremble d'y penser.

A la fin de juillet, il écrivit à sa mère tant aimée (qu'il appelait Tout-Petit-Bien-Aimé-Chéri, Maman-de-mon-Ame) pour lui apprendre « qu'elle sera bénie entre toutes les femmes » et qu'il sera prêtre :

Si vraiment on a vu le plus parfait, vu, senti à fond que c'était le plus parfait, quand on a eu cette grâce, eh bien! on se condamnerait de ne pas accomplir ce plus parfait. Vous sentez, n'est-ce pas, ma bien-aimée, tout ce qu'il y a dans ce « plus parfait »? Dites, mon Tout-Petit, maman de mon âme, dites à qui je dois d'être brûlant? Qui était tout entière à la Beauté, avant que son enfant fût né pour que son enfant fût tout entier à la Beauté?

Et puis la maladie vint, l'enfant fut passé au creuset de la souffrance physique, et il partit pour la Maison du Père le

11 novembre 1935. Mais aucun de ceux qui l'auront approché à travers ce livre n'oublieront François.

§

Mémento. — *La Percluse Héroïque*, par Paulin Renault (L'Edition Universelle de Bruxelles). Passionnante histoire de la bienheureuse Julie Billiart, paysanne inculte et extraordinaire dont toute la vie ne fut qu'un miracle, et qui fonda les Sœurs de Notre-Dame de Namur et autres lieux après la Révolution. — *Le Très grand Cardinal, par Jeanne Cappe* (Casterman). Intelligente vie du Cardinal Mercier à l'usage des enfants. — *Nénette* (Editions Alsatia), histoire d'une petite fille du peuple qui voulut être une sainte et qui mourut avant huit ans et qui *voulut*, dès quatre ans, communier. — *Seul chez les Canaques*, par Claude Renaudy (Bloud et Gay). Vie d'un ermite du Pacifique, le Père Jean Godefroy, qui, dès son enfance, voulut être prêtre, et dès sa vingtième année décida d'être missionnaire. — Deux livres consacrés, au contraire, à une vocation tardive qui devait donner des résultats éblouissants : *La fidèle histoire de saint Jean Bosco*, par Pierre Cras (Ed. Spès) et *Saint Jean Bosco l'entraîneur des Jeunes*, par le P. David Latnoud (cette dernière biographie contenant des détails inédits d'après des sources italiennes.) — *L'Amour au Foyer*, par Marg. Baur (Ed. Spès). Méditations sur l'Amour conjugal chrétien et sur le moyen de trouver la paix et le bonheur. — *Mères Viriles* par Louis Lefebvre (Association du mariage chrétien). Conseils profonds d'un éducateur qui est aussi un émouvant poète catholique.

HENRIETTE CHARASSON.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

Mirages latins. — L'Espagne est-elle latine? — L'avis de M. Henri Focillon. — L'idée latine en Afrique du Nord. — Pan-Islamisme et Christianisme. — La Corse est-elle tyrrhénienne ou provençale? — Les savants travaux de M. G. Simoëns. — L'Ile d'Elbe, l'Empereur et Paul Morand. — Mémento.

Point de place, en cette chronique, pour la politique. Qu'on nous permette pourtant de faire observer que les événements n'ont pas tardé à justifier l'attention que nous promettions aux choses méditerranéennes, et tentons de dissiper une équivoque: l'idée méditerranéenne, pour nous, n'est nullement l'idée latine. On a beaucoup abusé des mots **latin** et **latinité**.

La Méditerranée n'est pas un lac latin. Elle n'est pas plus latine qu'elle n'est sémitique. Il serait temps de réviser un peu objectivement les conceptions en cours au sujet des races latines, des sœurs latines, des nations latines. Remy de Gourmont l'a proclamé ici-même avec une magnifique autorité il y a exactement quarante ans, sans songer à ce qui se passerait en 1939 : « La part du sang latin chez un Français du Nord peut être d'un dixième. » Elle n'est pas, en dépit des apparences, beaucoup plus grande chez l'homme de la Méditerranée, qu'il soit Français ou non; les Ligures n'étaient pas plus de souche latine que les Ibères. M. **Henri Focillon,** dont chaque jour s'élargit l'audience, conteste de même la **latinité de l'Espagne:**

... S'il existait des races pures, ce seraient à coup sûr des races condamnées. Quand nous aurons mieux précisé la notion de teneur humaine, nous verrons que la qualité des groupes tient à des mélanges dosés. Les Italiotes bâtards que nous appelons les Romains et dont le sang s'est mêlé à toutes les écumes de la Méditerranée, durent à cet adultère quelques siècles d'empire. Dans les deux péninsules, des souches antiques avaient précédé l'éveil de Rome. Ce qu'il y a de plus grand en Italie, ce sont les Etrusques, peuple de marins et d'artistes, absorbé par les Latins, agronomes et soldats. Si vous voulez connaître le premier visage de l'Espagne, tel que l'ont fait les Ibères, les colons sémites, les colons grecs, allez voir au Louvre la Dame d'El Ché, monumentale et délicate, empreinte de noblesse native et de raffinement. C'est le plus ancien exemple de cette série d'accords parfaits entre des données diverses par lesquelles cette race stable et composite remplit sa tâche dans la civilisation. Le musée archéologique de Madrid nous offre des témoignages plus étranges, où la touche de l'hellénisme ne fait que mieux mettre en relief la puissante originalité ibérique. A Rome même, il semble qu'elle ait plus donné qu'elle n'en a reçu...

...Ces apports considérables de l'humanité orientale, le double rameau sémite, les Arabes, les Juifs, sans lesquels l'Espagne n'eût pas rempli son destin. Que l'Islam ait étreint et fécondé la Castille, dans la guerre et dans la paix, c'est ce dont ne permettent de douter ni les gentilshommes fins comme des émirs, aux yeux de fièvre et de langueur, peints si souvent par les maîtres, ni les monuments de l'art mozarabe et de l'art mudejar, hybrides de deux mondes, ni le secret instinct des plus rares singularités de l'esprit

et de la parole, par lesquelles les maîtres des « argudezzas » rejoignent les grammairiens lyriques des *Séances de Hariri.*

Certes ses capitaines ont couru la Méditerranée, elle a connu l'Italie et ce qu'on est convenu d'appeler la latinité; elle a étalé ses vice-royautés sur Naples et sur la Sicile, elle n'a rien ignoré de l'art baroque. Mais on a vu quelle sorte d'usage en ont fait ses peintres, à quelles âpres inflexions ils l'ont plié, quelle sève de flamme ils lui ont injectée. Il n'est pas de commune mesure entre ce grand pays et l'Italie. Ce qu'il y a chez cette dernière de creux, de facile et de vain répugne à la gravité de ces hommes en noir qui ont inventé un monde, dominé l'Europe, vaincu le Turc à Lépante, fait reculer Bonaparte, et qui demain, après avoir forgé dans les combats la paix de la liberté, reprendront leur place et leur tâche dans une civilisation plus humaine.

Il existe quantité de ligues latines, d'unions latines, de sociétés latines, en France; mais leurs animateurs ont presque toujours, lorsque leurs intentions étaient pures, confondu ce mot trop commode avec l'ensemble des notions si diverses constituant proprement ce que nous appelons le complexe ou encore le « continent » méditerranéen, à la fois chamitique, sémitique, aryen si l'on veut, païen, juif, chrétien et musulman; à la fois africain, asiatique et européen, continent sans rapport avec nos communes mesures d'espace et de durée, car l'Afrique commence aux Pyrénées et le moyen âge y survit aux abords des réalisations techniques les plus audacieuses du génie moderne, — à la fois romain et carthaginois, alexandrin et hébraïque, hellénique et catalan, domaine des contrastes par excellence, patrie féconde des mythes et des mirages.

On a été, pourtant, jusqu'à parler d'une Afrique latine; nous savons aujourd'hui qu'on ne flatte pas beaucoup les Tunisiens, par exemple, descendants probables des fiers Carthaginois, pas plus qu'on ne flatte les autres Moghrebins lorsqu'on leur parle de l'**idée latine;** la civilisation latine est pour eux beaucoup trop exclusive. Constatation faite notamment par deux journalistes, lors du voyage de M. Daladier en Méditerranée française; cela est si vrai qu'il a suffi d'une menace romaine pour faire taire les aspirations destouriennes; dès qu'ils ont compris que, pour eux, l'indépendance se muerait en vassalité italienne, les plus audacieux des patriotes tunisiens ont

oublié leurs revendications; serait-ce que, pour eux, la latinité signifiât autre chose que pour nous? — Cheich Ali en a prévenu MM. F. et G. Richemont :

Ne vous réclamez pas trop, vous, Français, descendants des Celtes et des Germains, imprégnés sous la Renaissance d'humanisme grec, d'une culture latine qui ne nous séduit guère. Car le génie latin offre plutôt dans son ensemble une adaptation et une vulgarisation de la culture grecque, qu'une production artistique réellement créatrice. Les musulmans savent ce que la Méditerranée doit à l'esprit sémite. Tyr et Sidon, d'abord, voient fleurir la civilisation phénicienne, rameau détaché du tronc sémite. Le *Delenda est Carthago* est le cri du barbare envieux du raffinement de la culture carthaginoise dont les Tunisiens sont les héritiers. Et trois religions, juive, chrétienne et musulmane, parties du Proche Orient sémite, ont conquis la Méditerranée...

Même s'il est permis de ne point tenir les Français pour les exclusifs descendants des Celtes et des Germains (encore une fois, ni les Ligures ni les Ibères, ni les Grecs de Phocée n'étaient de souche celto-germanique), on appréciera la saveur d'un tel avertissement. Au même personnage, les mêmes journalistes demandaient encore si, pourtant, l'**Islam** n'éprouverait pas de sympathie pour la pompe et la force déployée au service des mystiques par les fascismes européens, à la faveur desquels le prestige des chefs s'affirme comme par les mouvements de foules autour du Khalife, au temps de la splendeur de l'islamisme? — Voici la réponse :

Il semble que l'Islam puisse sympathiser avec ces mouvements, accepter même parfois un appui dans la lutte anti-juive, mais qu'au fond il redoute ces systèmes dont il n'aime pas la brutalité. Mais ceci n'est qu'un des aspects de la question, alors que pour les musulmans il y en a au moins deux :

Le Pan-Arabisme, mouvement raciste lancé par Mahomet et qui voulait une religion arabe, instrument de domination pour les Arabes.

Et le Pan-Islamisme, expansion non plus de la race, mais de l'intelligence. Si les deux mouvements s'épaulent parfois comme en Palestine, bien souvent aussi ils font naître chez le musulman un conflit cruel entre le sang et l'esprit. Et si le sang peut répondre à l'appel des dictatures, l'esprit, lui, ne s'accordera jamais avec des mystiques néo-païennes.

Le pont le plus solide entre l'Islam et la France, il faut le reconnaître, c'est le christianisme : c'est le Christ, reconnu par le Koran comme juge suprême du dernier jour, et cette religion, dont le chef Pie XI rappelait récemment que « nous sommes spirituellement des Sémites ». (*Candide*, 4 janvier 39).

L'attention dont bénéficie l'Afrique du Nord ne le cède point à celle que nous prêtons à la **Corse.** Qu'est-ce que la Corse? Pierre Bonardi, en un livre inoublié, a rappelé tout ce que son île natale doit aux Maures qui l'ont sans cesse investie. Mme Jane Catulle-Mendès, en écrivant l'histoire de Sampiero Corso, a rappelé, récemment, elle, ce que furent les relations entre Corses et Génois : d'éternels combats. Les Génois ne se comportaient qu'en pirates et pillards, contre lesquels il fallait se défendre. Chacun sait dans quelles conditions la Corse s'est donnée à la France. Mais si nous interrogeons les géologues, nous apprenons que l'île n'a jamais fait partie d'un système étrusque.

Je signalerai, à ce sujet purement scientifique, deux ouvrages dépourvus de tout caractère de circonstance : ils sont de M. G. Simoëns, de l'Académie Méditerranéenne : *Etude Stratigraphique, Tectonique et Economique du Bassin Houiller d'Osani* (Corse) et *La Théorie de l'Evolution Cataclysmique et de l'Evolution Alternante;* le premier a paru à Nicc en 1933; le second, à Paris et à Bruxelles en 1936. L'auteur ne pouvait rien prévoir des aspirations fascistes. Or, que lisons-nous dans ces volumes d'un caractère si éloigné des fébricités politiques?

La Corse est doublement française, d'abord par son massif hercynien qui fut jadis directement rattaché à celui de la Provence et ensuite par les Alpes dont le prolongement au sud de Nice-Cannes se poursuit presque sans solution de continuité dans les plis du Cap Corse.

Le texte s'accompagne de figures montrant le raccordement de la Corse et de la Sardaigne à la Provence tel qu'il existait réellement avant le glissement de ce bloc continental vers le géosynclinal alpin. Alors, la Sardaigne, en effet, était rattachée à la Corse, comme celle-ci était rattachée aux massifs des Maures et de l'Estérel, formant un bloc continental que

M. G. Simoëns a nommé la Cyrnie. Je n'entrerai pas ici dans les détails de la rupture du bloc hercynien et de la dérive du fragment Corse-Sardaigne vers l'est, la Corse poussant devant elle, vers l'Italie, par conséquent, un tronçon des plis alpins en partie déversés sur son bord oriental. Mais l'étude des roches et des plissements du terrain démontre l'identité des origines et établit que ni la Corse, ni la Sardaigne, ne sont de famille étrurienne. Il n'y a probablement jamais eu de continent tyrrhénien.

J'ignore si l'**Ile d'Elbe** (en laquelle M. Albéric Cahuet vient de situer *les Abeilles d'Or,* roman évoquant le court règne de Napoléon Bonaparte) est de souche provençale ou étrurienne, mais j'ai regretté de ne pas lire son nom dans le beau volume que M. Paul Morand vient de consacrer à la *Méditerranée, mer des Surprises,* où l'on trouve tant de pages aimables sur d'autres îles, entre autres les îles d'Hyères, également hercyniennes, détachées de la Cyrnie provençale; l'auteur écrit mélancoliquement : « Autrefois, il y avait de la place pour tout le monde en Méditerranée. » Maintenant aussi. N'attachons pas plus d'importance qu'il ne sied aux mouvements politiques destinés à fixer l'attention sur un point où rien ne se passera pendant que l'action se prépare peut-être ailleurs.

Mémento. — En janvier, j'avais indiqué ici, parmi les précurseurs de l'idée méditerranéenne, trois noms : Paul Adam, R. Canudo et Mistral, bien entendu.

Invoquer Mistral, c'était engager ses disciples. D'autres noms seraient à citer, au cours d'un palmarès complet. Mais il en est un qu'il convient de ne pas oublier parce qu'il est celui de l'un de nos guides les plus aimés et les plus écoutés, celui d'un homme qui compte près de trente années de services méditerranéens et qui entend aujourd'hui, selon la formule du succès, répéter par de nombreux nouveau-venus ce qu'il fut lui-même l'un des tout premiers à enseigner. Je veux nommer le poète Gabriel Boissy.

La littérature méditerranéenne moderne est abondante. C'est une bibliographie à établir; en attendant, le livre de M. Paul Morand, *Méditerranée, mer des surprises,* ne décevra pas les jeunes lecteurs pour qui il fut composé. Croisière fantaisiste, qui conduit le lecteur de Hyères à Barcelone, de la Corse aux Baléares, de Tanger au Mont-Athos, de Naples à Alexandrie, de Syracuse à Cannes,

de Tunis à Cadix, de Beyrouth à Nice, etc... Pas très équitables, les pages sur Nice. Mais M. Paul Morand ne serait pas lui-même si méditerranéen s'il n'entretenait le culte des mythes.

Comme s'ouvrait à Londres la conférence palestinienne, on apprenait à Paris la constitution d'un comité France-Syrie-Liban. M. A. de Monzie en est le président. Il s'agit de veiller au maintien du prestige de la France au Levant. — Le poète italien Guido Medina a adressé une lettre ouverte, publiée par des journaux africains, à M. Paul Valéry pour le conjurer de réveiller la conscience méditerranéenne et de militer en faveur de l'humanisme méditerranéen.

JEAN DESTHIEUX.

LES REVUES

Mesures : Considérations d'Amiel sur l'amour, la femme, le mariage, au réveil d'une nuit où il subit « une forte ps. ». — *Les Cahiers de Jeunesse :* aspirations de la jeunesse arabe; comme le fascisme italien tente de la séduire par sa propagande trompeuse, coûteuse, bien organisée. — *Echanges et Recherches :* le docteur Gilbert Robin : étapes de la sensibilité de l'étudiant en médecine; portrait du médecin de campagne et du médecin de quartier. — *Gutemberg-Informations :* souvenirs filiaux de M. Lucien Descaves. — *Cahiers de Paris :* « Versets » de M. Jules Romains. — Mémento.

M. Bernard Bouvier donne à **Mesures** (15 janvier) de nouveaux fragments du « Journal intime » d'Amiel, ce contraire de Casanova, « un héros de l'esprit », si l'on veut. Il s'agit là de pages sur le mariage, sur l'amour, sur la puissance de l'instinct sexuel. J'imagine que notre Remy de Gourmont eût pris un vif plaisir à les discuter. Elles sont des années 1879 et 1880. On y lit cette note qui précise la cause d'une longue cogitation :

Lundi, 18 *août* 1879.

(8 h. m.). Forte ps., sans rêve ni conscience. Je suis abîmé et abruti. Six mois de vie retranchée. Astarté la cruelle n'a aucune pitié des cheveux gris...

Le philosophe appelle ailleurs une « catastrophe énervante » son petit accident nocturne, lequel lui fait écrire encore cette phrase quasi lyrique :

Même à 57 ans, il faut donc fuir encore les souvenirs de Vénus, le frôlement d'une pensée légère, l'odor di femina.

Et voilà comme, ayant médité la plume aux doigts, il résume les mouvements de sa pensée :

Conclusion : Ne pas sortir de l'amitié, se défendre contre le charme dissolvant de la femme, et ne pas compter sur les glaces de l'âge.

Ne pas compter davantage sur le cilice. L'instinct inextirpable de la femme est d'affaiblir et d'enchaîner l'homme; elle le veut dépendant et dépendant d'elle, que ce soit par le cœur, ou par les sens, ou par l'habitude, peu importe. Elle veut être l'arbitre de son bonheur et le sentir dans ses fers. Elle le jetterait dans les flammes pour avoir le plaisir de le sauver. Le premier devoir du mâle est de protéger sa liberté et sa force; le second seulement est d'être compatissant et bon. Ta faute à toi est d'être faible par douceur, de te fondre au contact de la beauté, de la tendresse ou de la désolation, de ne pas savoir dire non, de n'oser pas faire de la peine. Tu manques non seulement de brutalité, mais de fermeté. Tu répugnes à casser une branche, à cueillir une fleur, à tirer un moineau, à éteindre un lumignon qui fume encore, à repousser une affliction qui se jette dans tes bras, en un mot tu es trop doux pour un homme, trop brahmane pour un occidental, trop sensible pour un célibataire, trop féminin pour un être du sexe barbu. Le mâle doit être plus agressif, plus dominateur, moins scrupuleux et moins désintéressé que cela. Il faut, pour faire son chemin, avoir les coudes plus pointus et les dents plus solides pour cela. Il faut plus de résolution, de férocité et de ténacité. Aurais-tu été allaité par une biche? Est-ce que les ps. produiraient l'effet physiologique de la castration? Oteraient-elles à la fois l'énergie et la mémoire? le goût de l'action, de la confiance en soi-même? Est-ce que ta timidité, ta rêvasserie, ta passion de l'ajournement, ton défaut d'espérance et de courage, viendraient de cette déperdition de sève? Triompher des femmes est-il le point de départ de tous les triomphes? Faut-il pour être martial, entreprenant, décidé, conquérant, avoir l'intrépidité sexuelle et la *vis testiculi?* Ce n'est pas possible! Ma longue ingénuité, ma niaiserie pudibonde seraient l'origine de toutes mes autres faiblesses? Avec ma sève perdue, j'aurais pu avoir une famille de patriarche et faire vingt œuvres de valeur. Ma vaillance et ma cervelle ont fui par la même brèche. Je serais donc un énervé? La sexualité a été une écharde, depuis tantôt quarante années. Elle est cette divinité voilée et terrible qui me dit :

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses. »

Il est exaspérant que la bagatelle ait une aussi tragique importance. Penser que toute la vie dépend d'une infime sécrétion malpropre, et qu'un crachat lointain décide du repos, de la moralité, du génie, de la santé, du bonheur de l'individu, cela peut mettre en rage. Ce que c'est peu de nous! — Mais chicaner la nature est bien inutile. Elle prélève son tribut sans demander notre consentement. Et qui fait l'ange, fait la bête.

Quels bonheurs d'expression relèvent tout à coup le style de ce penseur maussade! « L'art et la passion se marient tout seuls, comme les colombes », écrit-il. Le sens est plein. On a compris. Le malheureux croit nécessaire d'expliquer : « La beauté, la volupté, l'amour sont antérieurs au notaire, au prêtre, et même à la vertu. » Ce « même » prend une saveur singulière à l'esprit qui se rappelle l'abandon de celle-ci au paradis terrestre, lorsque les en chassa l'archange.

§

Les Cahiers de jeunesse (15 janvier) publient un article du plus haut intérêt : « Que veut la jeunesse arabe? » L'auteur en est M. Hassam Ziad qui ajoute ce renseignement à sa signature : « étudiant à l'Université de Bayrouth ». Cette jeunesse disséminée sur des terres comprises entre l'Atlantique et l'océan Indien, partout soumise à l'influence de l'impérialisme étranger, commence son unification :

Il existe aujourd'hui un sentiment qui lève chez les jeunes de tous les pays arabes et les éveille à l'action : le sentiment national. Quoi que fasse ou pense un jeune Arabe d'un quelconque pays arabe, il a en tête que son pays *doit* être libéré de l'impérialisme étranger. Il peut voir clairement ou confusément le moyen de cette libération, n'avoir pas idée de la forme qu'elle pourrait prendre, mais il la considère toujours comme une fin.

Comment cette libération nationale peut-elle se résoudre, lorsqu'on considère, dans son ensemble, la question méditerranéenne? En bref, la question méditerranéenne revient, pour les puissances impérialistes, à une nouvelle répartition, à une re-distribution, des colonies.

L'Italie fasciste voudrait posséder plus qu'elle ne possède, aux dépens des démocraties française et anglaise. Des populations arabes des colonies ou semi-colonies mises en cause, il n'est tenu compte à aucun moment. Comment la jeunesse Arabe considère-t-elle la chose?

Je suis sûr que tout jeune Arabe mis en face de cette situation : le transfert d'un impérialisme démocratique à un impérialisme fasciste, dirait catégoriquement non. Chaque jeune Arabe sait parfaitement que l'impérialisme fasciste est du type le plus brutal. Nous savons tout de ses brutalités à Tripoli (Libye). Les atrocités fascistes exercées sur les Arabes au moment de la révolte nationale en Tripolitaine, ne s'effaceront jamais de leur mémoire, pas plus que ne

sera oubliée l'exécution du leader des Arabes de Tripolitaine, Uœar Mukhtar, dont le meurtre fut commémoré par les vers du plus grand poète arabe du xxe siècle, Sharvki (un Egyptien) :

Ils ont pendu ton corps dans le désert comme un drapeau
Qui fait lever la haine dans la génération montante.

Mais ce n'est pas de cette manière cynique que le fascisme se présente à la jeunesse arabe; il ne dit jamais aux Arabes qu'il veut prendre la place de la France ou de la Grande-Bretagne en tant que puissance impérialiste. Cela, il ne le dit qu'aux Anglais et aux Français. Mais aux Arabes il montre un visage amical et se donne pour un allié dans la lutte d'indépendance nationale; il essaie de créer un climat favorable à ses desseins et c'est là qu'est le danger.

Le fascisme dépense plus d'argent pour sa propagande dans le monde arabe que n'importe quelle autre puissance. Par les écoles, la presse, la radio, par ses stipendiés, l'appât de voyages gratuits en Italie, il essaie d'apparaître à la jeunesse arabe comme le champion du droit, de la justice, de la civilisation en général. Ayant suscité cette atmosphère de sympathie, il n'est pas difficile à l'Italie d'acheter les hommes utiles à la réalisation de ses buts. Et, il faut le dire, elle a rencontré jusqu'à présent, dans cette sphère d'action, un certain succès parmi la jeunesse... Il n'est pas du tout rare de rencontrer de jeunes hommes qui, tout en conservant, solide, leur idéal national, pensent que l'indépendance de leur pays pourrait venir « via Rome ». Mais la responsabilité de cet état de choses ne doit pas, à mon sens, être rejetée sur la jeunesse arabe seule, car elle est le résultat de la politique adoptée par les pays démocratiques dans le monde arabe. Quand le gouvernement français, par exemple, fait traîner la ratification du traité franco-syrien pendant plus de deux ans et laisse entendre à la fin, qu'il pourrait bien l'abroger, il fournit au jeune Arabe pro-fasciste un nouvel argument...

L'auteur achève sur ces lignes :

Si les démocraties ne veulent pas que le fascisme gagne la sympathie de la jeunesse arabe, elles doivent permettre à cette jeunesse de satisfaire ses aspirations nationales.

§

La revue **Echanges et Recherches** (janvier) publie « Beauté de la médecine » de M. le docteur Gilbert Robin. C'est un essai digne des plus belles pages qu'on puisse lire.

Il y a une part de confession. Le médecin s'y souvient de la période où, saisi de l'amour pour la science — l'amour exclusif du néophyte — il préférait les maladies aux malades. De ce temps-là qui précède celui du « divin respect », de la « divine pitié » qu'inspire le souffrant, — il écrit :

Je n'oublierai jamais le nom de Madame Fichot. C'est devant elle que j'ai dit quelques jours avant sa fin : « C'est une belle péricardite ». Elle n'avait pas répondu. Elle n'avait plus besoin du mensonge. On pouvait parler sans lui rien apprendre.

Il y a des morts qui m'ont soulagé. C'est le cas des affections qui n'avaient pas été calmées : on n'avait pas pu les comprendre. L'autopsie révélait l'énigme. Les pièces prélevées, incluses dans une coque de cire pâle, y étaient longtemps conservées. Puis, on projetait sous nos yeux le film des tissus coloriés. Quelle fête pour l'esprit! Nous les reconnaissions à leur teinte, chaque tissu ayant sa couleur élective à laquelle il reste fidèle. C'était un spectacle de rêve que les grappes de cellules bleues, détachées sur un fond rose et les arabesques des fibres qu'on eût dites tracées à l'encre de Chine. Il faudrait teindre des châles imités de ces images : la mort serait l'artiste de leurs complexes dessins. Personne ne s'en douterait. Un réseau chiné d'alvéoles et les rameaux des capillaires frissonneraient sur la soie dont, ignorantes, les jeunes femmes envelopperaient leurs épaules nues.

J'ai bousculé des aveux. J'ai forcé des intimités et je n'ai pas respecté les plus innocentes pudeurs. Je ne reconnaissais pas les pauvres êtres à leur visage, je retenais moins leur nom que le nom de leur maladie.

Je me suis penché sur leur souffle... J'ai perçu des orages profonds qui soulevaient leur poitrine... Quelquefois, ma tempe appuyée sur le sein d'une femme écoutait le mal gémissant comme la mer dans un coquillage... Mon regard, s'aidant de magiques rayons, a pénétré plus loin que Dieu n'avait pensé.

L'aile tremblante de leur cœur a battu dans mes paumes. Souvent elle s'en est évadée : la mort passait entre mes doigts... Mes mains ont été hardies et cruelles. Elles ont palpé la soie fanée de leur corps... Parfois elles effleuraient la douleur avec les précautions d'un amant.

Je n'étais pas doux par pitié, ni brutal par tempérament : soif de connaître et de comprendre. Plus altéré que les fiévreux. Je m'émouvais du frémissement des chairs malades. Mon épiderme interrogeait... La vérité me chatouillait le bout des doigts... Si le mal ne

livrait pas son secret, je fouillais dans la chair à la recherche du trésor. Le peu de forces des malades s'en allait avec le sang qu'ils me livraient. Ils buvaient des boissons bleutées et leurs humeurs bleuissaient... Avec des courants électriques, je les faisais trébucher ou leur donnais des vertiges... J'ai perforé la source où baigne notre intelligence. Un cristal coulait goutte à goutte... Ah! dans une onde limpide nageaient des fléaux invisibles.

Non, je n'aimais pas les malades. Je n'aimais que les maladies. Je m'accuse.

A l'étudiant d'aujourd'hui qui en est à sa dernière année d'études, le docteur Gilbert Robin adresse ces mots pathétiques :

L'étape du malade que tu vas désormais parcourir sans doute jusqu'à ton dernier souffle. Car tu ne pourras plus t'arrêter. La médecine t'aura pris tout entier. Alors tu seras médecin. Seulement au soir de ta vie. Et tu auras tout donné. Et, mesurant ton ignorance, tu croiras n'avoir rien fait.

Après des définitions neuves, aux reliefs saisissants, du chirurgien et du médecin spécialisé, M. Gilbert Robin traite du médecin de campagne et du médecin de quartier: « Saint-Vincent de Paul de la médecine », dit-il. Et il apporte son témoignage d'admiration à ces hommes de devoir qui « embrassent dans une journée toutes les formes de la vie » :

Chaque malade pour le médecin a la beauté d'un Rembrandt. Une main approche la lampe et baigne de lumière la pauvre face ravagée. Dans la pénombre de la pièce s'agitent un père, une mère, des enfants. Tant de parents, tant d'intérêts, tant d'amour et tant de haine. C'est le moment de l'agonie. La mort en pleine lumière. Dans les ténèbres toute la vie. Le médecin a l'habitude. Son regard en pleine lumière. Dans les ténèbres toute la vie. Le médecin a l'habitude. Son regard voit dans l'obscurité. On ne peut rien lui cacher. Il est le médecin de la famille. Il a mis au monde, autrefois, cette jeune femme séduisante qui cette nuit accouche... Naissance. Le cycle continue. Il ferme les yeux de l'aïeule. Il voit un couple s'unir, une famille se former, s'agrandir, s'épanouir, se haïr, se disperser, s'évanouir. Contre son cœur bat la marée. C'est très beau et c'est très triste. C'est toujours la même chose. De temps en temps un sauvetage avec des allures de miracle : Césarienne. Trachéotomie. Tubage. Saignée de l'œdème aigu. Mais il vous dira : « C'est classique. Tous les médecins en font autant ».

Il n'a pas le temps. Il n'a jamais le temps. S'il lui restait une heure, un siècle, quelles belles âmes à pénétrer. Que de richesses perdues. Le temps l'émiette, le dissocie. Poussière d'homme, que ce médecin, manne de bonté, centre de science. Tout connaître, tout soigner, tout consoler. On ne le voit que sur les routes ou dans les cages d'escaliers.

Des kilomètres et des étages. Le seul travailleur ici-bas qui n'ait pas choisi — et pour cause — entre le jour et la nuit, entre la semaine et le dimanche.

Dans ce bagne il n'est pas à plaindre. Car son esclavage est illimité : il possède la vie et la mort. Deux domaines dignes d'envie.

§

Gutemberg Informations (janvier) publie les « Souvenirs d'un fils de graveur sur acier », de M. Lucien Descaves. Le cher vieux Parisien, fils et petit-fils de Parisiens, évoque là son enfance, le foyer où elle épelait la vie, le travail paternel. Sa plume ressuscite des figures émouvantes dans l'atmosphère d'autrefois où, malgré de grandes misères aussi, il existait plus d'indulgence entre les hommes et un sentiment du secours cordial à peu près disparu :

Je suis le fils d'un bel artiste, Alphonse Descaves, graveur en taille douce, dont l'humble père avait une teinturerie avenue d'Orléans.

La maison existe encore, de même que celle qui fait l'angle de l'ancienne rue Montyon, aujourd'hui rue Mouton-Duvernet, où je suis né, au siècle dernier, après l'annexion du Petit-Montrouge.

Je n'ai jamais, au cours d'une longue vie, quitté ce quartier paisible, dont le caractère n'a pas changé et que j'aime comme mes petits boyaux. Tout m'y retient, tout m'y berce comme sur des genoux; l'existence ne me serait pas supportable ailleurs.

Mon enfance s'est écoulée rue Mouton-Duvernet n° 2, entre mon père, ma mère et mon frère, de trois ans plus jeune que moi. Les leçons que j'ai reçues dans ce milieu laborieux et sain, ont imprimé en moi leurs vertus lustrales. J'ai vu mon père penché du matin au soir sur l'acier difficile qu'il labourait d'un burin consommé sous le châssis qui tamisait la lumière. On l'eût enorgueilli en l'appelant artisan. J'en suis un comme lui.

Les devoirs domestiques remplis, ma mère, qui n'avait point de bonne et dont nous faisions les commissions, s'installait auprès de mon père et lui lisait, après le journal, un livre qu'ils avaient

choisi ensemble : Hugo, Lamartine, Musset, George Sand, ou quelque nouveauté sur laquelle leur goût était tombé d'accord.

Je suis convaincu que mon père eût fait une magnifique carrière d'artiste indépendant (je ne dis pas officiel), si la vie de famille, à laquelle il s'était rangé ne l'avait pas astreint, dès la trentaine, à des besognes alimentaires. Il se consacra donc, sans dévotion, à l'imagerie religieuse, et il en vécut assez longtemps pour ne pas voir son gagne-pain ruiné par la galvanoplastie, la chromolithographie et leurs applications industrielles.

Mon père travaillait pour les principales maisons du quartier Saint-Sulpice : il gravait sur acier, à leur intention, la vaste *planche* à seize, qui l'occupait subsidiairement pendant un an au moins. Elle lui assurait, disait-il gaiement, « du pain sur la planche ». Car il burinait, je puis dire, en chantant tous les refrains de sa jeunesse, Pierre Dupont, Paul Henrion, Nadaud, Darcier... et jusqu'à Loïsa Puget!

Un grand jour qui réclamait de sa part le plus de soin, était le jour où il faisait *mordre,* autrement dit employait l'eau-forte pour creuser la taille. Il nous demandait alors de ne pas *faire de train* autour de lui et d'aller jouer *sur le carré,* désignant le palier du troisième étage. Nous observions la consigne; jamais nos parents ne s'emportaient contre nous : la taille douce ne provoquait pas chez eux l'irritation.

. . . .

... Et puis, des années se passent... Je perds ma mère, et puis mon père... Mon dernier souvenir de lui est l'inquiétude d'un homme menacé, dans ses moyens d'existence, à plus de soixante ans, par le déclin du métier qu'il avait exercé pour vivre de peu et être heureux pleinement. Il ne posa sa loupe et ses outils qu'à bout de forces et de souffle, au soir de sa vie.

Et pourquoi, je vous prie, ne dirait-on pas, des hommes de cette trempe, qu'ils meurent au champ d'honneur?

C'est dit, Lucien Descaves!

§

Cahiers de Paris (janvier) : ce numéro est un hommage à M. Jules Romains qui donne à la revue ce beau « Poème en forme de versets », écrit en 1931 :

> Le pauvre enfant du peuple marchait le long du
> boulevard d'enceinte;
> Il suivait une palissade qui existe toujours;

Il pensait à bien des choses qui maintenant ne
comptent plus;
L'enceinte a été démolie; mais le boulevard n'est
pas plus large qu'en ce temps-là;
Lui a cessé d'être pauvre. Il est toujours attentif
au bruit que fait le sable sous les pas;
Il se tourmente moins au sujet de l'avenir. Parce
qu'alors l'avenir était entièrement à reconnaître.
Tandis que maintenant l'avenir est presque une
vieille habitude.
Il ne vit plus avec le peuple. Mais il s'inquiète
souvent avec lui.
Comme le bruit des camions a peu changé! Comme le
flot de la ville au nord est toujours le même;
Ainsi que les mouvements illimités de l'esprit.

§

Mémento. — *Revue des Poètes* (15 janvier) : dans un bel article « A nos amis », M. Raymond Cortat salue l'œuvre accomplie par M. Eugène de Ribier, comme directeur de ce recueil qu'à son tour il va diriger. Ce fascicule contient des poèmes de Mme Lucie Delarue-Mardrus, de MM. Henry Muchart, Ernest Prévost, Charles Dornier, etc.

Le Front latin (janvier) par un éditorial, par des écrits de MM. Paul Saurin, le Dr Pierre Mauriac, Guido Medina (Italien de Tunisie) — proteste contre la francophobie du fascisme et les aboiements de la presse inspirée par M. Mussolini.

La Revue Universelle (1er fév.) : « Le drame de Jules Soury » par M. C. Vettard.

Cahiers du Sud (janv.) : « Iqbal, poète musulman de l'Inde » par M. Ch. Petrasch. — « Sainte Angélique » poème de M. R. J. Clot. — « Le Vent » un beau poème de M. Jean Cayrol.

Le Courrier graphique (décembre) : « La presse et l'édition médicales », numéro spécial, par divers dont : MM. le professeur Laignel-Lavastine, le dr Lévy-Valensi, le dr Gottschalk, R. H. Monceaux, A. Cymboliste, etc.

Revue de Paris (1er février) : Fin des souvenirs de G. Lenôtre. — Suite des mémoires du capitaine Gervais qui fut à Austerlitz.

Les Primaires (janvier) : « L'écrivain et les modèles » par M. Régis Massac.

Plastique (n° 4-1939) qui paraît à Paris et à New-York et est rédigée en français, en allemand et en anglais, commence la pu-

blication de « L'homme qui a perdu son squelette », roman qui a pour auteurs sept personnes dénommées, des deux sexes, plus un groupe représenté par « etc ».

Hippocrate (février) : « Introduction historique à une étude de la responsabilité des médecins », par M. E. Kornprobst. — « Un ennemi de Baudelocque : le Dr J.-F. Sacombe » par M. G. Lely.

L'Elite (décembre) : « Suite gasconne », des beaux poèmes de Mme Germaine Emmanuel-Delbousquet, et une étude de M. Armand Got sur la poétesse.

L'Age nouveau (janvier) : « Dans le monde des vivants », conte de M. J. H. Rosny aîné. — « Domaine et origine de l'art », « aphorismes sur le bellicisme », « Examen de conscience », par M. Marcello-Fabri. — « Pour la constitution d'une 4e république » par M. Paul Watteau.

La Nouvelle Revue Critique (hiver) : Poèmes de Gustave Kahn et de Robert Browning, et de MM. P. Chabaneix, A. Berry, Mompezat, A. Tuster, P. Dumaine, L. Boudet, G. Perron-Louis. — « Alfred Mortier » par M. E. Aegerter.

Civilisation nouvelle (janv.-mars) : Une lettre inédite de C. H. de Saint-Simon. — « Reflets de la science sur l'évolution des arts », par M. Charles Chassé.

Atlantis (21 janvier) : « Le Temple » par M. Paul Le Cour. — « Métaphysique et Politique » par le même.

Visages du monde (15 janv.) : « Pèlerinages littéraires » à Coppet, aux Charmettes, à Nohant, à Croisset, à St-Sauveur-le-Vicomte et enfin à Valvins, vers les grandes ombres que l'on sait, accomplis par Mme M.-L. Pailleron et MM. A. Fraigneau, H. Hertz, R. G. Nobécourt, R.-L. Doyon et H. Charpentier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Boccace : Des portraits, par Hugues Rebell. Mes amis. Et quelques échos ou passages divers. — *Candide :* S. A. contre Reichswehr. Critique littéraire d'Auguste Bailly : Cécile parmi nous. — *Je suis partout :* Lettre à une provinciale. — *Les Nouvelles Littéraires :* Voici les vieux jours...

Boccace (mensuel : Janvier 1939) : Auriant a retrouvé des lignes peu connues d'Hugues Rebell. Il donne dans *Boccace* celles qui concernent quatre fondateurs de l'Ecole Romane : Barrès, Boylesve, Maurras, Moréas. Voici les portraits des deux « méditerranéens » :

CHARLES MAURRAS

Un critique qui est à la fois un artiste, un philosophe et un passionné, un écrivain qui ne prend point les auteurs pour s'en faire un piédestal, mais pour leur en élever un; un auteur qui sait lire, qui aime lire; n'est-ce pas, dans la démocratie littéraire [déjà?] de ce temps, un homme vraiment rare et qui semble même unique? — Je ne sais pas de prose plus légère, plus ailée que la sienne. Charles Maurras a la grâce, l'ironie discrète, l'élégance et, — comme son maître Anatole France, — le goût qui ne force jamais le trait, et dit tout d'un mot. Lisez ses contes philosophiques, ses études sur Anatole France, Jean Moréas. C'est la façon d'écrire, — encore que rajeunie avec un sens exquis du moderne, — du La Fontaine des Amours de Psyché, du Fontenelle des Dialogues des Morts. Qui me disait donc qu'il n'y avait plus de tradition? Les meilleurs et les plus originaux écrivains de l'époque sont justement des lecteurs assidus de nos classiques, sans que leur fidélité au passé les empêche d'innover, et mieux, plus sûrement que ces farouches destructeurs d'idoles, — toujours prêts à s'attaquer à des dieux. Ce serait cependant calomnier Maurras de dire qu'il appartient à cette époque d'hommes médiocres : il est au-dessus d'elle comme tous ceux dont la pensée demeurera. Pour moi, je le vois très bien dans cette académie platonicienne que fonda le grand Cosme de Médicis. D'ailleurs sa physionomie ardente, mais belle de calme force, rappelle absolument certains portraits des Uffizi. C'est qu'aussi, au point de vue intellectuel, Charles Maurras est moins un français de nos contemporains qu'un de ces nobles florentins du XVe siècle, épris de la pensée et de l'art lumineux des Anciens.

JEAN MORÉAS

Jean Moréas a renouvelé le chant pur des ancêtres! C'est pourquoi je l'admire. Si quelques-uns, sous prétexte d'individualisme, renient toute la gloire du Passé et rejettent la lyre sainte que les anciens poètes se passaient de main en main, c'est en vérité qu'ils ne sont point de la famille. Ils peuvent aller chanter à l'écart : Sophocle, Virgile, Racine ne veulent point d'eux. Il y a des gens qui prêtent à Jean Moréas de l'orgueil, moi je dirais qu'il a de la piété. Condamner les œuvres déjà très belles de ses débuts par amour d'une beauté plus haute, voilà ce que ce poète a fait. Tandis que la plupart ont l'air de chercher des trésors dans une chambre obscure, Jean Moréas s'en va au soleil cueillir les fleurs des champs. Sa conception d'un poème dont chaque vers n'est pas seulement intéressant par lui-même, mais concourt à une harmonie d'en-

semble, il l'a réalisée dans son admirable *Pèlerin passionné,* fort et gracieux tour à tour comme le savent être les maîtres, plein d'une inspiration noble et naturelle. Mais si Jean Moréas est fidèle aux anciens, c'est qu'il n'y a pas deux façons de concevoir l'art; il ne les imite point pour cela, il reste lui-même, et par les sentiments qu'il exprime, il est moderne et bien plus que tel ou tel charlatan qui prend un costume bariolé ou un masque effrayant pour attirer les foules.

Dans le même numéro, cette « manière de voir » le cinéma qui ne manque pas de charmes, au mois pour certains, signée : Claude Bellinet :

M. Errol Flynn nous revient — l'héroïque M. Errol Flynn, vous savez, celui-là qui vécut quinze jours confortablement installé dans un palace de Barcelone et annonça ensuite à l'univers étonné qu'il avait passé ces quinze jours-là à se battre comme un lion dans les tranchées gouvernementales où il avait enduré les pires souffrances et répandu par trois blessures un sang généreux pour le salut et l'amour de la stoïque Espagne. Bien sûr, il n'avait pas fait prisonnier le général Franco... Mais c'était tout juste.

Donc M. Errol Flynn, le héros en chambre, nous revient en compagnie de Mme Annabella. Là-dessus, les journaux nous apprennent que M. Flynn trouve fort à son goût Mme Annabella, que les deux stars sont restés en tête à tête durant tout le voyage et qu'il se pourrait fort... qu'il n'y a rien d'impossible à ce que... — et autres fines allusions.

Personnellement, je m'en moque, comme bien vous pensez. Seulement M. Jean Murat est le légitime époux de Mme Annabella et il a beau être neutre à l'écran, on a de la peine à croire qu'il puisse pousser cette bienveillante neutralité jusqu'à offrir publiquement sa femme à un autre. A moins toutefois qu'il n'ait pris les devants en s'abouchant — si j'ose ainsi m'exprimer — avec Mme Lily Damita qui s'appelle à la ville : madame Errol Flynn.

Ces grands comédiens, tout de même...

Et ces notations, sous ce titre : « à bobines rompues », de la même main :

Au Cinéma, il n'y a que des techniciens.

Le producteur est technicien, le metteur en scène l'est aussi mais ça a moins d'importance, la demoiselle dont l'ami « met de l'argent dans le film » est technicienne.

Tout le monde est technicien.

Le balayeur aussi. Et, tout compte fait, c'est sans doute le seul véritable technicien de la maison.

Monsieur Henry Garat nous fait savoir qu'il aurait voulu être électricien.

Qu'il nous permette de lui dire qu'il est encore temps.

§

Candide (25 janvier) dit très justement que le sentiment national est représenté, au plus haut point, par l'armée :

S. A. CONTRE REICHSWEHR

Le 30 juin 1934 avait vu un coup de force réalisé par Hitler contre les S. A. suspects, sous les ordres du capitaine Roehm, d'ambitions personnelles dangereuses pour la dictature légale. Depuis, cette formation avait été tenue en veilleuse. La plume refait ce qu'avait défait le revolver. Par un décret, en janvier 1939, Hitler rétablit les S. A. dans toute leur splendeur.

Il semble certain que cette décision vise spécialement la Reichswehr, et il faut voir là un des symptômes les plus curieux de ce qui se passe en Allemagne. En effet, qui a sauvé ce pays du bolchevisme et de l'anarchie, au cours des années terribles de l'après-guerre? La Reichswehr (et aussi le docteur Schacht). Le danger communiste n'était pas écarté au moment de l'ascension nazie, mais le plus dur avait été fait.

De purs nationalistes devraient éprouver une reconnaissance infinie à l'égard de l'âme de cette résistance. Il est tout à fait typique que Hitler s'attaque à l'armée au moment même où il limoge le docteur Schacht. On ne peut s'empêcher de rapprocher cette politique de celle de Staline qui, lui aussi, voit dans l'armée une formation suspecte de sentiments contre-révolutionnaires.

Nous croyons que, dans la société moderne, l'armée incarne au contraire le sentiment national à l'état le plus pur. Elle est tenue à l'écart de la discussion politique et le rude devoir du guerrier lui donne le sentiment de sa responsabilité. Au cours des années 1936-1937, l'armée française opposa, comme la Reichswehr de 1920 à 1930, une véritable forteresse à l'assaut des marxistes.

Son patriotisme est d'autant moins suspect, même aux « masses » égarées par de mauvais bergers, que l'on peut difficilement la taxer de frénésie capitaliste, car l'armée est pauvre.

« Epurer » l'armée, lui imposer des noyaux politiques ou encore balancer sa force et son influence par une seconde armée civile et presque prolétarienne, voilà un programme spécifiquement révolutionnaire.

Il est très curieux de constater que le dictateur allemand a choisi cette voie, et que, pour instrument de son « antimilitarisme », il a désigné la formation même contre laquelle il pouvait avoir des sujets de méfiance.

Dans le même numéro, une critique passionnante de *Cécile parmi nous,* le dernier roman de Georges Duhamel, par Auguste Bailly, qui donne très alertement, vivement, bien qu'avec une minutieuse compréhension, l'essence même de ce véritable chef-d'œuvre. Il a les mots qu'il faut, pour situer cette œuvre où elle doit être dorénavant : il ressort de son émotion et presque malgré elle, dirai-je, qu'un « classique » vient de naître, un de ces classiques comme chaque littérature en a produit une dizaine peut-être depuis l'antiquité. Il entre ainsi dans le sujet.

En lisant *Cécile parmi nous,* je n'ai cessé d'écouter chanter en moi les grands vers désespérés qui traduisent la richesse de Moïse : solitude et étrangeté du génie !... Cécile est beaucoup plus qu'une admirable pianiste : elle est une âme musicienne. Lorsqu'elle pose ses doigts sur le clavier, et bien que déjà souvent entendue, il nous semble qu'elle nous soit révélée, et nous oublions cet intermédiaire de bois, de métal, d'ivoire, qui nous la transmet. Nous nous sentons, mystérieusement, en contact direct avec la musique même, à travers cette créature désincarnée qui s'est comme transmuée en harmonies. Il n'est pas d'émotion, il n'est pas de douleur humaine qu'elle ne puisse exprimer, car elle devine ce qu'elle ignore, et cette intuition miraculeuse — peut-être inconsciente — dépasse en certitude nos expériences les plus pesantes. Duhamel a donc accordé à cette fille de sa pensée un privilège unique : il a voulu que la pureté de son âme fut égale à l'exceptionnelle qualité de son génie.

Dans **Je suis partout,** du 27 janvier, M. Robert Brasillach donne une nouvelle *Lettre à une provinciale,* sous le titre *Le Sottisier de la Semaine :*

Si l'on voulait chaque semaine, ma chère Angèle, classer un petit dictionnaire des imbécilités qui se sont imprimées, un numéro entier de ce journal n'y suffirait pas. Cependant, vous m'accorderez que nous faisons tout ce que nous pouvons pour ne pas laisser échapper les plus retentissantes d'entre elles, et l'œil de Pierre Cousteau et de Georges Blond, en particulier, attiré par une sorte de sadisme vers la sottise, ne manque jamais de vous en faire part.

Pour cette semaine toutefois, j'ai eu envie de les aider dans cette noble tâche, dût votre cœur anti-fasciste en saigner, et je me suis amusé à recueillir et à classer quelques opinions et quelques inventions de nos bons informateurs.

Août 1914. — Définition : la période de paix la plus haute et la plus sûre que la France ait connue. C'est du moins ce que prétend M. de Kérillis, puisque, dans son discours à la Chambre, il a demandé, pour sauver la paix, que l'on ressuscite « l'état d'esprit de juillet et d'août 1914 ».

Aviation. — Intraduisible en français.

Beurre. — Les pays totalitaires en manquent.

Comité secret. — Voir « *Secret de Polichinelle* ».

« *Epoque* ». — Voir *Ordre*, *Humanité*.

Fédération des journaux français. — Organisme de défense des pays totalitaires vilainement attaqués par les grands méchants loups français. Nous ne plaisantons pas, et l'histoire est jolie. M. Charles Maurras avait pris l'initiative de demander aux journaux et aux partis la création d'une caisse autonome, fondée en dehors de l'Etat, dirigée par de hautes personnalités militaires, et destinée à réunir de l'argent pour l'aviation. Est-il besoin de dire qu'il ne réclamait aucune part dans cette œuvre? Plusieurs journaux de France lui ont fait un écho sympathique, en dehors de toutes les opinions. La Fédération des journaux a aussitôt fait prononcer des paroles bien lénifiantes d'où il ressortait qu'elle blâmait absolument ces manifestations intempestives, inspirées par le plus désuet des sentiments : l'amour de son pays.

Mexique. — Vieille terre de la liberté et du catholicisme. M. Mauriac, dans *Paris-Sucre*, a exprimé son émoi que les « catholiques » rouges ne puissent pas rejoindre ce pays. Ignore-t-il qu'il a été le théâtre de la plus grande persécution religieuse du XXe siècle; que, lorsque « la paix » y fut rétablie, les croyants n'eurent pas droit à plus d'un prêtre par 50.000 habitants; que le port du vêtement ecclésiastique fut interdit, les curés privés de leurs droits civiques et *inscrits sur les registres de la police comme les filles publiques?* Ou bien l'idée de voir les religieuses en carte plaît-elle particulièrement à l'admirateur éperdu des déterreurs de carmélites?

Dans les **Nouvelles littéraires,** un article de M. Maurice Maeterlinck, intitulé : *Voici les vieux jours...* donne à penser (comme on dit entre petits bourgeois).

Au seuil de la vieillesse, nous voyons derrière nous ce que nous aurions vu devant si, durant notre enfance, nous avions eu le sens

de l'avenir. Que de jours, que de mois, que d'années, que d'efforts, que de maux pour arriver à quoi? Qui consentirait à recommencer si ce qu'il sait ne pouvait rien changer à ce qu'il saura, à ce qu'il sera?

Si j'atteins ma quatre-vingtième année, — ce que je ne souhaite nullement, — aurai-je appris quelque chose sur les points essentiels de l'énigme? Pourquoi m'y attendre, et dès lors à quoi bon attendre?

Mais que ferait-on si l'on n'attendait pas?

Voici les vieux jours où l'on n'a plus besoin de soi, où déjà l'on ne vit plus en soi, où l'on commence à être heureux de ne plus être.

Un ami de mon âge me demande ce que je pense de la vieillesse où je suis plongé jusqu'au cou. Que, me dit-il, que m'a-t-elle enlevé, que m'a-t-elle apporté? Je répondrai franchement que je l'ignore. Parfois je l'aperçois qui passe dans le voisinage, mais bien que je ne me cache point, je crois qu'elle ne m'a pas encore remarqué. Des plaisirs m'ont quitté qui ne me plaisaient plus. Je suis plus près de la mort, il est vrai; mais j'ai toujours vécu près d'elle parce que je ne l'ai jamais séparée de la vie. Elle m'en séparera quand elle voudra, je ne lui demande pas de sursis. Je n'ai rien à changer à ce que je fais, à ce que je pense; j'ai toujours agi, j'ai toujours pensé comme si j'eusse dû m'en aller demain. Je n'ai pas d'injustices à réparer. Je ne crois pas qu'à la dernière heure je devienne un autre homme. Comme nous le faisons tous, au début de la vie, j'avais espéré plus haut que moi. Je connais aujourd'hui mes limites que je n'outrepasserai point en entrant dans la tombe. J'ai fait ce que j'ai pu. Si je n'ai pas fait mieux, c'est que je n'ai pas mérité de mieux faire. J'ai vainement tenté de franchir ce qui me bornait. Je savais que par delà se trouvait tout ce que j'ignorais; mais ne le voyais pas. Malgré mes années, j'essaie encore à l'atteindre. D'autres verront plus loin, d'autres iront plus loin et feront ce que ma bonne volonté n'a pas fait.

Somme toute, j'ai fait peu de mal, à moins qu'on n'appelle mal la recherche de la vérité; et j'ai fait encore moins de bien, à moins qu'on n'appelle bien cette même recherche.

Si quelqu'un me juge, n'aurais-je pas le droit de le juger aussi?

Et plus vieux qu'aujourd'hui, à mon tour, je dirai, avec Jean de La Fontaine, ces beaux vers qui sont trop peu connus :

La plus belle saison fut toujours la première,
Puis la foule des maux amène le chagrin,
Puis la triste vieillesse, et puis l'heure dernière
Au malheur des mortels met la dernière main.

« Il nous resterait, disait saint Bernard, à rechercher encore Celui que nous n'avons trouvé que d'une manière imparfaite, Celui qu'on ne peut trop chercher. Finissons donc ici ce livre, mais ne finissons pas de chercher. »

SYLVAIN FORESTIER

LES JOURNAUX

Hitler a parlé... — Faut-il dire : « Il pleut »? seulement « Il pleut »? (*le Journal*, 23 janvier). — Les cent ans du mimosa (*Idem*, 25 janvier). — Le souvenir d'Olivier Métra (*Paris-Midi*, 30 janvier). — Présence de Péguy (*l'Action Française*, 26 janvier). — Les poètes sur les planches (*le Journal*, 29 janvier). — La plus belle lettre d'amour (*le Figaro*, 28 janvier). — Monica Dickens, ancienne cuisinière et femme de lettres (*le Temps*, 19 janvier). — Mademoiselle la Présidente (*l'Intransigeant*, 27 janvier). — Léautaud pas mort (*idem*, 1er février). — On a trouvé un poète (*le Populaire*, 1er février.

Vous rappelez-vous ce temps où le journal était vendu à la criée? Sans doute le prix n'en variait pas, rien du cours du poisson; mais c'était à qui des camelots serait le premier à racoler le passant. Et non pas seulement le nom du journal retentissait comme un appel, mais la proclamation des nouvelles suivait, et qui n'étaient pas toutes vraies.

Elles n'étaient pas toutes bonnes, non plus. On s'accommodait cependant du tremblement de terre de la Martinique, de l'incendie de Chicago, de la mort de M. Steinheil. Point de texte pour voisiner avec le nom du quotidien; point de ces sous-titres qui résument tout un article; mais des manchettes, et sensationnelles. Voilà qui a disparu; les bruits de Paris n'ont plus à compter avec les coups de tonnerre de la dernière heure. Tant mieux : à quel diapason monterait le tumulte, à présent où la question qu'un destin cruel pose quotidiennement : paix ou guerre, est à l'ordre du jour?

A l'ordre du journal. A l'issue du dernier discours (cela s'entend du plus récent, il n'y a pas de grand personnage muet) de M. Hitler, des éditions spéciales jaillirent, et il fallait voir, à ne prendre qu'un exemple, une salle de spectacle, au moment de l'entr'acte, le public passant de la salle à la rue — la rue était bien froide pourtant — et revenant avec force journaux. Le premier qui vint à la connaissance du public dont je faisais moi-même partie — c'était au Théâtre Antoine et un excellent avocat, appelons-le Me Ajalbert, venait de magnifiquement plaider la cause de *la Fille Elisa* — on put croire d'abord que le Chancelier venait de déclarer la guerre :

« Hitler exigeait, menaçait », disait le journal. Il se produisit comme un mouvement de foule, chacun pensait à de sanglants lendemains, et Elisa, la pauvre, avec son mutisme involontaire, ne fut pas de trop dans son coin de prison, pour ramener le calme. A la sortie, un autre journal changeait la face du monde : détente, apaisement : le Führer ne faisait siennes les revendications de son ami M. Mussolini que sous certaines réserves d'un machiavélisme comme il n'y en a encore qu'à Berlin. On rentra en paix. Eh! bien, entendez-vous ce qu'auraient donné pareilles nouvelles, quelque peu contradictoires, criées? Le lendemain, je lisais dans un troisième journal qu'une longue ère de paix s'ouvrait, Hitler *dixit*.

§

On sait bien des façons d'interpréter un texte. (Et quand la traduction s'en mêle, donc?) Il y a plus d'une manière de dire : « Il pleut », même. M. Clément Vautel n'en retient qu'une. Mais écoutons le collaborateur du **Journal** :

Un critique littéraire cite cette phrase du dernier roman de François Mauriac :

La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres — jusqu'à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume. Il reste de s'y abîmer ou de revenir sur ses pas.

Ce critique ajoute :

Phrase magnifique, absolument digne de Chateaubriand et qui, autant qu'une simple phrase peut le faire, nous rassure sur l'avenir du grand style français.

Et l'auteur de *Mon Curé chez les Riches* de s'écrier :

Ah! c'est bon d'être rassuré sur l'avenir du grand style français! Mais, au fait, le grand style français est-il métaphorique, chateaubriandesque, romantique? Je suis de ceux qui le reconnaissent plutôt chez La Bruyère — « Vous voulez m'apprendre qu'il pleut, dites il pleut... »

Faut-il dire : « Il pleut » ? Il est permis de le dire. Mais faut-il ne dire que cela? Si on priait quelque cinquante auteurs, grands, petits et moyens, de dire : « Il pleut », comme ils l'entendent, et que cela servît d'exemple à la bonne littérature telle que La Bruyère et M. Clément Vautel la souhaitent, le

résultat serait bien monotone. Quoi! Cent fois : « Il pleut », sous autant de plumes! Mais n'est-ce pas par les expressions variées, infinies, auxquelles se prête l'art d'écrire, que vaut une littérature? Même l'erreur, même l'étrange, est préférable au moule unique. Ailleurs la liberté de plume se limite à : « Il pleut », soit. Mais chez nous? On ferait une jolie anthologie, avec ce que les meilleurs écrivains ont dit de la pluie.

C'est Laforgue — côté vers :

Blocus sentimental! Messageries du Levant!...
Oh! tombée de la pluie! Oh! tombée de la nuit!
Oh! le vent!...

C'est Gourmont, — côté prose, — je cite de mémoire, qui disait ne rien connaître de meilleur que d'être chez soi et d'entendre la pluie crépiter sur le toit. Voilà qui vaut mieux que : « Il pleut ». Rencontre : tout juste au-dessus du *Film* de M. Clément Vautel, cette information : « Il pleut sur presque toute la France. »

§

Il pleut peu (ces mots associés ne font pas bien) sur les mimosas. Le mimosa qui inspire à M. Marcel Petit, dans *le Journal,* ce couplet fleuri :

Ambassadeur discret et délicieusement parfumé, le mimosa a commencé depuis le début du mois de janvier sa tournée hivernale à travers les pays d'Europe. C'est un diplomate charmant, qui a l'heureuse fortune de se voir toujours bien accueilli. Toutes les portes s'ouvrent devant lui et il a sa place d'honneur aux tables les plus réservées. Et pourtant, le mimosa n'est plus tout à fait jeune. Il a cent ans.

S'il pleut peu (encore?) sur le mimosa, c'est que, dira-t-on, étant fils de Provence... Mais pardon :

En 1839 un capitaine au long cours rapporta de Saint-Domingue non pas dans son chapeau, mais dans un sac, des graines du bel arbuste que les botanistes classent dans les variétés d'acacias. Ainsi, l'officier n'avait pas seulement admiré les jolies Haïtiennes, mais aussi les acacias aux petites fleurettes jaunes qui leur font un odorant décor.

Et les graines, semées sur la Côte d'Azur :

...donnèrent naissance à des arbustes vigoureux. L'un d'eux, dans la propriété du capitaine importateur, prospéra à tel point que

l'épanouissement de sa ramure atteignit un diamètre de 15 mètres.

« On ne le voyait pas, racontent plaisamment de vieilles gazettes, mais on le sentait à une demi-lieue à la ronde. »

Il n'en fallait pas tant pour attirer l'attention des horticulteurs et des parfumeurs, qui comprirent tout de suite que l'acacia domingois allait ouvrir pour eux une activité nouvelle.

Jacques Bon, après de patients essais, réussit à marcotter le mimosa, c'est-à-dire à lui faire prendre racine. Cette fois, le succès de la fleur était assuré.

Consécration :

L'Académie française lui ouvrit son dictionnaire et le qualifia ainsi : « *Mimosa, ou mimeuse, genre de légumineuses dont fait partie la sensitive. La mimosa à petites feuilles fournit un joli bois dit bois d'amourette.* »

Vous connaissez la *Chanson du Mimosa :*

Dans le bois d'amourette fleurit le mimosa. — Le mimosa que l'on appelle aussi mimeuse. — Viendrez-vous au bois, ô mon amoureuse. — J'y vole, j'y cours mon ami... mosa. — Que ne pas oser quand la bouche est rieuse? — Dans le bois d'amourette, gai, le couple osa! — Lui, est heureux; elle est heureuse. — Et ça fait cent ans que c'est comme ça...

§

En écho à la *Chanson du Mimosa,* la *Valse des Roses.* Et c'est fleurir le souvenir d'Olivier Métra, dont M. André Lavisse salue dans **Paris-Midi** le cinquantenaire

Au célèbre bal Mabille, ce Rémois, vers 1854, aborda son premier pupitre :

Situé en pleins Champs-Elysées, dans cette allée des Veuves qui devait devenir l'actuelle avenue Marigny, Mabille fut le rendez-vous de tous les Parisiens et même des étrangers. C'était un jardin luxueux, décoré avec art et gaîté, endroit un peu particulier où se retrouvaient les célébrités du demi-monde : Céleste Mogador, la reine Pomaré, Rigolboche, Blanche d'Antigny (la Nana de Zola) et la curieuse Rose Pompon, qui voulut un jour faire une cure à... Botot, parce qu'on lui avait vanté les mérites de cette eau...

Et Olivier Métra de conduire avec un entrain de métronome l'orchestre du bal Mabille,

éclairé, nous dit un chroniqueur, par trois mille becs de gaz qui flamboient et se reflètent dans les vasques...

La vogue de Mabille passant, Métra, après un stage au Château des Fleurs (roses, mimosas et jolies filles) entre à l'Elysée-Montmartre. A nous *l'Assommoir!*

C'est devant sa façade illuminée que se déroule le pugilat entre Gervaise et la grande Virginie.

Et la *Valse des Roses*

fait tourbillonner la jeunesse turbulente, qui ignore le *jazz-band*. Elle applaudit Métra, cheveux de neige et moustache noire, Métra s'endormant au pupitre pendant qu'il conduit la ronde et se réveillant en sursaut au coup de la cymbale tintamaresque et sans doute préméditée. Il fait le geste familier de remonter son pantalon et reprend avec vigueur la baguette :

— Pardon, messieurs...

A l'issue du dernier coup d'archet, il n'allait cependant pas au lit. A minuit, on le retrouvait au *Rat Mort*. Et tout cela devait le mener à l'Opéra. Chef d'orchestre des bals de l'Opéra! La gloire! Cependant que la *Valse des Roses* épandait son parfum sonore sur tous les pianos. Elle serait aujourd'hui dans tous les haut-parleurs.

§

Et Jehan Rictus! Jehan Rictus dont le Square des Abbesses va porter le nom, ainsi en a décidé le Conseil Municipal. Le cher Jehan Rictus, dont *les Soliloques du Pauvre* restent une grande œuvre. Comme reste grand l'exemple d'un Charles Péguy. L'apposition d'une plaque commémorative sur la maison de la rue de la Sorbonne, a permis de mesurer combien demeure réelle parmi les hommes ce que M. Henry Hugault appelle dans **l'Action française** la « présence de Péguy « :

Pareil aux héros de l'antiquité qu'il n'eût pas été surpris de rencontrer au détour d'une rue, il nous apparaît hors du temps, comme un simple camarade. Il est seulement l'aîné avec qui on aime à cheminer, parce qu'une fois, dans sa vie, on lui a donné son amitié.

§

A qui le tour?

exclame M. Lucien Descaves dans *le Journal*, en marge des deux œuvres dramatiques qui ont porté ces temps-ci un Verlaine, un Rimbaud à la scène.

Je me suis amusé... (non, ce n'est pas le mot), je me suis demandé, incité par l'actualité, quels poètes modernes regardés aujourd'hui comme maudits, n'ont pas encore ajouté à leur disgrâce le fait de se voir traduits en scène. Je cherche et ne trouve pas au répertoire de réponse à ma question. Ni Gérard de Nerval, ni Hégésippe Moreau, qui mourait à l'hôpital, âgé de vingt-huit ans, il y a juste cent ans, quelle qu'ait été leur adversité, n'ont acquis des titres à cette popularité à retardement que serait leur nom donné en pâture à un auteur dramatique animé à leur égard — ai-je besoin de le dire? — des meilleures intentions.

Je ne parle ni d'Alfred de Musset, ni d'Alfred de Vigny. Le premier a déjà vu en fantôme les feux de la rampe, non sans tiraillements, si j'ai bonne mémoire. Quant à Vigny, il est prié d'attendre; mais Marie Dorval le guette...

Et alors? Des poètes infortunés, il n'en manque pas parmi mes contemporains, de Maurice Du Plessys, dont j'ai connu la misère, jusqu'au père d'*Ubu Roi,* Alfred Jarry, que nous avons conduit, lui aussi, de l'hôpital à sa dernière demeure.

Et Maurice Rollinat, de qui l'on doit inaugurer la statue à Châteauroux, son lieu de naissance, je suis sûr qu'il y a dans sa vie, que je connais bien, les éléments d'un drame..., de plusieurs même... Est-ce une raison pour les écrire? Je ne dis pas cela. Il y avait du poète maudit dans l'auteur des *Névroses,* à ses débuts, et dans l'homme qui, en plein succès, nous quitta du jour au lendemain pour aller enfouir dans un village de la Creuse sa forte personnalité de poète et d'affranchi.

Ah! oui, j'en connus plus d'un, des poètes maudits! Des romanciers aussi...

De quel romancier, maudit ou non, faire un héros de théâtre? Sujet d'enquête. Edmond de Goncourt? Mais que ferait-il d'un théâtre, quand ses fidèles sont déjà embarrassés de sa maison...

§

« Quelle est la plus belle lettre d'amour? » Ça aussi c'est une enquête. Un referendum, même, et que **le Figaro** a ouvert auprès de ses lecteurs. Question *bis* : « Quelle est celle qui révèle l'amour le plus profond? » Personne qui les ait lues toutes. Et il en reste qui n'ont pas passé par l'imprimerie. *Le Figaro* en reproduit vingt, choisies parmi les plus célèbres. Mlle de Lespinasse écrivait à M. de Guibert :

Bonsoir. On n'a pas ouvert une fois ma porte aujourd'hui, que je n'aie eu un battement de cœur : il y a eu des instants où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne pas l'avoir entendu. Tant de contradictions, tant de mouvements contraires sont vrais, et s'expliquent par ces trois mots : *je vous aime.*

Bonaparte confiait à la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, à Paris, dans un *post-scriptum :*

La guerre, cette année, n'est plus reconnaissable. J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages; ma cavalerie armée marchera bientôt.

Et il ajoutait :

Mes soldats me marquent une confiance qui ne s'exprime pas; toi seule me chagrines; toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfants dont tu ne parles pas! Pardi! cela allongerait tes lettres de moitié. Les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir. Femme!!!

Sophie Arnould écrivait à Béranger :

...Eh bien, mon bébé, quoique je ne compte plus sur ta tête, je t'avertis que je compte et compterai éternellement sur ton cœur; en conséquence, je te prie de me donner en ce moment preuve d'intérêt, d'amitié bien sincère pour ta Sophie, en t'occupant un peu de ses petits intérêts : 1° Pour ma maison de Clichy-la-Garennne... (*etc.*).

Alfred de Musset à George Sand :

...Mais je sais que vous êtes bonne, que vous avez aimé, et je me confie à vous, non pas comme à une maîtresse, mais comme à un camarade franc et loyal. George, je suis fou de me priver du plaisir de vous voir pendant le peu de temps que vous avez encore à passer à Paris, avant votre voyage à la campagne et votre départ pour l'Italie où nous aurions passé de belles nuits; si j'avais la force. Mais la vérité est que je souffre et que la force me manque.

D'autres lettres suivront : lettre de la Religieuse portugaise au chevalier de Chamilly; lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, etc. A-t-on pensé à publier une lettre de rupture?

§

Il arrive que des comptes de cuisine respirent une saveur que la plus belle lettre d'amour n'a pas toujours... Ceux que

tenait Monica Dickens, arrière-petite-fille de l'auteur *d'Oliver Twist,* ne sont sans doute pas exempts d'un certain assaisonnement tout littéraire. Monica Dickens, dit **le Temps,**

vient d'écrire un volume, son premier, qui est actuellement à l'impression. Ce sera une autobiographie intitulée *One Pair of Hands* (*Une Paire de Mains*). Elle y conte ses souvenirs et ses impressions de cuisinière et de bonne à tout faire.

Office du livre.

§

Mlle Sylvia Olivier n'a que faire à la Cuisine, laquelle a tout donné à la Magistrature. Elle siège au tribunal de commerce de Nice depuis 1934, informe **l'Intransigeant.** Adieu charbons! Car Mlle Sylvia Olivier était charbonnière, avant qu'elle ne prît goût à la Basoche.

L'an dernier, elle a réglé à elle seule plus de 300 dossiers concernant les fonds de commerce. Comme juge-commissaire, elle a fait également une besogne considérable. L'an prochain, elle sera président de chambre...

— Mademoiselle la présidente, murmure-t-elle...

Et elle ajoute, avec un léger tremblement dans la voix :

— Mais mon féminisme n'est pas exclusif. Je vais vous dire un secret : Je viens d'adopter un petit garçon de l'Assistance publique, et j'ai déjà pour ce petit être une affection de mère...

Une vraie femme, en somme.

§

Paul Léautaud curieux homme.

C'est sous ce titre que M. Yves Gandon, dans *l'Intransigeant,* trace le portrait de l'auteur du *Petit Ami :*

Un écrivain est mort, un autre est ressuscité. Le mort s'appelle Maurice Boissard, et le ressuscité Paul Léautaud. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ne forment tous deux qu'une seule et même personne, mais dussé-je faire peine au second de ces messieurs, je ne vous cacherai pas que le sort du premier m'a tiré une larme. Connaissez-vous *Le Théâtre de Maurice Boissard?* C'est une suite de critiques dramatiques, réunies en volume voici quelque treize ans par les soins de M. Paul Léautaud. La préface était un modèle de moquerie, moins encore, il est vrai, que le texte du livre, et il se pourrait que cet ensemble de chroniques du tour le plus voltairien — avec plus de bonhomie et de férocité tout ensemble —

demeurât pour la joie de nos petits-neveux, alors que la plupart des pièces dont il y est traité seront à jamais effacées des tablettes de la renommée.

Et M. Yves Gandon, à qui rien n'échappe en matière de style, remarque :

Cette chute de phrase un peu solennelle va faire sourire, je le vois d'ici, M. Paul Léautaud, car ce diable d'homme est le plus grand ennemi de l'emphase que je connaisse.

Nous n'avons pas souri, par contre, personne n'a souri, à la lecture des premiers mots que nous avons cités : «*Un écrivain est mort...* » Terrible, cher Yves Gandon. Après ce début, qui aurait été plus loin? qui aurait poursuivi? qui n'eût cru à une pénible nouvelle? « *Un écrivain est mort...* » Venant tout de suite après le titre : *Paul Léautaud curieux homme...* c'était assez pour que l'esprit se reportât rue de Condé, où Paul Léautaud a son ermitage; ou à Fontenay où il partage avec toutes sortes de bêtes, les hommes exceptés, son habitat. Vrai, Gandon, vous nous avez alerté. Vous nous avez fait peur, Gandon. Et comme font les animaux de la forêt en quête de Blanche Neige, les chiens, les chats, les oiseaux de Fontenay-aux-Roses — les fausses nouvelles sont vites connues — partaient déjà à la recherche du grand ami. Et les rats, les souris de Rachilde, avaient de ces frémissements qui laissent présager un malheur. Enfin quelqu'un s'avisa de poursuivre, de vous lire jusqu'au bout, Gandon. Et on respira : le mort, c'était Maurice Boissard, et pas même puisque, des mains de Boissard, Léautaud a repris la plume du critique à *la Nouvelle Revue Française*... Nous fûmes tout à fait soulagés : on allait pouvoir s'intéresser, à nouveau, à tout ce qui fait la vie : à l'amour, à la table, aux soucis, et pourquoi pas à la littérature. Tout de même, à curieux homme, curieuse histoire : il y a des exemples qu'on annonce la mort d'un écrivain bien en vie : ainsi fit-on de Mlle Read. Mais que les lecteurs puissent se tromper là où le journal n'a commis aucune espère d'erreur, la chose est inédite. Il fallait que cela arrivât à Léautaud... On prête ce mot à une de ses victimes, à un de ces auteurs qui n'existent guère que par le mal que Léautaud-Boissard en a dit : « Et moi qui commençais à l'aimer! » Nous n'avons pas attendu jusque-là pour savoir que nous l'aimons bien.

Il n'y a pas d'espoir, par contre, que le poète dalmate Fran Goundoulitch ressuscite d'une ligne à une autre. On lit dans **le Populaire** :

Un journal signale que le tombeau du poète dalmate Fran Goundoulitch (1558-1638), dont le 350e anniversaire fut, il y a peu de temps, fêté dans la Yougoslavie tout entière, vient d'être découvert dans l'église des Franciscains de Dubrovnik (Raguse).

Vous verrez qu'on finira par découvrir Shakespeare en pleine abbaye de Westminster. Et le tombeau du père Adam sur le parvis de Notre-Dame.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Ouvrages nouveaux : *Branle de Sortie,* par M. Florent Schmitt (Orchestre Symphonique de Paris). — Une enquête sur la *Réorganisation des Théâtres Lyriques.*

L'Orchestre Symphonique de Paris — que conduit avec autorité et distinction M. Jean Morel — a donné la première audition d'une œuvre nouvelle de **M. Florent Schmitt,** *Branle de Sortie.* Littré définit ainsi la locution prise pour titre par le compositeur :

Branle de sortie, retraite forcée et précipitée qu'on est obligé de faire en quittant un lieu ou une personne. *Danser un branle de sortie.*

Et que, quand on se frotte avec les courtisans,
Les branles de sortie en sont fort déplaisants.

RÉGNIER, Sat. XI.

Le branle de sortie qu'on nous a donné n'est nullement déplaisant. Le titre explique peut-être la fin précipitée de la pièce, qui, en effet, tourne court. Mais avant qu'elle finisse, elle nous donne, en sa brièveté concertée, de beaux moments. Les cloches sonnent joyeusement, tandis que la foule sort de l'église et se répand sur la place, sous les platanes. C'est dimanche, et nous sommes en Provence. Une ronde se déploie, mais des amoureux s'attardent sous le porche — comme Walther et Eva — pour échanger de tendres promesses, avant de se mêler aux danseurs... Voilà l'argument, à peu près. On pourrait l'ignorer. La musique suffit à l'évoquer; elle est éloquente sans emphase et persuasive sans insistance.

Elle parle et elle impose à l'auditeur la pensée même du musicien. Son tableau est coloré et chaud. La foule et la danse s'opposent à la tendresse des amoureux, exprimée par une jolie phrase des cordes, ardente et sensible. Une belle page en vérité, toute simple et qui porte la marque d'un maître.

§

Sous la signature de Dominique Auclères, *le Journal* a récemment publié une enquête sur **la réorganisation des Théâtres lyriques.** Quelques réponses sont à retenir.

M. Louis Aubert, par exemple, met en lumière les difficultés que doit résoudre le directeur d'un théâtre lyrique, et que ne rencontre point le directeur d'un théâtre de comédie ou de drame. C'est que, d'abord, il est beaucoup plus difficile de choisir un opéra qu'une pièce de théâtre parlé. La lecture de celle-ci peut donner une impression exacte du texte. A déchiffrer une partition, on ignore encore si l'orchestration ne couvrira pas les voix, si la musique « sonne » comme l'exigent les situations du livret. Une bonne actrice de comédie s'acquittera brillamment du rôle qui est de son emploi. Une cantatrice peut avoir une très belle voix et n'être qu'une médiocre comédienne. Concilier les deux qualités est assez rare. En troisième lieu, les dépenses d'un théâtre lyrique sont infiniment plus lourdes que les frais d'un théâtre de comédie : l'orchestre, les chœurs, le ballet s'ajoutent aux dépenses normales d'exploitation de tous les autres théâtres. Ces remarques faites, M. Louis Aubert critique l'institution récemment ordonnée par le Ministre de l'Education Nationale pour l'Opéra-Comique : le comité, et il conclut :

> Si consciencieux que soient les hommes adjoints au directeur, jamais ils ne verront la question sous le même angle que lui, aussi longtemps qu'ils ne partageront pas ses risques. Il fut un temps où l'Opéra-Comique donna son plein rendement : celui où furent successivement créés *Louise* et *Pelléas*. Ce dernier ouvrage marque le triomphe de la direction Carré-Messager. Un homme de théâtre et un éminent musicien, duumvirat parfait à mon avis pour assurer, avec autant de sens du pratique que de l'art, la prospérité d'un théâtre lyrique.

C'est le bon sens même.

M. Florent Schmitt a, dans sa réponse, examiné un autre aspect du problème : le répertoire des théâtres lyriques *nationaux* peut-il se fonder principalement sur des ouvrages étrangers? « Avant tout, déclare l'auteur d'*Oriane,* la réorganisation des théâtres lyriques devra porter sur ce point : plus une note de Wagner, plus une note de Puccini. Car si nos théâtres lyriques sont subventionnés par la France pour le public français, j'estime que ce sont les musiciens français qui doivent être au répertoire. Les opéras étrangers ne seraient joués alors qu'à titre exceptionnel, et on les trierait sur le volet. Nous sommes saturés de Wagner; quant à Puccini... permettez-moi de vous dire que le goût du public a besoin d'une sérieuse rééducation. Un théâtre lyrique devrait en principe pouvoir vivre de ses recettes. Seulement l'élite a disparu; avec la prospérité de la France, a sombré la classe aisée, éprise de musique, capable de constituer une troupe d'abonnés intéressants. Si le théâtre lyrique n'était pas obligé de courir après ses abonnés, et de leur faire, par conséquent, toutes les concessions, son niveau se relèverait, et avec son niveau, peut-être, les recettes. On jouerait *Pelléas, L'Enfant et les Sortilèges, Le Roi malgré lui,* beaucoup de chefs-d'œuvre négligés. Il faut que le public apprenne à aimer la vraie musique, car il y a une véritable musique. Ce n'est pas une affaire de goût. En la matière, j'estime que l'absolu existe. Les théâtres lyriques meurent de l'indifférence des spectateurs qui n'aiment que ce qui est grossier et ne découvrent le beau qu'à retardement... » S'il y a en apparence contradiction entre cette idée si juste que les théâtres lyriques nationaux doivent être consacrés aux chefs-d'œuvre (même quand ils ont pour auteurs des étrangers, mais dans ce cas, « triés sur le volet ») et l'ostracisme dont il faudrait frapper les ouvrages de Wagner, ce n'est bien qu'une apparence. Que l'on continue de jouer du Wagner à l'Opéra, rien de mieux si ce n'est pas au détriment de la musique française. Or, depuis des années, on joue *surtout* du Wagner à l'Opéra, et *surtout* du Puccini à l'Opéra-Comique. Et c'est cela qui est intolérable. Les ouvrages de Wagner ont leur place, et elle reste grande, au répertoire d'un théâtre qui est un musée. Mais cette place ne doit empiéter ni sur celle

des autres maîtres étrangers (Mozart, Weber, Moussorgsky, etc) ni, moins encore, sur celle des musiciens français, morts ou vivants. Il s'ensuit que l'exploitation commerciale des théâtres lyriques est une absurdité. Leur rôle est celui de musées, on ne le dira jamais trop, et il serait risible de prétendre que les musées doivent « faire leurs frais » ou fermer leurs portes. Il n'est que trop vrai que le goût du public a besoin d'être rééduqué. De tous les arts, la musique est peut-être celui qui a le plus à souffrir de la bassesse de ce goût, — à preuve le succès d'argent des œuvres qu'il vaut mieux ne pas nommer. Il n'est que trop vrai que la clientèle d'abonnés de nos théâtres lyriques disparaîtra si on ne prend à tâche de la reconstituer. L'art, comme la littérature, souffre de la concurrence que lui font les plaisirs plus accessibles parce que plus grossiers. Si l'on faisait pour l'esprit le vingtième de ce que l'on a fait si imprudemment pour le corps, tout changerait. Mais on trouve tout l'argent que réclament les prétendus « sportifs » (il reste à démontrer que les sports de compétition améliorent la race et que les sports « spectaculaires » aient rien de commun avec le véritable sport), car, au fond, ce qui importe, c'est d'envoyer des clients au *bistro*, grand agent électoral. Les gens qui fréquentent les théâtres lyriques et les concerts symphoniques sont une mauvaise clientèle pour les marchands d'alcool et de limonade, et sont donc indignes du souci des hommes politiques. Allez leur dire que la musique est, parmi les arts, sur un rang égal à celui de la peinture, de la sculpture, de la poésie : ils vous riront au nez. S'ils n'ont pas rogné les crédits qui permettent aux musées nationaux de subsister, c'est parce qu'ils n'y ont pas songé, mais ce n'est certainement pas parce qu'ils respectent les productions les plus hautes du génie humain. Notre presse donne une exacte image de l'avilissement où nous nous plaisons. Il est exceptionnel qu'un quotidien accueille une enquête comme celle que fit courageusement Dominique Auclères. Il serait invraisemblable que les conclusions si nettement alarmantes de cette enquête fussent entendues de ceux qui devraient avoir pour tâche de sauver ce que nous avons de plus précieux : notre patrimoine spirituel.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition Delacroix au Kunsthaus de Zurich. — Picasso. — Zadkine. — Mémento.

C'est une chose assez extraordinaire que cet intérêt si attentif et ce goût si éclairé de la Suisse alémanique pour l'art français, en particulier pour la peinture française du XIXe siècle. On sait quelle est la richesse, en nombre et en qualité, des collections publiques et privées de ce pays. Les grands amateurs suisses ont pu réunir avec une étonnante perspicacité des œuvres essentielles de nos peintres; lès noms de Sturzenegger, de Hahnloser de Staub-Terlinden, de Sidney Brown, pour n'en citer que quelques-uns, évoquent la tradition de ces grands collectionneurs d'autrefois qui faisaient de leurs cabinets de peinture de véritables sanctuaires d'humanisme. Entre toutes, la demeure de M. Oscar Reinhardt, de Winterthur, où nous trouvons chacun de nos grands peintres représenté par des œuvres si rares, peut être considérée comme un symbole : l'inclination, le savoir et le discernement se composent ici pour distinguer et magnifier aux portes de l'Europe centrale la fleur de notre civilisation.

Nous savons quel rôle M. Charles Montag, suisse de Paris, a pu jouer dans un tel événement. Les Suisses sont beaucoup venus en France regarder nos Maîtres. Il était naturel que les Français vinssent à leur tour retrouver la France dans ces fameuses collections suisses, dont le caractère à la fois grandiose et familier sait si bien les enchanter. C'est encore M. Montag qui est à l'origine de ses pèlerinages, aujourd'hui plus que jamais si utiles pour maintenir et intensifier la vitalité de nos échanges, de nos unions spirituelles et de nos amitiés.

En célébrant cette année **Delacroix,** après tant d'autres artistes français, M. Wartmann, directeur du Musée des Beaux-Arts de la ville de Zurich, s'attachait à une gloire qui est pour nous plus que celle d'un grand peintre français. Je veux dire que Delacroix, dont les écrits, les relations, les influences furent si rayonnants et éveillèrent de tels échos dans la vie artistique et intellectuelle de notre pays, représente un de ces chercheurs, un de ces grands inventeurs

qui ont fait la révolution sur le Parnasse. Les romantiques ont eu raison de voir en lui un de leurs maîtres, un de ces phares qui ont projeté une lumière nouvelle sur l'humanité.

A vrai dire, ce n'est pas ce côté romantique qui nous touche le plus aujourd'hui. Le Delacroix « lac de sang hanté des mauvais anges », évoqué par Baudelaire, atteint parfois, il faut en convenir, les frontières du mauvais goût. A cette exposition figure une scène de Roméo et Juliette, notamment, qui est caractéristique des penchants d'une époque.

Soixante-quatorze peintures ont été rassemblées ainsi que de très nombreux dessins, gravures, aquarelles, esquisses; ces dernières surtout sont très représentatives de cet esprit de recherche qui anima Eugène Delacroix jusqu'à la fin de sa vie. Les musées français et notamment le Louvre, — qui a envoyé la célèbre toile *Les femmes d'Alger* et le portrait de Chopin, plusieurs musées étrangers et de nombreuses collections particulières, ont prêté leur concours à cette manifestation. On ne s'étonne point que les collections privées de Suisse y soient abondamment et très heureusement représentées.

De celles-ci, nous noterons deux scènes guerrières de la jeunesse du peintre, qui sont traitées avec une vigueur, une allégresse et un goût qui tiennent du prodige, le somptueux tableau *Cléopâtre et le Paysan*, l'ardente *Fantasia, Angélique et Médor,* tableau incomplet, mais d'un rythme émouvant. Certaines œuvres auraient pu sans dommage être négligées car le peintre de la *Noce juive* a peint également des œuvres d'une valeur diverse. Comme tous les chercheurs et tous les passionnés, il est inégal; mais cette inégalité même est pour l'amateur un nouveau motif de curiosité et d'attrait.

§

Nouvelle évolution de **Picasso,** marquée par son exposition 1939 à la Galerie Rosenberg. Ce qui eût été un événement dans la vie picturale de l'après-guerre le reste-t-il encore aujourd'hui? Et pourtant, cette évolution, marquée par une certaine représentation du monde moins brutale, et moins abstraite, et moins désagréable aussi, paraît favorablement accueillie dans le petit cercle des admirateurs qui comptent

toutes les virevoltes de notre grand Frégoli de la peinture et battent des mains à ses métamorphoses.

Il nous a semblé cette fois que Picasso laissait glisser une toute petite flamme de sensibilité et de sensualité, dans ses fameuses constructions cérébrales et ses « analyses plastiques » — pour employer les plus intelligibles lieux-communs de la critique picassiste. Les natures-mortes qu'il nous présente aujourd'hui possèdent une douceur colorée qui contraste singulièrement avec les effets barbares et terrifiants qu'il recherchait ces deux dernières années. Il y a loin de ces petites toiles de caractère intime, fraîches, étonnamment lumineuses, aux violences que nous étions habitués à rencontrer, à la sauvagerie hurlante de son immense *Guernica* par exemple... Picasso n'a sans doute pas fini de nous surprendre.

Il y a dans tout ce qui sort des mains de **Zadkine** une sorte de feu ardent qui fait qu'aucun de ses ouvrages ne peut rester indifférent, quel que soit parfois leur caractère irritant. Il expose des œuvres qui sont aux dimensions de l'intime Galerie Montaigne. Ses gouaches, d'une noblesse grave et pathétique, laissent percevoir, mieux que dans ses sculptures, le côté de grand classique qui anime ce révolutionnaire.

La curiosité de l'exposition réside surtout dans les maquettes de trois monuments destinés à célébrer Jarry, Lautréamont, Rimbaud et Apollinaire. L'audace de Zadkine ne connaît pas de limites. Comme tout le monde, il a remarqué que les monuments sculptés, lorsqu'ils sont plongés dans la nuit et perdus dans les lumières de la ville, deviennent d'informes masses sombres. Il veut leur donner une vie lumineuse. On ne les placera pas sous la projection d'un puissant éclairage, qui ne ferait qu'en contrarier les volumes; mais sur leur masse même, le sculpteur tracera des sortes de canaux qui permettront à un tube lumineux de courir en dessinant une silhouette visible à longue distance, de découper dans le ciel le fantôme des morts qu'on veut évoquer. Des textes seront tracés également en lettres de feu — car la meilleure manière de célébrer un poète n'est-elle pas de faire connaître ses œuvres aux foules?... Evidemment, une telle réalisation ressemblerait beaucoup à une façade publi-

citaire, et il y a bien peu de chances pour qu'une édilité qui a tant de complaisance pour les fadaises accueille les flamboyantes fantaisies de Zadkine... Il n'en reste pas moins vrai que telles de ses maquettes — nous aimons surtout son Guillaume Apollinaire — sont vivantes, équilibrées, et d'une belle majesté monumentale.

Mémento. — Notre confrère, M. Jean Alazard, conservateur du Musée National des Beaux-Arts d'Alger, vient d'achever la publication du catalogue de son Musée. On se rend compte de l'importance et de l'excellence des choix d'un conservateur actif et averti, qui a pu constituer des collections d'un puissant intérêt! On sait qu'il s'est attaché surtout aux Orientalistes : Chassériau, Fromentin, Delacroix, Lebourg y sont parfaitement représentés. D'autre part, M. Alazard fait partie de ces conservateurs qui cherchent à renouveler constamment leurs collections, non seulement en suivant les ventes d'œuvres anciennes, mais en entretenant des contacts avec l'art moderne. Des impressionnistes à Derain, Matisse, et aux jeunes artistes d'aujourd'hui, nous trouvons les meilleurs. Il s'attache à juste titre à former un musée original, destiné aux Nord-Africains. Il veut en faire le centre de la nouvelle « Ecole d'Alger » — et une sorte de musée d'art méditerranéen.

— Parmi les grands ouvrages si copieusement illustrés consacrés par les éditions Hypérion aux grands maîtres de la peinture, où ont paru, entre autres, un Manet de R. Rey, un Holbein de Hans Reinhardt, un Gauguin de John Rewald, nous devons signaler l'étude de Jacques Laissaigne sur Daumier, où l'œuvre peinte est analysée avec beaucoup de pertinence, — « peinture si singulièrement méconnue alors qu'elle semble avoir été faite particulièrement pour le plus large des publics ».

— Il n'est pas de période plus mal connue dans l'histoire de l'art que celle de l'art pré-roman. Il en est peu pourtant de plus attachante pour le chercheur qui veut retrouver les origines du grand essor de notre architecture médiévale. L'extrême rareté des témoignages nous oblige à nous référer toujours aux mêmes exemples. M. Jean Hubert, en étudiant les procédés de construction, les formes architecturales et l'évolution des styles des édifices chrétiens de la Gaule depuis la mort de Théodose jusqu'à l'an mille, a poussé plus loin ses investigations. Son savant ouvrage (Editions d'Art et d'Histoire) est intéressant non seulement par sa précision et les points de vue nouveaux qu'il nous apporte, mais aussi par

l'illustration photographique et par la réunion de documents qui datent d'une époque où de nombreux monuments de la période préromane subsistaient encore.

BERNARD CHAMPIGNEULLE

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. — Une version inconnue de La Solitude. — *Une lettre inédite de Baudelaire.*

C'est encore la vente de la bibliothèque G. Mouravit qui a fait « sortir » la première de ces pièces, sous les espèces d'une épreuve avec corrections autographes qu'Aglaüs Bouvenne, l'auteur de l'*Essai historique sur les lanternes des morts* et le graveur des *Sept dessins de gens de Lettres* (où il y a un portrait d'Asselineau par Baudelaire) avait jointe à son exemplaire des *Souvenirs-Correspondances.*

Jusqu'à ce jour on connaissait quatre textes de ce poème en prose qui fut un des plus remaniés, — quatre textes s'échelonnant entre les années 1855 et 1864 et présentant des variantes très importantes. Il faut donc maintenant admettre qu'il y en eut cinq au moins, et même six, en comptant celui de l'épreuve vierge qui n'est lui-même identique à aucun des autres.

Rien n'étant indifférent de ce qui intéresse un morceau aussi justement célèbre, je reproduis ici cette cinquième version, où l'italique indique les leçons qui lui sont particulières. En marge et pareillement en italique, les corrections autographes, et, en romain, quand il diffère, le texte de la *Nouvelle Revue de Paris* (1864), qu'il y a lieu de croire le dernier en date, plusieurs des dites corrections s'y trouvant utilisées.

La Solitude

Un *grand politique de gazette* me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme, et, à l'appui de sa thèse, il cite, comme tous les incrédules, des paroles des Pères de l'Eglise.	*gazetier philanthrope.*
Je sais que le Démon fréquente volontiers les lieux arides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. Mais il serait possible que cette solitude ne fût dangereuse que pour *ceux dont* l'âme oisive et divagante la peuple de *leurs* passions et de *leurs* chimères.	...pour l'âme oisive et divagante qui la peuple de ses passions et de ses chimères.

Il est certain qu'un *homme* dont le suprême plaisir consiste à parler du haut d'une chaire ou d'une tribune, risquerait fort de devenir fou furieux dans l'île de Robinson. Je n'exige pas de mon gazetier les courageuses vertus de Crusoï, mais je demande qu'il ne décrète pas d'accusation les *amateurs* de la solitude et du mystère.

... qu'un bavard, dont...

é/

...les amoureux de la solitude.

Il y a, dans nos races *bavardes*, des individus qui accepteraient *volontiers* le supplice suprême, *pourvu qu'ils pussent* faire *de* haut un *interminable « speech »*, et que les tambours de Santerre ne leur coupassent *pas* intempestivement la parole.

Il y a dans nos races jacassières des individus qui accepteraient avec moins de répugnance le supplice suprême, s'il leur était permis de faire du haut de l'échafaud une copieuse harangue, sans craindre que les tambours de Santerre ne leur coupassent intempestivement la parole.

Je ne les plains pas, parce que je devine que leurs effusions oratoires leur procurent des voluptés égales à celles que d'autres tirent du silence et du recueillement.

...du recueillement; mais je les méprise.

Mais je désire que mon gazetier me laisse m'amuser à ma guise. « Vous n'éprouvez donc

Je désire surtout que mon maudit gazetier...

jamais, — me dit-il, — le besoin de partager vos jouissances? » Voyez-vous le subtil *égoïste?* Il sait que je *ne veux pas* des siennes, et il *réclame sa part* des miennes, *l'insidieux usurpateur!*

— me dit-il avec un ton de nez très apostolique, — le besoin...

envieux/... que je dédaigne les...

veut entrer dans les/

et il vient s'insinuer dans les miennes,

le hideux trouble-fête/

« Ce grand malheur de ne pouvoir être seul!... » dit quelque part Labruyère, *donnant ainsi une belle semonce* à tous ceux qui courent s'oublier dans la foule, *craignant* sans doute de ne pouvoir se supporter eux-mêmes.

« Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre », dit un autre sage, Pascal, je crois, rappelant ainsi dans la cellule du recueillement tous ces affolés qui cherchent le bonheur dans le mouvement et dans une prostitution que je pourrais appeler « fraternitaire », si je voulais parler la belle langue du *dix-neuvième* siècle.

La Bruyère, *faisant/*

...comme pour faire honte à...

et qui craignent/... craignent...

...de mon siècle.

Quant aux circonstances et conditions où avait été établi ce cinquième texte, il ne me semble guère difficile de le déterminer, en m'aidant de la lettre suivante dont je dois la communication à la librairie G. Privat et que je crois devoir reproduire *in extenso*, bien que les premières lignes seules en aient trait à la question en cause, parce qu'elle est encore inédite :

A Henry de la Madelène

3 novembre 1864.

Mon cher La Madelène, j'apprends par une réclame, dans un petit journal belge, que vous avez enfin résolu votre projet de faire un journal littéraire. Seulement comment se fait-il que ce soit la *Nouvelle Revue de Paris?* pouvez-vous trouver cinq minutes pour m'expliquer cela?

Faut-il me remettre au *Spleen de Paris* (poëmes en prose), et si ce genre d'élucubrations vous convient, combien vous faut-il de matière et quel jour?

Rendez-moi un petit service; — je ne suis plus au courant. — Julien Lemer est-il encore en vie? Voyez-le et demandez-lui s'il voudrait bien se charger de mes affaires, c'est-à-dire vendre pour moi à des libraires 4 volumes dont un (*Pauvre Belgique!*) me coûte des douleurs d'enfantement égales à celles que j'ai toujours subies. — Si Lemer a un peu de temps à me consacrer et s'il résout bien mes affaires, alors je lui confierai plusieurs autres choses. Les ouvrages en question sont *Les Paradis artificiels.* — *Réflexions sur mes contemporains, poëtes et peintres,* et enfin *Pauvre Belgique.*

S'il dit : oui — je lui écrirai une lettre explicative, avec des tables de matières (1).

Je cherche depuis longtemps un homme qui fasse pour moi ce que je fais si mal.

Je vous avoue que j'ai grand'peur que Lemer ne s'avise de vouloir les acheter pour lui. (*Inutile de lui lire cette phrase*).

Un petit mot au plus vite, et pardon de vous déranger.

Adrien (2) m'a fait cadeau de votre brochure sur E. Delacroix, et j'ai vu, ce que je savais déjà, que vous étiez fidèle aux grands sentiments (3).

Tout à vous,

CH. BAUDELAIRE

HOTEL DU GRAND MIROIR
rue de la Montagne
Bruxelles.

Si vous rencontrez nos amis, Manet, Le Josne, Bracquemond, mille amitiés.

Peu m'importe la situation financière de J. Lemer; je veux dire que sa situation (que je ne connais pas) n'a rien à faire, ce me semble, avec ce que j'ai à lui demander.

Je crains fort de n'être pas en France avant un mois.

C'est donc, on le voit, au début de novembre 1864, que Baudelaire avait proposé au nouveau directeur de la *Revue de Paris* de lui envoyer des petits poëmes en prose. Or cette offre avait été aussitôt acceptée, et même avec enthousiasme : « Je ne vous fixe ni jour ni place; envoyez-moi *le plus* que vous pourrez et le plus tôt possible. » — « Je vous remercie de tout cœur; vous me rendez un *véritable service* par ce bel envoi », avait répondu La Madelène au cours de deux billets que j'ai reproduits dans ma réédition du *Charles Baudelaire* d'Eugène Crépet (A. Messein, 1907, p. 387-390). La Madelène était même tellement pressé de publier la « copie » de Baudelaire qu'il ajoutait :

Quant à vous envoyer des épreuves, c'est chose fort difficile pour nous qui paraissons tous les dimanches et dont le tirage se fait le vendredi. Voulez-vous vous en rapporter à nous pour le soin rigoureux et le respect absolu? j'ai mes *timidités*, comme vous le devinez

(1) V. dans la Correspondance, février 1865.
(2) Peut-être Adrien Tournachon, le frère de Nadar, ou Adrien Marx.
(3) *Eugène Delacroix à l'Exposition du Boulevard des Italiens*, 1864, grand in-8 avec 16 planches.

si bien, mais vous savez pourtant que je mets avant tout le respect de la personnalité artistique. J'ose croire que vous serez content de nous.

Or c'est seulement le 25 décembre suivant, soit près de deux mois plus tard, qu'allait paraître *La Solitude* à la *Nouvelle Revue de Paris,* avec cinq autres poèmes en prose.

Un tel retard ne donne-t-il pas à penser que Baudelaire, dont nous ne possédons pas les réponses aux billets de La Madelène, mais dont nous savons combien il se méfiait, et à juste titre, des « timidités » des Revues, non seulement avait refusé de s'en remettre à personne pour ses épreuves, mais encore en avait exigé plusieurs successives, — dont celle qui devait venir aux mains d'Aglaüs Bouvenne?

Cette conjecture me paraît d'autant plus acceptable que, dans celle-là, j'ai bien cru reconnaître le caractère typographique où s'imprimait la *Nouvelle Revue de Paris.*

Apologie personnelle. Dans un article paru au *Mercure de France* le 15 juillet dernier sous la signature de M. Maurice Kunel, je lis, à propos de *L'Homme qui soigna Baudelaire en Belgique :*

...non pas Léon Mar*x*, comme l'écrit M. Jacques Crepet, ni *Hector* Marc, comme l'affirme Glatigny, ni *Oscar* Mar*x*, comme le croit, après Barral, le docteur Cabanès, mais bien le docteur *Léon Marcq*...

Glose évidemment destinée à montrer que tous s'étaient trompés jusqu'à ce jour sur le nom véritable de *l'homme qui soigna Baudelaire* à Bruxelles, et que, si M. Kunel n'avait pas lui, le monde serait encore dans la détestable erreur où l'avaient plongé Jacques Crepet, Glatigny, Barral et le docteur Cabanès.

Or, s'il est exact que, dans la biographie d'Eugène Crépet parue en 1887 et rééditée par mes soins en 1907 (soit à une époque où la documentation baudelairienne montrait encore bien des incertitudes), le nom de Léon Marcq, subissant une légère disgrâce, était devenu Léon Mar*x*, il est non moins exact que depuis lors, et bien avant M. Maurice Kunel, je l'avais rétabli dans son intégrité : il suffit pour s'en convaincre de se reporter à mon édition des *Lettres inédites à sa mère* (Conard, 1918) où par trois fois le docteur Léon Marcq, Marcq, Marcq, se trouve cité.

J'ajoute que dans *Les derniers jours de Baudelaire* (N. R. F., 1er novembre 1932, p. 670), j'ai publié une lettre dudit Dr Léon Marcq (*sic*) à Poulet-Malassis, lettre d'où résulte, soit dit en passant, qu'un autre médecin belge, le Dr Crocq (sur lequel M. Kunel devrait bien nous renseigner) avait été appelé en consultation.

M. Kunel, qui est un Baudelairien de marque, marque, marque, ignorerait-il ces textes-là?

En tous cas, il en est d'autres qu'il n'a pas le droit d'ignorer: ce sont les siens. Or, dans son *Baudelaire en Belgique*, pp. 97, 101, 113 et 115, je constate que sous sa plume *Léon Marcq* était devenu *Oscar Max, Max, Max et Max* Ainsi donc M. Kunel lui-même s'était mépris sur le nom — que dis-je? sur le nom et le prénom — de cet honorable praticien comme sur tant d'autres (Lequi*ne* devenu Lequi*me*, p. 101; Lasègue devenu Lassègue, p. 103 et 107; Le Vavasseur devenu Le Vasseur, p. 111, Pioge*y* devenu Pioge*t*, dans l'article du *Mercure de France*, p. 383).

Mais alors, pourquoi M. Kunel n'a-t-il pas grossi de son propre nom la liste des cacographes dont la bévue si longtemps obscurcit la gloire du Dr Léon Marcq, Marcq, Marcq? Qui nous le dira? Fut-ce excès de modestie? Simple oubli? Prétérition préméditée? Ah! que j'aimerais à le savoir!

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

L'Amélioration des conventions humanitaires. — Les conflits qui ensanglantent actuellement le monde, les heures angoissantes vécues depuis quelques mois, ont concentré l'intérêt mondial sur l'insuffisance des grandes conventions humanitaires internationales de Genève et de La Haye.

Dans notre dernière chronique, nous avions insisté sur la nécessité de la révision de ces conventions et nous avions tenté de montrer quelles étaient, à notre avis, les grandes lignes qui nous paraissaient, dans l'état actuel des choses, devoir être suivies pour leur révision dont l'urgence, à tous les esprits avertis, se manifeste d'une façon impérative.

Deux activités dominent l'évolution de ce grand mouvement international :

La réunion de la XVIe Conférence Internationale de la Croix-Rouge;

la création du Comité du Luxembourg, destiné à organiser un centre d'information et d'action pour la protection des populations civiles en cas de conflit.

1°) *XVIe Conférence Internationale de la Croix-Rouge.*

Les discussions qui dominèrent au cours des séances diverses furent surtout celles qui eurent trait aux questions des lois de la guerre tant pour les Services de Santé des Armées que pour la protection des populations civiles consacrant ainsi de façon tout à fait remarquable toutes les initiatives prises dans ce sens, depuis plusieurs années, par le Comité International de Médecine militaire.

C'est ainsi que peu de temps après la Conférence, une Commission d'experts délégués par les Etats-Majors des grands pays européens se réunit à Genève avec des juristes internationaux et arrêta un projet de statuts des cités et localités sanitaires qui sera confié incessamment à l'approbation d'une conférence diplomatique.

Ce projet reprend tous les principes déjà énoncés par les études de Monaco et que nous pouvons résumer comme suit :

La création de localités et zones sanitaires n'affaiblira en aucune manière la protection résultant de l'ensemble des règles du droit international.

Ces localités et zones sanitaires seront réservées aux besoins du Service de Santé des armées à l'exclusion de toute utilisation militaire.

Elles rempliront certaines conditions précisées par les Etats-Majors et qui devront être vérifiées par un contrôle exercé par les non-belligérants.

Cette Commission de contrôle entrera en fonctions dès le début des hostilités et sera composée d'après une liste tenue à jour par le Comité International de la Croix-Rouge.

Et à côté de l'élaboration de ce projet, un résultat appréciable a été obtenu quant à l'ensemble des convention internationales. En effet, grâce à l'appui de la Croix-Rouge britannique, la demande que nous formulions ici-même en juin dernier à propos de l'unification des conventions a été retenue et le vœu suivant l'a consacrée :

La XVIe Conférence internationale de la Croix-Rouge,

Appréciant à sa juste valeur l'esprit hautement humanitaire dont s'inspire la proposition faite par la délégation de la Croix-Rouge britannique concernant les conventions ayant trait à la Croix-Rouge;

Considérant qu'il serait désirable que les stipulations humanitaires ayant trait à la Croix-Rouge et contenues dans les conventions de Genève et de La Haye ainsi que dans d'autres conventions similaires, fussent réunies autant que possible en une seule convention;

Donne mandat au Comité international de la Croix-Rouge, sans préjudice des démarches qu'il entreprendra pour assurer la révision des projets de convention examinés par la Conférence, de procéder à cet effet aux consultations nécessaires et aux études préliminaires en vue d'obtenir qu'une Conférence diplomatique se prononce sur la possibilité de réunir en une seule convention toutes les stipulations humanitaires ayant trait à la Croix-Rouge.

2°) *Comité de Luxembourg.*

L'autre événement qui a dominé le problème humanitaire international a été la réunion à Luxembourg de la 8e session de Conférences du Comité International de Médecine militaire.

Tous les médecins et les juristes réunis à cette occasion se sont rendu compte qu'il était urgent de tenter un effort complémentaire .

Le problème de la protection des populations civiles inquiète à un tel point l'opinion du monde, les attentats contre les villes ouvertes ont provoqué de telles protestations de Gouvernements — et nous ne rappelons que les plus récentes, celles de MM. Daladier, Butler, Dezève, Roosevelt — que les délégués des 33 pays réunis à Luxembourg ont vu dans la collaboration médico-militaire et juridique une telle puissance morale et une telle utilité qu'ils ont demandé de constituer un nouvel organisme qui pourrait — en dehors du Comité International de Médecine militaire et avec une plus grande liberté d'action — continuer l'œuvre entreprise.

Aussitôt le Gouvernement Grand-Ducal a accepté de créer ce centre, dont S. A. R. le Prince de Luxembourg a accepté la présidence effective et M. Joseph Bech, Ministre des Affaire Etrangères, la vice-présidence.

Le Gouvernement Grand-Ducal a fait publier le communiqué

suivant dont il est inutile de souligner toute l'importance :

La 8e session de l'Office International de Médecine militaire que le Gouvernement Grand Duçal avait réunie à Luxembourg a eu des résultats immédiats.

La proposition de créer un organisme destiné à l'étude de l'humanisation de la guerre a été faite par ce Congrès et le Gouvernement a accepté d'en prendre l'initiative.

Le Comité directeur vient d'en être constitué :

S. A. R. la Grande-Duchesse de Luxembourg a accepté d'en prendre le Haut Patronage, S. A. R. le Prince de Luxembourg en prend la présidence effective et M. Joseph Bech, Ministre des Affaires Etrangères, la vice-présidence.

Nous ne doutons pas que ce nouvel organisme, mis au service du plus haut idéal d'humanité, n'arrive à parfaire l'œuvre ébauchée par le Comité International de Médecine et de Pharmacie militaires.

Tout dernièrement, à Amsterdam, précisément dans ce pays qui prit les nobles initiatives des Conférences de la Paix, les grandes assises tenues par l'*International Law Association* discutèrent également la question de la protection contre les nouvelles techniques de guerre, et s'associèrent unanimement à l'initiative luxembourgeoise par le vœu suivant :

La XLe Conférence de l'International Law Association, réunie à Amsterdam du 29 août au 3 septembre 1938,

Prenant acte des résultats acquis grâce aux initiatives du Comité International de Médecine militaire et de S. A. S. le Prince de Monaco, en ce qui concerne l'humanisation de la guerre;

Félicite le Gouvernement du Grand-Duché de Luxembourg de l'aide qu'il a apportée à la création du Comité International pour la protection de la population civile en temps de guerre;

Décide de collaborer de façon effective aux activités de ce Comité.

En dehors de son activité, qui tendra à trouver une solution internationale à l'émouvant problème de la guerre totale, il est hors de doute qu'un comité constitué avec un programme humanitaire ne soit, à certains moments où des événements tragiques bouleversent le monde, appelé à apporter des facteurs d'apaisement.

Les gouvernements, soucieux de leur souveraineté, répugnent, quand un conflit vient d'éclater, à accepter conseil,

arbitrage ou contrôle d'intermédiaires neutres dont les intérêts peuvent être mis en cause. L'action d'un Comité désintéressé, n'ayant d'autre souci que la protection de la personne humaine, pourrait être facilement acceptée, ne fût-ce que pour la constitution de ces « zones de sécurité » dont on voit de jour en jour se multiplier les tentatives, souvent vaines hélas, par manque de contrôle et d'organisation.

Dès maintenant, ce Comité s'est mis à l'œuvre. Sous l'ardente impulsion du Prince de Luxembourg, deux orientations se dessinent pour ses activités :

1°) Une activité de propagande dont la nouvelle revue « La Protection de la population civile en temps de guerre » est un des éléments les plus efficaces.

2°) Une activité directe par la rédaction d'un avant-projet de convention internationale pour la protection de la population civile.

L'opinion publique suit attentivement ce mouvement, dans l'incertitude et les dangers de l'heure présente : on cherche par tous les moyens à aboutir à ces rapprochements des peuples de façon à écarter le spectre de la guerre totale.

J. VONCKEN.

SITUATION DES JEUNES ÉCRIVAINS. LEUR PENSÉE PAR EUX-MÊMES (1)

Mystique. — J'ai, dans le premier document de cette rubrique (2), dressé, en larges traits, le tableau de la *situation* des jeunes écrivains devant les problèmes que la vie actuelle les oblige de résoudre sans cesse. Je l'ai, personnellement, — et le ferai à chaque parution de cette rubrique — esquissé en larges traits, me reposant sur mes collaborateurs, qui changeront à chaque fois, pour en préciser les points. C'est ainsi que René Lacôte et Roger Lannes ont, le premier fait une prise de conscience de critique littéraire, le second mis en place la question, si importante à l'heure actuelle, de la connaissance poétique.

Qu'on ne nous fasse pas l'injure de nous prendre pour des censeurs qui pontifient du haut d'une chaire. Il n'est rien qui

(1) Rubrique placée sous la direction de René de Berval.
(2) Cf. *Mercure de France* du 1er décembre 1938.

ne nous soit plus antipathique que cette attitude. Nous ne désirons qu'une seule chose : déceler les tendances fausses ou mortes qui ne conduisent nulle part et essayer de ramener la pensée — que nous considérons comme nôtre — vers un chemin réel et surtout vivant.

Nombre de lecteurs n'auront pas été sans remarquer une certaine absence d'unité dans les quelques pages qu'ils ont lues. Qu'ils ne s'en effraient pas. Cette absence d'unité est, sinon voulue, du moins inévitable car — et je me permets de le rappeler ici — je tiens avant tout à présenter, en toute objectivité, des documents humains. J'entends par là que cette rubrique n'a pas été créée *par* et *pour* un groupe d'écrivains. Elle l'a été dans le but unique de permettre à tous les jeunes créateurs *qui ont quelque chose à dire,* de le faire en *toute liberté de conscience et en toute franchise, sans aucune* pression ni influence de quelque ordre qu'elles soient.

Une des questions les plus angoissantes, parmi les nombreuses qui se posent à l'heure présente, est celle de la mystique. Il nous est impossible, à moins d'être aveugle, de ne pas constater la faillite totale du rationalisme. Cet édifice, basé sur la raison, croule de toutes parts. Il entraînera, finalement, dans sa chute, tous ceux qui s'accrocheront à lui. Le temps de la réaction est là. Il a déjà commencé, latent, depuis quelques années, et poursuit sa route de plus en plus sûre. L'humanité, quelle que soit la question par laquelle on veuille la prendre, se trouve partout en défaut. Perdue, elle tourne comme une roue folle, sans pouvoir arriver à fixer son axe. Tel est le résultat auquel sont arrivés trois siècles d'analyse. On peut en discuter la cause; il est impossible d'en nier les effets. Le positivisme, arrivé à un tel développement, ne pouvait aboutir qu'à une impasse.

La crise étonnante que nous traversons en ce moment, et qui se trouve à son maximum d'acuité sur *tous* les plans, devait nécessairement être l'aboutissement du courant d'idées qui a emporté l'esprit humain depuis la Renaissance. Il est hors de doute que les découvertes récentes, faites depuis un siècle environ, ont bouleversé nos idées dans tous les domaines. Il n'aura pas fallu moins que les expériences des Curie et des Broglie sur les corps radioactifs et la désinté-

gration de la matière pour conduire les savants hors du chemin dans lequel ils s'étaient fourvoyés, et les ramener au vieux concept d'unité de la matière, idéal pour lequel furent torturés et brûlés tant de savants médiévaux.

Mais il ne s'agit pas ici de faire le procès du matérialisme, ni de nous apitoyer sur des ruines. Nous laissons cette œuvre pie à ceux que la philosophie positiviste peut encore émouvoir. Notre rôle à nous, jeunes, est et doit être avant tout constructif, c'est-à-dire synthétique. Seule la synthèse — aidée de l'héritage scientifique et de l'expérience spirituelle à nous légués — peut nous amener à prendre une position nette de notre état. Or ce besoin intense qui, partout, se fait jour en ce moment, ne nous est pas inconnu puisqu'il se manifesta de la même manière au moyen âge. La mystique, au lieu d'être religieuse, est devenue politique. Si la forme a changé, le fond est resté identique.

Plus que jamais, peut-être, l'homme a besoin d'une mystique. Il ne le sait pas, mais il le sent. Il a cru se libérer en désertant les temples, où il trouvait la paix, et s'est forgé d'autres chaînes, plus solides parce qu'artificielles, et combien plus dangereuses, car contraires au principe même de l'être, qui est l'acceptation d'une hiérarchie ésotérique. Aussi cet esclavage a-t-il conduit les masses vers des mystiques enfantines (racisme, partis politiques, guerres, etc.) qui n'ont fait que les enchaîner, les ligoter et les torturer davantage, tandis qu'elles négligent les seules mystiques capables de les libérer.

Nous arrivons à une de ces époques étranges où apparaît la nécessité absolue de se sentir marcher sur un terrain stable. Nous commençons la grande période de désolation et d'âpreté. Les hommes courent aux extrêmes. Les peuples se suicident, ayant perdu la foi dans leurs destinées, et cherchent au hasard des consignes. Des consignes? C'est-à-dire des règles supérieures qui sont observées sans raison apparente, par fidélité, par soumission aveugle. Il ne s'agit plus ni d'errer, ni de s'enfermer dans sa chambre : les deux sont trahison. Il faut avoir le courage d'ouvrir les yeux et de voir le spectacle dans toute son horreur pour en prendre conscience. Il faut surtout transcender le personnel, opérer la

synthèse du macrocosme et du microcosme, de la matière et de l'esprit, pour arriver à la Vie. Nous ne voulons plus de ces fausses vérités aux dogmes vidés de toute substance. Nous refusons et réfutons ces lois qu'on veut nous imposer sous le spécieux prétexte d'une morale qui ne représente plus rien.

Chaque courant civilisateur a possédé son rythme propre. Nous avons perdu le nôtre, car notre époque est, à la fois, une fin et un début : fin du courant analytique et, par conséquent du positivisme, qui ont accéléré la chute des valeurs mortes; début d'une nouvelle ère synthétique. Chargés d'un butin expérimental accablant, seule une mystique convenant à notre tempérament nouveau, une mystique adaptée à notre vision nouvelle de la vie et du monde peut nous sauver de l'abîme. Le règne de la raison est mort. Celui de l'Eglise se termine, car la période messianique approche de sa fin. L'*Eglise* va renaître. Le Millénium se prépare dans un prélude d'Apocalypse.

A nous, donc, de trouver notre rythme propre, notre « yoga » — ascèse individuelle *en nous-mêmes*, en jouant franchement, et jusqu'au bout de nos possibilités, le Grand Jeu, le seul qui nous puisse conduire — niant le particulier pour affirmer l'universel — à cette réalité qui est essence en acte.

RENÉ DE BERVAL.

§

Page d'oraison sur le poète et la mystique. — La première persuasion de sa prédestination mystique qui peut s'insinuer chez le poète est celle par laquelle il est troublé de ne pouvoir parler sans que ses paroles semblent dépendre d'un mystère immédiat. Ceci énoncé éclaire, je crois, le sens du Credo de Yeats.

Car le poète veille devant le monde occulte comme une lampe, capable d'une fonction semblable à celle de Jean le Baptiste quand celui-ci faisait briller l'eau sur les têtes dont les lumières gothiques encore cachées à elles-mêmes allaient résoudre le monde romain en l'existence d'une effusion christique.

Je me suis souvent aperçu aussi dans certains moments

intenses de désir chrétien pour être la clochette précédant le Saint Sacrement quand il va visiter les malades, tant mon pauvre art vacillant entraînait une puissance énorme, et tant aussi il semblait se diriger vers des lieux, des corps, des personnes à secourir, insuffisantes et dramatiques.

Ainsi, lampe ardente ou bien bruit humble et persistant, flambeau soulevé de lui-même, évoquant ma force de sa force, et s'attribuant pour image l'attente d'un avènement semblable à celui dont tressaille l'Ancien Testament, ou bruit humble du désir de la grâce que la créature est parfois obligée de rendre audible à elle-même pour être confirmée dans les nécessités de sa conduction, bruit toujours humble alors mais devenant sonore dans l'image du petit piétinement de l'ânesse de Bâlaam qui se refuse à prendre un mauchemin; ainsi lumière érigée ou bruit humble : lumière affleurante, lumière de vagues; ainsi lumière dans la lampe ou lumière dans l'oreille le poète témoigne de la réalité divine, recueille cette réalité, la précède, se fait son avoué.

Cependant au témoignage qu'il rend de la lumière il joint un gémissement amoureux, celui de sa faiblesse, — dont l'Hôte aussi bien témoigne. Le poète s'est fait porteur du Seigneur, il s'est fait un porte-Christ selon que le demande saint Paul, mais la bouche du Christophore, au milieu du délice de son aliment, murmure : Seigneur, je ne suis pas digne que vous demeuriez en moi. C'est alors que l'humilité du poète devant la présence de la grâce conjurera l'orgueil dont il a peur puisqu'il est poète, dont il n'aurait plus à craindre s'il était un Saint. C'est par l'attitude d'humilité que le poète chrétien se retranchera du simple poète métaphysicien lequel demeure orgueilleux de son pouvoir de perception spirituelle. En répétant comme le Centurion : je ne suis pas digne que vous demeuriez en moi, le chanteur se fait orant et il conjure l'énormité de la présence divine, et tous les dangers qu'appréhende l'âme dès qu'elle aperçoit cette venue de son Dieu entêté et minuscule qui est là coq éclatant et jaune carminé dans le centre du tunnel. Par la remémoration des paroles du Centurion et leur redite non uniment mentale mais syllabique, il est accompli une conjuration analogue à celle recommandée par

Jacques Belot au songeur qui ayant vu Dieu dans son sommeil devra au réveil invoquer saint Mikaël s'il veut recueillir de sa vision un grand bénéfice. Conjuration analogue c'est-à-dire conjuration de l'orgueil et appel à la protection. Tu m'as donné, mais protège-moi encore du don que tu as coulé en moi. Car ce don est inusité et je ne sais comment le recevoir ni comment le disposer. Et si j'apercevais exclusivement la richesse descendue dans la dispensation paternelle ma richesse deviendrait perverse, et tu ne te réjouirais plus de me voir posséder.

Que le psalmiste ne s'arroge pas de se célébrer, qu'il célèbre sans cesser son fardeau qui l'accable, qu'il célèbre et hausse en lui l'Amour dont sa jubilation est la réponse. N'est-ce pas un mystère que le poète dont la vigile quand il fait est proche d'être démoniaque, n'est-ce pas un mystère que celui qui opère et insinue à la façon des génies soit sauvé par l'humilité dès qu'il veut entrer en oraison? Celui qui inventait, le trouvère, a maintenant deux lumières : l'une est sa faiblesse, la seconde est sa foi. La première est de matière colorée et charnelle, elle correspond au second cercle, figurant le Christ, discerné par Dante. La seconde, ardente, est chargée d'attraction, elle se charge d'amour et d'accroissement. Le célébrant se voit alors sous l'emblème de l'ange de l'Apocalypse prendre sur l'autel le feu du ciel avec l'encensoir et répandre sur la terre l'aube de la fumée torride et parfumée qui se grise dans la procession de ses dessins monumentaux.

Toute confusion cependant entre l'Ode et la prière serait vaine. Si au cours de la prière la poésie s'empare d'un état auguste pour le célébrer c'est que la prière ne fut pas assez ardente, qu'elle ne parvint pas à déperdre l'équivoque entre le trouble du sacré et la célébration poétique. Si le démon empoisonne devant nous le gonflement de l'encens, soyons attentifs à invoquer les Trônes jusqu'à ce que le silence, la paix, et la perception des seules couleurs linéaires nous jettent dans les bras de celui qui nous domine et nous est inconnu, mais dont nous sentons l'existence et qui par là nous sauve du néant, qui était pour nous abîme inconnu et sensation de vide sans existence. Nommer le nom de Dieu, et

par là citer son existence sans la comprendre, est le sens des invocations du *Kyrie*. Les invocations du *Sanctus* qui suivent le *Kyrie* nomment aussi Dieu du nom du Seigneur, c'est-à-dire nous sommes sous ta domination, nous sommes tes humbles pages, ô Salomon.

JEAN LE LOUËT.

§

La Lézarde. — Je veux écrire un pamphlet, « La Lézarde ». Une lézarde? Savez-vous ce que c'est qu'une lézarde? Rappelez-vous l'admirable conte d'Edgar Poe : « La Chute de la Maison Usher ».

C'est, aux flancs d'un antique édifice, une ligne aux méandres mystérieux, un signe fatidique : depuis des siècles cet édifice est rongé intérieurement à la base, jusque dans ses tréfonds. Ce bâtiment d'orgueil, dressé au cœur des déserts aux marais pestilentiels, depuis longtemps et résiste et s'oppose à la colère du tonnerre, à la colère des maîtres-vents engrangés dans les cavernes du zodiaque, aux quatre angles de l'espace. Une nuit de silence, soudain, bien tard, la mince ligne noire, le temps d'un clin d'œil, s'écarte en fissure, se creuse en crevasse, zigzague en éclair au long du mur de soutènement. Il est trop tard.

A peine l'œil humain aperçoit la métamorphose du signe, et c'est l'écroulement : l'oreille éclate et l'écho de tumulte et de fracas retentit longtemps après la disparition de tout l'orgueil séculaire dressé. Demeure le suaire horizontal du désert.

L'œil dormait depuis des siècles. Il s'est réveillé trop tard. Plus rien à faire. C'est la ruine et la mort.

Une lézarde? Savez-vous ce que c'est qu'une lézarde?

Peut-être aussi la femelle du lézard tout simplement. Les lézards, les souris, pour les Vieux-Hommes, les sauvages (ils ne sont pas plus primitifs que vous et moi, au contraire) c'est une des âmes de l'homme. L'homme de chair, les animaux à qui il ressemble, cheminent lentement, ils vont péniblement au long du chemin de leur désir, ils perdent le temps à passer d'ici à là. Regardez au contraire le lézard, la grenouille, la souris, certains insectes : ils sont ici et, sou-

dain, ils sont là. D'un bond peut-être, mais vous ne l'avez pas vu, ou à peine. De l'immobilité pleine de la pierre à la limite imperceptible de la vitesse. Comme la flèche de Zénon d'Elée, à chaque instant le lézard et la lézarde, on peut les voir immobiles quelque part, et pourtant ce n'est jamais à la même place.

Où va l'esprit humain? Qui le sait?

Mais je sais qu'il vit son heure la plus sombre, la plus catastrophique.

Partout je ne vois que des lézardes, dont les lèvres serrées s'entr'ouvrent tout à coup pour la gueule béante et noire de l'engloutissement définitif.

Le crâne de l'humanité est lézardé.

Son cœur est lézardé.

Ses tripes infortunées se tordent — coliques de miserere, — grouillantes de lézards et de grenouilles.

Quelle cécité, quel engourdissement, quel sommeil écrasent tous les hommes?

Quel sceau de plomb bouillant pèse à vif sur leurs bouches qui les contraint à ne pas hurler de la grande peur, de la vieille angoisse panique devant la géante lézarde béante qui raie et barre, du fronton à la base, tous les monuments de leur civilisation, comme ils disent : édifices culturels, temples de la justice, églises des religions, pagodes politiques, éthiques esthétiques, économiques et mystiques, de la Bourse à l'Institut, de la Sorbonne au Sénat, du Louvre au Sacré-Cœur, de la Chambre des Députés aux Vespasiennes?

Où va l'esprit humain, l'esprit total de tous les hommes? Mais aujourd'hui, où va chaque homme, du jour de sa naissance à la nuit de sa mort? Il n'en sait rien, il dort. S'il ne dormait pas, il ne pourrait supporter de vivre le temps d'un clin d'œil clair.

Nous vivons une heure très sombre. Jamais nuit plus noire, à nulle heure de l'Histoire. Il s'agit de l'Histoire de la pensée humaine, reflétée dans l'esprit des créateurs.

De même que, dans le sein maternel, l'embryon du corps humain reproduit en neuf mois toute l'évolution animale de la vie (l'ontogénèse reflétant la philogénèse comme le microcosme, le macrocosme), de même l'enfant marqué du signe

de l'esprit de sa prime enfance à la fin de l'adolescence revit analogiquement le drame antique du devenir total humain. L'approche de l'âge adulte, célébré dans les tribus ancestrales par tous les mystères de l'initiation à la seconde naissance, est saluée aujourd'hui par la plus inéluctable des malédictions : « meurs ou dors vivant! Suicide-toi ou, si tu es trop lâche, châtre ton esprit, bloque ta pensée, asservis tout ton être aux automatismes sociaux (autrefois on se contentait de circoncire ton sexe...)! »

Et, comble de disgrâce, en cette heure sinistre de toutes les séparations, de tous les maux, à peu près tous les hommes, tous ceux qui sont de la terre, tous ceux dont le rôle sur terre est de produire des enfants et du travail, dorment encore, engourdis, sans se révolter,

Malheur à ceux qui sont nés créateurs, hallucinés de l'esprit.

Un homme, un enfant sincère, que peuvent-ils — s'ils ont quelque peu pris conscience du devenir de l'esprit humain, — que peuvent-ils accepter véritablement de l'enseignement vieilli, ranci, moisi qu'on veut leur inculquer, des connaissances erronées, périmées, pourries, sans liens, sans base ni but dont on veut les gaver?

Non, il n'en est pas toujours allé ainsi! Tout va plus mal que jamais. Rien ne va plus du Multiple à l'Unique. Tout sens primordial de l'Unité est perdu. Religions réduites à des ritualismes morts, à des préceptes de morale utilitaire, oublieuses mêmes des passions mystiques que, jadis, elles asservissaient à leurs intérêts matériels.

De fines remarques psychologiques: à cela se limite le bilan de la philosophie moderne. Sous quelle avalanche de ridicule sombrerait le penseur contemporain qui prétendrait exposer un système philosophique complet (de la théogonie à la logistique), et surtout s'il ajoutait qu'il est prêt à sacrifier sa vie à la vérité de sa synthèse (Autrefois, un certain Giordano Bruno...)

L'Histoire : rocambolesque récit de turpitudes politiques. Un professeur d'Histoire *doit* ignorer tout de la civilisation hindoue ou chinoise mais *doit* savoir la date de la moindre chinoiserie diplomatique de l'Europe du dernier siècle.

Depuis l'invention de l'imprimerie et la diffusion de l'instruction primaire, toute la littérature s'est ravalée au rang de cabotine, de fille publique, à de très rares mais immenses exceptions près. Et il ne s'agit de rien autre que de parler de ces exceptions.

La science, enfin : un peu bête, mais foncièrement honnête. La seule activité de l'esprit qui ait progressé moralement depuis la fin du dernier siècle (l'anthropocentrisme scientisme cédant le pas à la véritable objectivité scientifique). Malheureusement, en ces temps de désastre et de séparation, la science se meut sans base ni but, dans la vanité abstraite. Le travail accompli dans son strict domaine est valable à cela près qu'il se base (?) sur des hypothèses de plus en plus changeantes et effarantes. Que peut l'être humain conscient de ce Niagara d'absurdités? Une antique loi veut que le remède soit toujours à côté du mal.

Tout homme qui suffoque devant cet état de choses, tout homme qui ne peut vivre cette vie, qui agonise, qui cherche en gémissant, qui se mord les poings, la rage au ventre, doit porter au fond de lui-même le remède, un peu de remède.

Quiconque a vraiment conscience du mal peut porter remède au mal : en l'occurrence, l'être humain qui demeure éveillé dans l'horreur du monde où il vit et qui doit être un créateur.

En gros, un créateur est un médium, un être particulier au travers duquel filtre le devenir de l'Esprit de son époque. C'est un homme-soupape : de sa bouche jaillit la révélation de l'esprit humain total, à l'heure où le monde meurt d'un trop long silence.

C'est, parmi les hommes modernes, parmi la conscience humaine éparse, celui qui a gardé le don de la conscience primitive, de la vie primitive du protoplasma : celui qui a le sens de l'Unité, celui qui fond les antinomies inhérentes à chaque époque, celui dont l'esprit a le sens de l'Unité comme son cœur, son corps ont le sens de l'amour.

Mais, hélas! en plus petit, l'esprit de chaque époque filtre ridiculement à travers un vocabulaire désuet et inadéquat, par le truchement de tous ceux qui sont marqués par l'esprit. Ils sont peu, très peu. Et encore, la plupart d'entre eux sont

incomplets. Il ne se trouve pas un Rimbaud par millénaire! Pour que naisse un véritable créateur, il faut une extraordinaire et rarissime conjonction de nature, de race, d'hérédité, de tempérament, de caractères physiologiques, sans compter l'apport morbide, les troubles pathologiques presque toujours nécessaires en notre ère maudite, pour ouvrir la fissure foudroyante par où l'âme universelle filtrera lentement dans la conscience privilégiée endormie.

A votre avis, je tombe dans la mythologie? Je prétends que non pas! Aussi bien, toute la question est là. Si l'homme veut rendre compte de l'époque dans laquelle il vit, un postulat lui est nécessaire et un seul : l'universalité de la conscience humaine. A savoir, l'esprit humain historique, total de toutes les consciences individuelles, possède en propre une unité, une personnalité, une différence essentielle, ni plus ni moins démontrable que celles de chaque conscience individuelle. Donc les lois qui régissent le devenir de l'esprit humain, selon les vastes miroirs aux innombrables reflets de la grande analogie, sont aussi bien celles du microcosme (conscience humaine individuelle) que celles du macrocosme (processus biologiques, lois de la nature).

A vrai dire, il ne s'agit certes pas pour moi d'un postulat, non plus, à proprement parler, d'un axiome, moins encore d'un théorème démontrable. Il s'agit... il s'agit du domaine de l'esprit qui reste à explorer si l'on veut à la dernière heure, sauver l'humanité de son inévitable désastre, de sa ruine intégrale et certaine.

En contre-sens de tous vocabulaires admis jusqu'ici, j'appelle cette activité de l'esprit : poésie (nous sommes loin de l'art de faire des vers). Mais cette « poésie » sauvera le monde ou le monde mourra.

Reprenons notre exemple : faites la revue de toutes les représentations du devenir de l'esprit humain universel, élaborées par des consciences individuelles au cours des siècles derniers : depuis la plus simpliste, la simple droite ascendante d'un progrès indéfini et unilinéaire, jusqu'au cycle effarant du retour éternel, en passant par l'ellipse et la spirale, sans oublier la loi des oscillations entre deux pôles inverses, — le pendule du devenir oscillant de l'affirmation

négatrice à la négation affirmative — et cela peut aussi bien s'inscrire sous l'apparence d'une évolution sur un plan reflétée par une involution égale sur un plan inverse et parallèle. Ajouter la loi biologique des variations brusques succédant à de longues léthargies, où la puissance de bouleversement à venir s'accumule dans l'immobilité. N'oubliez pas la loi du retour des grands cycles s'imbriquant, se tramant dans des rythmes plus courts. Et surtout, n'omettez pas la loi, la grande loi ternaire du rythme : le point d'équilibre entre la systole et la dyastole du cœur, l'inspiration et l'expiration des poumons, le flux et le reflux de la mer, les phases de la lune, les menstrues de la femme, le jour et la nuit, la marche des astres.

Toutes ces lois sont vraies. Vraies selon la misère de l'esprit humain où les vérités les plus vraies sont les plus contradictoires. Au poète créateur, possédé d'un « autre » esprit, de saisir la synthèse fulgurante.

Le secret du Verbe : la dialectique de l'esprit humain est la même que celle de la nature (et, partant, du devenir de l'esprit humain universel).

Ou mieux, le langage, utilitaire par nature, quand il abandonne son objet immédiat — la vie pratique — pour tenter les spéculations abstraites (notre plus grand crime... je n'ai pas le temps de préciser), trouve dans la dialectique sa meilleure béquille.

Une béquille qui est un pont entre la pensée logique et la pensée magique. Un pont entre le passé et l'avenir. Un pont en dos d'âne. Au milieu, se trouve le présent. De là, la vue peut saisir certains rythmes de l'esprit humain, à condition qu'ils ne soient ni trop grands, ni trop petits, ni trop éloignés, ni trop proches; certes, de là, il est impossible de distinguer l'origine de l'humanité ou l'avenir prochain. Mais, entre les deux, se dessine le devenir des siècles.

Aux trois âges de l'Humanité, — selon Auguste Comte qui croyait en un progrès uniliénaire, arbitrairement couronné par l'Ere positiviste, — il suffit d'opposer le devenir dialectique de tous les processus vitaux de la nature ou de la pensée (de la simple croissance d'une plante aux antiques théogonies trinitaires).

Dans l'histoire de l'esprit humain : à la pensée des temps dits primitifs, à la pensée magique, prélogique et mystique ou de participation (l'homme intuitif baigné inconscient dans la nature : thèse) s'oppose la pensée des temps modernes : régression de l'esprit magique emprisonné dans les arts et surtout dans les religions, développement inouï de la pensée discursive qui engendre la science objective et ses grandes découvertes (antithèse : l'homme s'oppose à la nature, d'où involution de la pensée-en-union, évolution de la connaissance qui oppose le sujet à l'objet).

C'est là le fameux Progrès, idole du XIXe siècle. Simple oubli : tout devenir positif est contrebalancé par une régression inversement parallèle. D'où la grande angoisse moderne.

Cette angoisse universelle, sans nom, est un appel du tréfonds de l'être humain vers une Révélation-Révolution salvatrice. L'esprit humain agonise dans l'attente de la toute-imminente catastrophe, du plus grand bouleversement de l'histoire. C'est la veillée funéraire, la sueur de sang avant la grande mort de la seconde phase de la pensée humaine, la destruction de toutes ses institutions et la prodigieuse naissance, sur ses ruines, de la troisième phase : celle de la synthèse humaine.

Des siècles de spécialisation de royauté absolue livrée à la raison discursive, aux détriments de toutes les puissances intérieures et obscures de l'homme, appellent un renversement terrible.

A notre époque, tout ce qui vit dans l'esprit trahit ce besoin d'un retour vers l'intérieur de tout (3).

Mais qu'on ne s'y trompe pas : le passé mort ne revient jamais plus; tous les contempteurs de l'avenir, tous ceux qui tournent le regard vers le passé religieux et théocratique se trompent. Ils demeurent à mi-chemin de la conscience.

Si toutes les vieilles institutions lézardées ne sont pas déjà tombées en poussière, c'est que n'est pas encore née la nouvelle synthèse qui les anéantira dans la fureur de sa lumière immémoriale et « déjà vue ».

Il s'agit de donner à la culture rationnelle et scientifique de l'homme d'aujourd'hui la base, le fondement, les racines,

(3) Du Romantisme à Freud.

sa vieille âme d'autrefois, son âme des buissons avec son monisme dialectique, destructeurs de toutes les antinomies (matière=esprit, rêve=réalité, etc.), son sens des symboles et des analogies, des rites et des mythes universels qui unissent l'homme à la terre et la terre au ciel.

C'est là le rôle immense de ceux que j'appelle poètes, créateurs, prophètes. Seuls à l'avant-garde de l'esprit humain, ils luttent « aux frontières de l'illimité et de l'avenir » (4 et 5).

ROGER GILBERT-LECOMTE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Ami Chantre : *La fenêtre refermée;* Paris, Mercure de France. — Clarisse Francillon : *Le plaisir de Dieu;* Paris, Gallimard. — Léon Savary : *Le fardeau léger;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger.

Au temps de sa *Vaine jeunesse*, M. Ami Chantre écrivait avec facilité des poèmes romantiques et dolents. On pouvait le croire voué à la « plaintive élégie », au ronron berceur de l'alexandrin. Plus tard, il aborda le théâtre, sous la forme un peu archaïque de la tragédie. Le voici qui débute — assez tard, en vérité — dans le roman.

« Très jeune, assure Drieu La Rochelle, on ne peut pas écrire un bon roman ». Et il ajoute : « En revanche, le romancier est l'homme qui peut le mieux se consoler de vieillir ». La première de ces propositions exprime probablement une vérité, en ce sens que, sans une certaine expérience de la vie, on se trouve assez empêché soit de raconter sa propre histoire soit de pénétrer dans celle des autres assez avant pour en tirer un « bon roman ». La seconde n'est vraie que des romanciers-nés, de ces inventeurs qui font concurrence à l'état-civil et dont Balzac demeure l'archétype. Ils sont très rares. La plupart des auteurs de romans appartiennent à une

(4) Edgar Poe, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Jarry, Apollinaire et les Surréalistes, ainsi que les poètes-actuels d'avant-garde.

(5) Je ne me leurre pas sur le caractère par trop schématique, faussement dogmatique, un peu simpliste, pour tout dire, d'un tel exposé : c'est la rançon de toute déclaration trop brève sur un sujet très grave. Le manque de place, en l'absence de génie, est le coupable. Je ne crois pas aux brefs paradoxes étincelants : les idées ne valent que par la lucidité de l'exposé de leurs applications particulières.

C'est la seule et meilleure règle du style que d'obtenir la plus grande évocation par le plus simple moyen : dire le plus et le mieux possible en le moins de mots. Encore convient-il de ne pas remonter à la création du monde quand on ne dispose que de quelques lignes. Je m'excuse auprès du lecteur. — R. G. L.

autre espèce. C'est à eux que pensait M. André Maurois en disant que leurs confidences « sortent en domino ». Pour ceux-là, qui ne renoncent jamais à eux-mêmes qu'en apparence, « se consoler de vieillir » ne doit pas toujours être facile.

Ainsi M. Ami Chantre. **La Fenêtre refermée** révèle, malgré qu'il en ait, l'état d'âme d'un homme qui a depuis si longtemps secoué sur son ingrate patrie la poussière de ses sandales que, lorsqu'il la retrouve, il s'y sent étranger au point de prendre en grippe les gens, les mœurs, le décor de la vie humaine et jusqu'à l'innocente nature. N'allez pas croire, cependant, que le roman de M. Ami Chantre soit celui du Vaudois ou du Genevois de Paris, écœuré par la petitesse de son pays natal. Il n'y a là qu'un filigrane qui transparaît à travers toute l'histoire ou, pour parler comme les cinéastes, une « surimpression ». Le sujet avoué est tout autre. Il rappelle celui de *Madame Bovary*. Imaginez une petite bourgeoise de Morges ou d'Yverdon, mariée à un épais bourgeois. Pendant quelques semaines de vacances, elle a pu vivre seule et libre à Saint-Tropez. Elle y a rencontré un homme d'esprit, qu'elle admire, qu'elle aime peut-être sans s'en douter. Au retour, la « société » de sa petite ville lui semble mesquine, étriquée. Fanny prend la résolution de s'aérer, de bousculer un peu son entourage. Ses hardiesses ont tôt fait de scandaliser tout le monde. On ne tarde pas à la « remettre à sa place ». Son mari meurt. Elle part pour Paris, où elle retrouve l'ami qui, à Saint-Tropez, lui avait donné, par ses attentions courtoises, le sentiment d'être une femme d'élite. L'accueil n'est pas celui qu'elle espérait. Désabusée, elle rentre au pays : la fenêtre, pour toujours, se referme.

Mon Dieu, tout cela pourrait être assez touchant (car M. Ami Chantre conte fort bien, en un langage simple et net), si l'on ne sentait pas chez lui un parti-pris de dénigrement qui donne à sa vision l'outrance d'une caricature. Pour intéresser le lecteur aux misères de Fanny, était-il indispensable de la faire vivre au milieu de fantoches odieux ou grotesques, sans intelligence et sans cœur? Le livre, pourtant, se lit jusqu'au bout : il est bien composé et proprement écrit. C'est quelque chose.

Les quatre premiers romans de Mme Clarisse Francillon m'ont incité à des louanges assez vives pour que je me sente en droit de lui chercher, à propos du cinquième, une querelle de style. Elle usait volontiers, dans ses précédents ouvrages, d'un procédé emprunté, je pense, au cinéma et qui consiste à faire défiler en désordre, sans lien visible, des phrases inachevées, des images rapides et fragmentaires. Dans le **Plaisir de Dieu,** elle en abuse. Il en résulte parfois (aux pages 139 et 140, par exemple) de l'incertitude dans l'ordre de succession des faits. Le dialogue aussi est trop elliptique. Une élocution brève, saccadée, mangeant les mots peut convenir à certaines gens, exprimer leur caractère. Mais les personnages de Mme Francillon parlent tous comme ça : c'est trop!

Venons-en à l'histoire. Le héros est un pasteur sans vocation, fils indigne d'un véritable apôtre. Il suffit qu'un de ses catéchumènes ait commis un meurtre pour déclencher dans la conscience de Francis Tronchard la crise qui le fera renoncer à son ministère. Cette crise se passe tout entière sur le plan moral, tandis que, chez un prêtre catholique, elle aurait pour origine une faiblesse de la chair ou un drame métaphysique (la perte de la foi). La foi, Francis l'a-t-il perdue? On ne nous le dit pas. Peut-être ne l'a-t-il jamais eue. Mais il a toujours vécu dans le « climat moral » du protestantisme. Livré à lui-même, que ce soit dans les rues de Paris ou dans les montagnes de l'Engadine, il essaiera de se libérer. Ni le journalisme, ni la littérature, ni la liberté de l'amour ne lui apporteront la délivrance. Toutes ses tentatives échouent : au seuil de la vieillesse, il se fait marchand de bibles. Mme Clarisse Francillon semble croire que Dieu trouve son plaisir à priver de bonheur ses créatures.

Les expériences de Francis Tronchard se relient, comme dans tous les récits de l'auteur, à une humanité remuante, fourmillante, où abondent les silhouettes vivement enlevées. Les décors sont bien vus et sobrement brossés. Entre ces fonds de tableau et le portrait du personnage qui occupe le premier plan, la comédie de mœurs intercale adroitement ses méandres.

C'est encore autour d'une crise de conscience que s'ordonne le premier roman de M. Léon Savary. Je dis bien le premier,

car, jusqu'à présent, cet excellent écrivain s'était voué tantôt à l'essai, tantôt à la nouvelle. **Le Fardeau léger,** c'est le poids dont le prêtre catholique charge ses épaules en recevant l'onction sacerdotale : *jugum enim eius suave est et onus eius leve.*

L'auteur paraît avoir eu pour premier dessein de montrer ce que peut être à Genève, cité huguenote, l'existence quotidienne d'un jeune vicaire. Il nous montre l'abbé Denis Forney au milieu de ses confrères, puis tantôt dans l'exercice de ses fonctions, tantôt causant avec un ami de collège, laïque plus ou moins mécréant. Ce camarade l'introduit dans un monde assez ahurissant, où l'on se passionne pour la mystique, l'ésotérisme, les sciences occultes. Le clerc y rencontre une jeune fille qui exprime le désir d'être instruite, à la condition que ce soit par lui-même, de la foi qu'il professe. On devine la suite. Précisons cependant qu'elle ne ressemble ni à la damnation de Paphnuce dans *Thaïs* ni à la *Faute de l'abbé Mouret :* Denis ne s'égare qu'une seconde et son péché se borne à un effleurement. Il n'en demeure pas moins bouleversé, pendant plusieurs semaines, à la pensée du crime qu'il a failli commettre. Les armes que sont les grâces d'état et, en particulier, une retraite à la chartreuse de la Valsainte lui donneront la victoire.

Certains lecteurs jugeront qu'il la remporte un peu trop aisément. A quoi l'on peut répondre que l'auteur n'a pas voulu s'appesantir sur les thèmes rebattus de la tentation et du remords. S'il est vrai que le fardeau soit léger, les prêtres n'éprouvent pas toujours à rester chastes autant de peine que le donnent à penser Zola, Mirbeau et M. Bergeret. Ne serait-ce pas cela que Savary cherche à faire entendre?

Sans esquiver la difficulté, il a traité son sujet avec une discrétion élégante que d'aucuns risquent de prendre pour de la sécheresse : les plats bien cuisinés semblent fades aux palais brûlés par le trois-six. Sur le tour d'esprit et le langage des clercs, sur leurs entretiens familiers, sur leur déformation (si j'ose dire) professionnelle, il possède des lumières très rarement accordées aux profanes. Chacun de ses personnages masculins vit d'une vie bien personnelle. Les figures de femmes sont plus sommairement dessinées. A cela, rien que

de très naturel, puisqu'elles sont vues par les yeux d'un héros à qui son état interdit de les approcher.

Pour moi, un des charmes de ce livre, c'est que, sous le récit, je perçois la confidence. Lorsque l'abbé Denis Forney discute avec son ami Raymond Virieux, je reconnais la voix de Savary se parlant à lui-même : l'esprit ergote, mais le cœur s'abandonne.

RENÉ DE WECK.

VARIÉTÉS

Comment on fait les bonnes maisons. — « Les affaires ce n'est que du bon sens. » Ainsi disait mon oncle Paul et peut-être que ses expériences décrites ici serviront à quelques-uns. Dans sa jeunesse, mon oncle avait connu le père Ruelle, un des Français de l'époque qui connaissait le mieux les affaires de bazars. Désireux d'en créer un important dans Paris et hésitant entre plusieurs emplacements, le père Ruelle s'avisa d'un excellent moyen pour choisir le meilleur. Il engagea une demi-douzaine de colporteurs, les munit chacun d'un parapluie qui, ouvert le manche en l'air, constituerait leur éventaire, les fournit de lacets, boutons, épingles, fil et aiguilles et les posta chacun à proximité des emplacements choisis. Celui qui fit le plus d'affaires était installé près de l'Hôtel-de-Ville. Pensant que l'habileté de l'homme pouvait avoir une certaine influence, le père Ruelle les fit permuter les uns avec les autres; toujours celui qui rapportait la meilleure recette avait occupé cet emplacement. Alors le père Ruelle n'hésita plus et il fonda le Bazar de l'Hôtel-de-Ville, connu de tous les Français et de beaucoup d'étrangers.

S'inspirant de cet exemple, mon oncle Paul décida de créer des boutiques à Paris et en province, pour les exploiter et au besoin pour les vendre. Il fut ainsi amené à tracer les règles fort simples qui font les bonnes maisons. Ce sont ces règles que je veux brièvement exposer ici. A en juger par les magasins créés par des innocents et qui disparaissent peu de temps après avoir été ouverts, entraînant par leur nombre de grosses pertes en capital, il semble que ces règles, dictées par l'expérience, ne seront pas inutiles. Sans doute les trouvera-t-on si simples qu'on les considérera comme des lapalissades.

Cela prouvera que ce sont les vérités les plus simples qui sont les moins connues et observées.

Une boutique a besoin de clients. Où peut-on les trouver? Dans la foule des gens qui passent devant. Donc, première vérité, une boutique ne doit être créée que dans une rue très passante. Avant d'acheter ou de louer un immeuble pour y créer un commerce, mon oncle se postait sur le trottoir, devant la porte, et il comptait les passants à différentes heures et pendant plusieurs jours. Si le trottoir était très animé à certaines heures, par exemple lors de l'entrée et de la sortie des bureaux et usines, et pas aux autres, l'emplacement ne valait rien; une moyenne minima était en effet nécessaire pour que l'emplacement soit retenu. Le nombre de passants (et non pas de voitures) n'était d'ailleurs pas le seul élément à considérer. Il fallait d'abord que le trottoir ne soit pas trop large, sans quoi les passants circulaient loin de la boutique; ni trop étroit, sans quoi ils ne pouvaient stationner. L'orientation était un autre point à considérer. Dans presque toute la France, le côté du soleil est le meilleur, mais dans le Midi, c'est le côté de l'ombre. Les rues où il n'y a pas que des boutiques, celles-ci étant séparées par des habitations ou des usines, ne valent pas grand'chose; d'autre part les coins de rues sont toujours meilleurs. Que de maisons de commerce ont été créées dans Paris, qui ne remplissent pas ces diverses conditions et dans lesquelles aucun commerçant ne fait ses affaires. L'oncle Paul ne les aurait pas ouvertes.

Ayant ainsi déterminé le bon emplacement, l'oncle s'attachait à créer le magasin convenable, pour attirer et retenir le client. Ce magasin, il le voulait assez grand, avec de larges et hautes vitrines, permettant d'exposer le plus d'articles possible et d'admettre une bonne lumière à l'intérieur. Que de façades artificiellement écrasées, pour répondre aux préjugés actuels, que d'obstacles à la lumière et à la vue je rencontre dans Paris, que l'oncle Paul eût condamnés! L'étalage était pour lui la chose importante, il le voulait arrangé avec goût, changé souvent, mais il voulait surtout que tous les articles exposés, même les plus insignifiants et les plus chers, portent une étiquette indiquant de façon bien visible leur prix. Que de commerçants dépourvus d'imagination nous voyons qui, loin

d'admettre cette règle, n'affichent aucun prix, pensant amener les clients à l'intérieur pour se renseigner. Les pauvres!

Inutile de dire qu'à l'intérieur de la boutique le choix des articles, leur qualité, les prix de vente raisonnables étaient la règle. Mon oncle savait bien acheter d'abord, il savait bien vendre ensuite. Il fallait avant tout que le client soit satisfait et si, malgré tous les efforts, ce client avait à se plaindre, ou s'il croyait avoir des motifs de se plaindre, la consigne était formelle : le client a toujours raison.

Si l'oncle Paul ouvrait toujours lui-même ses nouvelles boutiques, il ne pouvait pourtant les gérer lui-même? Il devait donc trouver toujours plus de nouveaux gérants. Comment les recrutait-il? Bien simplement. Courant lui-même beaucoup les grands magasins, afin d'y trouver toujours des idées nouvelles, il observait avec soin les jeunes gens et jeunes filles qui le servaient. Leur reconnaissait-il des qualités de patience, ordre et bonne volonté, il leur proposait de leur donner une situation meilleure que celle à laquelle ils pouvaient prétendre, avec plus d'indépendance, en les mettant à la tête d'une maison de commerce qu'il créerait à leur intention. Si l'idée leur plaisait, il leur faisait visiter quelques-unes de ses boutiques, leur facilitait des conversations avec ses gérants et gérantes, qui tous aimaient et respectaient le patron. S'ils acceptaient, il leur faisait verser un cautionnement, qui restait déposé à une caisse indépendante et dont les intérêts leur appartenaient, afin d'avoir une garantie. Il leur donnait des appointements convenables, leur permettant de vivre une vie agréable, un logement confortable près de la boutique quand cela était possible et, après que le capital engagé entièrement par lui dans l'affaire avait reçu un intérêt minime, 3 %, que le coût du matériel avait été amorti d'un pourcentage convenu à l'avance, une certaine portion du bénéfice restant leur était attribué. Le gérant ou la gérante pouvait, s'il le voulait, laisser cette somme dans l'affaire, lui permettant de devenir ainsi un associé et même de racheter complètement l'affaire s'il le souhaitait.

L'oncle Paul considérait que c'était un devoir pour lui, vis-à-vis de ses gérants et gérantes, de soumettre à un contrôle sévère l'affaire qu'ils dirigeaient, car, disait-il, on ne doit pas

tenter le diable et ce serait rendre un mauvais service aux jeunes gens et jeunes filles dont il se sentait responsable que de ne pas les surveiller. La caisse enregistreuse et la comptabilité des ventes étaient à la base du contrôle, mais il connaissait tous les trucs grâce auxquels un employé malhonnête peut tromper la firme pour laquelle il travaille, vendre une marchandise achetée en dehors du siège et dont on met tout le bénéfice dans sa poche, utiliser le fonds de caisse pour des besoins personnels et emprunter pour quelques heures la somme au voisin lorsque le vérificateur passe, truquer les listes de stocks et mille autres moyens, que le contrôle ne permettait pas. Des inspecteurs et inspectrices, dont il était sûr, venaient inventorier les stocks et vérifier les comptes aux moments où on les attendait le moins et, à ceux-là, on n'en comptait pas. D'autres, figurant des clients ou clientes, faciles ou difficiles, venaient effectuer des achats, permettant ainsi de connaître le soin apporté à servir la clientèle. Si quelque chose n'allait pas, l'oncle ne ménageait pas les reproches et avertissements, paternels, mais fermes; il n'était pas non plus avare de compliments et, étant de nature généreuse, ceux-ci se traduisaient par quelque chose de plus tangible que des mots.

La vertu que l'oncle cherchait à développer le plus chez ses collaborateurs était l'initiative. Rien ne lui causait plus de satisfaction que de recevoir d'eux des suggestions en vue d'améliorer quelque chose dans l'affaire, sa publicité, la présentation des produits ou la vente. Il ne rejetait rien sans une analyse minutieuse et, dans le doute, l'idée était souvent mise en application, permettant à son auteur lui-même de reconnaître loyalement s'il s'était ou non trompé.

Et voilà comment un bon homme d'affaires sut, en acquérant une jolie fortune, lancer dans la vie un nombre important de jeunes hommes et de jeunes femmes qui lui furent redevables de leur succès. Les temps sont aujourd'hui bien changés. Les manières de procéder dont usa l'oncle Paul ne seraient plus possibles, mais les grandes vérités établies par son expérience des choses demeurent et peut-être leur publication dans le *Mercure de France* rendra-t-elle service à quelques-uns.

CHARLES SÉE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean d'Elbée : *Un Conquistador de génie : Ferdinand de Lesseps.* (Bibliothèque des *Editions littéraires de France,* 28, rue d'Assas.) — Ivan Soloniévitch : *Barbelés rouges. Trois Russes s'évadent des bagnes soviétiques.* Adapté du russe par Mlle Brégy et Cousteau. Les Editions de France, 1938. — Mémento.

Tous les vendredis, je ne manque jamais de lire les chroniques de M. François Vinneuil sur le cinéma. Ce n'est pas que je raffole, comme les midinettes, du « 7ᵉ art », — qui est une industrie, mais, critiques et satiriques, les notes de M. Vinneuil me plaisent beaucoup. Sur son « écran de la semaine », il projette les dernières « bandes » d'Hollywood, de Billancourt et d'ailleurs, en les commentant sans parti pris, mais aussi sans indulgence, avec humeur, tantôt bonne, tantôt mauvaise. Je m'étais promis d'aller voir *Suez,* que la lanterne magique montre aux Parisiens dans un « panorama » de cette avenue des Champs-Elysées, où il y a trois quarts de siècle M. de Lesseps, alors à son apogée, passant dans sa calèche, était le point de mire de tous les regards. Ce que M. Vinneuil a dit, le vendredi 13 janvier, de ce film, m'en a positivement ôté l'envie.

Voici qu'il nous arrive cette fois d'outre-mer un nouveau film à thème français, *Suez.* Cette fois c'est plus sérieux. Il s'agit de mettre en scène un personnage d'envergure, Ferdinand de Lesseps, que notre ami Jean d'Elbée a si bien appelé *un conquistador de génie* dans sa vivante et vibrante biographie...

J'imagine la surprise de Jean d'Elbée, plus instruit que personne sur ce sujet, devant ces images qu'il ne manquera pas de voir. Un peu plus averti que lui, sans doute, des méthodes d'Hollywood, je m'attendais sereinement à tout. J'avoue cependant n'avoir pu maîtriser un certain haut-le-corps lorsque j'ai vu que le fier gentilhomme du canal de Suez, d'une verdeur prodigieuse mais cependant sexagénaire au moment de sa grande entreprise, était métamorphosé en un jouvenceau fraîchement émoulu de l'Université, sous les traits de M. Tyrone Powel qui doit avoir vingt-deux ans.

C'est qu'il importait que le film, pour lequel on a engagé de grosses dépenses, comportât une idylle rémunératrice. Le mariage de Lesseps à 64 ans (il devait avoir de cette union douze enfants!) n'a probablement pas semblé assez photogénique. On l'a donc froidement rajeuni de quatre décades pour lui permettre de filer la romance dans le plus fade style américain.

Cela établi, nous apprenons avec moins de surprise évidemment que de Lesseps faillit épouser la future impératrice Eugénie, mais que cette dernière savait qu'elle porterait la couronne et lui préféra pour en être plus sûre Napoléon III. Voilà donc de Lesseps furieusement jaloux de « Badinguet », qui le lui rend avec usure et s'oppose pour cela au percement du canal. L'empereur, d'autre part, nous est montré, le pauvre homme, comme une espèce de nouvel Attila, bourreau de la démocratie universelle...

Les pellicules, voilà désormais les tablettes de l'histoire, laquelle ne se consomme plus que romancée ou « ranimée », et se conserve au frigidaire. Retombés en enfance avec le Progrès, les habitants de cette planète-ci, le cerveau atrophié, ne comprennent plus rien qu'aux images. Celles d'Epinal naguère popularisaient les exploits des héros en tous genres, anciens ou modernes, et les grands événements historiques. Dans leur candeur naïve, elles ne manquaient pas de charme, l'imagier traduisant le sentiment populaire, tel qu'il le ressentait lui-même. Les photos d'aujourd'hui sont impersonnelles et prétentieuses, destinées à la foule aussi bien qu'à l' « élite », elles sont goûtées des « snobs » dans les « cinés » élyséens et de ces messieurs en casquette et de leurs dames en cheveux dans les « palaces » de quartier. *Suez,* d'après ce que j'ai cru comprendre, serait une « grande étude historique » filmée, non pas en Egypte, mais en Californie. Pour le grand public, Lesseps n'est plus qu'un nom célèbre, qui n'évoque rien de précis, comme tous les noms célèbres. Pour les moins ignorants, il évoque la fantasia de 1869 et aussi le scandale de Panama. Ce nom célèbre a fait couler des flots d'encre. Lesseps et « son » canal ont, conjointement et solidairement, suscité une bibliographie aussi diverse que considérable, dont J. Charles-Roux publia le relevé à la suite du gros ouvrage édifié par ses soins, aux frais de la Compagnie, à la glorification de cette voie d'eau et de l'homme d'affaires qui vint à bout de la faire creuser. Tout semble avoir été dit sur l'œuvre et sur l'entrepreneur qui passe pour l'avoir conçue et réalisée. De temps à autre, il paraît toujours quelque bouquin sur le « grand Français », qui n'apporte rien de nouveau à ce qui fut déjà dit, et redit sur tous les tons, depuis que le vice-consul Lesseps s'entêta à faire disparaître par la pioche des fellahs

égyptiens et l'aide du capital cosmopolite, la membrane de sable qui obstruait deux mers en reliant deux continents. « *Aperire terram gentibus.* » C'était sa devise et son idée fixe. Mme Jacques Vincent eût pu, il y a trois ou quatre ans, se dispenser de publier son petit livre sur Lesseps, et le moins qu'on en puisse dire, c'est que ce n'eût sûrement pas été une perte pour l'histoire si M. J. d'Elbée n'eût pas, en 1938, trouvé un éditeur pour le sien, qui ne se distingue de cent et un ouvrages similaires que par son titre baroque et qui ne rime à rien. M. d'Elbée ne connaît pas le sens des grands mots qu'il emploie, — c'est un peu le travers de la plupart des écrivains-publicistes d'aujourd'hui. Il n'a qu'une vague idée de ce que furent les conquistadors et il confond fâcheusement l'entregent avec le génie. Ceux de ses lecteurs qui, par hasard, ont lu l'*Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne,* durent se demander en quoi un grand bourgeois comme Lesseps pouvait se comparer à un gaillard de la trempe de Bernal Diaz del Castillo. Qu'a-t-il découvert, Ferdinand, et qu'a-t-il conquis?

Il y a trop à redire sur cette compilation et la meilleure critique qu'on eût pu en faire eût été de n'en rien dire du tout, mais je m'aperçois que M. d'Elbée a abusé M. François Vinneuil et bien d'autres profanes avec lui. Que ces messieurs veuillent bien me croire sur parole si je leur certifie qu'il doit se trouver de par le monde au moins une centaine de personnes un peu mieux instruites que M. d'Elbée sur ce sujet et qui, pour commencer, se garderaient de donner au pacha Mohammed Saïd le titre de khédive que son successeur Ismaïl acheta du Padischah. Pour le surplus, cette « vivante et vibrante biographie », comme la qualifie gentiment mais ingénument M. Vinneuil, est un résumé des souvenirs de Ferdinand de Lesseps publiés par lui aux éditions de la *Nouvelle Revue* et de Mme Adam, qui, généralement, sont peu dignes de foi, et sur lesquels, tour à tour, avec plus d'éloquence, de finesse et de malice que ce perceur d'isthmes, épiloguèrent MM. Renan et France, en deux discours prononcés sous la Coupole, l'un en guise de compliment, l'autre de remerciement sous forme d'oraison funèbre. M. d'Elbée, qui semble avoir un certain goût du classique, n'a pas manqué d'émailler son adaptation de quelques citations de ces opus-

cules qui, pour être académiques, n'en sont pas moins des œuvres d'art. M. Renan, en particulier, profita de l'occasion pour émettre, sans autrement y attacher d'importance, quelques vérités historiques et politiques, dont on demeure surpris qu'elles aient échappé à M. d'Elbée.

Cette grande école saint-simonienne qui eut un si haut sentiment du travail commun de l'humanité, releva l'idée du canal de Suez, se l'appropria par le martyre, dit-il. Plus de douze ingénieurs saint-simoniens moururent de la peste en 1833 au barrage du Nil.

Il était juste que, le 23 avril 1885, un juste comme M. Renan rappelât à M. de Lesseps ceux qui tirèrent les marrons du feu ou plutôt... les actions du sable.

M. Renan enchaîna ses molles périodes par un couplet d'une certaine sagesse :

A travers plusieurs chimères, une vérité était entrevue, je veux dire la place exceptionnelle de l'Egypte dans l'histoire du monde. Clef de l'Afrique intérieure, par le Nil; par son isthme gardienne du point le plus important de l'Empire des mers, l'Egypte n'est pas une nation, c'est un enjeu, tantôt récompense d'une domination maritime légitimement conquise, tantôt châtiment d'une ambition qui n'a pas mesuré ses forces. Quand on a un rôle touchant aux intérêts généraux de l'humanité on y est toujours sacrifié. Une terre qui importe à ce point au reste du monde ne saurait s'appartenir à elle-même, elle est neutralisée au profit de l'humanité; le principe national y est tué...

Méhémet Ali s'était juré de l'y faire renaître non seulement en Egypte, mais de par l'Islam. M. Renan, qui ne connaissait pas l'histoire moderne de l'Orient aussi bien que celle de l'Orient ancien, s'imagina que ce grand pacha fut une création, sinon une créature, de la France de Charles X et de Louis-Philippe; aussi déraisonna-t-il quelque peu en dissertant sur ce qui avait été fait et sur ce qui aurait dû être fait. MM. Guizot et Thiers l'eussent approuvé et MM. Joseph Prudhomme, Robert-Macaire et Homais applaudi. Le creusement du canal de Suez pouvait être profitable à l'Europe en général, ou à telle puissance en particulier, et chez celle-ci ou celle-là à tel groupe financier, mais pour l'Egypte, cette opération devait être fatale. Méhémet Ali n'en voulait à aucun prix.

— Le canal, lui disait-on, sera votre Bosphore et la Turquie doit au Bosphore de départager toutes les puissances, de neutraliser leurs ambitions respectives et de lui permettre de n'en rien redouter pour la sécurité de sa capitale.

— Vous vous méprenez, répondait-il; le Bosphore, ce passage qui ne conduit pourtant pas que dans la mer Noire, mais bien aussi dans la Méditerranée, est la source de tous les revers essuyés par l'empire ottoman depuis un siècle. Si les sultans avaient pu le fermer, ils régneraient encore sur leurs anciennes possessions.

C'est M. Benedetti qui rapporta de là-bas, puis dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1895, cet argument irréfutable et irréductible.

« Qui pourrait prétendre aujourd'hui que sa pénétration ou si l'on veut, ses pressentiments l'induisaient dans une grave erreur? » demandait M. Benedetti.

Méhémet-Ali a prévu ce qui allait se passer de 1876-1882. Abbas Ier Hilmy, son petit-fils et son successeur, également, qui fut avec lui le seul pacha d'Egypte vraiment national — la nation pour tous deux étant l'Islam ou l'univers arabe, dont ils voulaient la Renaissance. Le jeune et intelligent, comme le croit M. Vinneuil, Mohammed Saïd, d'après M. Jean d'Elbée, s'en rapporta au « conquistador » en redingote, qui lui devant sa fortune ne pouvait décemment ne pas le trouver « intelligent » d'avoir donné dans le piège en délivrant le firman. Il s'en mordit aussitôt les doigts, mais il était déjà trop tard. C'est du jour que s'enfonça dans les sables de l'isthme le premier coup de pioche que commencèrent les malheurs de l'Egypte. Dès lors, son destin était écrit...

La dernière partie du panégyrique de Lesseps par M. d'Elbée est écourtée. Il y avait trop de boues à remuer, qui n'étaient pas toutes à Panama. Je me permets de recommander à M. d'Elbée les croquis d'audience qu'a tracés Maurice Talmeyr : le *Panama en correctionnelle* et le *Panama en cour d'assises,* de maîtresses pages, encore plus dignes de Daumier que de Forain, recueillies dans un volume intitulé *Sur le banc* (3e série) épuisé et oublié, bien qu'on y trouve aussi cette manière de petit chef-d'œuvre : le *Vicaire d'Entrammes.*

AURIANT.

§

De tous les ouvrages consacrés à la Russie soviétique qu'il m'est advenu de lire ces temps derniers, c'est le livre de M. Ivan Soloniévitch, **Barbelés rouges,** qui certainement m'a intéressé le plus. C'est l'œuvre d'un journaliste avisé, débrouillard et intelligent, qui sait raconter les choses, graduer les effets et amener les situations. Je le soupçonne quelque peu hâbleur, encore qu'il assure que tout ce qu'il relate « est photographiquement conforme à la vérité ». Du reste, cela ne diminue aucunement le tragique de l'histoire qu'il nous raconte, à savoir ses tribulations personnelles et celles de son fils et de son frère médecin dans un camp de bagnards préposés à la construction du canal Baltique-mer Blanche. Ces trois hommes furent envoyés dans ce lieu où « il se passe des choses qu'aucun homme n'aurait jamais dû voir » pour délits politiques et relations avec l'étranger. Mais, après avoir séjourné au bagne quelques longs mois, ils s'évadèrent et passèrent en Finlande après maintes péripéties.

Durant son séjour sur les chantiers du canal Baltique-mer Blanche, M. Ivan Soloniévitch eut l'occasion de connaître ou de côtoyer les personnages les plus divers. Il eut des rapports avec des chefs tchékistes et il vit les misères, les dénuements et les déchéances les plus atroces, qu'il a su décrire en des pages qui ne manquent pas de pathétique.

Un soir, raconte-t-il, je me disposais à aller vider et nettoyer la bassine qui contenait les restes de notre *borchtch* (1) — un bloc compact solidifié par le froid, lorsqu'une petite fille de dix ans environ, d'une maigreur impressionnante et couverte de loques, se précipita vers moi en criant :

— Petit père, petit père, il reste peut-être quelque chose, donne-le-moi.

La faim rendait brillants ses yeux fiévreux.

— Mais il n'y a que de la glace...

— De la glace de *borchtch*... Donne-la-moi quand même.

Je sentais dans la voix de la fillette une telle crainte que je pusse lui refuser cet affreux cadeau; j'étais aussi tellement épuisé par le surmenage que, sans trop me rendre compte de ce que je

(1) Soupe aux choux et aux betteraves. Les betteraves, le plus souvent, sont absentes. Il ne reste que des trognons de chou.

faisais, je la laissai s'emparer de la bassine. Elle ouvrit ses loques et dans un éclair j'entrevis le jeune corps nu dont les côtes saillaient. Les loques se refermèrent sur le récipient et le petit corps se mit à trembler de froid. Hébété, je restai là quelques instants sans bouger. Le geste de la fillette était celui d'une mère qui protège son petit... Et puis je compris. La malheureuse faisait fondre au contact de sa peau l'immonde nourriture. Alors, brutalement, je me ruai sur l'enfant et je l'emportai dans mes bras en courant jusqu'à la baraque. Elle se débattait en criant :

— Laisse-moi manger... laisse-moi manger!...

Jamais, je crois, je n'ai autant tremblé qu'en cherchant sur ma planche un reste de pain. Avec un cri hystérique, l'enfant m'arracha ce maigre relief et, à deux mains, elle l'enfonça dans sa bouche. Sur son visage bleui, les larmes coulaient. (P. 116-117.)

Cette fillette n'était pas la fille d'un bagnard; c'était un des enfants de la population dite « libre » de la région, aussi dénudée et aussi affamée que les bagnards, si ce n'est plus. Et au bagne ce sont les paysans qui sont les plus malheureux. On agit avec eux sans aucun ménagement.

On les prend, écrit notre auteur, comme on les trouve (le plus souvent en haillons), on les emprisonne, on les déporte ou on les fusille sans la moindre parodie de justice. Ils sont infiniment plus à plaindre que les autres citoyens soviétiques; et leur détresse n'est en rien comparable à celle des intellectuels... Je prends sur moi la responsabilité d'affirmer que l'on ne déporte pas les intellectuels absolument sans motif. Mais les paysans? Qui s'occupe des paysans? Personne. Leur sort est mille fois plus affreux qu'à l'époque la plus sombre du servage... Et ils n'ont aucun espoir de s'évader jamais de leur misère. (P. 40-41.)

Cependant, ces « pères nourriciers de la terre russe », comme on appelle là-bas les gens de la campagne, font peur aux brillants chefs de la Guépéou parce qu'ils sentent que, si les paysans parviennent à briser les chaînes de leur esclavage, ce sera la fin de leur règne à eux et aussi de toute l'armature soviétique. Aussi, dans un moment d'épanchement, un chef tchékiste « jeune, énergique, intelligent », s'écriait devant M. Ivan Soloniévitch :

Troisième révolution!... Troisième révolution!... Pourquoi cacher la vérité? Les trois quarts de la population russe l'attendent, cette révolution, mais c'est insensé... Nous sommes encore assez forts

pour l'empêcher... et, après tout, sous Staline il y a encore de l'espoir, tandis que, lui parti, qu'est-ce qui nous attend? Le fascisme... la dictature... le pouvoir du capital étranger... devenir une colonie, comme les Indes... C'est l'*Intelliguensia* qui a appelé le peuple à l'insurrection contre l'exploitation et la superstition. Elle promettait le paradis sur terre, mais lorsqu'il s'est agi d'édifier ce paradis, qu'ont fait les intellectuels? Ils se sont hâtés de voler au secours de Denikine et de Koltchak. Ils ont tout gâché, tout abîmé et ils nous ont laissés nous débrouiller seuls... C'est vous, oui, c'est vous [intellectuels] qui avez dit au peuple que le tsar était un imbécile, que les capitalistes étaient des crapules, que les généraux étaient des ordures. Pourquoi avez-vous dit ça? Je vous le demande. Pensiez-vous que le tsar vous donnerait son pouvoir, les capitalistes leur pognon, les généraux leurs décorations, comme ça, pour rien, sans cassage de gueule? Vous avez excité les masses. Et quand les masses se sont soulevées, vous les avez abandonnées, trahies. (P. 126-128.)

Mais voici un étudiant prolétarien, même un « komsomol »,, envoyé au bagne pour actes terroristes.

Vous vous demandez, dit-il en s'adressant à notre auteur, pourquoi, moi qui suis un pur prolétaire, j'ai choisi ce sport inconnu dans les programmes de culture physique : le lancement de la bombe... C'est justement parce que je suis pur. Je ne pouvais pas faire autrement. C'est moi que Staline a trompé, pas vous. Vous, vous n'avez jamais eu confiance en lui, et moi, j'ai cru en lui. Il a exploité mon enthousiasme, pas le vôtre. Et puis, je suis jeune et je crois encore au bonheur. Vous qui n'y croyez pas, ça vous est bien égal qu'il ait anéanti, pour toujours peut-être, cette possibilité de bonheur qu'est le communisme. Si Staline règne encore une dizaine d'années et si, nous, nous ne réussissons pas à le supprimer, c'est *vous* qui le prendrez.

— Nous? Qui ça, nous?

— Vous, l'ancien régime, les capitalistes, les hommes de l'ancien monde qui n'ont ni foi ni idéal... Et si Staline reste, la Russie souhaitera à genoux l'avènement d'un Hitler ou d'un Mussolini. (P. 201.)

Voilà donc dans quelles contradictions verbales se débat la Russie, d'après les dires de M. Ivan Soloniévitch. L'anarchie la guette aussi bien que le risque de tomber sous la dépendance politique de l'étranger. Et sous le couvert d'un régime qui, semblait-il, avait aboli toutes les rêvasseries et

les velléités à l'individualisme pour le plus grand profit de « la ligue générale », les passions, les haines, les divergences de toutes sortes grouillent comme par le passé et compromettent la vraie stabilité de l'Etat.

Le destin historique de la Russie, a écrit le grand penseur russe Nicolas Berdiaev, est un destin malheureux. De siècle en siècle, il s'est développé selon une sorte de rythme catastrophique, parmi la succession discontinue des types de civilisation les plus disparates.

Mémento. — Un artisan mécanicien M. J. Bouré qui nous assure n'être « ni communiste, ni fasciste », mais « un petit commerçant », s'est rendu dernièrement, « à ses frais » dans la Russie des Soviets et nous conte dans un petit livre joliment édité ce qu'il a *vu et entendu en U. R. S. S.* Qu'il y ait vu beaucoup de choses, cela ne fait aucun doute; qu'il ait beaucoup compris de ce qu'il y a entendu, c'est moins probable, car comme il nous le dit lui-même « ne sachant pas le russe », il n'a pu comme il l'aurait voulu « se renseigner et savoir ».

M. Bouré a « longtemps hésité à publier » son petit livre, non pas qu'il n'eût rien à nous dire, mais parce que, ayant « une clientèle dite de droite et de gauche », il lui semblait que toute vérité n'était pas bonne à dire. Néanmoins il recommande aux patrons et ouvriers d'aller voir ce qui se passe dans la Russie des Soviets. Y a-t-il donc vu quelque chose de spécifiquement nouveau? Il semble pourtant que non. Il croyait trouver en U. R. S. S. une société sans classe : il trouva qu'il n'existait ni égalité ni liberté « et, comme dans les pays capitalistes, il y a une classe de profiteurs du régime ». Pour une constatation si mince fallait-il faire un si long voyage et « à ses frais » encore?

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Maurice Besson : *Annecy fleur des monts, son histoire, son paysage.* Illust. de l'auteur; Maison du livre. » »

J. P. Kirch : *Les ancienne croix surtout croix des champs en Lorraine.* Avec plus de 200 reproductions photographiques : Coopérative d'édition et d'impression, Metz.

Docteur Malachowski et D. Douard: *La traversée du Sahara seul en vélomoteur par le garde républicain Douard;* Edit. de France. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Henri Mangin : *La main, miroir du destin.* Avec des illustrations documentaires; Sorlot. 15 »

Finance

Jacques Jéramec : *Le plan Paul Reynaud après le vote de la loi de finances;* Edit. du Sagittaire. 10 »

Histoire

Pierre Champion : *Charles IX. La France et le contrôle de l'Espagne avant la Saint-Barthélemy;* Grasset. 50 »

P. Courteault : *Histoire de Gascogne et du Béarn.* Avec des gravures h. t.; Boivin. 35 »

Henry Houssaye : *1815. La première Restauration. Le retour de l'Ile d'Elbe. Les Cent Jours;* Flammarion. 7,50

Louis Madelin : *Histoire du Consulat et de l'Empire. Le Consulat;* Hachette. 40 »

Gaston Martin : *Jacques Cartier et la découverte de l'Amérique du Nord.* Avec des illust; Nouv. Revue franç. 25 »

Judaïsme

Joseph Fisher : *Un peuple renaît, la Palestine juive d'aujourd'hui;* S. n. d'édit. 3 »

Littérature

Académie brésilienne des lettres : *Anthologie de quelques conteurs brésiliens;* Edit. du Sagitaire. 30 »

Sister Mary Camille Bowe : *François Rio, sa place dans le renouveau catholique en Europe* 1797-1874; Boivin. 50 »

Jérôme Carcopino : *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire;* Hachette. 25 »

Henri Duquaire : *Dans Tolède avec Barrès et Le Greco.* Avec 5 reproductions; Edit. de l'Empire français. 18 »

Paul Emard et Suzanne Fournier : *Les années criminelles de Mme de Montespan;* Denoël. 25 »

Emile Lebon : *In victi morte.* Avec 4 textes autographes et 3 illustrations; S. I. T. Nancy. 20 »

M. A. Martin : *La jeune fille française dans la littérature et la société* 1850-1914; Maurice Simon. 15 »

Wilfrid Monod : *Après la journée, souvenirs et visions* 1867-1937; Grasset. 24 »

Jean Plattard : *Marot, sa carrière poétique, son œuvre;* Boivin. 20 »

V. Sackville-West : *Pépita danseuse gitane ou cinquante années de la vie d'une grande famille anglaise,* texte français de Paule de Beaumont; Edit. de France. 18 »

Marc Séguin : *Génie des « Fleurs du Mal »;* Messein. 15 »

R. McNair Wilson : *La belle Tallien ambassadrice de la finance internationale,* traduit de l'anglais par A. de la Falaise. Préface de Robert Aron; Nouv. Revue critique. 18 »

Pédagogie

H. Rimont : *La culture humaine;* Libr. Enault. 3,75

Philosophie

André Cresson : *Marc-Aurèle, sa vie, son œuvre,* avec un Exposé de sa philosophie; Alcan. 12 »

André Cresson : *Pascal, sa vie, son œuvre,* avec un Exposé de sa philosophie; Alcan. 12 »

André Cresson : *Platon, sa vie son œuvre,* avec un Exposé de sa philosophie; Alcan. 12 »

E. Durhout : *Claude Bernard.* Extraits de son œuvre, avec un Exposé de sa philosophie emprunté à l'œuvre de Henri Bergson; Alcan. 12 »

Maurice Lecat : *La philosophie de Maeterlinck;* libr. Cartaigne. Bruxelles. 28 »

Ladislas Witwicki : *La foi des éclairés;* Alcan. 40 »

Poésie

Georges Bonnefoy : *La Suite interrompue;* Le livre et l'image. 10 »

Suzanne Buchot : *Près de la fontaine sonore;* Perrin. 13 »

Francis Eon : *Pays d'âme;* Soc. française d'imprimerie et de librairie, Poitiers. » »

V. Germains : *Mirages et reflets.* Préface de Jean Valmy-Baisse; Chanth. 10 »

Eugène Grognet : *La coupe et les chimères;* Messein. 18 »

Tômas Gudmundson : *Poèmes islandais,* traduit par Pierre Naert; Emile Paul. » »

Marthe Hamel : *Brise d'Alsace;* Berger-Levrault. » »

Jean Laurent : *Poissons d'or.* Présentation par Cécile Sorel. Avec un portrait par Jean Cocteau; Cahiers d'art et d'amitié.

François Marie Lutèce : *Vérités et poésies;* Crépin-Leblond, Moulins. » »

Politique

Auten Karlgren : *Heinlein, Hitler et le drame tchécoslovaque,* traduit du suédois par Jacques de Coussange; Bloud et Gay. » »

Bernard Lavergne : *Munich défaite des démocraties;* Alcan. 10 »

Jules Romains : *Cela dépend de vous;* Flammarion. 10 »

Jérôme Tharaud et Jean Tharaud : *L'envoyé de l'archange;* Plon. » »

Questions militaires et maritimes

Capitaine M. Mennerat : *Tunisiens héroïques au service de la France. L'épopée du 4e tirailleurs sur le front français* (*guerre de* 1914-1918) Sous le haut patronage de S. A. le Bey de Tunis. Préface du maréchal Franchet d'Espérey. Avec 32 dessins et croquis dans le texte, et h. t., 53 photogravures, 21 croquis et 3 planches en couleurs; Berger-Levrault. » »

Questions religieuses

José Dupuis : *Frère Fiacre de Sainte Marguerite, « Prieur des rois »* 1609-1684; *Presses modernes.* 12 »

Roman

Alice Alexandre : *L'œil du maître.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 9 »

Lilian Doire : *La bête et la belle,* essai sur les lieux communs; Edit. Provinciales, libr. du Phare. 12 »

Renaud Icard : *Les dix filles à marier;* Albin Michel. 12 »

H. J. Magog : *La vallée sous les eaux;* Tallandier. 15 »

S. S. Van Dine : *Un enlèvement,* traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. » »

Pitje Snot et J. Lariguette : *Histoires belges;* Edit. de France. 18 »

Sciences

Léon Binet : *Au bord de l'étang.* Préface de Georges Duhamel. Avec des illust.; Edit. Maugard, Rouen. 20 »

Emile Rideau : *Philosophie de la physique moderne;* Edit. du Cerf. » »

Sociologie

Pierre Andrieu-Guitrancourt : *Les principes sociaux du droit canonique contemporain.* Préface du R. P. Jules Lebreton; Sirey. » »

Georges Viance : *Démocratie, Dictature et Corporatisme;* Flammarion. 19 »

H. de Vries de Heckelingen : *Juifs et catholiques;* Grasset. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraire. — Le prix Alfred Mortier. — L'Amitié par le Livre. — A propos d'Introïbo et de Jean-Baptiste de La Salle. — A propos de Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de prophéties. — Contribution au portrait d'Albert Samain. — Le Travois et la Ramasse. — Cinquantenaire. — Une lettre du Directeur de « Choc ». — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraire. — Le jury de l'Académie Montaigne a décerné à M. Robert Gaillard le prix Montaigne pour son livre *La Pédagogie, de Montaigne à Jean-Jacques Rousseau.*

§

Le prix Alfred Mortier. — Il fut laissé par le poète généreux à l'Académie française pour l'auteur ayant apporté la plus neuve, la plus forte pièce jouée dans l'année sur les scènes « à côté » ou irrégulières. Il sera constitué par le revenu de 70.000 francs à distribuer tous les deux ans aux auteurs dramatiques pour les aider à se faire jouer. A. Mortier y ajouta 30.000 francs dont le revenu sera distribué tous les deux ans, sous le nom de prix Aurel, au poète le plus original ne semant pas le découragement et ne montrant pas de fanatisme politique. Le prix Alfred Mortier sera distribué le premier. Il alternera avec le prix Aurel.

§

L'amitié par le Livre vient, on le sait, de décerner pour la première fois son prix annuel de 10.000 francs (à M. Paul Vimereu, auteur du roman : *Les Faneurs de la forteresse*).

Les manuscrits, obligatoirement dactylographiés, pour le concours de 1940, sont reçus jusqu'au 1er août par le fondateur de l'A. P. I. L., M. Camille Belliard, à Querqueville (Manche). Droit d'inscription : 30 francs, sauf exemption motivée. (*Communiqué.*)

§

A propos d' « Introïbo » et de Jean-Baptiste de La Salle.

Barbizon, 3 février 1939.

Mon cher Directeur,

On trouve un peu de tout dans les dossiers administratifs, et même des erreurs qu'on est honteux quelquefois de ne pas avoir tout de suite rectifiées de soi-même. C'est dans une erreur de ce genre que m'a fait tomber le dossier de Mgr Duberville, consulté aux Archives nationales. Personne n'a songé, bien entendu, à en rendre responsable feu l'abbé Sancerre, mon collaborateur posthume.

Non, saint Jean-Baptiste de La Salle, le vénéré fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes, n'a pas été franc-maçon, non, il n'a pas été membre de la loge *Le Contrat Social*. Mais d'où est venue l'impardonnable confusion?

Pour essayer de le savoir, je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à M. Georges Rigault, le savant historien de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. Voici ce que, très obligeamment et très courtoisement, il a bien voulu me répondre :

Il peut s'agir de l'un des nombreux arrière-cousins du Fondateur des Frères. La branche rémoise de la famille a subsisté jusqu'à la Révolution. Etant donné le caractère aristocratique et semi-religieux des loges de l'époque, il ne me paraît pas impossible qu'un ou plusieurs membres de cette famille noble se soit fait affilier.

Si les documents ne précisent rien que la qualité de religieux de la *Doctrine* chrétienne, je me permets d'attirer votre attention sur les points suivants :

1° Au XVIIIe siècle, les « Frères des Ecoles chrétiennes » (c'est leur véritable nom) sont parfois nommés (et, au XIXe, il en sera de même) Frères de la *Doctrine* chrétienne. De ce fait, ils ont été parfois confondus avec les *Pères* de la Doctrine chrétienne, fils spirituels de César de Bus, autrement dits « Doctrinaires ». Ceux-ci manifestaient des tendances... philosophiques. Ils ont, ainsi que les Oratoriens, remplacé les Jésuites dans certains collèges, après la suppression de la Compagnie. Peut-être des francs-maçons se sont-ils rencontrés parmi eux. Je ne vois pas du tout la place des modestes maîtres d'école, disciples de M. de La Salle et très attachés aux Jésuites, dans la loge *le Contrat Social* ou dans n'importe quelle autre.

2° La seule société des Frères enseignants qui ait existé en France avant le XIXe siècle, en dehors de l'importante famille des Frères de M. de La Salle (et mis à part quelques maîtres d'école prenant individuellement ce nom de Frères) a été fondée à Paris, vers 1713, par un abbé Tabourin. Son nom officiel est exactement le même que celui des « lasalliens ». En pratique, on connaissait les disciples de M. Tabourin sous la désignation de « Frères du faubourg Saint-Antoine ». Ils avaient des accointances jansénistes.

3° Les Frères de la Doctrine chrétienne de Strasbourg, les Frères de l'Instruction chrétienne (dits de Ploërmel) et nombre d'autres Congrégations, créées sur le modèle des Frères de saint J.-B. de La Salle, ne datent que du siècle dernier.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, etc.

ANDRÉ BILLY.

§

Sur le même sujet, nous avons d'autre part reçu de M. Georges Bidault une lettre dont voici le passage essentiel :

Saint Jean-Baptiste de La Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, a vécu de *1651 à 1719*. Si un La Salle a fait partie de la loge le « Contrat social » vers 1773 et après la suppression des Jésuites, ce n'est sûrement pas le célèbre chanoine de Reims, organisateur de l'école primaire en France, aux temps modernes.

Celui qui se permet de vous écrire est l'historien de cette Congrégation; le tome II de son ouvrage vient de paraître à la Maison Plon, sous le titre *Les Disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle* dans la société du XVIIIe siècle. — GEORGES BIDAULT.

§

A propos de Villiers de l'Isle-Adam.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Alger, le 2 février 1939.

Monsieur le Directeur,

Je viens de prendre connaissance du petit article de M. G. Jean-Aubry intitulé *Villiers de l'Isle-Adam en Belgique,* que le *Mercure de France* a inséré dans les *Echos* de son numéro du 15 janvier.

Comme suite à cette lecture, j'ai l'honneur de vous faire savoir que le compte rendu de l'*Art Moderne* publié par le signataire n'est nullement inconnu des villiéristes d'aujourd'hui, comme il semble se l'imaginer. Il a été, en effet, déjà reproduit in extenso, — ainsi d'ailleurs que l'article de l'*Indépendance belge,* également présenté comme inconnu par M. G. Rouzet, dans le *Mercure de France* du 15 août, — au cours d'une étude intitulée *Villiers de l'Isle-Adam et la Belgique,* qui a été publiée sous mon nom en octobre-décembre 1937 dans six numéros consécutifs de l'hebdomadaire *Collection,* de Bruxelles.

Puisque M. G. Jean-Aubry juge utile de rappeler à cette occasion son précédent article du *Mercure :* « Villiers de l'Isle-Adam et la Musique », il ne me saura pas mauvais gré, je pense, de l'avertir que la question des relations matérielles de Villiers de l'Isle-Adam avec Richard Wagner avait déjà été traitée par moi, d'une manière même beaucoup plus complète et plus approfondie, dans deux études intitulées *Villiers de l'Isle-Adam et Richard Wagner,* parues, l'une en 1935, dans la *Revue de Littérature comparée* (n° 2, 34 pages), l'autre en février 1936, dans la *Revue musicale* (9 pages). C'est là, naturellement, que M. G. Jean-Aubry pourra trouver, en même temps que la plupart des faits exposés par lui, la réponse à la question qu'il pose au sujet de l'anecdote relative aux *Maîtres-Chanteurs.* Il y trouvera d'ailleurs aussi beaucoup d'autres choses qui ne sauraient manquer de l'intéresser, mais qui, il est vrai, risquent de bousculer quelque peu les vues traditionnelles qu'il a cru devoir adopter sur la question.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer, etc.

E. DROUGARD.

§

A propos de Prophéties.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France »,

Voulez-vous me permettre de proposer par votre intermédiaire, à M. Christoflour, une petite remarque au sujet de son article si brillant sur les Prophéties.

M. Christoflour rappelle, d'après un livre récent de M. Farmon, la prétendue prophétie de Cazotte et il continue :

> Voilà un fait d'une authenticité démontrée... à lui seul il suffirait à... etc..

Or, la vérité *facilement démontrable,* c'est que Cazotte n'a jamais rien prophétisé.

Sans se livrer à des recherches de pénible érudition, on peut trouver au tome V des *Causeries du Lundi* un article de Sainte-Beuve sur La Harpe dans lequel (sur la fin) est analysé tout au long et cité presque en entier le seul texte où il soit fait mention du fameux souper prémonitoire; La Harpe y présente lui-même son récit tout imaginaire comme un apologue destiné à obliger à la réflexion ceux qui ont survécu à la Révolution, à leur faire comprendre la grande leçon, venue de très haut, qu'elle aurait dû être pour eux.

On sait en effet que La Harpe, d'abord disciple docile et fougueux des Encyclopédistes, s'était converti dans sa prison en 1794 : et tout son récit est, je le répète, une sorte d'apologue édifiant. L'essentiel du raisonnement, âme d'un récit qui, trop dramatique peut-être, risque de troubler l'esprit par l'ivresse du merveilleux, pourrait se résumer ainsi :

Si, en 1788, quelqu'un avait pu prédire aux philosophes révoltés contre les superstitions de leur temps (qu'auraient-ils dit du nôtre?) aux aristocrates *éclairés,* qui tous appelaient de leurs vœux une révolution libératrice, — si on avait pu, dis-je, leur prédire quelle tourmente serait cette révolution, comment tous y seraient entraînés et en seraient les victimes, à quel genre de mort encore inconnu ils seraient condamnés, pas un seul n'aurait pu croire à cette prédiction; ce monstrueux amas de folies et de crimes, de souffrances et d'héroïsme, débordait trop les limites du possible tel qu'était capable de le concevoir l'imagination humaine. Et pourtant l'impossible était devenu une réalité; c'est que, pense La Harpe, une Volonté à qui rien n'est impossible est venue donner aux hommes égarés « de grandes et de terribles leçons ».

Voilà ce que La Harpe déplore que l'on n'ait pas su comprendre autour de lui : et c'est pourquoi il se fait adresser par un interlocuteur supposé cette question : Mais tout cela est-il vrai?

Qu'appelez-vous vrai? ne l'avez-vous pas vu de vos yeux? — oui les faits; mais la prédiction? une prophétie si extraordinaire... — C'est-à-dire que ce qui vous paraît ici le plus merveilleux, c'est la prophétie. Vous vous trompez. Si vous n'avez pas su comprendre ce que venait vous signifier la Révolution, la prophétie même, *si elle avait eu lieu*, ne *serait* qu'un miracle de plus, perdu pour vous comme pour les autres.

« *Si elle avait eu lieu* », dit La Harpe, « *ne serait...* », il ne dit pas « n'est » ou « n'a été ».

Je crois que La Harpe déclare ici aussi nettement qu'on peut le désirer (plus nettement peut-être que quelques-uns ne le désireraient) qu'il n'y a jamais eu de prophétie de Cazotte.

Sainte-Beuve semble faire quelques réserves sur la valeur d'un raisonnement qui prétend assigner une cause *surnaturelle* à tout ce qui dans l'expérience, semble *extraordinaire*. Et Sainte-Beuve a probablement raison.

Il s'afflige aussi de ce que, dans la transcription du morceau de La Harpe, on supprime *quelquefois* (il n'ose pas dire toujours), tout ce qui suit le récit du souper imaginaire, ce qu'il appelle le *post-scriptum* « qui donne au récit son vrai sens et toute sa moralité ».

Il y a plus de quatre-vingts ans que Sainte-Beuve exprimait ce regret, et, l'amour du merveilleux troublant l'esprit des uns, égarant la conscience des autres, on continue de mutiler le récit de La Harpe et de trahir sa pensée.

La Harpe, bien qu'il ait été critique au *Mercure* (ce qui est honorable pour tous les deux) ne peut pas demander une rectification. Mais la vérité historique, toujours respectée dans les pages du *Mercure*, a peut-être droit à une réparation.

En transcrivant modestement l'article de Sainte-Beuve, c'est cette réparation que j'essayais de faire dans un esprit de respectueuse sympathie pour le *Mercure*, pour ses lecteurs et pour sa brillante rédaction. — AUGUSTE BAGARY.

§

Contribution au portrait d'Albert Samain. — Le Conseil Municipal, en 1925, voulut bien voter sur ma proposition une subvention au modeste monument élevé à sa mémoire au cimetière de Magny-les-Hameaux, dans la vallée de Chevreuse, où il mourut. Il m'avait fait le grand honneur de me déléguer, le 7 juin, pour le représenter. Cette figure honore non moins notre administration que les Lettres françaises. Et je retrouve mes notes d'alors.

Un esprit sobre, régulier, ponctuel, qui par une étrange transposition ne se plaisait que dans une atmosphère indifférente aux réalités positives, tel m'apparut Albert Samain quand je le rencontrai au Café Corazza, rue Saint-Honoré, voici plus de quarante-cinq années. Et sans me piquer d'une exactitude minutieuse, je vais tout bonnement fouiller dans ma boîte à souvenirs.

C'était un soir d'octobre 1883, une réunion de rimeurs régionalistes, dans un entresol fumeux où chacun se levait à son tour pour lire ou déclamer. J'aperçus, isolé, muet, un jeune homme si correct de costume qu'il détonnait en ce lieu, le profil maigre et fin, quelques poils de moustache, un binocle sur des yeux gris. Immobile devant un verre de café auquel il n'avait pas touché, il demeurait silencieux, un vague sourire aux lèvres. Et je pensai à quelque clerc de notaire, égaré et surpris.

Nous causâmes, j'étais journaliste et je cherchais. Le véritable quotidien d'alors était celui de Valentin Simond, auquel collaboraient tous les grands noms, qu'essaya de supplanter le *Gil Blas* de Dumont et qui devait laisser place, un an plus tard, à *l'Echo de Paris*.

Le plus influent de la maison m'avait offert son secrétariat, je publiais ce que je voulais, surtout de mes amis.

Le provincial de chez Corazza, ce soir-là, me parut sympathique. Il m'avoua qu'il faisait des vers, lui aussi, mais n'osait pas les lire. Il débarquait du Nord avec sa mère, veuve, et un jeune frère, pour occuper un emploi d'expéditionnaire à la Préfecture de la Seine (1).

Son bureau, 3e bureau de la Direction de l'Enseignement, dans l'attente d'une installation définitive, campait alors aux Tuileries, pavillon de Flore.

Et ce nom seul l'enchantait, non moins que le parterre où s'ouvrait sa fenêtre, car il s'appelait « jardin de l'infante ». Et il y avait sur une pelouse verte un vase de pierre antique où ascensionnaient en jouant des faunes et des bergères. Si bien que ses pensées, à lui, vagabondaient dans ce jardin et s'enroulaient aux mêmes flancs de ce vase, à la suite de ces faunes et de ces bergères.

Oui, tout cela l'aidait à grossoyer la morne besogne où le rivait la tâche quotidienne... Après sa journée finie, il s'en allait, songeur, l'esprit plein de visions, le long du quai de la Seine molle, assez semblable au fleuve de ses jours.

Il habitait rue des Petits-Champs, derrière le Louvre. Puis, à

(1) Il occupait l'emploi depuis juillet 1880, mais sa mère ne vint le rejoindre qu'en juillet 1883.

partir de 1886, quand son bureau fut transporté rue Lobau, et jusqu'à sa mort, au troisième étage du n° 16 de la rue Saint-Martin.

D'une santé plutôt fragile — peut-être portait-il en lui déjà le mal qui devait l'enlever dix-sept ans plus tard (2) — il menait une existence mécaniquement découpée par ses heures de fonctionnaire, de courtes promenades dans les sentiers du Carrousel, au musée du Louvre voisin, parfois jusqu'au Luxembourg, où Polyphème, guettant Acis et Galathée, devait l'impressionner si vivement.

Sensible aux images et aux contacts, son paisible intérieur lui avait d'abord fait composer de menues strophes, des intimités, mais s'il ignorait tout de Victor Hugo — il me l'affirma et l'a confessé à Théodore de Banville, et Ernest Raynaud le rappelle dans sa *Mêlée symboliste* — Musset l'avait ému.

Il avait lu Baudelaire et Leconte de Lisle : vers l'un il se haussa par l'envie d'être robuste et fort, l'autre le galvanisa quand il sentit son cœur battre éperdument, dans sa fragile enveloppe de chair, sous des désirs qu'il devinait impossible de jamais réaliser. Cette sorte de brûlure maladive inapaisée devait le rendre élégiaque et fastueux, passionné de mots, de cadences et de formes. En essaya-t-il la matérialisation, même sommaire? Tenta-t-il d'amener jusqu'à sa bouche cette chair et ces lèvres de femmes, ces fleurs et ces parfums autrement qu'en rêves et en rimes?

Toutes, je les revois, ces Belles du passé
Dans les robes que leur donna mon cœur crédule...

Ce furent évidemment en des amitiés masculines que s'épanchèrent les flots d'une tendresse qui voulait embrasser la vie, tandis qu'une voix secrète avertissait ce jeune homme, *trop aimé des dieux,* qu'elle n'en aurait pas le temps.

Et il rimait, lentement, avec ferveur, il construisait sans hâte ses poèmes élégants et délicats, les portant longuement dans sa tête, recommençant dix fois, vingt fois, parce qu'il était un esprit méthodique et sage, et aussi parce qu'il était timide et irrésolu. D'ailleurs si sa jaquette était d'un parfait tailleur, son écriture régulière décelait la main obéissante, ferme et droite. Ce qu'il me remit était sur du papier écolier, réglé, plié en deux, signé A. S. (3).

Je m'enquis du patronyme complet, et ne pût m'empêcher d'en sourire : *Samain, sa main?*

(2) Il avait alors 25 ans, né à Lille (où il est enterré) le 3 avril 1858, et devait mourir à Magny-les-Hameaux, près Saint-Rémy-les-Chevreuse, dans la grande banlieue de Paris, le 18 août 1900.

Cela ressemblait à du Coppée, à du Musset, à du Leconte de Lisle, tout en demeurant personnel. Plus tard, il dut connaître Verlaine, qu'alors il ignorait complètement, et Baudelaire le séduisit, parce qu'il répondait à sa nature maladive.

Il garda de ces rencontres une marque certaine. Le *Jardin de l'Infante* fut une inspiration, le vase antique une évocation. Le chariot d'or attelé du Pégase, dans le musée, une imagerie de ses rêveries, la fontaine du Luxembourg, et Polyphème espionnant les deux amants lui parut un mythe à cultiver, dont il fit le livret que la ville de Paris recouvrit de la musique de Jean Cras et fit représenter à l'Opéra-Comique.

Ce premier soir de 1883, il me conquit, me dédia le cahier de poèmes qu'il venait de me remettre, cahier dont je publiai un extrait le lendemain même, et huit jours après dans un hebdomadaire. Pourquoi sept ans plus tard repêché-je *La Bonne Mère* dans un de mes anas, le publiai-je dans le n° du 17 octobre 1891 d'un Album que je confectionnai avec le peintre Puvis de Chavannes? Enigme. Mais il s'en montra irrité, m'envoya ce mot : « Je ne sais de quelles poussiéreuses archives tu as retiré ces vers que tu imprimes. Mes amis, ce matin, se sont enquis de mon état mental. Je te prie de ne pas recommencer ce coup de la bonne mère. » Comme suite il me donna un sonnet parnassien, *L'Amour de l'Art* (10 octobre 1891), où il confesse :

« *Le marbre seul est dieu dans mon cœur de païen* », cité par Bocquet dans son livre (p. 75), mais sous un titre différent.

Certes il se modifia lui-même, sculpta son médaillon. Il arrivait de Lille, je venais de Lyon. Il me sembla naturel de l'entendre. Plus tard j'entrai moi-même à la Préfecture de la Seine, Samain était rue Lobau, de 2e classe. *Il avait essayé le grade de rédacteur*, vainement. Et nous voisinâmes, presque chaque jour. Il avait des camarades charmants, dont l'un, nommé Henri Germain, gagnait de l'argent avec des romans-feuilletons. Je ne sais pas si cela ne le tenta pas. De même la fortune d'un autre de nos camarades avec des pièces de théâtre. Mais la maladie le guettait. D'abord chez les siens. Un soir, en rentrant du bureau, il trouva sa mère morte, par terre. Et ce fut un rude coup. Il prit des congés, voyagea, fit un séjour dans le Midi. Puis dans l'Ile-de-France.

Le monde littéraire se faisait aimable pour lui. Je le recontrai mettant à la poste un de ses recueils : « Heredia a parlé de moi à Coppée en me conseillant de lui envoyer un de mes livres. » —

(3) Cette écriture d'alors est très différente de l'autre groupe publié en tête du livre de Bocquet.

« Illusion! lui dis-je. Il fait maintenant de la politique et ne songe plus guère aux poètes. » Quelle erreur. Huit jours plus tard, je précise le 15 mars 1894, je fus accosté par son ami lillois Desespringalle. « *Hein!* cria-t-il, qu'en dis-tu. Voilà Albert *célèbre!* Coppée lui consacre ce matin deux colonnes en tête du journal de Xau! » Et c'était vrai. Le livre s'enleva. Vallette avait misé juste. Les médecins lui conseillèrent la campagne, l'air pur. Un ami dont le nom le séduisait (4) lui offrit l'hospitalité, quelque temps. Et ce fut Magny-les-Hameaux, la maison de paysan, le jardin et sa colline, le repos définitif. La mélancolique existence était éteinte, je la retrouve dans ces papiers. Excusez mon émotion. LÉON RIOTOR.

§

Le Travois et la Ramasse. — En rendant compte de la belle monographie de Gösta Berg sur les traîneaux j'ai dit (*Mercure de France* du 15-XI-1938, p. 192), que le travois s'apparente comme technique à une sorte de jeu d'enfants qui consiste à se faire traîner sur des branches par les bûcherons ou les camarades. C'était rappeler une expérience personnelle, qui date de loin. Depuis la publication de ce compte rendu, je suis tombé sur le passage suivant de Zéliqzon, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Strasbourg, Université, 1924, p. 552, *s. v. Ramasse*, qui prouve que ce jeu a pu présenter dans certaines conditions un caractère cérémoniel:

« Le jour de la Fête-Dieu, les enfants [de Metz et des villages environnants] s'asseyaient sur les branches de verdure qui ornaient les reposoirs et qui jonchaient la rue et se faisaient traîner par leurs camarades; ils balayaient pour ainsi dire la rue; dans le langage populaire messin on dit encore aujourd'hui *ramasser* dans le sens de *balayer.* »

En fait le mot *ramasse* a en français commun le sens de balai, parce qu'il est fait normalement avec des rameaux de bouleau ou d'autres arbres et arbustes. Dans le dialecte savoyard on emploie de préférence pour balai le mot *ramon* qui existe aussi à Metz. La *ramasse* était une sorte de traîneau fait avec des fagots liés entre eux et qui servait à descendre des branches, du foin sur les pentes. Tous les voyageurs du XVIIe au commencement du XIXe siècle parlent de la ramasse du Mont-Cenis, sans patins, sur laquelle on vous faisait descendre à toute vitesse les pentes vertigineuses soit sur Suse, soit sur Lanslebourg. Le nom de Chemin de la Ramasse subsiste encore dans la région.

Les hommes du pays de l'un et l'autre versant qui descendaient

(4) Le musicien Raymond Bonheur.

les voyageurs étaient groupés en manière de corporation, celle des Ramasseurs, un peu comme le sont les guides de Chamonix. Tous les voyageurs anciens s'extasient sur l'étonnante habileté de ces hommes à débouler les pentes neigeuses; on a plusieurs descriptions des dangers de ce procédé de transport; et on recommandait aux étrangers de passage à Lanslebourg d'aller à la chapelle Saint-Antoine et de rédiger leur testament avant de se mettre aux mains des ramasseurs.

La ramasse de nos Alpes constitue donc bien un moyen de transport proprement dit, qui est évidemment le plus primitif de tous; aussi pour ce type doit-on, comme pour le travois, qui est déjà un perfectionnement, admettre la polygénèse; des conditions identiques et des moyens de même nature ont suffi à déterminer l'invention. Le jeu des enfants de Metz n'en est pas une survivance : il en est la réplique autonome, due précisément à l'identité des conditions matérielles. — A. VAN GENNEP.

§

Cinquantenaires. — Mars 1889 s'ouvrit sur un suicide. Le 5, en effet, M. Denfert-Rochereau, directeur du Comptoir d'Escompte, se donnait la mort. C'était le cousin du défenseur de Belfort.

Le même jour, décédait le docteur Legouest, l'auteur d'un *Traité de chirurgie d'armée* et d'un *Traité de médecine opératoire.*

Le 7, s'éteignait l'amiral vicomte de Chabannes Curton Lapalisse; le 10, Jean-Baptiste Gaume, le doyen des éditeurs français : ancien militaire du premier Empire, il avait fait les campagnes de 1812 en Russie et de 1813 en Allemagne, il comptait 97 ans.

C'était la mort, le 12, de Léopold Massard, le graveur; de Vast, le collaborateur de Ricouard :

> Leurs deux noms avaient toujours été *inséparables*, notait une gazette; *après la mort de Ricouard, il y a quelques années, Vast devint fou et on dut l'enfermer.*

Le 13, le vice-amiral Jaurès mourait d'une attaque d'apoplexie. Il était sénateur inamovible et ministre de la marine. Le même jour, décès de Me Lenté, qui avait été le défenseur de Wilson. Le même jour encore, décès du ténor Tamberlick, qu'avait illustré son fameux *ut dièze*. Parmi ses principaux triomphes : *Poliuto, Otello,* le *Stabat* de Rossini. Il laissait une fille, mariée à l'oculiste Galezowski, et un fils, chef de gare à Pontoise.

C'était la mort, le 15, du peintre paysagiste Auguste Anastasi, qui était devenu aveugle; le 16, du sculpteur Feugère des Forts; le 17, d'Edmond Schérer, le critique littéraire : il en avait après Molière; le 19, du capitaine de frégate Louis du Temple; le 20, de

Charles Donzel, l'aquarelliste; le 24, de Tenaille-Saligny, sénateur de la Nièvre, ancien maire du Ier arrondissement de Paris pendant le siège, ancien préfet de Nevers et de La Rochelle, ancien membre du conseil municipal de Paris; le 25, de John Bright, filateur à Rochdale, « *le plus illustre représentant, en Angleterre, des idées de réforme libérale et de libre échange* », orateur de premier ordre et « *le défenseur infatigable des idées de paix et de liberté* »; le 26, du dessinateur Asselineau, qui avait illustré, notamment, la grande publication faite par le baron Taylor et Viollet-le-Duc : *Le Moyen-Age Pittoresque;* le même jour, de l'aqua-fortiste Noël Masson : privé de ses deux mains, il exécutait ses œuvres à l'aide de deux avants-bras mécaniques; le 27, de Louis Noiré, l'écrivain allemand l'auteur d'une *Histoire de la Philosophie Occidentale jusqu'à Kant.*

Le 28, décédait Henri Chevreul, ancien magistrat : âgé de 69 ans il laissait trois enfants et sept petits-enfants. Il laissait un père aussi, le savant. Parlant de M. Chevreul père :

> *Il accomplira sa cent-troisième année,* disait la presse, *au mois d'août prochain. On a pu, jusqu'à ce jour, lui cacher la mort de son fils, et il est même probable qu'il ne la connaîtra jamais.*

Il ne la connut jamais, en effet : quelques jours plus tard, le 8 avril, il fermait les yeux : il comptait, exactement, cent-deux ans sept mois et neuf jours.

Mars 1889 avait consacré la grande guerre du béret. Le béret des étudiants qu'il était question de transformer. Le 31 mars, « la célèbre tour de 300 mètres élevée à l'entrée du Champ de Mars, et qui porte le nom de son constructeur, M. Gustave Eiffel, parvenait à son point culminant de hauteur ». — G. P.

§

Une lettre du Directeur de « Choc ».

6 février 1939.

Mon cher Directeur,

Dans les coupures de presse on me signale que le *Mercure de France* du 1er février, dans sa rubrique *Le Sottisier universel* mentionne cet extrait :

> Le jour où nous tiendrons la queue de la poêle et si le manche se trouve entre mes mains, vous pouvez comptez que cela sautera. — *Choc,* 20 décembre.

Choc a reproduit une phrase du discours de La Rocque, en Normandie. Je vous serais obligé de le signaler à vos lecteurs.

Il faut rendre à César...

Veuillez agréer, mon cher Directeur, etc.

C[l] M. GUILLAUME.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 1er février (article sur Jean Second), page 588, ligne 13, lire : « En *1866* », au lieu de 1886.

§

Le Sottisier universel.

Neuf chevaux d'un blanc d'argent fuyaient au clair de la lune à travers le désert assombri par la nuit, et l'un d'eux, le plus rapide, un petit cheval noir, les conduisait. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er février, p. 668.

Voici une autre histoire de Depaquis, narrée par Carco. Muni d'un permis de première classe pour Sedan, où il avait encore sa vieille mère, Depaquis prit un matin le train à la gare du Nord, et comme c'était le premier trajet qu'il effectuait en de telles conditions, il ne pensa pas que ce permis comportait la première classe et s'installa dans un wagon de troisième. — *Beaux-Arts*, 13 janvier, p. 2.

La journée de sept fois vingt-quatre heures, par roulement d'équipes, généreusement payées dans nos usines d'aviation... — *La Revue marmandaise*, 24 décembre.

C'est ainsi que, depuis ce matin, une quarantaine d'ouvriers, armés de pelles et de balais, s'appliquent à libérer le stade Geoffroy-Guichard d'une couche variant de 19 à 20 kilomètres. — *La Tribune de Saint-Etienne*, 30 décembre.

Dans le choc, le sous-officier Poisson René a été blessé à la tête par les éclats de verre du pare-brise. Me Maurice, sénateur de la Vienne, qui passait à ce moment, l'a conduit à grand'messe. — *Le Journal de l'Ouest*, 25 décembre.

Si le croiseur Foch était retardé par la tempête, il se rendrait directement de Toulon à Orange par la route. [Titre d'un article.] — *Le Petit Provençal*, 7 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'INQUIÉTUDE DANS L'ART D'AUJOURD'HUI, par Bernard Champigneulle. Avec 40 illustrations. Introduction de René Huyghe, conservateur des Peintures au Musée du Louvre. Un volume in-16 Jésus, sur beau papier. Prix, 21 francs.

LE CORNET A POUX, par Fernand Fleuret. Un volume in-16 double couronne. Prix, 10 francs.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse de Paris a offert très peu d'intérêt durant la première quinzaine de février. …ns l'ensemble, ses dispositions ont été assez favorables. Mais l'activité des échanges a …ssé grandement à désirer : le public est resté absent du marché et les initiatives de la …éculation professionnelle ont été paralysées par les incertitudes de la situation internationale.

Pourquoi le public s'abstient-il ?

Dans une récente allocution radiodiffusée, le ministre des finances a souligné l'impor…nce de la nouvelle étape parcourue dans la voie du redressement économique et financier … notre pays, constaté la fermeté du franc sur le marché des changes, donné quelques …iffres caractéristiques concernant le chômage et l'activité de la sidérurgie.

Tous ces indices étant favorables, on est en droit de s'étonner de l'inaction du marché …ancier, tout au moins si l'on ne considère que les facteurs économiques du moment. …ais ces facteurs ont déja eu, en décembre, une influence sur la cote des valeurs françaises. … Bourse a déjà escompté les conséquences de la reprise des affaires et tenu compte, par …s gains importants, des augmentations probables de dividendes.

Aujourd'hui, d'autres facteurs agissent sur le marché.

C'est d'abord l'absorption d'une partie des épargnes par de nouvelles émissions d'obli…tions industrielles : les sociétés ont émis en janvier presque autant d'obligations que …ndant toute l'année 1936.

C'est ensuite la fiscalité et la hausse des prix. Elles pèsent très lourdement sur les …ulaires de revenus fixes appartenant à d'autres catégories sociales que la classe ouvrière. … diminution de la consommation du tabac depuis le relèvement des prix est, à ce point … vue, très significative.

Les disponibilités susceptibles de s'investir en achats de valeurs mobilières étant moins …portantes qu'autrefois et la reprise des affaires étant de date encore trop récente pour …'on puisse parler de la création de nouvelles épargnes, il est clair qu'on ne saurait …mpter sur une activité boursière très développée.

Mais l'amélioration de nos industries, ainsi que l'appoint de capitaux étrangers, doivent …giquement soutenir les cours. C'est d'ailleurs un palier qu'ont atteint et que conservent …epuis plusieurs semaines les différentes catégories de grandes valeurs françaises.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 7 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 8 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 9 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : années 1890 à 1893, le numéro, 10 fr. ; autres années, le numéro, 7 fr. ; les tomes se vendent autant de fois 10 fr. ou 7 fr. qu'ils contiennent de numéros. Port en sus.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 4 et le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1939